ant. comple. f - vol. 2. IE
2.48-49
2
12°, [II], 592 pp.

ESPRIT
DES
LIVRES DÉFENDUS,
OU
ANTILOGIES
PHILOSOPHIQUES;

OUVRAGE dans lequel on a recueilli les morceaux les plus curieux & les plus intéressans sur la Religion, la Philosophie, les Sciences & les Arts; extrait des Livres Philosophiques les plus modernes, & les plus connus.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez { NYON aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de Beauvais;
LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXVIII.

RPJCB

ANTILOGIES
PHILOSOPHIQUES.

LIVRE QUATRIEME.
LA MYTHOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.
De l'eſprit des Solennités du Paganiſme.

§. I. *Quel a été dans l'origine l'objet des ſolennités chez les Payens?*

* LEs grandes ſolennités de l'antiquité avoient pour objet la mémoire du déluge, & celles des grandes révolutions de la terre. Nous allons trou-

* L'Antiquité dévoilée par ſes uſages.

ver cette même vérité dans le ton lugubre & funebre que nous verrons percer au travers du tumulte & de la joie de la plûpart des fêtes anciennes. Nous nous convaincrons que, triſtes dans leur origine, elles ne ſe ſont égayées que par l'oubli des cauſes réelles qui les avoient fait inſtituer; alors nous ceſſerons d'être ſurpris, en rencontrant des pleurs au milieu des réjouiſſances. On ſe forme vulgairement du paganiſme une idée d'une religion de plaiſirs, de gaieté & de diſſolution; rien ne paroît plus contradictoire à ce ſentiment, que l'opinion que les payens avoient eux-mêmes des jours ſolennels conſacrés par leur religion. En effet, les Romains regardoient leurs jours religieux, comme des jours funeſtes & de mauvais augure; ils étoient tous regardés comme des jours diſtingués des autres, & pour ainſi dire mis à part, parce qu'ils ne préſageoient rien que de malheureux. Si dans ces tems on ſe repoſoit, ſi on demeuroit dans l'inaction, ſi l'on n'entreprenoit ni voyage, ni affaires en ce jour, ce n'étoit point par reſpect pour eux ou pour les dieux, c'étoit uniquement par crainte, & par une attente de toutes ſortes de malheurs.

§. II.

Examen du Culte & des Fêtes chez les peuples les plus anciens ou les plus célebres, & de leurs uſages domeſtiques.

Une opinion auſſi extraordinaire a été commune à preſque tous les peuples de la terre. Les fêtes les plus ſolennelles chez les Japonois, ſont réputées les jours les plus malheureux de l'année. Si l'on s'y réjouit, ce n'eſt que pour s'ôter de l'eſprit ce que ces jours annoncent de funeſte; & il ſemble que les Japonois ne les ont appelés *jours de viſite* & *de félicitations*, que parce qu'il eſt naturel de ſe viſiter dans un jour de danger, & de ſe féliciter d'avoir eu le bonheur d'y ſurvivre, ou d'en être délivré. Le même uſage ſe trouve à la Chine. Les jours de fête ſont auſſi des *jours de viſite* & *de félicitations*.

La religion des Grecs n'avoit rien de plus pompeux & de plus ſolennel que la célébration des jeux publics, connus ſous le nom d'Olympiques, de Pythiens, de Néméens & d'Iſthmiques; cependant S. Clément & S. Euſebe appellent ces jeux *des aſſemblées mortuaires*, (*ſepul-*

chrales conventus). (*a*) En effet, la plûpart de ces jeux ne ſe célébroient en partie que la nuit; &, quoiqu'ils euſſent eu pour objet les victoires de Jupiter ſur les géans, d'Apollon ſur Python, d'Hercule ſur le lion de Némée, les juges qui préſidoient à ces jeux n'y paroiſſoient qu'en habit de deuil; les couronnes que l'on diſtribuoit étoient d'ache ou de pin, arbres funebres, & la muſique ne faiſoit entendre que des ſons lugubres & lamentables. On ne chantoit aux jeux Pythiens primitivement, que des élégies dont le chant étoit triſte & funebre, & quelques lamentations. Les Amphyctions égayerent ces jeux par la ſuite, & en retrancherent les inſtrumens lugubres.

(*b*) Si nous jetons les yeux ſur les bacchanales & les orgies, dont le nom ne ſemble annoncer que la diſſolution & la joie, nous trouverons que ces fêtes, inſtituées pour renouveler la mémoire des malheurs du monde, déceloient par-

---

(*a*) *Note de l'Auteur.* Pauſanias rapporte que, pendant les jeux Olympiques, tous les ſoirs, au ſoleil couchant, les femmes alloient pleurer & ſe frapper la poitrine ſur un cénotaphe d'Achille; ce qui annonce l'eſprit lugubre de cette cérémonie.

(*b*) *Note de l'Auteur. Bacchus* eſt dérivé du mot grec *pleurer, hurler.* La fable de Bacchus & d'Erigone ne nous préſente que des objets lugubres.

tout un ton lugubre & funebre, ainſi que toutes les ſolennités en l'honneur de Bacchus. Nous voyons la même triſteſſe régner dans les fêtes de Cérès en Grece & en Italie, dans celles de (*a*) Cybele & d'Atys en Phrygie, dans celles de Vénus & d'Adonis en Phénicie, enfin celles d'Oſiris & d'Iſis en Egypte, pays qui ſe diſtingua toujours par le lugubre de ſes cérémonies & de ſes ſolénnités religieuſes (*b*).

Les myſteres & les fêtes des anciens, qui ne ſont aujourd'hui connues que par leurs extravagances & leurs infamies, n'étoient donc, dans leur origine, que des fêtes conſacrées à la triſteſſe. Nous ne de-

---

(*a*) *Note de l'Auteur.* Diodore dit que le culte d'Atys étoit célébré, en Phrygie, par de grandes lamentations. Quant à celui de Cybele, tout le monde ſçait que les Corybantes, après s'être mutilés, danſoient avec des cris & des hurlemens au ſon du tambour, pour rappeler ſans doute les cris forcenés de la déeſſe, qui, après la mort d'Atys, parcourut la terre en forcenée, ſemant par-tout la triſteſſe & la déſolation.

(*b*) *Note de l'Auteur.* Au rapport de Diodore, en Egypte, non-ſeulement les jours des myſteres d'Iſis, mais encore tous les jours de l'année, étoient conſacrés à des chants lamentables, ou à des cérémonies funebres. Les prêtres qui deſſervoient le temple de Phylès, dans la haute Egypte, étoient obligés de faire des libations journalieres dans les trois cents ſoixante urnes, qui entouroient le tombeau d'Iſis & d'Oſiris, & de chanter des lamentations en leur honneur.

vons pas être ſurpris ſi S. Clément d'Alexandrie & S. Euſebe les appellent des fêtes *de morts & de cercueils.* En effet, ſi la fin de ces ſolennités & de ces myſteres préſentoit le ſpectacle de la joie quelquefois la plus diſſolue, ils commençoient par la triſteſſe la plus profonde, par les larmes les plus ameres, par les lamentations les plus touchantes, & par les hurlemens les plus effrayans; tout y peignoit la mort, les tombeaux & les déſaſtres; on y pratiquoit des jeûnes, des auſtérités, des macérations, des mutilations; mais à la fin tout revenoit à la joie, tout peignoit une nouvelle vie, une renaiſſance, une ſorte de réſurrection & de renouvellement.

Tel étoit le ſyſtême de toutes les ſolennités payennes. On y pleuroit toujours ſur le ſort des dieux & des hommes; ce qui faiſoit dire au philoſophe Xénophanès: *Si les êtres que vous adorez ſont des dieux, pourquoi les pleurez-vous? Si vous les pleurez, pourquoi les regardez-vous comme des dieux?* Les emblêmes & les allégories qui repréſentoient les malheurs du monde ayant été une fois perſonnifiés, il ne fut plus queſtion, dans toutes les fêtes de l'antiquité, que d'un homme ou d'un Dieu qui avoit enduré

les plus grands maux, & qui en avoit enfin triomphé. Voilà le point de vue ſous lequel nous devons enviſager les Oſiris, les Atys, les Cérès, & les autres objets des ſolennités de l'antiquité : nous ajouterons encore que la vue des malheurs des dieux étoit un motif de conſolation pour les affligés. Quelque malheureux que l'on fût en Egypte, on ſçavoit qu'Oſiris l'avoit été bien davantage ; & la fable devoit être un ſoulagement aux peines de ceux qui aimoient mieux la croire & la prendre à la lettre, que d'appeler le courage & la raiſon à leur ſecours.

Nous ne détaillerons point ici les motifs particuliers de toutes les fêtes lugubres ; nous allons continuer à ſuivre les traces de cet eſprit de triſteſſe qui ſe décele dans preſque tous les uſages du paganiſme. Ce tableau général nous fera mieux connoître les détails, lorſque nous voudrons les examiner ſéparément.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les fêtes, mais encore dans les uſages domeſtiques & économiques des anciens, que nous trouvons un ton de triſteſſe. Les anciens peuples de Phrygie & de Paphlagonie, dans les tems où on ne labouroit encore qu'avec les mains, ne jetoient les grains dans la terre qu'en pleurant ; le tems des

ſemailles étoit pour eux un tems de deuil & de triſteſſe ; cet acte reſſembloit à une cérémonie funebre. C'étoit la même choſe en Egypte, au tems de la récolte ; la moiſſon faite, on dreſſoit une gerbe dans un champ, & les laboureurs, diſpoſés en cercle autour de cette gerbe, invoquoient Iſis en pleurant : d'où l'on voit que l'agriculture rappeloit aux larmes, ainſi que les ſolennités. Plutarque fait une remarque importante ſur ces cérémonies lugubres, qui ſe pratiquoient au tems des moiſſons. Il dit que ces pleurs, qui n'avoient originairement pour objet que de gémir ſur le triſte état & ſur la foibleſſe de la nature qui ne produiſoit qu'avec peine, ont eu enſuite pour objet les dieux mêmes qu'on invoquoit ; mais que l'ignorance eſt parvenue à tout confondre ; enſorte qu'on a pleuré à la mort & à la renaiſſance des dieux, au lieu de pleurer la mort & la renaiſſance des tems, des ſaiſons & des fruits, & l'on attribue aux dieux mêmes les accidens de la nature ; ce qui a rempli la religion de menſonges & d'abſurdités.

Athénée nous apprend qu'au tems des moiſſons, les Margandiniens avoient des chanſons plaintives, dans leſquelles ils pleuroient un nommé *Borcus* ou *Borcon*,

qui disparut en allant chercher à boire à ses moissonneurs ; & ils feignoient de le chercher en pleurant. Le même auteur dit que les hymnes à Cérès & à Proserpine se nommoient du terme grec qui signifie gerbe, parce qu'on demandoit à ces déesses d'envoyer beaucoup de gerbes.

Ainsi la Grece, l'Egypte, l'Asie, nous offrent un tableau dans lequel nous voyons tout le monde en larmes, sur-tout dans les renouvellemens des saisons, des années & des périodes. On se rappeloit alors quelle avoit été la pauvreté & les miseres des premiers hommes. Lorsqu'on célébroit les fêtes de Cybele à Rome, sous le nom de jeux *Mégalésiens*, les Galles ou prêtres portoient cette déesse en procession, & les offrandes qu'on lui faisoit étoient des choses simples, destinées à représenter la nourriture des hommes dans les anciens tems où ils ne vivoient que de laitage & d'herbes que la terre produisoit sans culture. Cette procession se faisoit au son d'un grand bruit d'instrumens, en mémoire de Jupiter caché sur le mont Ida, pour se soustraire à Saturne son pere. Dans les fêtes de Cérès & de Proserpine, c'est-à-dire au tems des semailles & de la récolte, on se rappeloit encore, par les alimens &

les offrandes, la vie frugale des ancêtres indigens : on recueilloit les herbes des champs, on arrachoit les bourgeons des arbres. Les Siciliens plaçoient les fêtes de Cérès & de Proſerpine en différens tems de l'année, à cauſe des différentes façons qu'on donne au labour & au bled. On célébroit la mémoire de la recherche de Cérès au tems des ſemailles, & celle de l'enlevement de Proſerpine au tems de la récolte. La premiere de ces fêtes duroit dix jours, l'appareil en étoit éclatant; mais, dans tout le reſte, le peuple affectoit de ſe conformer à la ſimplicité du genre de vie des premiers âges. On obſervoit la même choſe en Grece & en Italie; on ne vivoit alors que des fruits de la terre, pour ſe rappeler que ſes ancêtres n'avoient autrefois vécu que de glands, de feuilles d'arbres, & d'herbes. Dans les fêtes de Cérès, on portoit des figues ſeches, des laitues, des pavots, des gâteaux, des grenades, de la laine, & diverſes autres productions faites pour retracer la mémoire des premiers tems.

Comme la divinité s'étoit multipliée par la multitude des noms & des emblêmes ſous leſquels on la déſigna, on voit que les mêmes pratiques s'obſervoient aux fêtes des divinités très-diffé-

rentes; c'eſt pour cette raiſon que l'on faiſoit de ſemblables commémorations à Athenes dans la fête dite *Planteria*, en l'honneur de Minerve Agraule, jour qui étoit réputé ſi malheureux, que tous les temples étoient fermés. Aux fêtes d'Adonis, les différentes productions de la terre étoient portées en proceſſion, enſuite jetées dans la riviere ou dans la mer. Dans ces jours funeſtes & malheureux, on étoit couronné de myrthe & de narciſſe; on couroit la nuit avec des torches à la main, & en criant comme des forcenés; & l'on erroit de côté & d'autre, pour repréſenter, diſoit-on, les courſes de Cérès cherchant Proſerpine enlevée par Pluton. En Egypte, c'étoit Oſiris qu'on affectoit de chercher de la même maniere, en pleurant & vêtu de deuil, pour imiter les recherches d'Iſis; ou peut-être ces courſes avoient-elles pour objet de repréſenter la vie inquiete & vagabonde des premiers hommes embarraſſés de trouver leur ſubſiſtance. Il n'eſt donc point ſurprenant ſi les Béotiens, comme dit Plutarque, appeloient toutes les fêtes de Cérès *odieuſes & funeſtes :* Cérès elle-même étoit appelée *triſte*, parce qu'elle ne ceſſoit d'être repréſentée comme déſolée de l'enleve-

ment de ſa fille, de même que la Vénus de Phénicie, la Solambo de Babylone, pour la perte de leur Adonis.

Aux fêtes des ſaiſons à Athenes, on chantoit des chanſons lugubres, dans leſquelles on rapportoit les aventures d'Erigone vagabonde, & réduite à la mendicité. En Egypte, on ne ſe préſentoit jamais aux temples pour y prier les dieux, qu'avec quelques herbes ſauvages à la main, en mémoire des ancêtres qui n'avoient point eu d'autre nourriture. Dans les jours mêmes qui ſembloient deſtinés à la joie, tels que ſont les jours de noces, les Grecs & les Romains rappeloient aux époux les anciennes miſeres des premiers habitans du monde. A Athenes, on leur préſentoit du gland & du pain; & à Rome, on leur ſervoit des oignons, des noix, des pommes de pin, des grains de pavot, du lait & du miel, & on leur rappeloit qu'autrefois les hommes s'étoient nourris des glands de la forêt de Dodone.

§. III.

Fêtes & cérémonies ſingulieres en Perſe, au Japon & au Tonquin.

Au nouvel an des anciens Perſes, on

apportoit au roi, dans des vaſes d'argent, des grains & des légumes; le roi en mangeoit lui-même, & en offroit aux aſſiſtans. Le Japon va nous expliquer le motif de cette cérémonie: en effet, le jour de l'an, les Japonois s'envoient réciproquement de petits coquillages; & ils le font pour ſe rappeler la pauvreté de leurs ancêtres. A leur grande fête, appelée *Mateur*, qui ſe célebre le neuf du neuvieme mois de leur année, ces inſulaires ont une ſolennité qui reſſemble aſſez aux bacchanales & aux ſaturnales, par le tumulte qu'on y fait. Cette fête ſemble conſacrée à retracer le ſouvenir de la miſere primitive; on y promene de vieux chevaux, de vieilles armes, de vieux ſouliers, que l'on porte en triomphe, & l'on y fait l'effuſion d'une eſpece de biere que l'on vuide avec une cuiller d'or dans des vaſes de terre, non verniſſés, pour en préſenter aux magiſtrats, en mémoire de l'indigence des ancêtres. Il n'eſt point de grandes ſolennités où l'on ne faſſe uſage de cette boiſſon par le même motif. Dans cette même fête, on repréſente un temple conſtruit de bambou, couvert de chaume, muré de planches & entouré de branchages, qui mériteroit à peine d'être comparé à une

grange, tant il eſt ſimple & chétif; par-là, on ſe propoſe de repréſenter l'architecture des pauvres ancêtres. On peut rapprocher de cet uſage celui qu'obſervoient les Romains pour la cabane de Romulus, que l'on conſervoit avec le plus grand ſoin, & que l'on réparoit avec du chaume & des roſeaux.

Les mêmes Japonois ont conſervé le emple d'Iſſé, le plus révéré qui ſoit au Japon, dans toute ſa pauvreté primitive. Nous retrouvons au Tonquin des uſages analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Au nouvel an, on eſt obligé de manger d'une certaine noix particuliere; &, la ſuperſtition ayant corrompu cet uſage, les Tonquinois empoiſonnent quelquefois ces noix, qui font mourir les enfans à qui ils les donnent. En Europe, tout le monde ſçait qu'au jour de l'an on donne aux enfans des gâteaux, des dragées, des friandiſes & d'autres préſens de cette eſpece, qui, dans leur origine, peuvent avoir eu les mêmes motifs lugubres que les anciens dont nous venons de parler, mais adoucis par le tems & par l'ignorance des intentions antiques.

Je ne ſçais ſi c'eſt à cet eſprit commémoratif qu'on doit rappeler l'uſage des

prêtres du Tonquin, qui, à tous les renouvellemens de lune, font mémoire de leurs ancêtres, autrefois morts de faim. Je crois pouvoir soupçonner que c'est-là le principe originaire du culte qui paroît avoir bien du rapport avec celui que l'on rendoit autrefois aux *Pénates*, aux *Manes*, aux *Lares*, aux *Lemures*, d'autant plus que les usages actuels de l'Orient y correspondent tout-à-fait. Au treizieme de la septieme lune, c'est-à-dire vers la mi-Août, les Japonois ont la fête des morts. On suppose que, dans ces jours, les morts viennent habiter leurs anciennes demeures sur la terre : toutes les maisons sont ornées pour les recevoir ; on va au-devant d'eux ; on leur parle ; on les complimente comme si on les voyoit devant ses yeux : pendant la nuit, les villes & les campagnes sont éclairées de flambeaux ; le lendemain, on congédie les morts avec un compliment ; on les conduit hors de la ville ; &, lorsqu'on est de retour, on fait la visite des maisons ; &, à coups de bâtons & de pierres, on chasse les ames qui auroient voulu rester. C'est aussi dans ce même tems qu'on fait à la Chine le grand sacrifice en l'honneur des ancêtres. La fête nocturne des *Lemures* se célébroit, chez les Romains,

au mois de Mai; on étoit auſſi dans l'uſage de chaſſer les ames des morts. On célébroit pareillement à Athenes des fêtes funebres, en l'honneur des ancêtres péris dans les eaux du déluge.

§. IV.

Fêtes d'Adonis & d'Oſiris.

Enfin, pour terminer toutes ces fêtes lugubres, nous rappellerons ici la fameuſe fête d'Adonis. Preſque tous les anciens ont expliqué la fable par l'aſtronomie & la théologie. Vénus *Aſtarté* fut l'amante d'Adonis, que Mars fit tuer à la chaſſe par un ſanglier. Deſcendu aux enfers, Proſerpine en fut épriſe, & Calliope décida entre les deux déeſſes rivales, que leur amant demeureroit ſix mois ſur la terre, & ſix autres ſous la terre. A la fête anniverſaire d'Adonis, toute une ville prenoit le deuil, & donnoit des marques de la plus profonde triſteſſe. Les femmes, ſeules prêtreſſes de ce culte, ſe raſoient la tête, & ſe frappoient la poitrine en courant les rues. Au dernier jour de la fête, la triſteſſe ſe changeoit en joie, & chacun ſe réjouiſſoit, comme ſi Adonis fût reſſuſcité. Le commencement de la fête ſe nommoit *diſparition*, c'étoit alors qu'on

ſe lamentoit ſur la mort d'Adonis ; & la fin s'appeloit la *trouvaille*, c'étoit alors qu'on ſe réjouiſſoit de l'avoir retrouvé, ou de ſa réſurrection. Dans la partie lugubre de la fête, on faiſoit pour Adonis une pompe funebre réelle, dans laquelle on portoit la repréſentation d'un jeune homme pâle & mourant. Le cortege étoit accompagné de corbeilles pleines de gâteaux & de fleurs, de branches d'arbre, & de toutes ſortes de fruits. Le culte d'Adonis étoit répandu dans toute la Syrie & l'Aſſyrie ; il l'étoit auſſi dans toute la Grece ; on y célébroit des myſteres pour les femmes. Dans ces fêtes, on ne voyoit au coin des rues que des repréſentations de cadavres ; les femmes, vêtues de deuil, venoient les enlever en pleurant, & on célébroit leurs funérailles avec tous les ſignes de l'affliction la plus profonde & la plus réelle, par des chants lugubres, par des ſanglots & des gémiſſemens. Ces jours de fêtes étoient réputés très-malheureux. On y portoit des vaſes de terre dans leſquels on mettoit du bled, des fleurs, des herbes naiſſantes, des fruits, de jeunes arbres, des laitues qui étoient regardées comme la nourriture des morts ; après quoi, on jetoit toutes ces choſes dans la mer ou dans quelque fontaine.

Il eſt à propos de remarquer que, vers le même tems, on célébroit en Egypte la même fête; mais, au lieu d'Adonis, c'étoit Oſiris & Apis qui en étoient les objets. Les cérémonies d'Egypte & de Phénicie avoient une grande conformité dans les deux pays. L'Egypte ſembloit avertir la contrée voiſine de ſe réjouir, parce que le dieu qu'on avoit pleuré avoit été retrouvé; c'eſt alors, en effet, qu'en Egypte on noyoit le bœuf Apis en cérémonie, & l'on ne ſe livroit à la joie que lorſqu'on en avoit retrouvé un autre.

§. V.

Feſtins des anciens.

Chez les anciens, non-ſeulement les fêtes avoient toujours quelque choſe de triſte à préſenter aux hommes; mais on trouvoit encore quelque choſe de lugubre, même dans leurs feſtins & leurs parties de plaiſirs. Les repas de cérémonie commençoient & finiſſoient par des chanſons conſacrées ſous le nom de *Linos*, *Elinos* & *Maneros*. Ces chanſons n'étoient que de véritables lamentations en Egypte & en Grece, elles rappeloient le ſouvenir du fils unique d'un ancien roi. On ne ſçait point préciſément quel

étoit *Linus*, qui, auſſi-bien qu'Orphée, avoit, dit-on, chanté l'origine du monde, les victoires des dieux, & les révolutions qui devoient par la ſuite arriver à la nature. Si nous conſultons la fable, tantôt elle nous dit que Linus étoit fils d'Apollon, tantôt qu'il étoit fils d'Uranie, tantôt qu'il étoit fils de Mercure. Les uns nous diſent qu'il fut tué par Apollon, pour avoir oſé ſe comparer à lui; les autres nous apprennent qu'il enſeigna la muſique à Hercule, qui le tua. On prétendoit avoir ſes os à Thebes en Béotie, & les Béotiens célébroient tous les ans ſon anniverſaire ſur l'Hélicon, avant que de ſacrifier aux Muſes. Pauſanias regarde le *Linus* des Grecs & le *Manerus* des Egyptiens, comme le même perſonnage. Quoi qu'il en ſoit, Plutarque nous dit que Linus fut l'inventeur des lamentations funebres: la plus ancienne muſique fut triſte & funebre; & peut-être que le nom de ce poëte muſicien n'eſt autre choſe que quelque titre de chanſon ou de complainte ſur les anciens malheurs du monde, dont on a fait un perſonnage ou un héros malheureux. D'ailleurs, on célébroit les fêtes de Linus & d'Orphée, de même que celles d'Oſiris, par des cris & des lamentations.

Aux chants lugubres qui commençoient & terminoient les feſtins, on joignoit encore, en Egypte, un ſpectacle très-propre à attriſter les convives. On leur montroit un cadavre, un ſquelette, ou un cercueil. Souvent les Egyptiens plaçoient celui de leurs peres ou de leurs meres, qui, pendant le repas, demeuroit au bout de la table. Ce ſpectacle, triſte dans ſon origine, ne ſervit, par la ſuite des tems, qu'à avertir les hommes de ſe livrer aux plaiſirs, & de profiter du préſent en véritable Epicurien. Cependant les chanſons lamentables, dont ces repas étoient aſſaiſonnés, indiquent que primitivement ces uſages avoient une toute autre vue, & contenoient des inſtitutions ſérieuſes. Ils étoient deſtinés à avertir les hommes de leur fragilité, de leur ſort futur, & à les engager à vivre dans l'union & dans la concorde pendant leur ſéjour paſſager ſur la terre. Enfin, le cadavre qu'on expoſoit étoit l'image de la terre, ou d'Oſiris, ſuivant d'autres, qui étoit l'emblême de la nature, par leſquels on vouloit rappeler la mémoire de la deſtruction du monde, & faire ſouvenir qu'il étoit encore périſſable.

§. VI.

Uſages & Cérémonies religieuſes de certains peuples.

Si nous paſſons en Amérique, nous y remarquerons auſſi ce ton funebre. Les Péruviens avoient des temples où le ſoleil étoit repréſenté par une pierre appelée *guacas*, c'eſt-à-dire larmes ou pleurs. On n'entroit jamais dans ces temples qu'en pleurant, & l'on ſacrifioit des hommes à cette divinité lugubre : chaque maiſon avoit ſon *guacas* ou emblême funebre du ſoleil. Ces mêmes peuples avoient encore des fêtes de triſteſſe, conſacrées aux jours d'éclipſe ; le chant y étoit lamentable, parce qu'on ſe croyoit proche de la fin du monde. Les Moxes avoient des fêtes funebres, qui ſe célébroient annuellement. Parmi les peuples du Miſſiſſipi, il en eſt un qu'on a nommé *pleureur*, parce qu'on y pleure à la naiſſance des enfans, & à la vue de tous les étrangers qu'on y rencontre, vu que ces Sauvages attendent le retour de leurs ancêtres. Chez un autre peuple des mêmes contrées, on trouve des fêtes funebres que l'on ſolenniſe par des chanſons triſtes, & par des cris effrayans. Les Floridiens ont conſervé le

ſouvenir du déluge; ils en faiſoient mention dans des chants lamentables. Les Braſiliens avoient auſſi des chants de la même nature. On rapporte la même choſe des Canadiens : leurs airs ſont languiſſans, & pluſieurs de leurs fêtes reſſemblent aux orgies & aux uſages qui ſe pratiquoient aux fêtes de Cérès & d'Iſis.

Tous les voyageurs nous repréſentent ces Sauvages comme des nations triſtes & mélancoliques. Drake ne vit au détroit de Magellan que des hommes & des femmes qui, aux félicitations qu'ils lui faiſoient, mêloient des pleurs & des ſanglots. Parmi les inſulaires de la mer du Sud, Dampierre a vu un peuple qui, dans des jours de fêtes qui ſe célébroient ordinairement la nuit, obſerve des uſages particuliers; &, par ſa façon de s'habiller, prétend rappeler les mœurs de ſes ancêtres. Aux îles Marianes, les femmes, aux phaſes de la lune, vont chanter à la lueur de cet aſtre des chanſons lugubres; cet uſage s'appelle la *complainte des femmes*. Les annales Chinoiſes diſent qu'avant Fohi, les hommes errant dans les forêts vivoient très-malheureuſement; après avoir dormi, ils ſe levoient & ſoupiroient; puis ils alloient chercher leur nourriture comme des bêtes. Les Groën-

landois ſont naturellement mélancoliques; &, quand ils ſont ſeuls, ils baiſſent la tête & ſoupirent, ſouvent ſans pouvoir en rendre raiſon; ils n'ont aucun motif pour ſe conſoler de leur miſere & du climat rigoureux qu'ils habitent. Si nous liſons l'Eddo, ou la Mythologie des Scandinaves, qui faiſoit la baſe de la religion des Celtes ſeptentrionaux, nous n'y verrons qu'un recueil de poéſies lugubres & effrayantes, qui menacent également les dieux & les hommes des malheurs les plus affreux. Chaque page de cet écrit nous retrace le dogme de la fin du monde & du renverſement de la terre. Les traits les plus frappans & les plus énergiques nous y peignent ſans ceſſe l'avenir le plus redoutable & le plus triſte. Les poëtes de ce climat glacé ne ſemblent avoir échauffé leur imagination que pour rendre les hommes malheureux. Non contens de repréſenter une nature toujours prête à s'écrouler, ils célebrent encore une déeſſe ſemblable aux Cybele & aux Aſtarté, qui ne ceſſoit de pleurer la mort de ſon époux; ils la nommoient la déeſſe de l'eſpérance, parce qu'elle ſe flattoit de le retrouver un jour. Ils célébroient la mémoire & la mort de *Balder*, dieu puiſſant, que l'on prétend être un

Apollon, que les hommes, les bêtes, les arbres, les plantes, le ciel & la terre avoient pleuré. C'eſt ainſi que les Pan & les Satyres avoient autrefois pleuré à la mort d'Oſiris. Ainſi, le paſſé & le futur offroient par-tout quelque choſe de ſiniſtre aux hommes, & toutes les inſtitutions du paganiſme ſembloient toujours les rappeler à la douleur & aux larmes. On ſçait d'ailleurs que cette doctrine effrayante étoit celle des Druides, c'eſt-à-dire des prêtres de toutes les nations Celtiques qui habitoient autrefois l'Europe.

§. VII.

Jours réputés bons ou mauvais dans l'antiquité.

Nous ne pouvons quitter ce chapitre, ſans parler des jours que les anciens regardoient comme malheureux. Tous ces jours, dans leur origine, étoient conſacrés, par la religion primitive, à la commémoration de la deſtruction du monde & de l'ancienne miſere des hommes; ils étoient deſtinés à leur donner des inſtructions ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. Suivant Plutarque, Xénocrate prétendoit que toutes les fêtes ou les jours malheureux, où l'on jeûne & ſe tourmente

mente par des macérations, n'étoient point consacrées à des dieux bons, mais à des puissances méchantes, à des démons.

Le mardi étoit réputé un jour malheureux en Egypte, parce que c'étoit celui de la naissance de Typhon. Le samedi étoit un jour malheureux, parce que c'étoit celui qui étoit consacré à Saturne, dieu qui, sous de certains aspects, étoit regardé comme malfaisant. Le cinquieme jour étoit regardé comme malheureux: selon Hésiode, en ce jour les Furies de l'enfer se promenoient sur la terre; c'est celui de la naissance de Pluton & des Euménides. C'est en ce même jour que la Terre enfanta Cée, Japet & le cruel Typhie, & toute la race des impies qui conspirerent contre les dieux. Tous les jours des fins des périodes furent censés malheureux.

A Rome, les jours malheureux étoient ceux où l'on sacrifioit au manes, le lendemain des *Volcanalia*, les féries Latines, les Saturnales, les Lémuries. Chez les Grecs, les fêtes d'Adonis ne passoient pas pour être d'un meilleur augure. Par la suite, les divers événemens arrivés aux Etats, donnerent lieu à instituer divers jours malheureux. Enfin chaque souve-

rain ou chaque particulier s'en faiſoit à lui-même ; Auguſte n'eût rien voulu entreprendre le jour des nones.

Chez les Perſans, le dernier mercredi du mois *ſapher*, s'appelle *le jour de la trompette*, parce que ce ſera ce jour-là que les anges réveilleront les morts, pour les appeler au jugement dernier. On ſent bien que, dans ſon principe, l'objet de cette tradition n'a été que d'inſtruire les hommes, & de les faire ſonger à cet événement redoutable & néceſſaire. Les Perſans, ce jour-là, ne font aucune affaire ; ils ne ſortent point de chez eux, lorſqu'ils peuvent s'en exempter. Bien plus, ce triſte mercredi a communiqué ſes qualités ſiniſtres à tous les autres mercredis, qui ſont regardés comme des jours malheureux. Jamais les caravanes ne partent ce jour-là. Pluſieurs Perſans ne veulent point ouvrir leurs boutiques ; & cette ſuperſtition tient tellement à la contrée, que les Arméniens, qui ne ſuivent pas la religion du pays, y ſont auſſi livrés que les Perſans eux-mêmes ; jamais ils ne voudroient dater un acte le mercredi, ni le ſigner ce jour-là.

D'un autre côté, chez preſque tous les peuples, le premier jour d'un nouveau période, d'une nouvelle année, d'un nou-

veau cycle, a toujours été regardé comme un jour heureux : il eſt avantageux, à pareil jour, de commencer une entrepriſe ; & les anciens réputoient comme un des plus heureux augures, lorſqu'un prince commençoit ſon regne avec un nouveau cycle.

CHAPITRE II.

Des myſteres du Paganiſme.

§. I.

Ces myſteres avoient pour objet la doctrine de l'exiſtence d'un Etre ſuprême.

*ON ne connoît plus les myſteres de Zoroaſtre, on ſçait peu de choſe de ceux d'Iſis ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future ; car Celſe dit à Origene : *Vous vous vantez de croire les peines éternelles : & tous les miniſtres des myſteres ne les annoncent-ils pas aux initiés ?*

Les cérémonies myſtérieuſes de Cérès furent une imitation de celles d'Iſis. Ceux qui avoient commis des crimes, les confeſſoient & les expioient : on jeûnoit,

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

on ſe purifioit, on donnoit l'aumône. Toutes ces cérémonies étoient tenues ſecrettes, ſous la religion du ſerment, pour les rendre plus vénérables. Les myſteres ſe célébroient la nuit, pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentoit des eſpeces de tragédies, dont le ſpectacle étaloit aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, & les plus recommandables par la pureté de leurs mœurs, les Platon, les Cicéron, ont fait l'éloge de ces myſteres, qui n'étoient pas encore dégénérés de leur pureté premiere. De très-ſçavans hommes ont prouvé que le ſixieme livre de l'Enéide n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquoit dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Le poëte fait voir, dans le veſtibule, dans l'avant-ſcene, les enfans que leurs parens avoient laiſſé périr; & c'étoit un avertiſſement aux peres & aux meres. Enſuite paroiſſoit Minos, qui jugeoit les morts: les méchans étoient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les Champs Elyſées. Ces jardins étoient tout ce qu'on avoit inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avoit que les héros demi-dieux à qui on accordoit l'honneur de monter au ciel,

Les myſteres d'Eleuſine devinrent les plus célebres. Les participans s'aſſembloient dans le temple de Cérès ; & l'hiérophante leur apprenoit qu'au lieu d'adorer Cérès conduiſant Triptoleme, traîné ſur un char tiré par des dragons, il falloit adorer le dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triptoleme miſſent l'agriculture en honneur. Cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante commençoit par réciter les vers de l'ancien Orphée : *Marchez dans la voie de la juſtice ; adorez le ſeul maître de l'univers. Il eſt un ; il eſt ſeul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux : il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux des mortels.* Malgré la ſainteté & l'utilité d'une pareille cérémonie, on exigeoit que les initiés gardaſſent le plus grand ſecret. Alexandre lui-même, ayant obtenu, en Egypte, de l'hiérophante des myſteres, la permiſſion de mander à ſa mere les ſecrets des initiés, la conjura en même temps de brûler ſa lettre après l'avoir lue, de peur d'irriter les Grecs. Ceux qui, trompés par l'idée de ce ſecret profond, ont prétendu, depuis, que ces myſteres n'étoient que des débauches infames, devoient être déſabuſés par le mot

même qui répond à *initiés ;* il veut dire qu'on commençoit une nouvelle vie. Une preuve, encore ſans replique, que ces myſteres n'étoient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes, c'eſt la formule par laquelle on congédioit l'aſſemblée : on prononçoit, chez les Grecs, deux anciens mots phéniciens, qui ſignifioient : *Veillez & ſoyez purs.* Enfin, pour derniere preuve, c'eſt que l'empereur Néron, coupable de la mort de ſa mere, ne put être reçu à ces myſteres, quand il voyagea dans la Grece : le crime étoit trop énorme ; &, tout empereur qu'il étoit, les initiés n'auroient pas voulu l'admettre.

Ces myſteres conſiſtoient donc dans la doctrine & la profeſſion de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa providence & de ſa juſtice. Ce qui les défiguroit, c'étoit, à ce que dit Tertullien, qui d'ailleurs ne leur impute aucune abomination ; c'étoit, dit ce grand homme, la cérémonie peu grave de la régénération. Il falloit que l'initié parût reſſuſciter ; c'étoit le ſymbole du nouveau genre de vie qu'il devoit embraſſer. On lui préſentoit donc une couronne ; il la fouloit aux pieds. L'hiérophante levoit ſur lui le couteau ſacré : l'initié, qu'on feignoit de

frapper, feignoit auſſi de tomber mort; après quoi, il paroiſſoit reſſuſciter. Il y a encore, chez les Francs-maçons, un reſte de cette ancienne cérémonie.

Je ne doute pas que parmi ces myſteres, dont le fond étoit ſi ſage & ſi reſpectable, il ne ſe ſoit gliſſé, peu à peu, beaucoup de ſuperſtitions & de pratiques condamnables. La ſuperſtition ſans doute conduiſit à la débauche, & celle-ci amena le mépris. Il ne reſta, en effet, de ces anciens myſteres, ſi révérés & ſi dignes de l'être dans le commencement, que des troupes de gueux, que nous avons vus, ſous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes, courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des prêtres d'Iſis, vendre du baume, guérir les maladies de la peau, & en être couverts; dire la bonne aventure, & voler des poules. C'eſt ainſi que les meilleures inſtitutions, par le laps du tems, dégénerent ſouvent en abus très-condamnables.

§. II.

Quel bien ont-ils procuré à la ſociété?

* Comment le genre humain, devenu

---

* L'Antiquité dévoilée.

féroce, barbare & ſauvage, a-t-il pu ſe civiliſer? Comment un être inſociable a-t-il pu être ramené à la ſociété? Comment eſt-on parvenu à raſſembler des êtres farouches ſous les premieres cabanes de l'Egypte? C'eſt, ſuivant Cicéron, par le moyen des myſteres que cette merveille s'eſt opérée. Examinons donc ces myſteres, qui ont procuré de ſi grands biens au genre humain, diſperſé & malheureux. Ce ſont eux qui ont tiré l'homme d'une vie errante, inquiete & barbare; ce ſont eux qui ont adouci ſes mœurs; c'eſt d'eux qu'il tient le vrai principe de la vie ſociale. « Les myſteres, dit le même Cicéron, » nous ont donné » la vie, la nourriture : ils ont enſeigné » les mœurs & les loix aux ſociétés, ils » ont appris aux hommes à vivre en » hommes. » Voyons donc comment ces myſteres ont opéré ces prodiges.

Les myſteres étoient ce que la religion des anciens avoit de plus auguſte & de plus ſaint. Ce qui a été dit juſqu'ici, ſemble nous faire entrevoir, dans le chaos du paganiſme, un enſemble, un caractere univerſel, un eſprit commun à preſque tous les peuples. On ne peut douter que tous les myſteres n'aient eu la même baſe. Ils doivent, comme toutes les fêtes

& les uſages religieux anciens, nous préſenter le projet de retracer aux hommes la mémoire du monde, & de leur inſpirer cet eſprit de crainte pour l'avenir, qui s'étoit univerſellement répandu ſur toute la religion primitive du genre humain, livré à l'idolâtrie. Si, juſqu'ici, nous ne nous ſommes point écartés du vrai chemin, nous pouvons encore nous promettre de trouver la ſolution de ces myſteres, & de découvrir la raiſon du ſecret impénétrable dont ils étoient voilés. Nous marcherons avec confiance dans la carriere dans laquelle nous nous ſommes propoſé de ſuivre l'homme religieux & rempli du ſouvenir des maux de ſon eſpece, dans une antiquité dont il nous reſte encore une multitude d'uſages & d'opinions à examiner.

§. III.

Détail des myſteres chez les diverſes nations, & ce que le peuple en croyoit ſçavoir.

Toutes les anciennes nations policées ont eu des myſteres : nous en voyons chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perſes, les Grecs, les Romains, &c. Les peuples du Nord &

de l'Amérique ſont les ſeuls où je n'aie remarqué rien d'analogue. Les myſteres étoient des cérémonies religieuſes dont l'objet véritable ne pouvoit être divulgué au peuple ; il étoit réſervé aux ſeuls initiés, à qui on le révéloit ſous le ſceau du ſecret le plus inviolable. Les indiſcrets étoient ou punis de mort, ou bannis, ou exclus de la ſociété ; en un mot, ils devenoient de vrais *excommuniés* (*a*). Les cérémonies pratiquées dans ces myſteres, étoient exercées par un certain ordre de prêtres, ou par de certaines familles auxquelles ce ſacerdoce appartenoit comme un droit d'héritage, à l'excluſion de toutes les autres. Leur droit étoit fondé ſur l'uſage, & ſur diverſes traditions religieuſes & très-anciennes. Les myſteres abolis en Grece, ſous le regne de Théodoſe le Grand, y avoient ſubſiſté au moins pendant deux mille ans. En effet, leur inſtitution datoit de la plus haute antiquité ; les noms de leurs fondateurs ſe perdoient dans la nuit des tems. Iſis les fonda en Egypte ; Orphée, ce perſonnage fabuleux, les apporta aux Grecs : ce fut Muſée, ſuivant d'autres. Quelques-

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, T. 2 p. page 103.

uns attribuent les myſteres d'Eleuſis à Cérès ; d'autres à Ogygès ; d'autres à Eumolpe, ſon fils ; d'autres à Erechtée, qui délivra l'Attique d'une famine, après avoir reçu de Cérès le ſecret de l'agriculture & des lois ; enfin d'autres à Triptoleme, qui paſſa auſſi pour l'inventeur de l'agriculture & du labour.

Outre la partie ſecrette, les myſteres avoient auſſi la partie publique, ou du moins que le vulgaire croyoit connoître. En Egypte, on célébroit la mémoire d'Oſiris & d'Iſis ; en Phénicie & dans l'île de Chypre, celle de Vénus & d'Adonis ; en Phrygie, celle de Cybele & d'Atys ; en Grece & en Sicile, celle de Cérès & de Bacchus. Ces divinités étoient, dans les myſteres, comme dans toutes les autres ſolennités, l'objet du culte extérieur & public ; &, comme les anciens nous apprennent eux-mêmes que tous ces différens perſonnages étoient les mêmes, préſentés ſous des noms & des emblêmes divers, & que leurs fêtes, tant publiques que ſecrettes, avoient toutes le même objet ; &, comme leur aventure nous auroit fait connoître cette unité de culte, quand même les anciens écrivains ne nous en auroient point informés, il ſeroit inutile d'en faire un exa-

men détaillé, il ſuffit d'en connoître l'eſprit en général.

Dans toutes ces ſolennités myſtérieuſes, la partie publique laiſſoit voir au peuple que l'on y faiſoit mémoire des aventures heureuſes & malheureuſes arrivées à ces dieux, de leurs combats, de leurs travaux, de leurs victoires, de leurs défaites & de leurs triomphes, de leurs chagrins & de leurs plaiſirs. Tous avoient eu des ennemis puiſſans, tous avoient ſuccombé ſous leurs coups; mais leur mort tragique n'avoit ſervi qu'à les conduire à la gloire, & à les rendre vainqueurs de leurs ennemis, & de la mort elle-même. Toute leur étude avoit été de ſecourir le genre humain, de s'intéreſſer à ſon ſort, de le conſoler de ſes maux, de le combler de bienfaits, de le civiliſer par des lois ſages, de lui enſeigner les arts, & ſur-tout l'agriculture, ſi néceſſaire à ſa ſubſiſtance; en un mot, de le faire vivre en ſociété, après l'avoir tiré de la vie ſauvage & malheureuſe qu'il avoit menée antérieurement. On adoroit ces différens êtres comme des dieux immortels, bienfaiſans, & reſtaurateurs de la nature; comme les créateurs des ſociétés policées, & comme les inventeurs des arts utiles.

Voilà ce que le peuple ſçavoit, ou croyoit ſçavoir. Toutes les fêtes, à ſes yeux, renfermoient trois objets. 1° Elles préſentoient une commémoration de l'hiſtoire de ſes dieux, telle que la mythologie la faiſoit connoître; & le peuple n'y voyoit qu'un ſens littéral. Bacchus, pour lui, avoit été réellement ou noyé, ou brûlé, ou déchiré par les géans. Cérès avoit été pourſuivie par Neptune; elle s'étoit cachée, & ſon abſence avoit produit la ſtérilité ſur la terre. Elle s'étoit vraiment repoſée à Eleuſis, ſur une pierre que l'on montroit, & que l'on appeloit la *pierre triſte*. Elle avoit cherché par tout le monde ſa fille, enlevée par Pluton; elle avoit, pour cela, allumé des torches au mont Ethna. Dans la célébration des myſteres d'Eleuſis, tout le cérémoniel repréſentoit cette lugubre aventure. Les fêtes duroient neuf jours. Le premier étoit conſacré aux initiations; le ſecond, on alloit ſe laver dans la mer; le troiſieme, on faiſoit divers ſacrifices, & l'on offroit de la farine; le quatrieme, on faiſoit la proceſſion de Cérès, & l'on portoit des caſſettes remplies de gâteaux de grenades & de pavots; le cinquieme, pendant la nuit, on imitoit la recherche de la déeſſe; le ſixieme, on faiſoit une

proceſſion d'Athenes à Eleuſis, dans laquelle on portoit *Jacchos* ou *Bacchus*, qui tenoit un flambeau ; cette proceſſion étoit accompagnée de cris & de danſes : le ſeptieme étoit deſtiné à des jeux & des combats gymniques ; le huitieme étoit encore deſtiné à des initiations ; enfin le neuvieme, on faiſoit des effuſions d'eau avec des vaiſſeaux de terre ou des *hydrophories.*

Les peuples de Syrie ne voyoient, dans leur Adonis, qu'un dieu tué par un ſanglier. Les Egyptiens, dans les myſteres d'Oſiris, prenoient pareillement ſon hiſtoire à la lettre, & croyoient qu'après avoir été tué par Typhon, ſon corps fut renfermé dans un coffre, après avoir été démembré en pieces. Le ſouvenir d'une aventure ſi lamentable rendoit ces fêtes triſtes & funebres : une partie étoit conſacrée aux larmes ; & le peuple ſe livroit enſuite à la joie la plus effrénée, croyant que les ſouffrances de ces dieux n'avoient été pour eux que le chemin à l'immortalité.

2° Le ſecond objet qui étoit encore connu du peuple, c'eſt qu'il devoit à ces dieux l'agriculture, l'uſage du bled, du vin, de la charrue, & la découverte des arts. En même tems que le peuple leur

rendoit, pour ces bienfaits, un culte de reconnoiſſance & de joie, il ſe rappeloit, par différentes cérémonies, la vie miſérable de ſes ancêtres avant ces heureuſes inventions ; enſorte que cette derniere partie du culte étoit auſſi triſte que la premiere partie étoit gaie.

3° Le peuple croyoit devoir à ces dieux l'état actuel de la ſociété ; il leur attribuoit ſa police & ſa légiſlation. Il ſçavoit que ſes ancêtres avoient autrefois mené une vie errante & ſauvage, ſans aucuns principes de gouvernement ; c'étoit encore une occaſion pour lui de gémir ſur le paſſé, & de ſe féliciter du préſent. Ce dernier objet du culte étoit regardé comme ſi intéreſſant, que pluſieurs fêtes ou myſteres ſe nommoient *fêtes de légiſlation*.

Ces trois objets étoient preſque toujours inſéparablement unis dans toutes les ſolennités. Toute mémoire hiſtorique des dieux étoit accompagnée d'uſages relatifs à l'agriculture & à la légiſlation ; toute fête d'agriculture rappeloit l'hiſtoire des dieux & des lois ; toute fête des lois retraçoit le ſouvenir des dieux & de l'agriculture. Il paroît que cet uſage a été commun à toutes les nations civiliſées ; chaque fête des Juifs rappeloit auſſi ce triſte

objet. La fête de Pâque rappeloit la victoire de Dieu ſur les Egyptiens, le paſſage de la mer Rouge; & cette fête ſe nommoit auſſi la *fête des fruits nouveaux*. La Pentecôte étoit la fête de la légiſlation donnée ſur le mont Sinaï, & la fête de la moiſſon. La fête des Tabernacles étoit une mémoire de la vie errante des Iſraélites dans le déſert, de la récolte des fruits & des vendanges, & l'on y faiſoit la lecture de la loi.

Les Chinois avoient pareillement des fêtes d'agriculture & de légiſlation. Les cérémonies qu'on y obſerve ont beaucoup de rapport avec celles que les Grecs obſervoient dans leurs myſteres. Tout y eſt exprimé par des ſignes & des allégories; avec cette différence que, chez les Grecs, ces ſignes étoient myſtérieux; au lieu qu'à la Chine, on les explique aux peuples. En effet, le jour de la fête du labourage, les laboureurs en corps vont, en cortege, chez les magiſtrats: ils y conduiſent en proceſſion une vache de terre cuite, dont les cornes ſont dorées. Un enfant la ſuit par derriere, ayant un pied chauſſé, & l'autre nu; il fouette de tems en tems cette vache, comme pour la faire avancer. Ce cortege eſt ſuivi de gens déguiſés de différentes fa-

çons, de muſiciens, de danſeurs. Arrivés chez le magiſtrat, celui-ci fait aux aſſiſtans un diſcours de morale ſur la culture & le travail ; enſuite on briſe la vache de terre cuite, qui eſt remplie de petites vaches de même matiere, que l'on diſtribue au peuple. A la Chine, la vache eſt le ſymbole de l'agriculture ; l'enfant indique le travail & l'induſtrie, ſans leſquels l'homme ne peut ſubſiſter. C'eſt là-deſſus que roule le diſcours que le magiſtrat prononce devant l'aſſemblée.

Ainſi, ce que le peuple ſçavoit de ces fêtes & de ces myſteres, ne pouvoit contribuer qu'au bien des ſociétés ; il n'y voyoit que l'éloge de l'agriculture & le triomphe des lois. Il eſt vrai qu'on le voyoit auſſi pleurer ſur le ſort de ſes dieux ; mais il ſe conſoloit enſuite : ſa triſteſſe étoit tempérée par la joie, & ſa joie par la triſteſſe ; ce qui le tenoit dans un état mitoyen ou dans une modération, dont l'objet étoit de l'empêcher de ſe porter à aucun extrême. L'habitude le guidoit dans ſes alternatives ; le ſentiment n'y entroit preſque pour rien, ou du moins il n'éprouvoit que des impreſſions paſſageres, qui n'influoient en rien ſur ſa conduite. Il revenoit, à la vérité, de ces fêtes fort touché des malheurs de ſes

dieux, mais fort content de ce qu'ils avoient remporté la victoire ſur leurs ennemis : très-ſoumis à la police, & content, il retournoit à ſon travail ordinaire.

§. IV.

Que contenoit la partie de ces cérémonies qu'on cachoit au peuple ?

Quelle étoit donc la partie de ces fêtes que l'on cachoit au peuple avec tant de ſoin ? Quel pouvoit être l'objet de ce ſecret inviolable ? Ne vouloit-on pas lui dire que ſes dieux n'étoient que de faux dieux, ou n'étoient que des allégories des anciennes révolutions de la terre ? Vouloit-on lui cacher la funeſte cataſtrophe du déluge ? Le ſentiment des anciens & des modernes paroît favoriſer ce ſoupçon. Cependant le déluge étoit un événement connu du vulgaire ; il croyoit en connoître les circonſtances & la cauſe. Les fêtes conſacrées en mémoire du déluge, la commémoration perpétuelle que l'on y faiſoit de la vie miſérable des ancêtres, nous indiquent que ce n'étoit point l'hiſtoire du paſſé que l'on vouloit cacher au peuple. D'ailleurs, quand on auroit appris au peuple que tous ces dieux, ou au moins que quelques-uns

d'entr'eux, n'étoient point de véritables dieux, toute étrange qu'eût été une pareille révélation, elle n'eût pu faire par elle-même aucun tort à la légiſlation, qui tendoit à maintenir l'homme dans l'état de ſociété. De ce qu'il peut y avoir des faux dieux, le peuple ne pouvoit en conclure qu'il n'y a point de divinité. En effet, c'étoit-là le ſentiment de ceux qui étoient revenus des préjugés du paganiſme, & des merveilles de ſa mythologie. Peut-être qu'un éclairciſſement ſur cet article, eût cauſé quelque mouvement paſſager dans l'eſprit des peuples; mais il ne pouvoit anéantir l'état de ſociété, objet que la police ancienne avoit perpétuellement en vue: d'ailleurs, c'étoit une vérité qui, quoique non prêchée par la religion des païens, étoit univerſellement mais tacitement reconnue, & qui ſe déceloit par une multitude d'actions involontaires (*a*).

(*a*) *Note de l'Auteur.* Horace, en parlant de Jupiter, en donne une idée bien différente du vulgaire, & ſe montre comme un dieu unique. *Nil majus generatur ipſo, nec viget quidquam ſimile aut ſecundum.*

Les païens, ſelon Tertullien, ſe ſervoient, comme nous, des expreſſions de *Dieu nous voit*, *Dieu nous entend*, *Dieu nous le rendra*, ce qu'ils diſoient en regardant le ciel & non le capitole; c'eſt ce qu'il appelle le *témoignage d une ame naturellement chrétienne*. Voyez Apolog.

Le peuple ſçavoit, d'ailleurs, que tel dieu étoit adoré dans un pays ou dans une ville, & que tel autre dieu avoit ſon culte dans d'autres. Si le peuple étoit tombé lui-même dans le polythéiſme, & d'une façon inſenſible, on pouvoit également le ramener à ſes premiers principes par des inſtructions ſagement ménagées; il ne falloit, pour cela, qu'aider les progrès des connoiſſances, & dégager, aux yeux du vulgaire, la divinité des nuages qui l'obſcurciſſoient. Enfin, ſi cette théologie ſecrette étoit pure & utile au genre humain, il falloit la lui révéler; & les vues favorables que les anciennes légiſlations ont eues pour le bien des hommes, nous doivent faire préſumer qu'elles l'euſſent fait, ſi elles euſſent jugé cette connoiſſance utile, ou ſi l'utilité n'eût été balancée par quelque inconvénient.

Nous devons donc légitimement ſoupçonner que la théologie que l'on cachoit ſi ſoigneuſement au peuple, avoit quelque vice ſecret ſi ancien, ſi accrédité, & même ſi ſacré peut-être, aux yeux de la police elle-même, qu'elle n'avoit pu ni voulu le ſupprimer ou le détruire, & qu'elle s'étoit contentée de le cacher à la connoiſſance du vulgaire. Je dis ici que c'étoit la théologie que l'on cachoit

aux yeux du peuple : en effet, Macrobe nous a dit ci-devant, au ſujet de Saturne, dieu des tems, qu'il étoit permis d'en parler au peuple ſelon le langage des poëtes & des phyſiciens : ainſi on ne lui cachoit que la partie théologique ou dogmatique du culte.

§. V.

Abominations ſecrettes qui quelquefois ont été pratiquées dans les myſteres.

Les myſteres des anciens avoient certainement un vice, contre lequel tous les premiers peres de l'Egliſe chrétienne ſe ſont élevés avec raiſon : on leur reprochoit leurs ſpectacles impurs, leurs images impudiques, leurs ſymboles honteux, propres à faire rougir la pudeur. Ces accuſations ſont fondées, & le récit des auteurs païens les juſtifie. Les myſteres ſecrets étoient auſſi quelquefois ſouillés par des ſacrifices barbares, dans leſquels on répandoit le ſang humain. Il eſt vrai que tous ne donnoient point dans ces excès affreux ; mais aucuns n'étoient exempts des premiers. Regarderons-nous donc ces abominations & ces impuretés comme la cauſe du ſecret des myſteres ? Il n'eſt pas douteux que ce ne fût une raiſon de ſe

cacher pour les célébrer ; mais nous demanderons, pourquoi la police, qui tenoit ces choſes ſecrettes dans les myſteres, les laiſſoit-elle voir à la multitude & pratiquer dans d'autres fêtes qui n'étoient point des myſteres ? Pourquoi montroit-on ces indécences dans des cérémonies publiques, où les femmes oublioient toute honte & toute pudeur ? Pourquoi renfermoit-on dans un coffre, comme des objets myſtérieux, des choſes que, dans d'autres circonſtances, on montroit à tous les yeux ? En effet, pluſieurs ſtatues & autres monumens placés dans les temples, dans les rues, dans les cirques, dans les maiſons, repréſentoient des objets ſi infames & ſi monſtrueux, qu'il eſt preſqu'incompréhenſible comment la pudeur pouvoit entrer dans les temples, & y lever les yeux au ciel.

Ces pratiques & ces images étoient ſans doute très-dignes d'être enſevelies dans les ténebres : cependant nous ne pouvons point en conclure qu'elles fuſſent la cauſe du ſecret des myſteres, puiſqu'elles étoient tolérées en tant d'autres occaſions. Elles étoient, ſuivant les apparences, des abus de quelque uſage primitif, fondé ſur quelque principe innocent ou utile dans ſon origine. Il ne faut

point ſuppoſer les hommes gratuitement criminels : mais quel pouvoit être ce principe que l'on cachoit au peuple ? Suppoſerons-nous qu'il étoit encore plus contraire à la police & aux bonnes mœurs, que l'abus énorme que l'on faiſoit de l'uſage & des emblêmes ? C'eſt ce qu'on ne peut concevoir, ni concilier avec les ſuites & les effets des myſteres ſur ceux qui étoient admis à leur participation. Recueillons là-deſſus le peu que l'antiquité a laiſſé échapper de ſon ſecret en différens tems & en différens lieux.

§. VI.

Témoignages des anciens auteurs ſur les myſteres anciens.

« Tous les myſteres, dit Plutarque, par la bouche d'un inconnu qu'il fait parler, » ont rapport à la vie future, & à » l'état de l'ame après la mort : ce que » l'on y repréſente n'en eſt que l'ombre ; » c'eſt une foible image de toutes les beautés dont la contemplation eſt réſervée » à tous ceux qui ont été vertueux ici-» bas. »

Voyons ce philoſophe s'expliquer lui-même, dans une occaſion où ſon cœur ſeul devoit parler, puiſque c'étoit pour

ſe conſoler, avec ſon épouſe, de la perte commune qu'ils venoient de faire de leur fille. « Le vulgaire s'imagine, dit-il, » qu'après la mort, il ne reſte plus rien » de l'homme, qu'il n'y a pour lui ni » bien ni maux. Tu ſçais bien le con- » traire; une tradition de famille nous a » tranſmis, comme de main en main, » une doctrine bien différente. D'ailleurs, » initiés comme nous le ſommes aux » myſteres religieux de Bacchus, & té- » moins de ſes cérémonies ſaintes, nous » ſommes inſtruits de ces grandes véri- » tés, que l'ame eſt incorruptible, qu'il » y a un avenir. »

Cicéron avoit dit avant lui : « Ce ſont » les myſteres de Cérès qui nous ont ap- » pris, non-ſeulement à vivre avec joie, » mais encore à mourir avec l'eſpoir d'un » avenir plus heureux. » Iſocrate dit auſſi que les initiés s'aſſurent de douces eſpérances pour le moment de leur mort & pour toute l'éternité. On voit, dans Ariſtophane, que ceux qui participoient aux myſteres, menoient une vie innocente, ſainte & tranquille; qu'ils mouroient dans l'eſpérance d'une condition heureuſe; que la lumiere des Champs Elyſées leur étoit promiſe, & que les autres hommes ne devoient s'attendre qu'aux ténebres éter-

nelles.

nelles. Diodore dit pareillement que l'initiation rendoit plus religieux & plus juſte qu'on n'étoit auparavant. Platon a dit qu'on apprenoit, dans les myſteres, que la vie n'eſt qu'un lieu de paſſage, & un poſte qu'il n'eſt point permis de quitter ſans la volonté de Dieu. Il ajoute ailleurs, que les hymnes de Muſée, que l'on chantoit dans les myſteres, parloient des récompenſes & des plaiſirs des bons dans le ciel, & des ſupplices qui attendoient les méchans (*a*). Ariſtide dit que les myſteres ne ſont point faits pour donner la tranquillité de l'eſprit au moment préſent, & qu'ils ne peuvent délivrer des accidens de cette vie; mais qu'ils ont pour objet d'améliorer notre ſort après la mort, & d'empêcher que l'on ne ſoit plongé dans les ténebres & la boue avec les impies. Sophocle avoit publié la même doctrine: ce n'étoit, ſelon lui, que les initiés qui pouvoient jouir des plaiſirs de l'Elyſée; le Tartare étoit réſervé pour le reſte des

(*a*) Note de l'Auteur. *Plato in Phædon*, *Strabo Lib.* 10. Dans Platon, on apperçoit le même langage des initiés, & leur eſpérance d'une félicité ſans bornes: il dit que c'eſt par les myſteres & les purifications qu'on y impoſe que l'on ſera admis dans le ſéjour des dieux, & délivré des peines de l'autre vie; au lieu que ceux qui n'auront point été purifiés, ſeront engloutis dans l'abyme. *Voyez* Phædon.

hommes. « Heureux, dit Euripide, ce-
» lui qui, ayant été digne d'avoir la ré-
» vélation des myſteres des dieux, vit
» enſuite ſaintement ! » Diogene étoit très-révolté de ce ſentiment, qui excluoit les autres hommes de la félicité à venir ; il le trouvoit capable de mettre le déſeſpoir dans le cœur des nations. Lucien, dans ſon Dialogue de la Barque, dit que les morts ayant paſſé le triſte fleuve, Mycille, étonné de l'obſcurité, & de tout ce qu'il rencontra, dit à un philoſophe : « Dis-moi, toi qui as été initié aux myſ-
» teres d'Eleuſis, tout ce que l'on voit
» ici ne te paroît-il pas ſemblable à ce
» que l'on repréſente dans les myſteres ?
» Oui, tu as raiſon, répond le philoſo-
» phe : en effet, voici Tyſiphone, l'une
» des Furies, qui s'avance, la torche à la
» main, pour recevoir cette troupe que
» Mercure lui amene. »

Ainſi, s'il faut en croire les anciens, ces myſteres étoient en effet ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſublime dans la religion. Il ſemblera difficile de récuſer leurs témoignages, ſi l'on conſidere les rudes épreuves, les expiations, les luſtrations, les abſtinences & les vœux de continence auxquels il falloit ſe ſoumettre, pour être admis à la connoiſſance

de cette doctrine. Ce n'étoit que par degrés, & après différens examens de la conduite, des mœurs & du caractere, que l'on étoit admis à l'initiation parfaite. Il falloit un an de noviciat, avant que d'être *Epopte* ou contemplateur. A la fin, les poſtulans, couronnés de myrthes, ſubiſſoient pendant la nuit leur dernier examen. Ils entroient dans le ſanctuaire, puis ils paſſoient rapidement par des alternatives fréquentes de lumiere & d'obſcurité. On leur montroit mille objets confus; ils entendoient des voix extraordinaires; ils étoient environnés d'une nuit profonde & effrayante; & ce n'étoit qu'après ces épreuves, qu'ils parvenoient à voir l'objet de leur recherche ou de leur attente. Le Demingue leur expliquoit ce qu'ils voyoient, & on les conduiſoit, à la ſuite de leurs alarmes, dans une prairie agréable.

L'hiérophante, ou chef des choſes ſacrées, vivoit dans le célibat: il s'oignoit avec de la ciguë, & même il en buvoit, pour être plus sûr de ſon fait.

On n'admettoit point tout le monde indifféremment à l'initiation des myſteres; on crioit à haute voix, pour écarter les profanes, les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les ſcélérats,

les impies. Les Epicuriens en étoient exclus. Néron, ayant osé s'y présenter, respecta la voix du crieur, & se retira. « Il n'y a, dit Porphire dans Eusebe, » que ceux qui ont réglé toutes leurs dé» marches & les actions de leur vie pour » le salut de leur ame, qui puissent parti» ciper & être initiés aux mysteres secrets » de la religion. »

Voilà le sentiment uniforme de toute l'antiquité sur l'objet & la fin des mysteres. En vain a-t-on voulu, en de certains tems, ne voir, dans cette doctrine, qu'une philosophie moderne, élevée depuis pour l'opposer au Christianisme, & pour justifier la religion païenne : il faut s'aveugler volontairement, pour refuser d'entendre ici la voix de l'antiquité. Elle nous dit que cette doctrine d'une autre vie est une tradition soutenue dans tous les tems, & chez tous les peuples policés. Ce qu'elle avoit de particulier, & ce en quoi elle différoit prodigieusement du Christianisme, c'est qu'elle n'enseignoit qu'en secret & à l'oreille d'un petit nombre d'initiés, ce que la religion chrétienne publie à haute voix, & a proclamé ouvertement dans toutes les parties de la terre. Eusebe ne se dissimule point lui-même cette fin religieuse des mysteres,

quoique d'ailleurs il ſe déchaîne contre eux avec véhémence : mais, puiſqu'en parlant aux initiés, il leur dit que leur partage, dans l'autre vie, ſera très-différent de celui qu'ils s'y promettent, & qu'ils n'y trouveront que des feux éternels, il ſuppoſoit donc que les myſteres les avoient entretenus de cet avenir heureux ou malheureux, réſervé à ceux qui auroient bien ou mal vécu ſur la terre.

Lorſque l'empereur Julien, ce grand adverſaire du Chriſtianiſme, voulut lui oppoſer la doctrine ſublime des Platoniciens, que pour cette raiſon il étudioit, ce fut à l'hiérophante d'Eleuſis qu'on le renvoya pour acquérir des lumieres. Les myſteres étoient donc le ſanctuaire où le dogme de l'autre vie s'étoit conſervé : c'étoit d'eux que procédoit vraiſemblablement cette philoſophie morale & religieuſe qui commençoit déja à ſe répandre plus de trois ſiécles avant notre ere chrétienne, & qui tôt ou tard auroit produit quelque révolution dans la religion païenne, ſi ſon renverſement n'eût été réſervé à une autre cauſe. Cette philoſophie étoit le fruit du deſir de ſçavoir, & de cette ardeur inquiete que les grands génies de la Grece ont eue de connoître la nature de l'univers, celle des dieux, &

le ſort de leur propre ame. On n'ignore pas que les motifs de leurs voyages en Egypte, en Chaldée & aux Indes, étoient de s'éclairer, & d'arracher aux prêtres leurs ſecrets.

C'eſt de-là qu'eſt venue cette philoſophie ſublime, & quelquefois outrée & romaneſque, qui s'efforçoit d'approfondir toutes les queſtions, & même celles que la nature a interdites à l'homme : on voulut connoître l'origine de l'univers, ſon antiquité, ſa durée & ſa fin. C'eſt auſſi de-là qu'eſt venu le caractere ſilencieux & myſtérieux des premieres ſectes de la philoſophie. La fille devoit tenir de ſa mere : on ne communiquoit qu'avec peine ce qu'on avoit eu tant de peines à obtenir, & que d'ailleurs on avoit promis de ne point révéler. Il fallut ſept ou huit ſiécles pour nous fournir quelques mots échappés, qui forment le puiſſant témoignage que nous venons de produire.

Enfin, une nouvelle preuve que les myſteres devoient avoir quelque rapport avec la vie future, c'eſt que tous les héros, tels qu'Orphée, Théſée, Hercule, Bacchus, Ulyſſe, Enée, ne ſont deſcendus aux enfers qu'après s'être fait initier aux myſteres.

§. VII.

Ce que produisirent, parmi le peuple, les fables absurdes qu'on méla au dogme de la vie future.

Si ce sont les dogmes de l'immortalité de l'ame, & ceux qui annoncent les récompenses & les châtimens d'une autre vie, qui faisoient l'objet des mysteres, il est difficile de concevoir la raison pour laquelle on a caché cette doctrine, qui a toujours été regardée comme le principal lien de la société, & comme le frein le plus capable de contenir les passions des hommes. Le dogme de l'avenir semble avoir été, dans tous les tems, la base de toute législation civile & religieuse. Le Paganisme ne pouvoit méconnoître un sentiment si universel: peut-on se figurer que le peuple l'ignorât, tandis qu'on lui peignoit sans cesse les Champs Elysées, le Tartare, le Styx, l'Achéron, Pluton, Minos, Eacus & Radamanthe, les Furies vengeresses, les supplices des criminels célebres? Le peuple sçavoit par cœur les descriptions des poëtes, & par conséquent il en sçavoit autant que les agrégés aux mysteres: comment donc Plutarque nous dit-il, comme on a vu

tout-à-l'heure, que le vulgaire n'imaginoit rien après la mort ? Comment Platon a-t-il pu dire, cinq cens ans avant lui, que c'eſt une opinion du peuple, qui ſubſiſtoit encore dans toute ſa force, qu'après la diſſolution du corps, l'ame ſe diſſipoit, & ceſſoit d'être ? Il ajoute que ce que l'on dit de contraire à cette opinion dans les myſteres, eſt une vérité auſſi importante, que difficile à comprendre & étonnante pour le vulgaire.

D'un autre côté, quelle contradiction ne trouvons-nous pas dans les écrits des anciens ? Cicéron dit en public, dans ſon Oraiſon pour Cluentius, que tout ce qu'on dit de l'autre vie n'eſt qu'une fable, & qu'au-delà de la mort il ne faut rien attendre : mais il parle bien différemment dans ſon cabinet & dans ſes ouvrages philoſophiques. Les enfans mêmes, ſuivant Juvénal, ne croient point aux enfers ; *nec pueri credunt*, *&c.* Platon trouvoit tout ce que l'on diſoit de l'autre vie ſi contraire à la religion & au bon ſens, & ſi oppoſé au bonheur de l'homme, qu'il vouloit qu'on n'en parlât qu'en bien, & jamais en mal, & que l'on ſupprimât de ce dogme tout ce qu'il renfermoit de contraire à la bonté de Dieu. Mais, comme le dogme de l'autre vie doit né-

ceſſairement être conſidéré ſous deux aſpects inſéparables, on cacha le bon au vulgaire, & l'on ſupprima totalement le mauvais, qu'il ne falloit que rectifier. Croire aux enfers à la façon du peuple, c'étoit n'y point croire : voilà pourquoi Plutarque, qui croyoit à la vie future, ſe moquoit de l'enfer des poëtes.

Diodore de Sicile & Cicéron vont nous expliquer eux-mêmes ces contradictions. Les Grecs, dit le premier, ont mêlé tant de fables au dogme de la vie future, qu'ils lui ont ôté toute ſa force. Le ſecond nous dit que les deſcriptions vulgaires, c'eſt-à-dire poétiques, que l'on faiſoit de l'enfer, étoient ſi triviales & ſi ridicules, qu'il n'y avoit que des enfans & des femmelettes qui en fuſſent effrayés.

Lorſque S. Paul parle du jugement futur, Félix en eſt épouvanté, ainſi que de la réſurrection ; il traite cet apôtre d'inſenſé. Le même S. Paul prêche la réſurrection devant l'aréopage ; les uns s'en moquent, les autres remettent à l'entendre à une autre fois. Pline nous montre que les anciens regardoient la réſurrection comme un dogme inſenſé.

Telles étoient donc à cet égard l'ignorance & l'indifférence du peuple, qu'il

eût regardé comme un insensé ou comme un impie, celui qui lui auroit révélé le vrai secret des mysteres : il faisoit consister sa religion à ne la point connoître. De-là ce propos d'un des interlocuteurs de Platon, qui dit : « Nous n'estimons point » qu'il soit religieux d'examiner la nature » de l'Etre suprême & de l'univers, ni » de faire une étude profonde de la na- » ture des choses. » Le sentiment public & dominant étoit qu'il n'y avoit plus rien après la mort, comme on le voit en plusieurs endroits de Séneque, qui parle alors comme le peuple (*a*).

Voilà sans doute le nœud de l'énigme. Le peuple & les initiés aux mysteres connoissoient également une vie future, ou un autre état après la mort : mais les peintures fabuleuses & contradictoires que l'on avoit faites de cet état, faisoient que depuis long-tems le peuple n'y croyoit plus ; ce qu'il en sçavoit, lui paroissoit puérile. Les initiés, au contraire, y croyoient

---

(*a*) *Note de l'Editeur.* Tout cela signifie précisément que les fables absurdes, puériles & contradictoires, qu'on avoit mêlées au dogme de la vie future engageoient le peuple le plus stupide à rejeter les descriptions qu'on lui faisoit du Tartare ; mais que la croyance d'une vie nouvelle après la mort ne s'est jamais effacée, parce que réellement rien ne peut l'effacer.

toujours, parce qu'ils en avoient des idées plus pures & plus raiſonnables.

Les peuples ayant été diſpoſés, par des principes primitifs, à croire une autre vie, il paroît bien étrange qu'on ait affecté de les laiſſer dans une erreur où les fables les avoient fait tomber, & que l'on ait ſi long-tems négligé de redreſſer leurs idées. Pourquoi la police, d'accord avec la religion, a-t-elle caché au vulgaire, pendant une longue ſuite de ſiécles, des vérités ſi utiles, ſi importantes à connoître? Cherchons donc quel pouvoit être le motif de cette conduite? Eſt-ce par haine pour la religion? Eſt-ce dans la vue d'établir ſur ſes ruines le matérialiſme ou le polythéiſme? On ne peut le penſer, puiſque les initiés, comme on a vu, étoient des hommes plus religieux, qui déteſtoient les erreurs du peuple, & qui n'avoient que du mépris pour ſon aveuglement. Eſt-ce par l'ambition jalouſe de poſſéder excluſivement la vérité? Le ſecret étoit-il uniquement l'effet de cet eſprit myſtérieux commun à tous les anciens, & qui paroît avoir été ſi fort de leur goût? Je ne crois pas que ces conjectures puiſſent nous rendre raiſon du ſecret des myſteres: la doctrine qu'on y conſervoit étoit trop

grande & trop ſublime, pour que le gouvernement eût des vues ſi rétrécies; &, malgré le crime que l'on en peut faire à la police, je crois qu'il y auroit de l'injuſtice à penſer que ſes vues n'euſſent pas eu pour objet, dans l'origine, l'utilité du genre humain & le bien des ſociétés. Il s'agit donc de connoître quelles ont pu être ſes vues, & comment elles pouvoient avoir aſſez d'apparence de ſageſſe, pour avoir fait prendre un parti ſi étrange à des légiſlations d'ailleurs ſi ſages & ſi raiſonnables.

§. VIII.

Note de l'Editeur.

Nous avons rapporté les ſentimens de deux auteurs célebres ſur l'objet & la fin des myſteres de l'antiquité; c'eſt au lecteur à comparer, & à ſe décider ſur quelques détails dans leſquels ces écrivains ne s'accordent point. Il paroît que le ſecond a examiné la choſe plus à fond, & qu'il l'a fait avec une érudition plus étendue. A la ſuite du chapitre que nous venons de tranſcrire, on en trouve un autre où il explique enfin quelle a pu être la fin des cérémonies religieuſes ſecrettes du Paganiſme, & les motifs qu'on a eus de n'en rien communiquer au peuple. Il

eſt inutile de mettre ici ſous les yeux tout ce morceau ; nous allons en donner un précis exact.

L'auteur prétend que les myſteres anciens avoient deux objets ; 1° celui de révéler aux initiés le dogme de la vie future, de l'immortalité de l'ame, des récompenſes & des châtimens qui attendent l'homme après ſa mort ; 2° celui d'inſtruire ces mêmes initiés de la nature de l'univers & de ſon ſort futur ; c'eſt-à-dire, de conſerver la mémoire de la grande révolution cauſée par le déluge, & d'inculquer l'attente de la deſtruction du monde, que les païens redoutoient à chaque nouveau phénomene moral ou phyſique dont ils étoient témoins.

« L'illuſtre Warbuton, dit-il, a pré-
» tendu, comme nous, que l'objet réel
» des myſteres étoit de révéler aux ini-
» tiés le dogme de la vie future, de l'im-
» mortalité de l'ame, & des récompenſes
» & des peines d'une autre vie. Il ajoute
» que ces myſteres avoient, de plus,
» pour objet de détromper du polythéiſ-
» me, & de révéler l'unité de Dieu &
» de ſa nature. Mais tout ce que nous
» avons dit juqu'ici prouve d'une façon
» déciſive, que c'étoit moins la nature des
» dieux que la nature de l'univers & ſon

» ſort futur, que l'on y apprenoit à con-
» noître. »

Mais pourquoi cacher au peuple le fond des myſteres ? C'eſt qu'on craignoit qu'il n'abusât de ces vérités. « Jugeons, dit le même écrivain, » par quelques » anecdotes particulieres, arrivées bien » des ſiécles après l'inſtitution des myſ- » teres, du danger qui réſulta de ces » dogmes de l'avenir, que l'on n'avoit » point oſé totalement ſupprimer. Ce ſe- » cret fatal, étant venu à percer, porta » le trouble dans les ſociétés, & devint » funeſte dans ceux qui en furent inſ- » truits. Lorſque la doctrine de l'immor- » talité de l'ame, le dogme le plus pré- » cieux à l'humanité, eut été répandue » dans les ouvrages de Platon, la beauté » de ce ſyſtême le fit accueillir avec le » plus grand empreſſement : les philo- » ſophes le méditerent, & le répandirent » à leur tour. Que réſulta-t-il de cette » découverte, dont on n'avoit point aſſez » expliqué les détails, tels que celui qui » défend de quitter la vie ſans l'ordre de » l'Etre ſuprême ? Cléombrote d'Ambra- » cie ne ſçait pas plutôt que ſon ame eſt » immortelle, qu'il monte ſur une tour, » & ſe précipite, pour arriver plus promp- » tement à la vie future. A Cyrene, Hé-

» géſias, philoſophe, ayant tenu école » ſur la même matiere, ſes diſciples ſe » tuerent pareillement, pour ſortir de » cette vie malheureuſe & paſſagere, & » pour parvenir à celle que leur maître » leur promettoit. Enfin cette ſublime » doctrine ſe changea, en moins d'un » ſiécle, en une maladie épidémique ſi » dangereuſe, que Ptolomée Philadelphe » défendit de l'enſeigner, de peur que, » par l'abus énorme qu'on en faiſoit, elle » ne dépeuplât ſes Etats. » C'eſt le renouvellement de ces ſcenes affreuſes, que l'on appréhendoit ſans doute de la révélation du dogme fondamental des myſteres anciens, que le peuple comprenoit mal, & dont il tiroit les conſéquences les plus funeſtes.

On craignoit donc que le peuple, découragé, & s'attendant à chaque moment que la terre s'abymât, ne vînt à maudire cette terre, & qu'il ne voulût plus la cultiver, incertain s'il recueilleroit ce qu'il auroit ſemé. On appréhendoit qu'il ne vît dans les hommes & dans les membres de ſa famille, des victimes malheureuſes, deſtinées, comme lui, à être englouties dans les ſombres profondeurs du globe écraſé; que tous les liens, tous les reſſorts ne fuſſent rompus; & que

conſéquemment la ſociété entiere ne fût anéantie. Voilà pourquoi on réſervoit le ſecret des céremonies religieuſes aux ſeuls initiés, dont on préparoit l'ame à recevoir ces grandes & terribles vérités.

CHAPITRE III.

Opinion des Païens ſur les phénomenes de la nature.

§. I. *Examen des différens motifs de terreur qu'excitoient chez les anciens peuples les éclipſes & les autres phénomenes céleſtes.*

* MAintenant que nous pouvons nous flatter de connoître le génie de l'antiquité, & l'eſprit de la plûpart de ſes fêtes & de ſes uſages, il ne nous ſera pas difficile de retrouver le principe des terreurs dont tous les peuples du monde ont été ſaiſis à la vue des éclipſes, des cometes, des météores, en un mot de tous les phénomenes extraordinaires. Faut-il chercher le principe de ces craintes dans la ſeule ignorance où les anciens étoient de la cauſe phyſique de

* L'Antiquité dévoilée.

ces évenemens, ou dans le ſouvenir & les impreſſions profondes qu'avoient laiſſées dans le cœur des hommes les phénomenes qui avoient anciennement accompagné le déſaſtre du monde ? Il n'eſt pas douteux que l'une & l'autre de ces deux cauſes n'aient concouru à faire trembler les nations. Moins l'homme eſt éclairé, plus il eſt diſpoſé à la crainte ; mais c'eſt ſur-tout à la derniere de ces cauſes qu'il faut recourir, pour expliquer les uſages, ſouvent ridicules & bizarres, que les peuples alarmés pratiquoient dans ces occaſions.

C'étoit la doctrine des prêtres Etruſques, c'étoit celle de toutes les religions anciennes qui annonçoient la deſtruction de l'univers, que la fin des tems ſeroit précédée par des phénomenes extraordinaires dans le ciel & ſur la terre : voilà la raiſon de cette terreur qu'ont eue tous les peuples du monde, à la vue des phénomenes qu'on a appelés *les ſignes du ciel*. Cependant cette raiſon n'étoit que ſecondaire ; ce n'avoit pas été là le motif de l'effroi des premiers hommes ; ce n'eſt que par la ſuite des tems qu'on a voulu lire dans l'avenir, & alors on n'y a vu que ce que l'on avoit déja vu dans le paſſé. Dans les premiers tems, les mé-

téores, les ténébres, les éclipſes, la défection des aſtres n'effrayerent les hommes que parce qu'ils leur rappeloient les anciens déſordres de la nature ; ce reſſentiment eſt enſuite devenu un preſſentiment qui a effrayé les peuples mêmes qui avoient le plus parfaitement oublié le ſouvenir du paſſé.

Les raiſons que les anciens nous ont données de leurs uſages & de leurs craintes au tems des éclipſes, ne peuvent être d'aucun poids pour nous, elles ne nous préſentent aucun motif précis. C'eſt dans le Nord & dans l'Amérique que nous devons aller pour nous aſſurer que ces terreurs avoient pour motif les révolutions anciennes arrivées à notre globe, & les déſordres futurs de l'univers. On voit dans la fable ſixieme de l'Edda, que les éclipſes ſont cauſées par un loup qui pourſuit ſans ceſſe le ſoleil & la lune : ce loup les atteint quelquefois, il les obſcurcit alors, mais les deux aſtres lui échappent. Cependant la Mythologie des Scandinaves leur apprenoit que *tôt ou tard ces aſtres deviendroient la proie de leur ennemi: le loup les ſaiſira tout-à-fait & ſans reſſource pour les hommes ; il les dévorera, après quoi il baignera l'armée de Dieu dans le ſang ; enfin le monde ſera détruit & renouvelé.*

Si nous jetons nos regards ſur l'Amérique, nous verrons tout le Pérou en allarmes au tems des éclipſes. Le peuple pouſſoit alors des cris lamentables ; on n'entendoit que des chanſons lugubres, ſoutenues d'un bruit effroyable de trompettes, de cornets & de tambour ; à force de coups de fouet, on faiſoit aboyer les chiens mêmes : l'idée générale étoit que le monde alloit finir, & que les éclipſes annonçoient cet événement. Le dogme de la fin du monde avoit tant de force chez les Péruviens, que, comme ils s'imaginoient que cette fin, qui arriveroit par le feu, ſeroit précédée de pluſieurs années de ſtérilité, les grands formoient toujours d'amples magaſins de maïs, pour ſubſiſter pendant la ſéchereſſe. Lorſque l'éclipſe étoit paſſée, tout le monde ſe livroit à la joie la plus déſordonnée.

Nous voyons encore chez les habitans de l'iſle Célebés, des craintes qui avoient pour motif la deſtruction du monde. La tradition rappelle à ces peuples, que les anciens déſordres de la nature avoient eu pour cauſe la querelle du ſoleil & de la lune : les éclipſes leur font craindre de ſemblables démêlés & leurs ſuites funeſtes : même dans les jours non ſujets aux éclipſes, ſi le ſoleil vient à être

obſcurci par quelque nuage au moment où on lui adreſſe des prieres à ſon lever, on le croit irrité, & les inſulaires conſternés rentrent chez eux pour implorer leurs autres idoles.

On pourroit ſoupçonner que les anciens Egyptiens avoient les mêmes idées ſur les éclipſes, & les regardoient comme des avant-coureurs de la ruine du monde. En effet, ce Typhon qui avoit autrefois cauſé tant de malheurs, & qui devoit revenir un jour en cauſer de nouveaux, étoit regardé comme l'auteur des éclipſes. Mais, comme tous les points de la théologie Egyptienne n'étoient point connus du vulgaire, on peut dire que le peuple d'Egypte, ainſi que ſes contemporains, ignoroit le vrai motif de ſes terreurs. En général, les anciens s'effrayoient des éclipſes, comme Pline * le dit des Grecs & des Romains, ſans trop ſçavoir pourquoi. Ils ſe croyoient bien menacés de quelque grand malheur, mais on n'imaginoit point que ce malheur dût intéreſſer tout l'univers. On penſoit que les éclipſes préſageoient la mort des rois ou des grands, des maladies, des guerres, des calamités particulieres; mais on ne ſongeoit point

* Hiſtoire naturelle, liv. 2, chap. 12.

à la deſtruction du monde, ni au renouvellement de la guerre des géans & de l'antique chaos. Les maux dont on étoit menacé ne regardoient qu'un prince en particulier, qu'une ville, qu'un empire ; & même on ne croyoit les éclipſes occaſionnées que par quelque maléfice ou magie.

Cependant les uſages que l'on pratiquoit alors, ſans en connoître les motifs, indiquoient clairement que ces terreurs avoient un motif plus général, qui avoit été connu dans l'origine : le peuple rempli d'alarmes ſe répandoit dans les rues & dans les places, muni de baſſins, ou de chaudrons d'airain, de clochettes, de clairons, de trompettes, & prétendoit aller au ſecours de la lune en travail, *lunæ laboranti*. Avec ces inſtrumens, on faiſoit un bruit exceſſif, dont on ne pouvoit pas rendre raiſon, en diſant que cet appareil avoit pour objet d'effrayer & de combattre l'ennemi du monde, comme cela ſe faiſoit aux Bacchanales & aux Orgies, ſans ſçavoir pourquoi. Plutarque dit que c'étoit pour rendre le mouvement à la nature ; enfin on crioit & on hurloit, on couroit çà & là, comme dans les fêtes de Cérès, avec des torches & des flambeaux. Quelques-uns tenoient leurs maiſons fermées, comme dans les tems de

triſteſſe & de deuil; enfin tout le monde reſtoit, pendant trois jours, ſans rien entreprendre, afin de voir ſi l'aſtre n'avoit ſouffert aucune altération; &, lorſque tout étoit rentré dans l'ordre accoutumé, on finiſſoit par des ſacrifices.

§. II.

Uſages des Sauvages, des Indiens & des peuples du Mogol en ces occaſions.

Les uſages des Sauvages ſerviront à expliquer ceux des anciens, par la conformité que nous verrons entr'eux. Dans le tems des éclipſes, les Lapons tirent contre le ciel; les habitans du Paraguai décochent des fleches, & crient de la maniere la plus effroyable, tant que dure l'éclipſe; d'autres peuples de l'Amérique, non contens de pouſſer des cris lamentables, ont une danſe qu'ils ne peuvent ceſſer que lorſque l'éclipſe eſt finie. On retrouve les mêmes uſages chez le Canadiens & les Hurons; & rien ne retrace mieux que leurs uſages en cette occaſion, ceux qui ſe pratiquoient aux Bacchanales & aux fêtes de Cérès & d'Iſis. Dans la nouvelle Andalouſie, un jour d'éclipſe eſt un jour de jeûne: les femmes s'arrachent les cheveux & ſe déchirent le viſage; elles

croient qu'alors la lune a été bleſſée par le ſoleil. Il en eſt preſque de même d'un grand nombre de peuples d'Afrique, qui, au tems des éclipſes, ſe croient menacés de quelque danger inconnu.

Les idolâtres de l'Indoſtan ont des coutumes plus particulieres. Au moment où l'éclipſe commence, ils ont ſoin de caſſer toute la vaiſſelle de terre qui leur ſert dans leur ménage, ce qui produit un très-grand bruit. Quoique ce bruit ſoit conforme à celui que nous avons vu faire à d'autres nations avec des inſtrumens militaires, je ne crois pas qu'il faille en confondre les motifs. Les Indiens briſent peut-être leurs uſtenſiles, dans l'idée où ils ſont que le monde va finir; alors ce ſeroit dans la même vue que les Mexicains, à qui nous avons déja vu pratiquer la même choſe à la fin de chaque ſiécle. C'eſt de la même maniere qu'il faut expliquer l'uſage ſemblable qui ſe pratique chez le Mogol, dans ces jours d'éclipſe, où tous les peuples du monde ont cru la nature en danger. Il paroît vraiſemblable que le bruit que faiſoient les anciens de notre hémiſphere avec leurs uſtenſiles, mais ſans les briſer, procédoit du même prin-

cipe, dont l'économie avoit adouci les ſuites.

Les autres uſages que les idolâtres du Mogol joignent à celui dont je viens de parler, répondent parfaitement à ce principe caché. Chez eux, un jour d'éclipſe eſt précédé de trois jours de purification, de pénitence & d'aumône. On vient de toutes parts ſe plonger dans le Gange & dans les rivieres du pays, dont les eaux ſont réputées ſacrées. On y reſte tant que dure l'obſcurité, en priant & en faiſant divers ſignes qui marquent l'inquiétude autant que la dévotion : enſuite on ſe revêt d'habits tout neufs, & l'on donne les anciens aux pauvres. Toutes ces pratiques valent une indulgence pléniere qui lave tous les péchés commis, & qui renouvelle l'homme, ainſi que la nature. On voit donc que ces différens uſages ont la religion pour baſe ; auſſi les Mahométans, les Malabares & beaucoup d'autres peuples ſont obligés, par leurs lois ou par leurs uſages, de prier Dieu & de ſe purifier particuliérement aux jours d'éclipſe, parce que ces jours ſont regardés comme des jours de juſtice & de ſévérité.

§.

§. III.

Uſages des Tonquinois, des Chinois, des Romains.

Au Tonquin, aux jours d'éclipſe, on ſonne les cloches, on frappe ſur les tambours, & l'empereur fait mettre tous ſes ſoldats ſous les armes, pour ſecourir les aſtres en travail. Les habitans de l'iſle de Ternate ſont perſuadés qu'aux éclipſes du ſoleil & de la lune, le roi, ou quelqu'un de ſes voiſins, eſt menacé de mort : voilà pourquoi ils font de grands hurlemens. S'il n'arrive aucun des accidens que l'on avoit prévus, on fait, après l'éclipſe, une grande fête, & une proceſſion ſuivie par un jeune homme, en habits royaux, accompagné d'une cour nombreuſe, & très-paré.

Dans les plus anciens tems de la monarchie Chinoiſe, on regardoit les éclipſes comme des avertiſſemens du ciel. « Le ſoleil s'eſt éclipſé, diſoit l'empereur » *Ven-ti;* quel avertiſſement n'eſt-ce pas » pour moi ! Tout inviſible qu'eſt l'Être ſu» prême, il eſt proche, il ne faut point » ſe relâcher de ſon ſervice : » en conſéquence, ce monarque exigea qu'à cette occaſion on l'avertît de ſes fautes. Quoi-

que les Chinois ſoient très-inſtruits des cauſes des éclipſes, ils n'en ſuivent pas moins les uſages des autres peuples : partout la ſuperſtition & la terreur l'emportent ſur le raiſonnement ; ces uſages ſont même plus ſolennels chez eux que partout ailleurs. Le tribunal d'aſtronomie préſente à l'empereur le calcul de l'éclipſe, pluſieurs mois avant qu'elle arrive : on envoie ce thême par-tout l'empire. Au jour d'éclipſe, le tribunal fait afficher ſa nature & ſa durée. Les mandarins de tous les ordres ſont avertis de ſe rendre dans la cour du tribunal : dès que l'éclipſe commence, ils ſe jettent à genoux, frappent la terre du front, & ſur le champ on entend un bruit affreux de timbales & de tambours dans toute la ville. Tel eſt le reſpect que les Chinois ont pour les uſages les plus frivoles. Cette cérémonie ſe fait au même inſtant dans la capitale & dans tout l'empire : en un mot, une éclipſe eſt une affaire d'Etat à la Chine.

Cependant, ce cérémonial, qui fait regarder un pareil phénomene comme important, le rend quelquefois très-dangereux par ſes ſuites & par les préventions des peuples. Les Chinois ont un livre appelé *Chen-chou*, que le tribunal des mathématiques conſulte à l'oc-

caſion des éclipſes & des autres phénomenes, pour ſçavoir ce que le ciel demande. Quelquefois ce livre ordonne de détrôner le prince; quelquefois il lui enjoint de ſe corriger & de changer de conduite; enfin il preſcrit quelque réforme, ſoit générale, ſoit particuliere, dans le gouvernement. Ainſi la prévention où l'on eſt que l'éclipſe menace de quelques maux, en fait naître ſouvent de réels. Nous voyons qu'une fois les aſtronomes Chinois complimenterent un empereur & le féliciterent ſur ce que l'éclipſe qu'ils avoient annoncée n'étoit point arrivée: ils lui dirent que le ciel avoit voulu lui épargner ce malheur.

La politique des Romains à l'égard des livres ſibyllins, étoit plus prudente que celle des Chinois à l'égard du *Chen-chou*: au reſte, ce livre ne peut être ou n'a dû être dans ſon principe qu'un livre prophétique pareil à celui des Sibylles, dans lequel la deſtruction & le renouvellement du monde étoit annoncé par les météores; & peu à peu, comme dans l'Occident, les révolutions que ce livre Chinois annonçoit ſe ſont changées en révolutions politiques, & ſont devenues fatales aux peuples & à ceux qui les gouvernoient. C'eſt ainſi qu'il convient d'ex-

pliquer les idées ſouvent contradictoires, attachées aux mêmes uſages & aux mêmes opinions. Tantôt nous voyons des éclipſes annoncer la mort d'un prince & la deſtruction d'une monarchie ; tantôt nous voyons qu'elles annoncent la naiſſance d'un héros & la fondation d'un empire ; d'où cela vient-il ? C'eſt que, dans toute doctrine prophétique, rien n'eſt ſi proche de la deſtruction du monde, que ſon renouvellement ; ce ſont deux faits inſéparables : c'étoit-là le ſyſtême univerſel des anciens, & c'eſt-là la raiſon pourquoi les mêmes ſignes annonçoient quelquefois des événemens heureux & malheureux dont on ſe réjouiſſoit chez un peuple, tandis qu'on s'en affligeoit chez un autre. Cela dépendoit de l'aſpect ſous lequel on s'étoit habitué à enviſager ces ſignes : il eſt certain qu'en les enviſageant du côté de la religion, l'on a pu quelquefois s'en réjouir, puiſque les maux qu'ils prédiſoient devoient être ſuivis d'une vie plus heureuſe, en un mot d'un âge d'or ; mais il faut avouer qu'une terreur toute charnelle l'emporta le plus ſouvent ſur cette attente flatteuſe. Nous verrons plus de peuples conſternés & rendus malheureux par les ſignes du ciel, que nous n'en verrons de réjouis ; à moins

que ce ne ſoit chez des peuples ou dans des ſectes fanatiques, dont on ſçait cependant que les ſaillies finiſſent toujours par être dangereuſes.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à ce principe qu'il faut rapporter la tradition ou plutôt la fable qu'avoient les Romains ſur l'éclipſe de ſoleil qui avoit accompagné la naiſſance de Romulus, ſur celle qui avoit annoncé ſa mort, & ſur celle qui avoit préſidé à la fondation de Rome (*a*). Il faut mettre ces éclipſes au rang des conjonctions aſtronomiques ou des autres phénomenes que les hiſtoriens Chinois ont ſouvent ſuppoſés dans le ciel, au renouvellement de leurs dynaſties. Chez l'un & l'autre peuple, le principe de ces menſonges eſt toujours cette idée, qu'il doit

(*a*) Note de l'Auteur. *Dionyſ. Halicarn. lib.* 1, *cap.* 17; *& lib.* 2, *cap.* 14. *Plutarc. de fortunâ Romanor. Voſſ. lib.* 2, *cap.* 20. Les Romains avoient une fête appelée *populi fugiant*, dans laquelle ils célébroient l'enlevement de Romulus; elle tomboit au 7 de Juillet: on alloit ſacrifier hors de la ville, auprès d'un marais, en criant, en s'appelant les uns les autres par ſon nom, & en imitant la terreur du peuple qui prit la fuite ce jour-là. On régaloit les dames Romaines ſous des berceaux de branchages; les ſervantes étoient de la fête, & feignoient de ſe battre entr'elles. Cette fête reſſemble à celle de la défaite du ſerpent Python à Delphes, à celle des Tabernacles, enfin aux Saturnales, aux Bacchanales, & aux autres fêtes commémoratives dont nous avons ci-devant parlé. *Voyez* Plutarc. *in Romul.*

arriver des changemens ſur la terre dès qu'il en arrive au ciel ; ce qui a conduit les anciens écrivains à ſuppoſer des changemens aſtronomiques, lorſqu'il en arrivoit de politiques ſur la terre.

§. IV.

Evénemens politiques occaſionnés par la doctrine générale des païens ſur les éclipſes & les phaſes de la lune.

Les inconvéniens de ce dogme ſe firent ſouvent ſentir aux anciens peuples, quoiqu'il n'y eût rien de motivé dans leurs terreurs. Les Lydiens & les Medes, ſe faiſant la guerre depuis pluſieurs années, furent ſurpris par une éclipſe de ſoleil, au milieu d'une bataille : ce phénomene épouvantant les deux partis, ils ſe retirerent, & firent promptement la paix. Lorſque Nicias ſe préparoit à faire une retraite devenue néceſſaire, une éclipſe de lune arrêta ce général ; les devins lui dirent de ſuſpendre ſon voyage : en attendant, il fut battu, fait priſonnier, & mis à mort, au grand détriment des affaires d'Athenes, dont la puiſſance fut anéantie en Sicile. C'eſt à cette occaſion que Plutarque s'écrie, que *les ténebres de la ſuperſtition ſont plus à craindre que celle des éclipſes.*

Sans l'adreſſe de Périclès, les Athéniens manquoient une expédition néceſſaire par une éclipſe de ſoleil, qui arriva au moment de l'embarquement. Pélopidas n'eut point tant de pouvoir ſur l'eſprit des Thébains; perſonne ne voulut le ſuivre dans une pareille circonſtance: ce général, obligé de partir avec trois cens hommes ſeulement, périt malheureuſement à la bataille de Cynocéphale.

La foibleſſe de Nicias, ou des devins qui l'engagerent à laiſſer écouler un mois entier pour revoir à la lune prochaine ſi cet aſtre n'avoit point ſouffert, peut ſervir à nous expliquer pluſieurs uſages des anciens aux jours des nouvelles & des pleines lunes, lors même qu'il n'y avoit point d'éclipſes. Comme ce ſont-là les ſeuls jours du mois où arrivent les éclipſes, il n'eſt pas étonnant qu'ils fuſſent aſſez ſouvent réputés funebres & malheureux: cette opinion entraînoit fréquemment les mêmes uſages qu'aux jours d'éclipſes; au déclin de la lune, on étoit inquiet de ſçavoir ſi elle arriveroit à ſon plein. En effet, comment expliquer autrement cette ſuperſtition particuliere aux Lacédémoniens, de n'oſer jamais ſe mettre en marche avant d'avoir vu la pleine lune? C'étoit chez eux une loi fondamentale: dès

les premiers tems, Eurotas, leur troiſieme roi, les ayant forcés à ſe battre avant la pleine lune, ſon armée, ainſi violentée, fut battue & ſe noya de déſeſpoir. Cette opinion, changée en loi, leur fit encore dans la ſuite refuſer de marcher contre les Perſes, & de ſe trouver à la glorieuſe journée de Marathon, parce qu'il auroit fallu partir trois jours avant la pleine lune. Les anciens eux-mêmes ſe moquoient de cette ſuperſtition, qui a fait paſſer en proverbe *les lunes Lacédémoniennes*. Mais tous ces anciens, qui s'en moquoient, n'avoient-ils pas eux-mêmes *les cris d'Hécate*, qu'on appeloit dans les carrefours, lors des renouvellemens des lunes; uſage qui n'avoit lui-même d'autre principe que la même inquiétude ſur le ſort de la lune?

On voit dans Strabon, que, chez les Celtibériens, chaque famille s'aſſembloit à toutes les pleines lunes pour courir & danſer toute la nuit à la porte des maiſons, invoquant le *Dieu ſans nom*, c'eſt-à-dire, le mauvais principe; car c'eſt lui que les anciens déſignoient ſous les noms de *Typhon*, de *Véjovis*, de *Demogorgon* & de *Dieux inconnus;* parce que, n'oſant prononcer leurs noms, ils étoient à la fin oubliés. Nous avons vu que les Ca-

raïbes avoient une danſe ſemblable, mais ſeulement aux jours d'éclipſe. Les Celtibériens ne pouvoient donc avoir, comme eux, qu'un motif de terreur dans cet uſage, & c'eſt ce que confirme l'invocation du Dieu ſans nom qu'ils adoroient alors. C'eſt donc à cette inquiétude ſur les phaſes de la lune qu'il faut ramener ces uſages, ainſi que toutes les aſſemblées nocturnes des femmes ſuperſtitieuſes de nos premiers ſiécles, qui ont donné lieu aux fables des *ſorcieres* & de leurs *ſabbats*. Mais nous n'en ſommes point encore aux uſages qui ont eu rapport au retour & au renouvellement des périodes.

§. V.

Utilité des éclipſes par rapport à la chronologie.

Revenons aux phénomenes extraordinaires. Les éclipſes, qui, par une ſuite de terreur primitive, ont fait faire tant d'extravagances aux anciens peuples, & qui ont influé ſur les événemens politiques, ont au moins ſervi à conſtater quelquefois certains points fixes de l'hiſtoire. Comme ces événemens intéreſſoient beaucoup les hommes, & comme, par une ſuite de leur délire, ils don-

noient lieu à des changemens ou à des événemens politiques, les hiſtoriens ont été obligés d'en faire mention. Il n'eſt guere de peuples dont les éclipſes ne ſervent à juſtifier ou à démentir les annales : les époques des Grecs & des Romains ſont ſouvent fixées par ces phénomenes ; &, ſi nous avions le bonheur de poſſéder les anciennes annales de l'Egypte & de l'Aſie, nous aurions ſans doute de quoi fixer beaucoup mieux la chronologie : on eſt aſſuré que ces peuples, de même que les Chinois, conſignoient dans leurs archives tout ce qui ſe paſſoit d'extraordinaire dans le ciel comme ſur la terre.

C'eſt-là ce qui doit faire paroître très-extraordinaire le ſilence des livres hébreux ſur les éclipſes, quoique leur hiſtoire embraſſe une grande continuité de ſiécles. Deux ou trois de ces phénomenes, s'ils les euſſent conſignés dans leurs antiques annales, ſerviroient aujourd'hui à terminer tant de petits différends qui partagent ſi fort tous nos chronologiſtes : mais malheureuſement le mot d'éclipſe ne ſe trouve pas une fois dans leur langue ; l'on ignore par conſéquent quelle impreſſion ces phénomenes faiſoient ſur eux, & les uſages qu'ils pratiquoient en

pareil cas : cependant il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils n'en euſſent point reçu, ſoit de leurs ancêtres, ſoit des peuples voiſins, dont ils aimoient tant à copier les uſages. Jérémie leur diſoit pourtant : *N'ayez point de peur de ces ſignes du ciel que toutes les nations redoutent ;* ce qui ſembleroit au moins indiquer en général ſi ce n'eſt point pour les éclipſes en particulier, que les Hébreux partageoient les terreurs que ces phénomenes cauſoient aux autres nations. Le ſilence de leur premiere légiſlation à cet égard, ſemble indiquer ce que nous avons apperçu ailleurs, qu'elle avoit pour objet de les diſtraire de toutes les idées funebres & effrayantes : auſſi n'eſt-ce que dans les ouvrages poſtérieurs à cette loi, que quelques auteurs ont cru remarquer quelle étoit la façon de penſer des Hébreux ſur les éclipſes. Ils ont donc obſervé que, dans Ezéchiel, l'obſcurciſſement du ſoleil & de la lune eſt donné comme un ſigne de de la mort du roi d'Egypte. Joël donne le même phénomene pour annonce d'une grande ruine, & même pour celle de la fin des tems. On ſe contentera donc de remarquer que ces prophéties ſemblent indiquer que les Hébreux avoient ſur les éclipſes des idées fort analogues aux autres na-

tions. On ne peut rien dire de positif sur les usages qu'ils observoient dans ces occasions, puisque ni leurs histoires, ni leur tradition orale, ne nous apprennent rien à ce sujet : d'ailleurs les Juifs étoient dans le même cas où les Grecs & les Romains ont été si long-tems, d'ignorer la cause physique de ces phénomenes ; ils se contentoient de dire que les astres ne donnoient plus leur lumiere aussi-tôt que Dieu le leur défendoit, & qu'ils la rendoient aussi-tôt que Dieu le leur ordonnoit : raisonnement théologique & religieux, qui peut encore nous expliquer les sacrifices & les prieres que les anciens faisoient à l'occasion des éclipses & des signes du ciel.

§. VI.

Idées de l'antiquité sur les cometes, le tonnerre & l'arc-en-ciel.

Il n'est pas douteux que l'apparition des cometes n'ait été pour les anciens l'occasion des plus grandes alarmes. Dès le tems d'Homere, les cometes n'annonçoient que de fâcheux préfages ; & tous les poëtes nous en parlent comme d'un phénomene lugubre, qui annonçoit la destruction des royaumes, & que l'on ne voyoit jamais impunément. Pline nous

dit que, du tems de Typhon, il parut une terrible comete qui préſageoit les affreuſes calamités dont ce monſtre couvrit la terre.

L'Amérique nous fournit des exemples de pareilles terreurs. Au Pérou, Atabaliba préſagea qu'il périroit bientôt un grand prince, parce qu'il avoit vu une comete : la cruauté des Eſpagnols vérifia, pour cette fois, cette prédiction dans ſa perſonne. Dans la nouvelle Andalouſie, les cometes cauſoient aux peuples la plus grande frayeur, & l'on faiſoit, pour les chaſſer, les mêmes cris & le même bruit qu'on faiſoit ailleurs pour les éclipſes. Lorſqu'une comete paroît en Corée, le roi du pays fait doubler la garde dans ſes ports, ordonne à ſes troupes de ſe tenir prêtes, & fait munir ſes fortereſſes comme s'il craignoit une invaſion.

La triſte opinion que faiſoit naître ce phénomene, n'étoit cependant pas toujours la même : quelquefois on regardoit les cometes comme d'heureux ſignes. Ce fut, dit-on, une comete qui annonça la naiſſance de Mithridate, & qui fit connoître qu'il ſeroit un des plus grands capitaines de ſon ſiécle. En effet, ces ſignes du ciel ne pouvoient annoncer la deſtruction ou la mort de quelque roi ou

de quelque empire, ſans annoncer en même tems de nouveaux rois & de nouveaux empires : ainſi la crainte & l'eſpérance n'avoient qu'un même principe ; & nous verrons toujours chez les anciens la contrariété qui en réſultoit ſans ceſſe dáns leurs uſages & dans leurs opinions.

Des phénomenes bien plus communs que les éclipſes & les cometes étoient, pour les anciens, des préſages tantôt heureux, & tantôt malheureux. Les Etruſques avoient ſur le tonnerre une doctrine très-profonde : ils diſtinguoient les foudres de *conſeil* d'avec les foudres d'*autorité* & d'*arrêt*. Les foudres *monitoires*, *poſtulatoires*, *confirmatoires*, *auxiliaires*, *hoſpitalieres*, étoient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuſes*, *peſtiférées*, *meurtriſſantes*, *menaçantes*, *royales*, &c. On voit que ce pompeux galimathias devoit contribuer à rendre la ſcience des prêtres bien terrible. Mais ce n'eſt pas là le premier principe des terreurs que cauſoit le tonnerre : les prêtres ont pu quelquefois les entretenir ou les augmenter pour leur intérêt ; mais il faut leur rendre la juſtice de dire que ce ne ſont point eux qui ont donné naiſſance à ces erreurs, & que ſouvent eux-mêmes ils les ont par-

tagées avec le peuple. S'ils disoient que les phénomenes & les météores en général annonçoient le renouvellement des différens âges du monde, cette doctrine, comme on a vu, ne leur étoit point particuliere; elle étoit universelle; elle avoit pour base l'attente de la fin des tems, annoncée par les mêmes phénomenes qui avoient autrefois concouru à la destruction du monde.

Chez les Scandinaves ou Celtes, habitans du Nord, on croyoit que les coups de tonnerre étoient des coups de massue que le dieu Thor lançoit sur les géans. Ce langage est le même que celui des Persans modernes, qui croient que les étoiles errantes sont des coups de foudre que les anges lancent dans les autres régions, contre les démons qui s'efforcent de rentrer au ciel: opinions qui toutes sont également sorties des peintures allégoriques des anciennes révolutions de notre globe. A chaque coup de tonnerre, les Brasiliens regardent le ciel en tremblant & en soupirant; ils croient que c'est *Agnian*, ou le mauvais esprit, qui menace de les frapper. En Circassie, dès qu'il tonne, les habitans sortent des villages, & toute la jeunesse se met à chanter & à danser en présence des an-

ciens. Si ces danſes & ces chants n'ont point été funebres ou guerriers dans leur principe, il faut croire que la joie de ces peuples eſt fondée ſur ce qu'ils prennent le tonnere comme un préſage heureux; idée conforme à celle des Perſes & d'un grand nombre de peuples anciens, qui croyoient que la foudre rendoit ſacré ce qu'elle frappoit, parce que, chez les Mages, le feu étoit regardé comme l'emblême de la divinité. Peut-être, chez les Circaſſiens, comme chez les Juifs, le tonnerre annonce-t-il l'arrivée d'un grand monarque. En effet, on dit que ces derniers ouvrent leurs fenêtres dès qu'il tonne : cet uſage eſt, dit-on, fondé ſur ce que ce peuple, toujours aveugle, après avoir méconnu le Meſſie, l'attend encore, & le confond avec le Juge ſouverain de la fin des tems, dont l'arrivée ſera précédée de phénomenes & de météores. Chez les mêmes Circaſſiens, un homme tué par le tonnerre eſt cenſé avoir reçu de Dieu une grande faveur. Si le tonnerre eſt ſimplement tombé ſur ſa maiſon, lui & toute ſa famille ſont nourris pendant un an aux dépens du public.

Ce n'étoit que pour les Hébreux que l'arc-en-ciel étoit un ſigne d'un heureux

préſage. Nous voyons dans la Geneſe, qu'il leur annonçoit que le monde ne ſeroit plus détruit par un déluge : chez toutes les autres nations, l'arc-en-ciel, au contraire, étoit conſidéré comme un ſigne de pluie & de tems fâcheux. C'eſt ſans doute pour cela qu'on en avoit fait la meſſagere de Junon, cette déeſſe acariâtre & jalouſe, qui, perpétuellement en querelle avec Jupiter, avoit fait tant de mal aux mortels. On regardoit donc Iris comme la meſſagere de la Diſcorde. Philon dit, dans Euſebe, qu'Iris étoit le ſigne de la tempête.

§. VII.

Opinion ſur les feux connus ſous le nom de Caſtor & Pollux, *& événemens qu'elle a occaſionnés.*

Les feux qui voltigent autour des mâts & des agrêts des vaiſſeaux, étoient auſſi pour les anciens des ſignes remarquables. Ils leurs avoient donné le nom de *dioſcures*, & les avoient perſonnifiés ſous celui de *Caſtor* & de *Pollux*. Si l'on voyoit les deux feux, on regardoit cela comme un ſigne de beau tems ; lorſqu'il n'en paroiſſoit qu'un ſeul, on s'attendoit à une tempête prochaine. Cette opinion

ſubſiſte encore chez les modernes ; l'objet n'a fait que de changer de nom.

Chez les peuples de l'ancien Nord, l'arc-en-ciel annonçoit la future défaite des dieux ; il devoit ſervir de pont aux géans, qui devoient alors les aller attaquer dans leur ſéjour : en attendant, l'entrée de ce pont fatal étoit gardée par un dieu qui l'avoit embraſé ; ce qui fait la bande de rouge que nous appercevons dans l'arc-en-ciel.

On retrouve dans les idées des anciens ſur Caſtor & Pollux, des veſtiges confus d'une attente vague & indéterminée. On prétendoit que ces jumeaux vivoient alternativement : lorſque Pollux perdoit la vie, Caſtor la recouvroit ; & dès que Pollux revenoit au monde, Caſtor rentroit dans l'empire des morts. Cette tradition laiſſoit les hommes dans une attente continuelle de l'un ou de l'autre de ces héros ; enſorte que, tous les ans, à Rome, on faiſoit promener deux chevaux, dont l'un étoit monté par un cavalier ; & l'autre, ſellé & bridé, étoit mené en main, comme pour aller chercher le cavalier qui lui manquoit. Cette cérémonie bizarre ſeroit inexplicable, ſi les Perſans qui attendent deux de leurs prophetes, à la fin des tems, n'avoient

pas auſſi l'uſage de leur tenir des chevaux tout prêts, & de les promener par la ville tous les vendredis, jour auquel, ſelon leur religion, doit ſe faire le jugement dernier. Il eſt bon d'expliquer ainſi l'ancien par le moderne, parce que les folies des modernes ont toujours leur origine dans quelque folie plus ancienne.

Cette attente vague donna lieu, chez les anciens, à quelques événemens plus ou moins extraordinaires, ou même tragiques, occaſionnés par de prétendues apparitions de ces êtres chimériques. On vit Caſtor & Pollux combattre à la tête des Locriens, pour les rendre vainqueurs de l'armée des Crotoniates. Les Meſſéniens ſçurent auſſi profiter de ces idées, au préjudice des Lacédémoniens : ils choiſirent pour cela le jour où ces derniers célébroient la fête des *dioſcures*, & firent partir deux jeunes hommes habillés & montés comme ces divinités : ceux-ci ſe rendirent au lieu de la fête ; &, tandis que les Lacédémoniens, ſurpris & joyeux de la deſcente de ces dieux, s'empreſſoient de ſe proſterner à leurs pieds, nos deux guerriers ſe jeterent au milieu de la foule ; &, après avoir maſſacré à leur aiſe & ſans riſque, ils ſe ſauverent chez ceux qui les avoient envoyés. Cette mé-

priſe des Lacédémoniens vient du même principe que celle qui fut fatale aux Juifs, que l'on a vus ſi ſouvent les dupes d'une multitude d'impoſteurs qui ſçurent profiter de l'attente où ils ſont de la venue d'Enoch, d'Elie & du Meſſie; il eût fallu traiter ces impoſteurs de la même maniere qu'on nous dit que l'on traite Caſtor & Pollux aux Moluques, c'eſt-à-dire les chaſſer à coups de bâtons, puiſque ce dogme & ſes ſuites doivent les faire regarder comme des ennemis du genre humain.

§. VIII.

Opinion ſur les tremblemens de terre & les autres phénomenes céleſtes & terreſtres chez les anciens, & en particulier chez les Orientaux.

On ſent bien que les tremblemens de terre ont dû, dans tous les tems, effrayer les hommes : il n'eſt point néceſſaire de remonter aux anciennes révolutions de la terre, pour chercher l'origine de cette crainte; auſſi ne voulons-nous point inſiſter ſur cet article. Des raiſons très-prochaines ont dû remplir l'homme de terreur, toutes les fois qu'il a vu ſon ſéjour ébranlé & ſon exiſtence menacée :

ces événemens ſont très-ſouvent la fin du monde pour un grand nombre d'infortunés. Cependant, pour tous ceux qui ſont remplis des idées apocalyptiques de la ruine totale du monde, les tremblemens de terre ſont, ainſi que les ſignes du ciel, les avant-coureurs de cette terrible cataſtrophe; ils ſont également annoncés dans toutes les prophéties de ce genre. Ainſi, c'eſt dans ces funeſtes inſtans que la police doit faire des efforts pour écarter les ſuites de la terreur, & pour rallier la ſociété, en dépit des prédictions des fanatiques qui abondent toujours dans les tems de calamités, pendant leſquels les peuples ne ſont que trop diſpoſés à les écouter: ces enthouſiaſtes cauſent ſouvent dans les eſprits des révolutions & des ébranlemens plus nuiſibles que les tremblemens de terre ne peuvent faire dans les lieux qu'ils agitent.

Au reſte, les tremblemens de terre étoient toujours regardés, chez les anciens, comme des ſignes malheureux. L'armée des Lacédémoniens en ayant eſſuyé un dans le camp de ſon rendez-vous, au commencement d'une campagne, on la licencia ſur le champ, & les ſoldats furent renvoyés dans leur province. A Rome, les pontifes ordon-

noient, en pareil cas, quelques fêtes extraordinaires; mais on ne disoit pas le nom du dieu qu'il falloit invoquer, de peur que les vœux ne s'adressassent à quelque dieu qui ne pût pas y remédier: ainsi on disoit, en parlant à cet être, soit dieu, soit déesse: *Si deo, si deæ*; c'étoit la formule. Jamais, selon Pline, on ne vit de tremblement à Rome, sans qu'il ne fût suivi de quelque grand malheur pour l'Etat.

Il en étoit de même des orages, des tempêtes, des ouragans, & des mouvemens inusités dans la nature de toute espece. Tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans l'air ou sur la terre, présageoit quelque chose; les singularités qui se montroient même dans le regne animal, étoient des avis du ciel; un chien à deux têtes, une poule à quatre pattes, un hermaphrodite, mettoient toute une nation en rumeur, arrêtoient ou suspendoient ses plus grandes entreprises.

Les Thraces, comme on a déja dit ailleurs, se rangeoient en bataille dans les tems d'orage, & tiroient des fleches contre le ciel: ils crioient à haute voix qu'ils n'avoient point d'autre dieu que *Zamolxis*, & qu'ils n'en vouloient point d'autre. Auroient-ils tenu ce singulier

langage, s'ils n'euſſent cru que les orages annonçoient un nouveau dieu qui étoit à craindre pour eux ? Quel pouvoit être ce dieu, ſinon le juge & le deſtructeur que les nations attendent à la fin des tems, & dont les orages & les tempêtes doivent former le cortege ? Ceci nous expliquera la réponſe que font, dans Suétone, les devins conſultés ſur quelques phénomenes : ils dirent que la nature étoit en travail, qu'elle alloit enfanter un roi pour le peuple Romain, & que par conſéquent elle alloit changer la face de l'Etat ; ce qui alarmoit l'eſprit des républicains, & enfloit le cœur des ambitieux.

Chez les anciens Bretons & les Celtes, les orages annonçoient la mort des grands hommes, des héros & des démons ; & réciproquement la mort des grands hommes occaſionnoit des orages & des changemens dans la nature : que pouvoit-il réſulter de telles idées, ſinon ce que l'on voit dans certains pays de la Tartarie, où, lorſqu'il arrive quelques calamités extraordinaires, quelques pluies ou quelques vents nuiſibles, on détrône le prince régnant pour en mettre un autre ? Cet uſage reſſemble à celui du Congo, où on rend le mo-

narque reſponſable des maux naturels qui affligent les peuples. Les Lacédémoniens avoient encore un uſage de la même nature : à la fin de chaque période de neuf ans, les Ephores ſe tranſportoient la nuit en raſe campagne pour examiner le ciel : s'ils appercevoient quelques ſignes, tel qu'un feu follet ou une étoile errante, c'étoit une marque que le ciel étoit mécontent du prince, que l'on dépoſoit en conſéquence.

Telles étoient les ſuites politiques de ces météores, tandis qu'ils ne devoient avoir que des ſuites naturelles. Les craintes des peuples n'avoient d'autres mobiles que le ſouvenir des calamités paſſées, qui, dans l'origine, avoient donné lieu à un preſſentiment des malheurs à venir. C'eſt ce qu'Horace nous apprend clairement à l'occaſion de divers événemens fâcheux : on craignoit que le ſiécle de Deucalion & de Pyrrha ne revînt ; ce ſiécle où le monde avoit été détruit & effrayé par tant de phénomenes terribles. Qui ne ſeroit étonné de voir combien une pareille crainte avoit changé la nature, & quelle multitude d'événemens funeſtes à la ſociété elle a fait naître dans les monarchies & dans les républiques ?

A la Chine, tous les météores & phénomenes

nomenes ſont pris en mauvaiſe part. Dès qu'on voit un parélie, on dit qu'il y aura deux empereurs. Toutes les nouveautés qui paroiſſent au ciel ſont regardées comme des marques de la colere céleſte contre le prince & ſes miniſtres : alors, pour peu que les Chinois ſoient mécontens, l'on ne voit que des écrits ſatiriques, on n'entend que des diſcours ſéditieux. Il peut bien être vrai qu'on ait vu quelques ſignes dans le ciel; mais on les exagere, chacun les décrit à ſa façon, & la nation croit enfin que la dynaſtie régnante va finir, que le ciel lui-même ſe déclare; l'enthouſiaſme, toujours contagieux, gagne de proche en proche; le tumulte s'éleve, &, ſi l'on n'y remédie, c'eſt un torrent qui entraîne tout. On diſtingue, de même qu'ailleurs, dans ce pays, des ſignes heureux & malheureux : les conjonctions des planetes ſont de bon augure pour le prince; auſſi, lorſqu'une dynaſtie ſe renouvelle, on en ſuppoſe, s'il n'y en a point de réelles; chacun alors va complimenter le ſouverain ſur cette faveur du ciel.

Les autres peuples Orientaux ſont dans la même erreur ſur les conjonctions : leurs hiſtoriens en ont remarqué deux fameuſes, l'une qu'ils placent au déluge, & l'autre

au tems de l'irruption de Gengiskan. Tamerlan eut auſſi le même avantage ; auſſi lui donne-t-on quelquefois le titre de *Saheb-Keran*, c'eſt-à-dire, maître d'une conjonction favorable. Mais, ſi ces conjonctions furent favorables pour ces indignes conquérans, quels fléaux n'apporterent-elles pas aux nations ! On a donc eu raiſon de donner à ces princes féroces les mêmes ſignes qu'au déluge qui avoit tout détruit : ainſi, en ſuppoſant qu'une conjonction ſoit un ſigne heureux, il n'eſt point décidé pour qui. A en juger d'après le principe du dogme qui ſert de baſe à ces idées, ce ne peut être que pour un prince à venir : auſſi les uſurpateurs ſçavent-ils communément ſe ſervir des préjugés des peuples pour ſe faire valoir. Si l'on n'a ſuppoſé ces ſortes de phénomenes qu'au renouvellement des dynaſties, il faut alors que l'aſtronomie & la chronologie abandonnent leurs calculs, pour ſe régler ſur les ſyſtêmes des hyſtoriens, & pour ſe mettre d'accord avec les préjugés des peuples. Demander à de tels peuples des annales fidelles, c'eſt renoncer au bon ſens, c'eſt ignorer la folie des peuples & la flatterie des aſtrologues, c'eſt méconnoître que l'extravagance du clou ſacré des Romains a été commune à preſ-

que tous les anciens peuples : tels ſont pourtant les fondemens ſur leſquels on nous bâtit des chronologies.

CHAPITRE IV.

Des Sibylles, & de leurs écrits.

§. I.

Conjectures ſur les Sibylles & ſur leurs ouvrages.

* LEs livres ſibyllins, ou les ouvrages des Sibylles, ont été révérés chez tous les anciens. Les connoiſſances, dont le progrès ſe fait toujours ſentir, quoique lentement, ont enfin dépouillé ces livres fameux de toute leur autorité : on ne regarde plus les ouvrages des Sibylles qu'ont eus les anciens, ainſi que ceux qui nous reſtent, que comme des ouvrages ſuppoſés, en divers tems, par différens motifs, à la vérité, mais dont l'objet fut toujours de tromper les autres ou de ſe tromper ſoi-même, ſous le voile de la religion, que l'homme, dans tous les âges, a toujours reſpectée.

* L'Antiquité dévoilée.

Nous nous épargnerons ici beaucoup de peines & de recherches ſur la perſonne des Sibylles, que les anciens eux-mêmes n'ont jamais parfaitement connues. Autant que l'on peut entrevoir dans leurs récits, les Sibylles étoient des femmes qui couroient le monde en débitant des oracles & des prédictions, que l'on avoit ſoin de recueillir. Jamais les anciens n'ont été d'accord ni ſur leur nombre, ni ſur le tems où elles vivoient. Au tems d'Euripide, de Platon, d'Ariſtophane & d'Ariſtote, elles paſſoient déja pour très-anciennes; &, ſi l'on excepte un très-petit nombre de perſonnes de ce tems-là, le gouvernement & le peuple regardoient leurs oracles du même œil que ceux d'Orphée, de Muſée, de Bacis. Les anciens, qui ne les avoient jamais vues, & qui nous ont dit que quelques-unes d'entre les Sibylles avoient vécu mille ans, ne nous prouvent par-là que leur obſcure antiquité.

Les Grecs expliquoient le nom de Sibylle par *conſeil* & *deſſein de Dieu*, & déſignoient par-là des perſonnes ſaiſies de l'eſprit de Dieu. Sibylle étoit le même mot que *Théobule*, prononcé *Siobule* en dialecte Eolique. Mais Pauſanias a dit que ce nom venoit d'Afrique; &, dans ce

cas, l'étymologie grecque, donnée par Varron, ne ſeroit d'aucune valeur. Ainſi il faut conſentir à ignorer la ſignification du mot *Sibylle*, qui n'eſt peut-être, d'ailleurs, que le titre de quelque recueil d'oracles & de prophéties, que l'on aura perſonnifié, & dont on aura donné le nom aux prêtreſſes qui en étoient dépoſitaires, dans des tems antérieurs à l'hiſtoire.

§. II.

Hiſtoire des livres Sibyllins à Rome.

Les Sibylles ont été connues des Romains dès les premiers tems : une fable vouloit que leurs livres euſſent été apportés à l'un des Tarquins par une vieille inconnue, qui diſparut auſſi-tôt. Cela ne prouve rien, ſinon que les Romains n'en connoiſſoient pas l'origine. Quoi qu'il en ſoit, ces livres furent dès-lors regardés comme ce que les Romains avoient de plus ſacré. On les confia à la garde des citoyens les plus diſtingués, auxquels on donna pour adjoints des miniſtres publics. Ces dépoſitaires avoient cette charge à vie : ils jouiſſoient de privileges honorables, & de l'exemption de toutes charges civiles & militaires, excepté cependant de la fonction de célébrer les jeux

ſéculaires. Leur miniſtere étoit un miniſtere de paix : ils ne devoient point eux-mêmes lire ces livres ſans un ordre du gouvernement, & ſans leurs adjoints. Un d'eux fut puni du ſupplice des parricides, pour les avoir montrés & communiqués à un étranger. Ce fut-là le ſupplice dont on puniſſoit toute infidélité à cet égard ; ce qui nous prouve la ſuperſtition ou la prudence exceſſive des Romains.

Ces livres ſibyllins, enfermés dans un coffre de pierre, & dépoſés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, n'en étoient tirés que pour être conſultés dans des circonſtances critiques, & ſur les beſoins de la république. Ils ſubſiſterent ainſi pendant cinq ou ſix ſiécles ; enfin ils furent conſumés dans l'incendie du capitole, qui arriva durant les guerres civiles de Sylla & de Marius. Cette perte fut infiniment ſenſible aux Romains ; &, la religion les ayant rendus néceſſaires, il fallut envoyer des ambaſſadeurs dans toutes les anciennes villes fameuſes par leurs oracles, pour s'en procurer d'autres : on alla à Samos, à Ilion, en Italie, à Erithrée, en Ionie, en Grece, en Sicile, en Afrique. On en rapporta mille vers ; &, après en avoir fait l'exa-

men le plus ſoigneux, pour en ſéparer l'apocryphe, on cacha de nouveau ces oracles.

§. III.

Raiſons qui ont donné cours à ces oracles.

Cette ſeconde édition ne peut ſans doute avoir le mérite de la premiere : combien ne s'étoit-il pas forgé de nouveaux oracles, ſous le nom de Sibylles, pendant le cours de cinq ou ſix cents ans, qu'il fut très-difficile de diſtinguer des anciens ? Il réſulte encore un autre mal, qui eut de plus grandes ſuites ; c'eſt que cette recherche, s'étant faite en beaucoup d'endroits, donna lieu à la publicité de ces livres, juſqu'alors inconnus. L'incendie du capitole, & les ſoins qu'on ſe donna pour réparer la perte que cet accident avoit cauſée, exciterent la curioſité, & firent rechercher ces oracles par les particuliers comme par le gouvernement ; peut-être même qu'ils furent divulgués, par l'indiſcrétion des envoyés du ſénat : enfin il y en eut des copies, ou des fragmens vrais ou faux. L'univers fut inondé de livres prophétiques de cette eſpece, pleins de tout ce qui étoit venu à l'imagination des fabricateurs ou des fabricantes, en bien ou en mal. Ces écrits,

ſuivant Suétone, ſervirent de fondement à des eſpérances & à des terreurs également vaines : enſorte qu'environ ſoixante-quatre ans après la recherche dont on vient de parler, Auguſte, étant ſouverain pontife, treize ans avant l'ere chrétienne, fit faire des perquiſitions chez tous les particuliers, où l'on en trouva deux mille volumes, qui furent brûlés. Ce prince ne borna pas là ſes ſoins : il fit encore faire une reviſion des livres ſibyllins ; &, après les avoir châtiés & épurés, il cacha cette troiſieme édition dans deux coffres dorés, qu'il plaça ſous la baſe de la ſtatue d'Apollon Palatin. Cet acte de police ne put néanmoins empêcher qu'il ne parût encore des oracles ſibyllins de tous côtés. D'ailleurs, les poëtes & les hiſtoriens les ont cités ſans aucun voile ; par-là, ils devinrent preſque auſſi connus du peuple que des ſçavans.

De ce qu'après l'incendie du capitole, le ſénat Romain envoya chercher de nouveaux vers ſibyllins dans tous les endroits où il y avoit des oracles, il faut conclure qu'originairement ces oracles avoient été ce qu'étoient alors les Sibylles. D'ailleurs, Pauſanias nous apprend que les Sibylles s'étoient autrefois aſſiſes ſur le trépied à

Delphes, à Claros, &c. & y avoient prophétiſé.

Tacite nous dit que Tibere, dans les premieres années de ſon regne, fit ſupprimer un livre des Sibylles. Il fit encore faire une exacte recherche chez tous ceux qui avoient ces livres : on en brûla un grand nombre, & l'on décerna les peines les plus ſéveres contre ceux qui garderoient de ces écrits, que le gouvernement s'obſtina toujours à regarder comme ſacrés & redoutables. Ce même prince refuſa de faire conſulter les livres des Sibylles ſur une inondation, voulant que le peuple ignorât les ſecrets de la religion, comme ceux du gouvernement. Malgré toutes les précautions, les ſoins de la police devinrent inutiles, l'avide curioſité en triompha toujours ; il ſembloit, au contraire, que la ſévérité des lois ne fît que l'irriter. Les oracles des Sibylles parurent ſortir du ſein de la terre, pour ſe révéler à l'univers ; tout le monde païen les connut, ou crut les connoître.

Le mal de leur publicité étoit devenu ſans remede. Les empereurs ne ſe laſſerent point, par la ſuite, d'en défendre la lecture : ce fut toujours en vain ; & les tranſgreſſeurs leur fournirent, par-là, les moyens d'exercer leur cruauté. Ils firent

une guerre ſanglante aux livres prophétiques de toutes les nations ; & ces livres ſe multiplierent par-là même, parce que, ſous des princes cruels & méchans, les peuples cherchent dans l'avenir, des remedes à leurs maux préſens. Les livres de Triſmégiſte, ceux d'Hiſtaſpes, eurent le même ſort que ceux des Sibylles. Le regne de Conſtantin fut l'époque de la décadence de ces fameux écrits. L'exemplaire de leurs oracles, qui ſe gardoit à Rome dans le temple d'Apollon, & qui avoit toujours été regardé comme authentique, ayant été brûlé par Stilicon, l'an 405, après y être demeuré pendant cinq cents dix-neuf ans, les copies multipliées qui s'étoient répandues, ceſſerent dès-lors d'être conſidérées, comme ſi ces livres n'euſſent été importans que par les obſtacles & le ſecret dont on avoit voulu les voiler.

Les idées, pour la plûpart lugubres & terribles, dont étoient remplis les oracles ſibyllins, trouvoient dans les païens des eſprits tout diſpoſés à les adopter. En effet, l'attente de la deſtruction du monde étoit un ſentiment preſqu'univerſel chez eux, les philoſophes eux-mêmes & les gens en place n'en étoient pas exempts. L'an 139 avant Jeſus-Chriſt, le préteur

chaſſa de Rome & de l'Italie tous les aſtrologues, & ne leur donna que dix jours pour ſortir, parce qu'ils abuſoient des eſprits foibles par les pronoſtics qu'ils tiroient des aſtres. Lucain conſole Céſar qui n'avoit pu faire les funérailles de ſes braves ſoldats tués à Pharſale, par la raiſon que le feu qui doit embraſer le monde les réduira en cendres, & qu'ils auront l'univers pour bûcher & pour cercueil. Ovide conſole l'impératrice Livie de la mort de Druſus, en lui diſant que tout eſt périſſable, & que voilà qu'on annonce déja que le ciel, la terre & la mer vont périr. Séneque paroît avoir fait, de ces événemens ſiniſtres, l'objet chéri de de ſes méditations. On trouve un ton lugubre dans la plûpart de ſes ouvrages; on y voit une tête échauffée, qui ne ſe repaît que d'horreur, & qui s'en occupe avec une joie & une fermeté vraiment ſtoïque. Ce qu'il y a de plus extravagant dans ſes peintures, c'eſt qu'il dit que ces choſes ne tarderont point à arriver. Plutarque nous montre que de ſon temps, par une folie épidémique, on aimoit à s'entretenir de la fin du monde, & que chacun cherchoit l'époque de l'embraſement de l'univers dans les œuvres d'Orphée, d'Héſiode & d'Héraclite. En effet, Lucien,

dans ſes *Philoſophes à l'Encan*, repréſente Héraclite épouvanté à la vue du prochain incendie de l'univers; & ſon *Philopatris* eſt un tableau complet de la frénéſie de ſon tems.

La philoſophie n'étoit devenue elle-même qu'une curioſité ſuperſtitieuſe pour tout ce qu'il y avoit de frappant & d'extraordinaire dans la nature ; tout étoit magie, aſtrologie, prédiction ; il n'eſt donc point ſurprenant ſi les philoſophes furent ſi ſouvent chaſſés de Rome par les empereurs, qui les confondoient alors avec les Chaldéens, les ſorciers, les aſtrologues, & qui les enveloppoient dans la même diſgrace. Jamais on n'avoit été plus ſoigneux de remarquer les phénomenes de la nature : les cometes, les éclipſes, les météores, les tremblemens de terre, les inondations, réveilloient toute ſorte d'idées ſiniſtres dans des eſprits préoccupés de la fin des choſes.

§. IV.

Quel étoit l'eſprit de ces prophéties ?

Tâchons actuellement de trouver quel étoit l'eſprit des Sibylles anciennes. Il fut caché au peuple pendant bien des ſiécles, comme l'a été celui des nouvelles : il fut l'ob-

jet de la vigilance perpétuelle du gouvernement. Par quel endroit ces oracles pouvoient-ils être dangereux? Leurs poéſies repréſentoient-elles des images lugubres & des objets ſiniſtres de trouble & de déſolation? Nous ſçavons déja par le témoignage de tous les anciens, que les livres des Sibylles étoient des prophéties que ces femmes avoient compoſées dans l'enthouſiaſme, & durant les accès d'une fureur divine. Leur objet étoit la ſcience de l'avenir: mais de quel avenir s'agiſſoit-il? étoit-ce de ce qui a rapport aux événemens purement humains, tels que le ſort des villes, la fortune des particuliers, le deſtin des empires? ou étoit-ce l'avenir qui intéreſſoit le monde phyſique & le genre humain en général? étoit-il queſtion de la deſtruction totale de tous les êtres? Pour peu que nous examinions les auteurs anciens, nous verrons que la ſcience des Sibylles devoit avoir ces deux objets en vue.

C'eſt une Sibylle qui, dans Virgile, conduit Enée aux enfers, qui lui montre le Tartare, & qui le fait entrer dans les Champs Elyſées; elle lui dit qu'elle eſt la gardienne de la porte des morts, & qu'elle a appris des dieux quels ſont les châtimens réſervés aux méchans; elle lui

fait en effet un long & horrible détail de tous les ſupplices que ſouffrent les impies. Elle lui rappelle les guerres & les forfaits des Titans que les dieux ont plongés dans l'abyme ; elle lui fait l'énumération de tous les crimes qui conduiſent à cet affreux ſéjour : *Quand j'aurois cent bouches*, lui dit-elle, *cent langues*, *& une voix de fer*, *je ne pourrois parcourir tous les crimes & tous les ſupplices.* La Sibylle conduit enſuite ſon héros dans les plaines de l'Elyſée, ſéjour des bienheureux. Elle lui en montre les délices réſervées à peu de perſonnes : par la bouche d'Anchiſe, elle lui révele les myſteres les plus ſublimes de la nature, l'origine des ames & des intelligences, leur ſort, leurs révolutions, leur retour à la vie au bout de mille ans. Elle lui découvre enſuite le deſtin de Rome, ſes guerres, ſes combats, ſa défaite & ſes victoires, l'éternité de ſon empire. Enée voit auſſi le deſtin de tous les grands hommes que Rome verra naître dans ſon ſein. C'eſt-là que le poëte, avec cette dextérité qu'on a tant admirée, fait prédire Auguſte & ſon glorieux empire ; c'eſt lui qui, ſelon le poëte, fera renaître le ſiécle d'or, c'eſt lui dont l'empire ſera éternel & ſans bornes ; c'eſt ce héros que les dieux ont ſi ſouvent promis

aux Romains: déja les nations, effrayées par les oracles qui l'annoncent, attendent en frémiſſant la venue de leur vainqueur.

Virgile dans ces prophéties antidatées de douze cents ans, n'a-t-il tout-à-fait ſuivi que ſon imagination ? ou s'eſt-il conformé au moins au ſtyle vulgaire des Sibylles Romaines de ſon tems, c'eſt-à-dire environ vingt-deux ans avant l'ere chrétienne? Seroit-il poſſible de ne voir ici qu'un pur effet de l'imagination du poëte, puiſque, dans tous les tems de la république qui l'avoient précédé, les livres Sibyllins étoient déja cenſés contenir les deſtins de Rome, puiſqu'on ne les cachoit que pour cette raiſon, & puiſqu'on ne les conſultoit que dans la vue de s'inſtruire ſur cet objet? Il eſt donc très-probable que Virgile ne ſuivoit en cela que l'eſprit d'une tradition ancienne & connue.

Examinons en effet les circonſtances dans leſquelles on avoit recours aux livres des Sibylles. Voyons quel uſage les Romains en ont fait dans tous les tems, depuis la fondation de la ville juſqu'au ſiécle de Virgile : ce moyen ſera peut-être plus ſûr pour connoître le caractere de ces livres myſtérieux, que tout ce que les auteurs en ont écrit. On les conſultoit lorſque

l'Etat avoit reçu quelque grand échec à la guerre, lorſqu'on craignoit quelqu'invaſion étrangere, lorſque la ville étoit agitée de ſéditions, ou déchirée par des guerres civiles, enfin lorſqu'on vouloit entreprendre quelqu'expédition importante. De plus, on les conſultoit pour les tremblemens de terre, pour les météores, pour les peſtes, les famines, les ſtérilités, les inondations & toutes les calamités publiques. On les conſultoit enfin à l'occaſion des prodiges, des monſtres & de tous les préſages extraordinaires. Tous les hiſtoriens ſont ſi remplis de ces faits, qu'il eſt preſqu'inutile de les citer.

On demandera peut-être ſi les Sibylles anciennes parloient réellement de tous ces genres d'événemens civils, politiques & phyſiques, dont on vient de faire l'énumération? ou ſi ce n'étoit que l'inquiétude & la crainte qui faiſoient recourir à ces livres, qui n'avoient d'autre mérite que d'être ſecrets & myſtérieux? Cette queſtion me paroît ici déplacée. Rien ne paroît plus ſimple & plus naturel que de penſer que les Sibylles traitoient de ces divers événemens, puiſqu'on ne les conſultoit que dans ces circonſtances critiques. D'ailleurs c'étoit le ſentiment univerſel des anciens, que les livres des Sibylles annon-

çoient des guerres, des combats & des révolutions. Les guerres des Grecs & des Asiatiques, le siége & la ruine de Troie, passoient pour avoir été prédits. On avoit un oracle sibyllin qui avoit prédit la grandeur des Macédoniens & leur futur décadence. Les Athéniens se consolerent sur le destin inévitable de la perte d'un combat naval à Agos-Potamos, parce qu'ils crurent la voir prédite par une Sibylle. La bataille de Chéronée passoit de même pour avoir été prédite. Les Argiens & les Lacédémoniens faisoient aussi valoir de semblables prédictions des Sibylles, dans de semblables occasions de victoire ou de défaite. Une Sibylle avoit prédit aux Lesbiens qu'ils perdroient l'empire de la mer.

Enfin les Sibylles passoient encore pour avoir prédit les révolutions physiques comme les révolutions politiques, puisqu'à l'occasion d'un tremblement de terre qui fit de grands ravages dans la Carie, dans la Lycie, & sur-tout dans l'île de Rhodes, sous Antonin, les païens ne manquerent pas de publier que la prédiction de la Sibylle s'étoit accomplie. Mais, puisque Rome, réduite en monarchie, ne faisoit des efforts pour supprimer les prédictions des Sibylles, que parce

qu'elles annonçoient toutes ſortes de révolutions phyſiques & politiques propres à alarmer les nations, pourquoi Rome, dans l'état républicain, avoit-elle eu la même politique, ſi les Sibylles anciennes n'euſſent point parlé ſur le même ton, & puiſque c'étoit préciſément dans les tems de criſe que le gouvernement les conſultoit ? Il eſt donc comme démontré, 1° que les livres des anciennes Sibylles ne pouvoient être que des livres très-dangereux entre les mains des particuliers, capables d'allumer leur imagination, & de les porter à des actions contraires au bon ordre & à l'intérêt du gouvernement : 2° il paroît clair que les ouvrages des Sibylles étoient des écrits funebres qui prédiſoient aux anciennes nations les révolutions futures du monde politique ainſi que du monde phyſique. Leur doctrine embraſſoit tous les tems de l'univers : tous les périodes & les âges qui ſe ſont ſuccédés, enfin la vie future & la deſtruction du monde en étoit le terme. C'eſt ainſi que l'on doit en juger par l'emploi de la Sibylle qui conduiſoit Enée, & par les inſtructions qu'elle lui donna. C'eſt ſans doute parce que les livres ſibyllins avoient rapport à la fin & au renouvellement des tems, que les officiers, qui en étoient

les gardiens, préſidoient ſeuls aux fêtes de la fin & du renouvellement des ſiécles, c'eſt-à-dire aux jeux ſéculaires.

L'éclogue de Virgile, adreſſée à Pollion, eſt encore un monument précieux de la doctrine des anciennes Sibylles; elle eſt d'environ trente-huit ans antérieure à notre ere; elle annonce la fin d'un période & le renouvellement des choſes. *Enfin*, dit le poëte, *le dernier âge prédit par la Sibylle arrive. Aſtrée revient ſur la terre, le regne de Saturne va renaître; la terre, les mers, le ciel, tout témoigne ſa joie dans l'attente du ſiécle d'or qui va paroître. Le monde ne ſera plus le théâtre des crimes; il n'y aura plus de guerres, la juſtice & la paix rendront le monde éternellement heureux.* On ne peut point encore accuſer Virgile de ne ſuivre ici que ſon imagination. Dès le tems des guerres de Marius & de Sylla, c'eſt-à-dire plus de douze ans avant la naiſſance de Virgile, un bruit ſe répandoit déja dans l'Italie, qui annonçoit une nouvelle race d'homme, un renouvellement du monde & la fin prochaine du période de la grande année. Les Toſcans qui expliquerent cet oracle, dirent qu'il devoit y avoir huit races d'hommes, à chacune deſquelles Dieu avoit marqué le tems de

ſa durée, & que la fin de chaque âge étoit annoncée par différens prodiges ſur la terre & dans le ciel ; que chaque race commençoit d'abord par être très-religieuſe & chérie des dieux, & qu'enſuite elle ne faiſoit que dégénérer juſqu'à la fin.

Le détail de Virgile ne differe de ce ſyſtême, qu'en ce qu'il fait entendre par cette nouvelle race qu'il fait prédire à ſa Sibylle, moins une race d'hommes & un nouveau genre humain, qu'un prince qui devoit faire le bonheur du monde. D'ailleurs, le ſyſtême des Etruſques ſur ces différens âges ſucceſſifs, & ſur la fortune particuliere de chacun d'eux, étoit très-ancien ; Platon reconnoît auſſi que chacun de ces âges commence par un ſiécle d'or, durant lequel toutes les vertus ſont cultivées, la nature eſt dans ſa vigueur & ſa beauté ; & il dit qu'il va toujours en déclinant, & finit par un ſiécle de fer, pendant que la nature affoiblie & corrompue conduit tous les êtres à une fin générale, par des maux phyſiques & moraux qui couvrent la face de la terre de calamités & de crimes. Ce ſyſtême n'eſt guere qu'une fauſſe application du cours de la vie humaine au cours imaginaire des périodes, que les hommes ont

inventé pour mesurer les tems. Il n'a servi qu'à alarmer le genre humain, lorsque son esprit s'est prévenu & troublé à la vue de certains phénomenes & de certaines calamités; il crut alors être à la fin d'un de ces périodes, c'est-à-dire à la fin du monde. Ceci servira à nous expliquer la raison pour laquelle on consultoit les livres des Sibylles à Rome lors des phénomenes frappans; c'est qu'il falloit recourir aux livres prophétiques de la fin des tems, lorsqu'on voyoit les signes qu'on croyoit en être les avant-coureurs.

§. V.

Quel étoit le prince ou le monarque prédit par la Sibylle, & annoncé par Virgile dans son Eclogue à Pollion?

Mais quel est donc ce prince ou ce monarque que Virgile annonce, & dont la promesse est toujours inséparablement unie à ce cyclisme sibyllin? Virgile & tous les poëtes de son tems en font une application continuelle à Auguste; mais ce qui doit être regardé comme un effet de la flatterie, ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore un dogme des Sibylles plus ancien qu'Auguste & que les poëtes qui lui en ont fait l'application. C'est en-

core un fait très-conſtant, que les anciennes Sibylles annonçoient un nouveau roi & un nouvel empire, en même tems qu'elles annonçoient un nouveau monde. C'eſt un de leurs oracles qui ſe trouve clairement conſigné dans pluſieurs ouvrages de Cicéron, qui, comme on ſçait, furent tous compoſés entre l'an 60 & 45 avant l'ere chrétienne.

On voit dans Tite-Live, Salluſte, Suétone & Plutarque, que tous ceux qui jouerent alors un grand rôle dans la république & qui aſpirerent à l'empire, ſe prévalurent de cet oracle, & que leur parti le leur appliquoit. Catilina, Lentulus, Céſar, Auguſte, enfin bien d'autres après lui s'en prévalurent. Les Romains, ces fiers républicains, d'abord étonnés de ce que cet oracle leur annonçoit un roi, dont le nom même leur étoit odieux, dégradés, avilis, fatigués de leurs diviſions, ne furent enſuite que plus diſpoſés à ſe ſoumettre à leurs vainqueurs & à leurs tyrans, à qui ils prodiguerent baſſement des hommages, des titres & même des cultes divins. La folie régnante dans ce ſiécle, fondée ſur l'attente où l'on étoit de l'accompliſſement des livres ſibyllins, fit alors renaître les apothéoſes anciennes, que depuis long-tems on ne connoiſſoit plus

ſur la terre. De-là toutes ces généalogies divines, ces éloges pompeux & ridicules, en un mot ces flatteries idolâtres par leſquelles Rome ſubjuguée s'efforça de cacher ſa honte & de juſtifier ſa baſſeſſe; de-là ce vil enthouſiaſme des poëtes, & cette éloquence ſervile des orateurs, qui contribuerent à encenſer & à corrompre les tyrans, & qui acheverent d'enerver l'eſprit de leurs concitoyens.

Les hiſtoriens modernes n'ont jamais fait aſſez d'attention aux maux que ce dogme ſibyllin accumula ſur Rome; ils n'ont point ſenti combien il eut de part à la révolution qui ſe fit dans les idées des ſujets de cette fiere république, qui, nourris autrefois dans la haine de la royauté, ſe proſternerent à la fin aux pieds des monſtres les plus inhumains. Mais ce n'eſt point ici le lieu de ſuivre les effets de ce dogme; c'eſt ſa ſource qu'il nous importe de connoître, c'eſt ſon caractere qu'il faut démêler. Il ne faut pour cela que nous diſtraire l'eſprit de toutes les applications que les Romains, toujours indécis & incertains, ont cherché à en faire pendant pluſieurs ſiécles; il ne faut juger de ce dogme que par le caractere d'enthouſiaſme & de terreur déja empreint ſur tou-

tes les autres parties de la doctrine des Sibylles anciennes.

Si la fin des périodes, annoncée par les ſignes du ciel, par les tremblemens de terre, par les révolutions, par les crimes des hommes, indiquoit un renouvellement dans l'univers, une nouvelle race, un nouvel âge d'or, enfin, comme dit Virgile, un nouvel ordre de choſes, que pouvoit être ce monarque inſéparablement annoncé par toutes ces prédictions, ſinon le dieu du période futur, Saturne, ou le dieu de la fin des tems, dont on avoit tant de fois prédit le regne heureux, & qui, après avoir détruit le monde & puni les méchans, devoit être le roi, le pere & le rémunérateur des juſtes? Le roi des Sibylles n'eſt que le dieu de la vie future, le même qui, ſuivant la doctrine cachée des myſteres, devoit un jour détrôner le dieu régnant, pour rétablir l'âge d'or ſur les ruines de ſon empire. Enfin ce roi n'eſt que l'Etre ſuprême enviſagé dans ſes opérations de la fin des tems, mais obſcurci & méconnoiſſable par une théologie allégorique, repréſenté par les diverſes nations païennes ſous des emblêmes variés, & perſonnifié ſous le nom d'un roi, d'un héros, d'un conquérant,

tant, que chaque peuple ſe flattoit de voir un jour à ſa tête pour changer la face du monde en ſa faveur.

En corrompant ainſi le dogme de la deſcente du ſouverain juge des hommes, on corrompit auſſi néceſſairement le dogme de la deſtruction du monde & de la vie future. Les païens ne virent plus dans ces dogmes que les deſtructions politiques des villes, des ſociétés & des empires, & l'établiſſement de quelque grande domination, qui abſorberoit toutes les autres. C'eſt parce que ces trois dogmes ſont inſéparables par leur nature, que les erreurs qui réſulterent de l'abus que l'on fit de chacun d'eux, furent auſſi inſéparables, & troublerent le monde de concert & en même tems. D'un autre côté, le véritable eſprit de ces Sibylles ayant tranſpiré auſſi-bien que le ſecret des myſteres, on vit tout à-la-fois des gens qui, prenant ces dogmes dans leur ſens véritable & moral, augmenterent encore le trouble de cet âge, en prédiſant de bonne foi la fin du monde, la deſcente prochaine du ſouverain juge & le regne de la vie future. De-là le chaos énigmatique que préſentent les opinions diverſes dont le monde fut agité dans les deux ſiécles qui ſuivirent l'incendie du capitole.

Les Romains n'ont point été les ſeuls qui aient été les victimes de ces fatales prédictions. Environ quatre cents ans avant Auguſte, Lyſander, pour faire changer le gouvernement de Sparte & ſe faire adjuger la couronne, s'autoriſa d'un oracle de Delphes, tenu fort ſecret, qui annonçoit la naiſſance d'un fils d'Apollon. Mais Sparte, plus heureuſe que ne le fut Rome par la ſuite, vit échouer les deſſeins de l'ambitieux Lyſander.

§. VI.

Uſages de Rome, à la conſultation des écrits des Sibylles.

Il eſt à propos actuellement de conſidérer les uſages que les païens pratiquoient après avoir conſulté les Sibylles; ces uſages nous feront encore connoître l'eſprit de ces fameuſes inſpirées. En général, on remarque que les Romains ſe comportoient comme des gens qui regardoient tous les fléaux du monde phyſique & politique comme des ſignes de la colere des dieux. C'eſt dans cette idée religieuſe que le gouvernement Romain, après avoir conſulté les livres des Sibylles & demandé l'avis des pontifes, ordonnoit des jeûnes, des prieres publiques,

des ſacrifices, des jeux ſolennels, des fêtes extraordinaires, & ſouvent faiſoit immoler des victimes humaines. C'eſt peut être là ce qui fit inſtituer des combats de gladiateurs & des jeux inhumains, dont le ſombre de la ſuperſtition nous expliquera mieux les motifs que la politique féroce des Romains, qui vouloit, dit-on, que l'on accoutumât le citoyen à répandre du ſang. En effet, il y avoit de ces combats dans les calamités publiques qui faiſoient craindre la fin des tems; on les célébroit encore à la fin des périodes. On crut ſans doute que ceux qui périſſoient dans ces ſpectacles ſanglans, devenoient des victimes propres à appaiſer les fautes du peuple. La religion en fit d'abord des ſacrifices, la politique enſuite les convertit en ſpectacles; & le peuple, attaché par ſa curioſité aux uſages de ſes ancêtres, conſerva ſon amour pour leurs inſtitutions cruelles, & ſatisfit ſans remords ſa cruauté, religieuſe dans ſon origine, mais dont le véritable motif fut peu à peu méconnu.

Mais il ne faut pas préciſément regarder les uſages dans leur généralité, examinons-en au moins quelques-uns en détail. Pourquoi, par exemple, les Sibylles ordonnoient-elles quelquefois de célébrer

extraordinairement des ſaturnales ou des jeux ſéculaires? A la bonne heure qu'elles fiſſent inſtituer, comme elles le faiſoient ſouvent, des fêtes toutes nouvelles; mais pourquoi déranger les anciennes, & particuliérement les ſaturnales & les fêtes ſéculaires, qui, par leur nature, n'avoient rapport qu'à la fin & au renouvellement de certains périodes d'année ou de ſiécle? Ne pouvons-nous pas ſoupçonner que le motif de cet uſage avoit été anciennement de préparer les hommes à la fin du monde, toutes les fois que les ſignes du ciel, les calamités, en un mot les déſordres phyſiques & politiques ſembloient le leur annoncer? ou bien vouloit-on par-là chercher à éluder les oracles, en changeant pour ainſi dire de période par la célébration anticipée des fêtes conſacrées pour l'ordinaire à leur renouvellement & à leur dédicace? Une doctrine antique, dont nous avons parlé plus haut, pouvoit conduire à cette derniere idée; les hommes s'étant prévenus que le tems étoit compoſé d'une ſuite de périodes, que chacun de ces périodes commençoit par un âge d'or, & finiſſoit par des miſeres & des calamités; les hommes, dis-je, ont pu penſer, lorſqu'ils ſe trouvoient réduits à quelqu'extrémité, que l'on pou-

voit écarter les maux en laiſſant derriere eux le période malheureux où ils ſe trouvoient, pour entrer tout de ſuite dans un autre dont le commencement étoit toujours un objet d'attente & de deſir. De-là enfin cette célébration extraordinaire, & hors des tems fixés, des fêtes qui n'avoient rapport qu'au renouvellement des choſes.

On pourroit encore appliquer cet eſprit aux inſtitutions des fêtes nouvelles qu'ordonnoient auſſi quelquefois les livres des Sibylles, & dont ils vouloient que l'anniverſaire ſe célébrât à perpétuité. En effet, le principe de tout anniverſaire eſt toujours d'établir un période nouveau, & de mettre à la tête de tous les tems futurs l'objet dont l'anniverſaire fait mémoire.

Voyons encore un autre uſage qui a tant de rapport à cet eſprit, qu'on peut le regarder comme l'explication complette de tous ces uſages. C'étoit une vieille tradition chez les Romains, que pour arrêter le cours des calamités publiques, de quelque nature qu'elles fuſſent, il falloit enfoncer un clou dans la muraille du capitole, & qu'à l'inſtant la colere des dieux s'appaiſoit. Cette triviale cérémonie s'eſt faite pluſieurs fois dans Rome avec

la plus grande ſolennité; c'étoit un antidote contre les malheurs publics, ſans que les Romains eux-mêmes en connuſſent l'eſprit. Pour le connoître, il faut remarquer que chez les anciens peuples d'Italie, & avant l'uſage de l'écriture & des archives, on n'avoit pas d'autre méthode de fixer les tems écoulés, que de mettre, chaque année, un clou dans une muraille du temple de Minerve; c'étoit une chronologie à portée de tout le monde, qui fixoit les années & les périodes.

Selon les Rabbins, les anciens Hébreux ont auſſi été dans l'uſage de marquer les tems par des cloux qu'on enfonçoit dans un rocher, qu'on appeloit à cauſe de cela la *roche des cloux*. Ainſi, l'uſage ou étoient les Romains d'enfoncer des cloux, ne pouvoit avoir d'autre motif que d'indiquer qu'on entroit dans un nouveau période, & qu'on abandonnoit celui où l'on ſe trouvoit, ſoit qu'il fût achevé ou non, pour en recommencer un ſous de meilleurs auſpices. Je ne dis point que les Romains en particulier ont eu ces idées; il y a toute apparence qu'ils avoient cet uſage, comme bien d'autres, ſans en connoître l'eſprit: mais cet uſage conſervé par une tradition toute machinale, n'en indique pas moins qu'il y

avoit eu des tems antérieurs où l'on avoit agi après des principes connus. La fidélité de la chronologie de tels peuples a dû en ſouffrir ; mais, le caractere & la durée attribués aux périodes cycliques n'étant qu'une illuſion, on pouvoit ſe flatter d'échapper aux pronoſtics qu'ils donnoient par une autre illuſion.

Si les Sibylles ordonnoient l'anticipation des fêtes anciennes, & l'inſtitution des ſolennités nouvelles, ſi elles préſidoient à des périodes fictifs & imaginaires, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles préſidaſſent aux périodes réels, tels que ceux du renouvellement des ſiécles ; voilà pourquoi les gardiens des livres ſibyllins préſidoient ſeuls de droit à la célébration des jeux ſéculaires. Pour juger de l'eſprit qui régnoit alors dans ces fêtes, nous n'avons qu'à voir celui qui échauffa Horace dans ſon Poëme ſéculaire. On trouvera qu'il nous explique, de la façon la plus claire, les uſages dont nous avons parlé, & qu'il nous dévoile le fameux ſecret des Sibylles. Ce poëme fut compoſé pour les jeux ſéculaires qu'Auguſte fit célébrer l'an 17 avant l'ere chrétienne. D'abord le poëte y invoque les dieux ; il invite le ſoleil à renaître ; il fait des vœux pour la per-

pétuité de l'empire; il prie les Parques d'accorder des ſiécles heureux; il ſupplie Phébus d'appaiſer ſa colere, Diane de rendre les Romains heureux & vertueux; & déja le poëte voit renaître l'âge d'or (*a*). Il faut remarquer à ce ſujet que l'eſprit de ce ſyſtême des Romains ſur les ſiécles, eſt le même que celui des ſaturnales annuelles, dont l'objet étoit caché pour le peuple.

Une autre ſuite de la conſultation des livres Sibyllins dans les tems critiques, étoit l'élection d'un dictateur, c'eſt-à-dire d'un magiſtrat ſouverain, devant qui tout autre pouvoir fléchiſſoit, & qui étoit pour un tems un vrai monarque abſolu. On éliſoit ce dictateur, non-ſeulement à l'occaſion des guerres extraordinaires ou des ſéditions inteſtines, mais encore lorſqu'on étoit inquiété par des prodiges, ou tourmenté par des calamités naturelles, comme des peſtes, des famines, des ſéchereſſes. Ce dictateur ne s'éliſoit ſouvent que pour s'acquitter de certaines cérémonies ordonnées par les Sibylles; quelquefois il

(a) *Jam fides & pax, & honos pudorque*
Priſcus & neglecta redire virtus
Audet, apparetque beata pleno
Copia cornu. HORAT. Carm. Sæcul.

ne gardoit le rang ſuprême qu'un ſeul jour, & même pendant quelques heures; & il ſe défaiſoit le ſoir de la pourpre qu'il avoit priſe le matin.

Comment expliquer cet uſage, & quel motif pouvons-nous lui donner? Les Romains croyoient-ils que la divinité ſeroit plus honorée par le culte que lui rendroit un magiſtrat extraordinaire & ſouverain, que par celui que pouvoit lui rendre un conſul ou un autre magiſtrat? Les pontifes & les ſénateurs n'étoient-ils pas d'un ordre aſſez relevé pour remplir ces fonctions? Oui ſans doute; rien n'empêchoit de ſe ſervir de leur miniſtere, ſinon l'étiquette, dont les livres des Sibylles étoient le répertoire. Lorſque ce code fatal fut révélé, les eſprits échauffés publierent, d'après les Sibylles, que Rome ne pouvoit être ſauvée que par un roi, qui ſeul pouvoit la rendre victorieuſe. C'étoit cette même doctrine qui faiſoit un dictateur, parce qu'elle exiſtoit long-tems avant l'incendie du capitole. On éliſoit donc réellement un roi, mais il n'étoit que paſſager, & l'on éludoit encore par-là les oracles des Sibylles, dont le peuple alors n'avoit aucune connoiſſance. On lui montroit la repréſentation du roi de la vie fu-

ture, & on le lui ôtoit auſſi-tôt : il en étoit de ce dictateur, comme du clou ſacré ; il repréſentoit le roi fictif d'un période imaginaire.

Ce que nous diſons ici du dictateur inſtallé par les livres des Sibylles dans tous les tems critiques, nous le dirons auſſi de toutes les divinités nouvelles, que ces livres, dans de pareilles circonſtances, envoyoient ſouvent chercher à grands frais & avec appareil, pour les inſtaller dans quelque nouveau temple de Rome. Eſculape & Cybele, que les anciens ſibyllins ont appelés à Rome, jouerent alors le même rôle qu'on faiſoit jouer au dictateur : ſi celui-ci repréſentoit le roi, l'autre repréſentoit le dieu du période futur ; & tous les deux enſemble n'étoient produits que par le dogme du dieu monarque de l'âge d'or, qu'on eſpéroit.

On peut en dire autant des cultes renouvelés par l'ordre des Sibylles pour certaines divinités, tels que ceux de Cérès & de Vénus. Il en étoit de même des *lectiſternes*, ſi ſouvent ordonnés par les oracles des Sibyl'es, qui déſignoient viſiblement l'attente où l'on étoit de la deſcente des dieux. Souvent, en conſé-

quence des mêmes ordres, on alloit chercher de l'eau à la mer pour la verſer dans les temples.

Tel étoit donc l'eſprit de tous ces uſages ; ils ne peuvent être plus analogues entr'eux & avec la doctrine prophétique des Sibylles. Chaque fois que l'on étoit menacé de quelque fléau, ou tourmenté par quelque préſage, on croyoit qu'en renouvelant le période, le gouvernement & même la religion, on renouveloit auſſi l'état de la nature ; ſyſtême auſſi extravagant que dangereux, & qui ne tiroit ſa ſource que de cet eſprit de frayeur & d'égarement qui régna toujours dans la religion païenne. C'eſt là ce qui fait dire à Cicéron, au ſujet de ces dogmes, « qu'ils étoient plus propres » à renverſer la religion, qu'à l'établir & à » la conſolider. » *Valeant ad deponendas potiùs quàm ad ſuſcipiendas religiones.* Lib. 2 de Divinat. C'eſt ce qu'a remarqué auſſi un ſçavant qui a compoſé une excellente diſſertation ſur les Sibylles, qui commence par une réflexion qui ſera la clôture de la nôtre. « Dans tous les ſiécles » & dans tous les pays, les hommes ont » été également avides de connoître l'a- » venir ; & cette curioſité doit être re-

» gardée comme le principe de preſque » toutes les pratiques ſuperſtitieuſes qui » ont défiguré la religion primitive chez » tous les peuples. * » Ajoutons à cette réflexion, auſſi vraie que lumineuſe pour l'hiſtoire, celle qu'a faite M. Mallet, qui nous a fait connoître les Sibylles du Nord, dont le ton reſſemble en tout à celui des prophéteſſes de Rome & de Grece. Cet eſprit mélancolique & ces dogmes funebres qui avoient toujours pour objet un avenir fâcheux, vient, ſelon cet auteur, originairement des déſordes auxquels le monde a été expoſé. Ces deux réflexions ſont en effet analogues, & ne doivent pas ſe ſéparer : ſi les hommes ont été inquiets, ce n'eſt point par un pur eſprit de curioſité ; s'ils ont été ſuperſtitieux, ils ne l'ont point été ſans cauſe ; s'ils ont eu des terreurs paniques, c'eſt qu'ils ont eu antérieurement des terreurs légitimes & fondées ; s'ils ont craint d'être malheureux, c'eſt qu'ils l'ont été autrefois : enfin ce n'eſt que dans le ſouvenir des malheurs du monde, qu'il faut chercher le principe de cet eſprit de

* Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tome 23, page 187.

frayeur qu'il eſt impoſſible de méconnoître chez les peuples de l'antiquité, quoique, juſqu'à préſent, on les ait à peine ſoupçonnés d'avoir eu ces diſpoſitions.

C'eſt d'après ces principes qu'il faut expliquer tout ce que l'antiquité nous offre d'énigmatique. Les malheurs du monde ont été aſſez grands & aſſez généraux pour laiſſer une impreſſion profonde, & pour devenir la matiere d'une tradition continue, qui n'a jamais dû ſe perdre entiérement. Avant les Sibylles, il y avoit eu des ouvrages d'Orphée, de Muſée, de Bacis, fils d'Orphée, qui n'étoient que des livres prophétiques. Avant ceux-ci, il y en avoit eu d'autres ſans doute, qui pouvoient avoir une origine plus antique & remonter juſqu'aux premiers tems, & qu'une ſucceſſion d'eſprits lugubres & enthouſiaſtes a tranſmis de ſiécle en ſiécle.

§. VII.

Etymologie du nom des Sibylles.

Après avoir développé la doctrine prophétique des Sibylles, nous croyons pouvoir haſarder l'étymologie de leur nom. Nous le tirerons de la langue Phénicienne, fondé ſur ce que Pauſanias le fait venir

d'Afrique, & ſur ce que cette langue Phénicienne a été long-tems en regne dans cette partie du monde. Nous penſons donc que le mot *ſibylle* eſt le même que *ſiba-el* ou *ſub-eliun*, & qu'il ſignifie *retour de Dieu*, *période divin*, *révolution divine*, c'eſt-à-dire la grande année, ou, comme on diſoit en Egypte, l'année *éliaque*, ce qui ſignifie encore la même choſe qu'*année de Dieu*. Ce n'eſt pas que nous croyons que le période qui a fait l'objet des prédictions des Sibylles, fût le période Egyptien de 1460 ans, mais un période général quelconque, pourvu qu'on le conçoive apocalyptique : dans ce cas, les Sibylles n'ont point été des femmes, mais un nom de période, ou plutôt quelque titre de livre prophétique que l'on aura par la ſuite perſonnifié, en donnant le nom de la doctrine à ceux ou à celles qui l'auront prêchée. Pauſanias parle d'une Sibylle de Phénicie, qu'il appelle *Saba*. Hide penſe que *ſibylle* eſt un nom générique qu'on donnoit anciennement à toutes les prophéteſſes. Selon nous, la ſibylle n'eſt qu'un période perſonnifié, & c'eſt le période de mille ans ; auſſi Ovide lui donne-t-il mille ans de vie ; & il n'eſt pas étonnant de voir dans Virgile & dans Horace, que la Sibylle eſt chargée de

conduire les héros aux enfers, & de les ramener. La fable qui fait deſcendre aux enfers, & en revenir enſuite, Bacchus, Orphée, Hercule, Théſée, Ulyſſe, Enée, ſemble indiquer que ces perſonnages étoient des *régénérés*, ſuivant le ſyſtême Romain, ou des reſſuſcités. En effet, Bacchus n'étoit que l'Oſiris Egyptien régénéré; les autres héros paſſoient tous pour des fils de dieux ou de déeſſes.

LIVRE CINQUIEME.

L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Maniere d'écrire & d'étudier l'Hiſtoire.

§. I. *Devoirs d'un hiſtorien.*

* TOus ceux qui ſçavent les lois de l'hiſtoire, tombent d'accord qu'un écrivain qui veut remplir fidellement ſes devoirs, doit ſe dépouiller de l'eſprit de flatterie & de l'eſprit de médiſance, & ſe mettre, autant qu'il eſt poſſible, dans l'état d'un ſtoïcien qui n'eſt agité d'aucune paſſion : inſenſible à tout le reſte, il ne doit être attentif qu'aux intérêts de la vérité, & ſacrifier à cela le reſſentiment d'une injure, le ſouvenir d'un bienfait, l'amour même de la patrie. Il doit oublier qu'il eſt d'un certain pays, qu'il a été élevé dans une certaine commu-

* Analyſe de Bayle.

nion, qu'il eſt redevable de ſa fortune à tels & à tels : il doit méconnoître juſqu'à ſes parens & à ſes amis. Un hiſtorien, en tant que tel, eſt comme Melchiſedech, ſans pere, ſans mere, ſans généalogie. Si on lui demande : *D'où êtes-vous ?* Il faut qu'il réponde : *Je ne ſuis ni Allemand, ni François, ni Anglois, ni Eſpagnol, &c ; je ſuis citoyen du monde. Je ne ſers ni l'empereur, ni le roi de France ; mais je ſuis au ſervice de la Vérité : c'eſt ma ſeule reine ; je n'ai prêté qu'à elle le ſerment d'obéiſſance, je ſuis ſon chevalier ; j'ai fait vœu de la défendre envers tous & contre tous, & je porte pour collier de l'ordre le même ornement que le chef de la juſtice & du ſacerdoce des Egyptiens* (a).

§. II.

Inconvéniens de l'étude de l'hiſtoire.

* L'étude de l'hiſtoire a ſes dangers & ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices

---

(*a*) *Note de l'Auteur.* Le chef de la juſtice, en Egypte, portoit ſur la poitrine, au rapport d'Elien, l'image de la vérité, ornée de pierreries.

* *J. J. Rouſſeau.*

de l'hiſtoire, eſt qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés, que par les bons. Comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions & les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déja ſur ſon déclin : toutes nos hiſtoires commencent où elles doivent finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent ; ce qui nous manque, eſt celle des peuples qui ſe multiplient. Ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux ; & en effet, nous voyons même de nos jours que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſçavons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'hiſtoire, ainſi que la philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'hiſtoire, ne ſoient la pein-

ture exacte des mêmes faits, tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'hiſtorien ; ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſçait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces differentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'hiſtorien ne vous dira la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance, que s'il eût été par-tout ? Or, que me font les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue ? & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont

j'ignore la vraie cauſe? L'hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer, l'art de choiſir, entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre, ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece? L'auteur choiſit un événement connu; puis, l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions, pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & nos hiſtoires, ſi ce n'eſt que le romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidellement rapportés; car, après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raiſon, ſi les portraits

ſont bien rendus d'après nature ; mais, ſi la plûpart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ?

§. III.

Portraits de quelques écrivains anciens & modernes.

Je laiſſe à part l'hiſtoire moderne, non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien : témoins Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſçavoit peindre ſans faire de portraits. Généralement, les anciens en font moins, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens ; encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire, & il ne faut pas prendre d'abord les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni

Salluſte, ni Tacite; celui-ci eſt le livre des vieillards, les jeunes-gens ne ſont pas faits pour l'entendre. Il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant que d'en vouloir ſonder les profondeurs; il faut ſçavoir bien lire dans les faits, avant que de lire dans les maximes. Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger, mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juges nous-mêmes : il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du lecteur; loin de s'interpoſer entre les événemens & les lecteurs, il ſe dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits, que la choſe du monde la moins inſtructive, ſçavoir des combats : la Retraite des dix mille & les Commentaires de Céſar ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut.

Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit peut-être le meilleur des hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégénéroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeu-

neſſe, qu'à le former; il faut du diſcernement pour le lire. A l'égard de Tite-Live, il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que des faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. La guerre ne fait, le plus ſouvent, que manifeſter des événemens déja déterminés par des cauſes morales, que les hiſtoriens ſçavent rarement voir. Ajoutez que l'hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſa famille, au milieu de ſes amis; elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux l'étude des vies particulieres, pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'hiſtorien le pourſuit par-

tout, il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur ; & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant plus qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me ſont plus propres : voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples, eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchants de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

§. IV.

L'Hiſtoire ancienne, excellent modele pour les écrivains.

C'eſt encore aux anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les

les raiſons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques, étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leur vie privée, que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſevere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; &, comme on ne peut montrer les hommes que repréſentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes; & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. Avec un mot plaiſant, Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agéſilas, à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi. Céſar, traverſant un pauvre village, & cauſant avec ſes amis, décele, ſans y penſer, le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être égal

à Pompée. Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie. Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom. Philopémen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre : la phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions ; c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées ; & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiécle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer. Mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer, qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un ſeul, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit ſçu. Un jour d'été, qu'il faiſoit fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veſte blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre de ſon anti-chambre. Un de ſes gens ſur-

vient, &, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier : il s'approche doucement par-derriere, &, d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant ; le valet voit, en frémiſſant, le viſage de ſon maître ; il ſe jette à genoux tout éperdu : *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.* --- *Et quand c'eût été George,* s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Hiſtoriens, voilà donc ce que vous n'oſez dire ? mais vous nous rendez mépriſables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il eſt queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt ce même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Je vois, à la maniere dont on fait lire l'hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les per-

ſonnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorſqu'ils rentrent en eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a de certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

§. V.

Réflexion ſur l'hiſtoire particuliere de chaque pays.

Ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays, ne diſent pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute eſpece, en un mot, le plus d'inſtructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens; cela n'eſt pas vrai: ouvrez leur hiſtoire, & faites-les taire. Ils vous diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez leur pourquoi? Cela n'eſt pas

vrai ; donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin ils diront que les hommes, dans tous les tems, ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas vrai non plus ; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens ; & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément, ſi la poſtérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

Les anciens hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux ; mais nous ne ſçavons tirer aucun parti vrai de l'hiſtoire. La critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile.

§. VI.

Doutes ſur quelques points de l'hiſtoire des premiers âges.

* Je fais gloire d'avoir les mêmes opi-

* L'Evangile du jour.

nions que l'auteur de l'*Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs des Nations, & ſur l'Hiſtoire générale*. Je ne veux ni un pyrrhoniſme outré, ni une crédulité ridicule. Il prétend que les faits principaux peuvent être vrais & les détails très-faux. Il peut y avoir eu un prince Egyptien, nommé *Séſoſtris* par les Grecs, qui ont changé tous les noms d'Egypte & de l'Aſie, comme les Italiens donnent le nom de Londra à London, que nous appelons Londres, & celui de Luigi aux rois de France nommés Louis. Mais s'il y eut un Séſoſtris, il n'eſt pas abſolument ſûr que ſon pere deſtina tous les enfans Egyptiens qui naquirent le même mois que ſon fils, a être un jour avec lui les conquérans du monde : on pourroit même douter qu'il ait fait courir chaque matin cinq ou ſix lieues à ces enfans avant de leur donner à déjeûner.

L'enfance de Cyrus expoſée, les oracles rendus à Créſus, l'aventure des oreilles du mage Smerdis, le cheval de Darius qui créa ſon maître roi, & tous ces embelliſſemens de l'hiſtoire, pourroient être conteſtés par des gens qui en croiroient plus leur raiſon que les livres.

Il a oſé dire, & même prouvé que les monumens anciens, les fêtes, les com-

mémorations les plus ſolennelles, ne conſtatent pas toujours la vérité des prétendus événemens tranſmis de ſiécle en ſiécle à la crédulité humaine par les ſolennités.

Il fait voir que ſi des ſtatues, des temples, des cérémonies annuelles, des jeux, des myſteres inſtitués, étoient une preuve, il s'enſuivroit évidemment que Caſtor & Pollux combattirent en effet pour les Romains, que Jupiter les arrêta dans leur fuite; il s'enſuivroit que les faſtes d'Ovide ſont des témoignages irréfragables de tous les miracles de l'ancienne Rome, & que tous les temples de la Grece étoient des archives de la vérité.

Nous ſommes dans un ſiécle ou l'on a détruit preſque toutes les erreurs de phyſique. Il n'eſt plus permis de parler de l'empyrée, ni des cieux cryſtallins, ni de la ſphere de feu dans le cercle de la lune. Pourquoi ſera-t il permis à Rollin, d'ailleurs ſi eſtimable, de nous bercer de tous les contes d'Hérodote, & de nous donner pour une hiſtoire véridique un conte donné par Xénophon pour un conte; de nous redire, de nous répéter la fabuleuſe enfance de Cyrus & ſes petits tours d'adreſſe, & la grace avec la-

quelle *il ſervoit à boire à ſon papa Aſtiage*, qui n'a jamais exiſté.

§. VII.

Difficulté d'avoir l'hiſtoire véritable des commencemens d'une nation.

* Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver; parce qu'ils ont eu peu de beſoins, peu de lois, peu d'événemens; qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard. On commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis, dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'eſt

---

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

qu'au bout de bien des années qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette premiere hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtieme olympiade, plus de mille ans après la premiere époque, rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du tems de la deuxieme guerre de Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant Grégoire de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errants & voleurs qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des Thucydide & des Xénophon ? Peuvent-ils ſçavoir quelque choſe de bien précis, de bien ſûr & de bien chronologique ſur leurs ancêtres? Ces réflexions générales ne ſont point faites pour être appliqués à l'hiſtoire du

peuple de Dieu, la plus ancienne, la plus authentique & la plus inconteſtablement vraie. Les auteurs ſacrés, en écrivant ſous la dictée du ciel & du Dieu de vérité, n'ont pu écrire que des vérités & des oracles. Mais cette aſſiſtance du ciel, dont ils ont eu beſoin pour ne point ſe tromper, ſur-tout en faiſant l'hiſtoire des premiers âges, eſt une preuve nouvelle qui dépoſe contre la certitude qui ne peut ſe rencontrer dans des auteurs profanes, livrés à leurs propres lumieres, & ſouvent réduits à être les échos d'une tradition populaire, & conſéquemment très-altérée. L'hiſtoire Romaine fournit mille preuves frappantes de l'exactitude de ces réflexions.

§. VIII.

Preuves tirées des annales Romaines.

Les hiſtoriens nous racontent que le dieu Mars eut deux enfans d'une Veſtale, dans un ſiécle où l'Italie n'avoit point de Veſtales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer : que Caſtor & Pollux combattirent pour les Romains; que Curtius ſe jeta dans un gouffre, & que le gouffre ſe referma auſſitôt. Pluſieurs ſçavans hommes ont déja révoqué en doute l'aventure des oies qui ſau-

verent Rome, & celle de Camille qui détruisit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup à la vérité dans Tite-Live; mais Polybe, plus ancien que Tite-Live & plus homme d'état, dit positivement le contraire. Il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénetes, se hâterent de partir de Rome, chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains qu'ils avoient dépouillés, & qu'ils ne craignoient plus.

§. IX.

Doutes sur l'histoire de Régulus.

Ajoutera-t-on foi du premier coup à ce qu'on raconte du supplice de Régulus, qu'on fait enfermer dans un tonneau armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Mais comment ce Polybe, presque contemporain, Polybe, qui étoit sur les lieux & qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, a-t-il passé sous silence un fait aussi frappant & aussi extraordinaire? D'ailleurs comment ce peuple, quelque féroce & quelqu'animé qu'on le suppose, auroit-il osé violer d'une maniere aussi barbare le droit des gens avec Régulus, dans le tems que

les Romains avoient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auroient pu se venger aussi cruellement? Enfin Diodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de Régulus ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'auroit-il pas permis une juste vengeance aux fils de Régulus, si leur pere avoit été indignement massacré à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours, Horace la chanta, & on n'en douta plus.

CHAPITRE II.

DES EGYPTIENS.

§. I. *Qualité du terroir en Egypte.*

* LEs inondations du Nil durent pendant long-tems écarter tous les colons d'une terre ſubmergée pluſieurs fois l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, durent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'autres fleuves qui ſe débordent auſſi preſque chaque année à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre. Obſervons ſur-tout que la peſte regne une fois en dix ans en Egypte : elle devoit être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutoient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très-foible pendant bien des années. Les

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

Troglodites, nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les rehauſſer de vingt-quatre pieds au-deſſus du terrain. C'eſt-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thebes aux cents portes, & de ſonger à conſtruire des pyramides.

§. II.

Elle fut conquiſe toutes les fois qu'elle fut attaquée.

Il paroît, par les monumens de l'hiſtoire les plus authentiques, que les Egyptiens furent rarement un peuple redoutable & craint de ſes voiſins. Preſque jamais ennemi n'a tenté la conquête de leur pays ſans réuſſir. Les Scythes commencerent : après eux vint Nabuchodonoſor, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance. Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans. Révoltée ſous Cambyſe, il ne fallut qu'une campagne pour la ſoumettre ; & ce Cambyſe eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu Apis en leur préſence. Ochus réduiſit l'Egypte en province de ſon royaume. Alexandre, Céſar, Auguſ-

te, le calife Omar, conquirent l'Egypte avec la même facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, ſous le nom de Mamelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du tems des Croiſades. Enfin Sélim ſe rendit maître de l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étoient préſentés; & ſi ces peuples ont paru montrer plus de courage & de réſolution dans le tems des Croiſades, c'eſt qu'alors ils étoient gouvernés par la milice des Mamelucs de Colchos.

§. III.

Origine des ſignes repréſentatifs entre les hommes; & de l'alphabet.

Les hyérogliphes, les caracteres alphabétiques des Egyptiens, que le tems a épargnés, & que nous voyons encore gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples. Avant que les hommes euſſent inventé les hyérogliphes, ils avoient indubitablement des ſignes repréſentatifs. Car en effet qu'ont pu faire les premiers hommes, ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes : ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur le mur

avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait de ſagacité. On peignit donc d'abord groſſiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivoient ; ils n'avoient pas pouſſé l'art plus loin. Telle étoit la méthode de tous les premiers peuples policés : avec le tems, on inventa les figures ſymboliques : deux mains entrelacées ſignifierent la paix, des fleches repréſenterent la guerre, un œil ſignifia la divinité, un ſceptre marqua la royauté, & des lignes qui joignoient ces figures exprimerent des phraſes courtes. Les Chinois inventerent enfin des caracteres pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel, en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui peut ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts, je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiécles pour y arriver.

Les Egyptiens garderent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles.

C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne ſont pas ceux du zodiaque que nous connoiſſons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, ſous la forme d'un petit ſerpent ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes. C'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit, deſſinés dans Kirker, d'après des monumens conſervés à Rome.

§. IV.

Des monumens d'Egypte.

Quand les Egyptiens eurent fertiliſé leur ſol par les ſaignées du fleuve, après les tems où les villages commencerent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencerent à être en honneur; alors il ſe trouva des ſouverains qui employerent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrieres de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes

maſſives de grandes pierres plates, ſans goût & ſans proportions. Ils connurent le grand, mais jamais le beau. Ils enſeignerent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie. Il eſt triſte que dans la guerre de Céſar la moitié de la fameuſe bibliotheque des Ptolémées ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand Omar ſubjugua l'Egypte; on eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été long-tems en paix, pour que leurs princes euſſent le tems & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plûpart ſubſiſtent encore. Les pyramides coûterent bien des années & bien des dépenſes. Il fallut qu'une nombreuſe partie de la nation, avec des eſclaves étrangers, fût long-tems employée à ces ouvrages immenſes. La vanité y avoit quelque part ſans doute. C'étoit, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élveroit la plus belle pyramide à ſon pere ou à lui-même, la ſervitude procura la main d'œuvre: &, quant à la ſuperſtition, on ſçait que ces

pyramides étoient des tombeaux bâtis d'après l'opinion qu'au bout de mille ans l'ame rentroit dans ſon corps : on vouloit que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption, c'eſt pourquoi on l'embaumoit avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; &, pour le dérober aux accidens, on l'enfermoit dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands, ſe dreſſoient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du tems. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines : nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille ans ; des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiécles, paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Egyptiens, & chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixieme livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſteres d'Iſis, & de Cérès Eleuſine.

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno,
Scilicèt ut memores ſupera & convexa reviſant (a).

(*a*) « Lorſque le tems enfin a achevé d'effacer toutes

La même doctrine, pardonnable dans des païens, s'introduiſit chez quelques Chrétiens, inexcuſables certainement, aprés les lumieres que donne l'Evangile; c'eſt ce qu'on appela la ſecte des Millénaires. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit les pyramides: je ne répéterai point ce qu'on a dit tant de fois ſur leur architecture & leurs dimenſions; je n'examine ici que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

§. V.

Principe de la ſuperſtition des Egyptiens.

* Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le plus ſuperſtitieux? L'Egypte étoit un pays d'enchantemens; l'imagination y étoit perpétuellement battue par les grandes machines du merveilleux; ce n'étoit par-tout que des perſpectives d'effroi & d'admiration. Le prince étoit un objet d'étonnement & de terreur: ſem-

---

» les ſouillures de ces ames, & qu'elles ont recouvré la » pureté de leur céleſte origine & la ſimplicité de leur » eſſence, un Dieu, au bout de mille ans, les conduit » ſur les bords du fleuve d'oubli, afin de les rappeler à » la vie, & de les unir, ſuivant leurs deſirs, à de nou- » veaux corps. » *Traduction de l'Abbé des Fontaines.*

* De l'Eſprit, ... Morceau cité de l'abbé Cartaut.

blable au foudre qui, reculé dans la profondeur des nuages, ſemble y tonner avec plus de grandeur & de majeſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes & de ſon palais que le monarque dictoit ſes volontés. Les rois ne ſe montroient que dans l'appareil effrayant & formidable d'une puiſſance relevée en eux d'une origine céleſte. La mort des rois étoit une apothéoſe; la terre étoit affaiſſée ſous le poids de leurs mauſolées. Dieux puiſſans, l'Egypte étoit par eux couverte de ſuperbes obéliſques chargés d'inſcriptions merveilleuſes, & de pyramides énormes dont le ſommet ſe perdoit dans les airs: dieux bienfaiſans, ils avoient creuſé ces lacs qui raſſuroient orgueilleuſement l'Egypte contre les inattentions de la nature.

Plus redoutables que le trône & ſes monarques, les temples & leurs pontifes en impoſoient encore plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de ces temples étoit le coloſſe de Sérapis: nul mortel n'oſoit en approcher. C'étoit à la durée de ce coloſſe qu'étoit attachée celle du monde; quiconque eût briſé ce taliſman, eût replongé l'univers dans ſon premier chaos. Nulles bornes à la crédulité; tout, dans l'Egypte, étoit énigme, merveille, myſtere. Tous les temples rendoient des

oracles, tous les antres vomiſſoient d'horribles hurlemens : par-tout on voyoit des trépieds tremblans, des Pythies en fureur, des victimes, des prêtres, des magiciens, qui, revêtus du pouvoir des dieux, étoient chargés de leur vengeance.

Les philoſophes, armés contre la ſuperſtition, s'éleverent contre elle ; mais bientôt, engagés dans le labyrinthe d'une métaphyſique trop abſtraite, la diſpute les y diviſe d'opinions. L'intérêt & le fanatiſme en profitent ; ils fécondent le chaos de leurs ſyſtêmes différens ; il en ſort les pompeux myſteres d'Iſis, d'Oſiris & d'Horus. Couverte alors des ténebres myſtérieuſes & ſublimes de la théologie & de la religion, l'impoſture fut méconnue : ſi quelques Egyptiens l'apperçurent à la lueur incertaine du doute, la vengeance, toujours ſuſpendue ſur la tête des indiſcrets, ferma leurs yeux à la lumiere, & leur bouche à la vérité. Les Rois même, qui, pour ſe mettre à l'abri de toute inſulte, avoient d'abord, de concert avec les prêtres, évoqué autour du trône la terreur, la ſuperſtition, & les fantômes de leur ſuite ; les rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés. Bientôt ils confierent aux temples le dépôt ſacré des jeunes princes : fatale époque de la ty-

rannie des prêtres Egyptiens ! Nul obſtacle alors qu'on pût oppoſer à leur puiſſance. Les ſouverains furent ceints, dès l'enfance, du bandeau de l'opinion : de libres & d'indépendans qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient dans ces prêtres que des fourbes & des enthouſiaſtes ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les victimes. Imitateurs des rois, les peuples ſuivirent leur exemple, & toute l'Egypte ſe proſterna aux pieds du pontife & de l'autel de la ſuperſtition.

§. VI.

Ce peuple adoroit-il réellement des oignons, des bœufs, &c ?

* Nous n'admettrons nul doute ſur l'hiſtoire du peuple de Dieu ; tout y eſt myſtere & prophétie. parce que ce peuple eſt le précurſeur des Chrétiens.

Comme l'hiſtoire des Egyptiens n'eſt pas celle de Dieu, il eſt permis de s'en moquer. On l'a déja fait avec ſuccès ſur ſes dix-huit mille villes, & ſur Thebes aux cent portes, par leſquelles ſortoit un million de ſoldats, ce qui ſuppoſoit cent millions d'habitans dans la ville, tandis

* L'Evangile du jour.

que l'Egypte entiere ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Preſque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte, a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aîle du phénix qui venoit ſe brûler, tous les cinq cents ans, dans le temple d'Hiéropolis, pour y renaître.

Les Egyptiens adoroient-ils en effet des bœufs, des boucs, des crocodiles, des ſinges, des chats, & juſqu'à des oignons? ... De quoi ſe ſeroient-ils nourris, s'ils avoient adoré tous les bœufs & tous les oignons? L'auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale & ſur les Mœurs des Nations*, a dénoué le nœud de cette difficulté, en diſant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon conſacré & un oignon ordinaire. Le bœuf Apis étoit conſacré; mais les autres bœufs étoient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avoit conſacré un chat, pour remercier les dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des ſouris. Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens égorgerent, de ſon tems, un Romain qui avoit eu le malheur de tuer un chat par mégarde: il eſt très-vraiſemblable que c'étoit le chat conſacré. Je ne voudrois

voudrois pas tuer une cigogne en Hollande : on y eſt perſuadé qu'elles portent bonheur aux maiſons ſur le toit deſquelles elles ſe perchent. Un Hollandois de mauvaiſe humeur me feroit payer cher ſa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voiſin du Nil, il y avoit un crocodile ſacré : c'étoit pour obtenir des dieux que les crocodiles mangeaſſent moins de petits enfans. Origene, qui vivoit dans Alexandrie, & qui devoit être bien inſtruit de la religion du pays, s'exprime ainſi dans ſa réponſe à Celſe, au Livre III : *Nous n'imitons point les Egyptiens dans le culte d'Iſis & d'Oſiris ; nous n'y joignons point Minerve, comme ceux du nome de Saïs.* Il dit dans un autre endroit : *Amnon ne ſouffre pas que les habitans de la ville d'Apis, vers la Lybie, mangent des vaches.* Il eſt clair, par ces paſſages, qu'on adoroit Iſis & Oſiris. Il dit encore : *Il n'y auroit rien de mauvais à s'abſtenir des animaux utiles aux hommes : mais épargner un crocodile, l'eſtimer conſacré à je ne ſçais quelle divinité, n'eſt-ce pas une extrême folie ?*

Il eſt évident, par tous ces paſſages, que les prêtres d'Egypte adoroient des

dieux, & non pas des bêtes. Ce n'eſt pas que les manœuvres & les blanchiſſeuſes ne puſſent très-bien prendre pour une divinité la bête conſacrée : il ſe peut que des dévotes même aient été encouragées dans leur zele par quelques théologiens ignorans d'Egypte, & qu'il y ait eu des héréſies.

Voici ce qu'en dit l'auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* : « Les prêtres d'E-» gypte nourriſſoient un bœuf ſacré, un » chien ſacré, un crocodile ſacré ! Oui ; » & les Romains eurent auſſi des oies » ſacrées. Ils eurent des dieux de toute » eſpece ; on voyoit parmi leurs péna-» tes, le dieu de la chaiſe percée, *deum* » *Stercutium*, & le dieu Pet, *deum Crepi-*» *tum*. Mais en reconnoiſſoient-ils moins » le *deum optimum*, *maximum*, le maî-» tre des dieux & des hommes ? Quel » eſt le pays qui n'ait pas eu une foule » de ſuperſtitieux, & un petit nombre de » ſages ?

» Ce qu'on doit ſur-tout remarquer de » l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt » qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſ-» tantes, comme elles n'ont jamais eu de » lois toujours uniformes, malgré l'atta-» chement que les hommes ont à leurs

» anciens uſages. Il n'y a d'immuable que
» les vérités du Ciel, & la géométrie; tout
» le reſte eſt une variation continuelle.

» Les ſçavans diſputent & diſputeront.
» L'un aſſure que les anciens peuples ont
» tous été idolâtres; l'autre le nie. L'un
» dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu ſans
» ſimulacre; l'autre, qu'ils ont révéré plu-
» ſieurs dieux dans pluſieurs ſimulacres.
» Ils ont tous raiſon; il n'y a qu'à diſtin-
» guer les tems & les hommes, qui ont
» changé : rien ne fut jamais d'accord.
» Quand les Ptolomées & les principaux
» prêtres ſe moquoient du bœuf Apis,
» le peuple tomboit à genoux devant lui.

» Juvénal a dit que les Egyptiens ado-
» roient des oignons; mais aucun hiſto-
» rien ne l'avoit dit. Il y a bien de la dif-
» férence entre un oignon ſacré & un
» oignon dieu : on n'adore pas tout ce
» qu'on place, tout ce que l'on conſacre
» ſur un autel. »

§. VII.

L'Egypte reconnoiſſoit un Etre ſuprême.

* Malgré toutes les ſuperſtitions dont étoit mêlé le culte Egyptien, ce peu-

* La philoſophie de l'Hiſtoire.

ple reconnut-il un dieu ſuprême ? On croit pouvoir l'affirmer, & on ſe fonde ſur l'ancienne inſcription de la ſtatue d'Iſis, JE SUIS CE QUI EST; & cette autre, JE SUIS TOUT CE QUI A ÉTÉ ET QUI SERA; NUL MORTEL NE POURRA LEVER MON VOILE. On peut encore apporter en témoignage le globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentoit l'unité de la nature divine, ſous le nom de *Knef*. Le nom même le plus ſacré parmi les Egyptiens, étoit celui dont ſe ſervoient les Hébreux, *Y ha ho;* ou, comme d'autres l'ont prononcé, *I ha hou*, qui ſignifie *le Dieu éternel*. Les Arabes n'en ont retenu que la ſyllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui ne l'emploient que dans leurs prieres. Diſons ici, en paſſant, que quand l'ambaſſadeur Turc, Saïd Effendi, vit repréſenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie burleſque dans laquelle on le fait Turc; quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Je ne m'arrêterai point à examiner les fameux myſteres d'Iſis & de Cérès, ſi fameux en Egypte; je me contente de

transcrire la priere qui fut récitée sur Lucius, lorsqu'il se fit initier : elle est rapportée par Apulée, & elle doit être l'ancienne priere. « Les puissances célestes te » servent, les enfers te sont soumis, l'u- » nivers tourne sous ta main, tes pieds » foulent le Tartare, les astres répondent » à ta voix, les saisons reviennent à tes » ordres, les élémens t'obéissent, &c. »

CHAPITRE III.

DES GRECS.

§. I. *Révolutions physiques arrivées en Grece.*

*LA Grece est un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la Grande Bretagne. Tout atteste, dans cette contrée, les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui la bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de

* La Philosophie de l'Histoire.

l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſene, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont les témoignages viſibles d'une ancienne inondation; & les déluges d'Ogygès & de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique; c'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions le replongerent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étoient floriſſantes.

§. II.

Civiliſation de l'Attique, & progrès des arts en Grece.

Les Athéniens, qui étoient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premieres inſtitutions. Cela paroît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étoient pas navigateurs. Mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageoient chez toutes les nations, aient amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui eſt bien sûr,

c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur porterent leur premier alphabet, qui ne conſiſtoit alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes. Les Phéniciens y ajouterent depuis huit autres lettres, que les Grecs adopterent encore. Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premieres connoiſſances. Il paroît encore bien probable que ces Phéniciens exploiterent les mines d'argent qui étoient dans l'Attique, comme ils travaillerent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui depuis inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il étoit au tems d'Ogygès, paroît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples : ils avoient dans leur nature je ne ſçais quoi de plus fin & de plus délié. Leur langage en eſt un témoignage ; car, avant même qu'ils ſçuſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces & de voyelles, qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu. Les Grecs, en s'étendant ſur les côtes de

l'Asie Mineure, y amenerent l'harmonie. La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la maniere de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs ; les derniers venus l'emporterent en tout sur leurs maîtres. L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs ; l'ancienne Balbeck, en Syrie, l'ancienne Palmire, en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appelerent des artistes de la Grece. On ne vit que des restes de barbarie dans les ruines de Persépolis, bâtie par les Perses ; & les monumens de Balbeck & de Palmire sont encore, sous leurs décombres, des chefs-d'œuvres d'architecture.

§. III.

Législateurs de la Grece ; Minos, Orphée, Zaleucus.

Minos étoit un législateur très-sévere, puisqu'on supposa qu'après sa mort, il jugeoit les ames des morts dans les enfers. Il est évident qu'alors la croyance

d'une autre vie étoit généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que Minos. Il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention : c'est probablement parce qu'il n'étoit pas né dans la Grece proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques uns ont douté de l'existence du premier Orphée, sur un passage de Cicéron, dans son excellent livre *sur la Nature des Dieux*. Cotta, un des interlocuteurs, prétend qu'Aristote ne croyoit pas que cet Orphée eût été chez les Grecs : mais Aristote n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'est pas, d'ailleurs, celle de Cicéron. Cent auteurs anciens parlent d'Orphée ; les mysteres qui portent son nom, lui rendoient témoignage. Pausanias, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étoient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'Homere, qui ne vint que long-tems après lui. On sçait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étoient un point de théologie de ces tems reculés. L'opinion de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, om-

bre du corps, manes, ſouffle léger, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étoient admiſes dans toute la Grece, dans les iſles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Peut-on voir quelque choſe de plus beau & de plus utile que l'exorde des lois de Zaleucus, qui vivoit avant Pythagore, & qui fut le premier magiſtrat des Locriens ? « Tout citoyen, dit-il, doit être » perſuadé de l'exiſtence de la Divinité : » il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie » de l'univers, pour être convaincu que » le haſard ne peut l'avoir formé. On doit » maîtriſer ſon ame, la purifier, en écar- » ter tout mal, perſuadé que Dieu ne » peut être bien ſervi par les pervers, & » qu'il ne reſſemble pas aux miſérables » mortels, qui ſe laiſſent toucher par de » magnifiques cérémonies & par de ſomp- » tueuſes offrandes. La vertu ſeule, & la » diſpoſition conſtante à faire le bien, » peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc » à être juſte dans ſes principes & dans » la pratique ; c'eſt ainſi qu'on ſera cher » à la divinité. Chacun doit craindre ce » qui mene à l'ignominie, bien plus que » ce qui conduit à la pauvreté. Il faut re- » garder comme le meilleur citoyen, ce- » lui qui abandonne la fortune pour la juſ-

» tice : mais ceux que leurs paſſions vio-
» lentes entraînent vers le mal, hommes,
» femmes, citoyens, ſimples habitans,
» doivent être avertis de ſe ſouvenir des
» dieux, & de penſer ſouvent aux juge-
» mens ſéveres qu'ils exercent contre les
» méchans ; qu'ils aient devant les yeux
» l'heure de la mort, l'heure fatale qui
» nous attend tous, où le ſouvenir des
» fautes amene le remords, le repentir de
» n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à
» l'équité.

» Chacun doit ſe conduire, à tout mo-
» ment, comme ſi ce moment étoit le
» dernier de ſa vie. Mais ſi un mauvais
» génie le porte au crime, qu'il fuie aux
» pieds des autels, qu'il prie le ciel d'é-
» carter loin de lui ce génie malfaiſant ;
» qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des
» gens de bien, dont les conſeils le ra-
» meneront à la vertu, en lui repréſen-
» tant la bonté de Dieu & ſa vengeance. »

CHAPITRE IV.

DES ROMAINS.

§. I. *Commencemens de Rome.*

*LEs Romains ne peuvent être compris parmi les nations primitives, ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que 750 ans avant notre ere vulgaire ; quand elle eut des rits & des lois, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquerent la ſuperſtition des augures ; les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois & des dieux chez un autre, devoit être un peuple petit & barbare ; auſſi les premiers Romains l'étoient-ils. Leur territoire, du tems des rois & des premiers conſuls, n'étoit pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par le mot de rois & de premiers conſuls, des monarques tels que les Cyrus & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands ne peut jamais être bien puiſſant ni bien impérieux ; les dépouilles ſe partagent en com-

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

mun, & chacun conſerve ſa liberté comme ſon propre bien.

§. II.

Progrès de ſes habitans.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins : il devoit être exterminé ; mais la férocité & le beſoin qui les portoit à ces rapines, rendirent ces entrepriſes heureuſes. Il ſe ſoutint étant toujours en guerre ; & enfin au bout de quatre ſiécles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu des brigandages & des conquêtes, l'amour de la patrie domina toujours juſqu'à Sylla. Cet amour de la patrie conſiſta, pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avoit pillé chez les autres nations. Mais dans le ſein de la république, il y eut de très grandes vertus. Les Romains, policés avec le tems, devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

§. III.

Parallele des Grecs & des Romains.

Les Grecs paroiſſent, dans les premiers tems de leur république, une nation en tout ſupérieure aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leur ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins : ceux-là au contraire ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates : les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur mer & ſur terre. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts, & les Romains les ignorent tous juſque vers le tems de Scipion l'Africain.

§. IV.

Religion de Rome.

Les Romains, par leurs lois, adopterent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avoient des autels pour les dieux inconnus. Les ordonnances des douze tables por-

tent: *Separatìm nemo habeſſit deos, neve advenas, niſi publicè adſcitos:* « Que perſonne n'ait des dieux étrangers & nouveaux, » ſans la ſanction publique. » On donna cette ſanction à pluſieurs cultes, les autres furent tolérés, & l'on vit à Rome l'aſſociation de toutes les divinités du monde, & une eſpece d'hoſpitalité divine. Il eſt inconteſtable cependant que les Romains, comme les Grecs, adoroient par deſſus cette foule de divinités ſubalternes, un Dieu ſuprême & indépendant. Jupiter étoit le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul qu'on nommât le Dieu *très-grand & très-bon*, *Deus optimus maximus*. Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême généralement établi.

§. V.

Accroiſſemens & ruine de la puiſſance Romaine.

Les Romains, qui n'étoient pas trois mille habitans, & qui n'avoient qu'un bourg de mille pas de circuit ſous Romulus, devinrent avec le tems les plus grands conquérans de la terre. Il eſt vrai qu'ils mériterent ces ſuccès par leur courage & leur prudence, & le grand art

de profiter de leurs fautes & des arts de leurs voiſins. Si d'abord, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ils ne purent ſoumettre qu'une étendue de pays d'environ vingt-quatre lieues, c'eſt qu'ils étoient en très-petit nombre, & qu'ils n'avoient ſucceſſivement à combattre que des petits peuples comme eux. Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à Pyrrhus. Alors, toutes les petites nations qui les entouroient étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, aſſez formidable pour détruire Carthage. Ces vainqueurs employerent ſept cents ans à ſe donner enfin un empire à peu près auſſi vaſte que celui qu'Alexandre conquit en ſept ou huit années : peut-être eſt-ce parce que Rome eut toujours à combattre des nations belliqueuſes, & que le roi de Macédoine ne rencontra que des peuples amollis. Les Barbares détruiſirent ce vaſte & formidable empire; c'eſt que ces barbares étoient plus robuſtes & plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour ſous Honorius & ſous ſes ſucceſſeurs. Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de Marius, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'eſt-à-dire les peuples

du Nord, déchireroient l'empire lorſqu'il n'y auroit plus de Marius. La foibleſſe des empereurs, les factions éternelles de leurs miniſtres & de leurs vils eunuques, la décadence des mœurs & de l'art militaire, tout appeloit ces mêmes Barbares qui n'avoient pu vaincre la république guerriere, & qui accablerent Rome languiſſante ſous des maîtres cruels, lâches & efféminés.

Honorius avoit pour général le célebre Stilicon, le ſeul qui pouvoit défendre l'Italie, & qui avoit déja arrêté les efforts des Barbares. Honorius, ſur de ſimples ſoupçons, lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il étoit plus aiſé d'aſſaſſiner Stilicon que de battre Alaric. Cet indigne empereur, retiré à Ravenne, laiſſa le Barbare, qui lui étoit ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix de cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la rançon de Rome. Honorius refuſa de ratifier le traité; il envoya quelques troupes, qu'Alaric exterminа; il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint

ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par Honorius, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré, les habitans du Nord y pénétrerent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

CHAPITRE V.

DES SCYTHES.

§. I. *Erreurs de quelques Ecrivains ſur les mœurs des anciens Scythes.*

* PAr quelle foibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes, qu'ils ne connoiſſoient pas? Pourquoi Quinte-Curce, en parlant des Scythes qui habitoient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinquante lieues (*a*), pour-

---

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

(*a*) « Sans chercher à juſtifier Quinte-Curce, on » peut ſeulement remarquer qu'il n'eſt point tombé dans » l'erreur qu'on lui reproche ici. Cet hiſtorien ne con» fond nulle part l'Oxus avec le Tanaïs; mais il prend

quoi, dis-je, met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces Barbares? Pourquoi ſuppoſe-t il qu'ils reprochent à Alexandre ſa ſoif de conquérir? Pourquoi leur fait-il dire qu'Alexandre eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avoient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi long-tems avant lui? Pourquoi enfin Quinte-Curce peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle

» l'Iaxarte pour ce dernier fleuve. C'eſt l'obſervation » du pere le Tellier, dans ſon Commentaire ſur cet » Auteur. Or, rien de ſi vrai que ce qu'avance ce com» mentateur, ſçavoir que l'Iaxarte ſépare la Sogdiane » de cette partie de la Scythie. C'eſt donc l'Auteur lui» même qui confond l'Oxus avec l'Iaxarte. Il eſt vrai » que Quinte-Curce dit que le Tanaïs ſépare les Bac» triens des Scythes. Mais qui eſt-ce qui ne s'apperçoit » point, au premier coup d'œil, qu'il comprend en » cet endroit les Sogdiens ſous le nom de Bactriens? » Autre part, il diſtingue très-bien ces deux peuples, » & même il leur aſſigne pour limites le fleuve Oxus. » *Oxo amne ſuperato . . . . novas copias in Sogdianis* » *contrahebat*, lib. 7. La cauſe de l'erreur de Quinte» Curce vient de ce qu'Alexandre, étant arrivé avec ſon » armée ſur les bords de l'Iaxarte, prit ce fleuve pour » le Tanaïs; l'hiſtorien Romain a pu croire qu'Alexandre » & ſon armée devoient être bien inſtruits ſur un pays où » ils avoient été. » (*Cette note eſt de l'Auteur qui a réfuté quelques erreurs repandues dans le Livre* de la Philoſophie de l'Hiſtoire.)

du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si Horace, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces Barbares; s'il dit :

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ.

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars,
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars.

C'eſt qu'Horace parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever les étrangers aux dépens de ſon pays. C'eſt par la même raiſon que Tacite s'épuiſe à louer les barbares Germains qui pilloient les Gaules, & qui immoloient des hommes à leurs abominables dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace, reſſembloient à ces pédagogues qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent, en leur préſence, des louanges à des enfans étrangers, quelque groſſiers qu'ils puiſſent être.

§. II.

Caractere de ces peuples.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares; ce ſont ceux-là même qui, long-tems avant Alexandre, avoient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt, ſous le nom de Monguls ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes; tantôt, ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avoient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugemens; on les lit à peu près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

§. III.

Les Ruſſes, ſucceſſeurs des Scythes.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européenne, ce ſont eux

qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination, il n'y en a pas eu une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain, & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaſtations; mais qu'un ſeul homme ait, en vingt années, changé les mœurs, les lois, l'eſprit du plus vaſte empire de la terre, que tous les arts ſoient venus en foule embellir ſes deſerts, c'eſt-là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſçavoit ni lire ni écrire, perfectionna ce que Pierre le Grand avoit commencé: une autre femme (Eliſabeth) étendit encore ces nobles commencemens: une autre impératrice encore eſt allée plus loin que les deux autres; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire, & enfin on a vu en un demi-ſiécle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grece & Rome.

CHAPITRE VI.

DE L'ARABIE.

§. I. *L'Arabie heureuſe.*

*SI l'on eſt curieux de monumens tels que ceux d'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut bâtie, dit-on, vers le tems d'Abraham; mais elle eſt dans un terrain ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves de ces contrées fertiles : plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitude & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appelés conquérans, juſqu'à Mahomet. Quand on avance quelques mille pas dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable du monde. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'o-

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

deur des plantes aromatiques, que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes, & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempere l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toujours verds.

§. II.

Projet d'Alexandre.

Le vaſte pays de l'Yémen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'Alexandre voulut conquérir l'Yémen, pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignoit le Nil à la Mer Rouge; & tous les tréſors de l'Inde auroient paſſé d'Aden à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute l'hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu, à la vérité, ſubjuguer toute l'Arabie: ſi quelqu'un le pouvoit, c'étoit Alexandre. Mais il paroît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyerent pas même de députés, quand il tenoit ſous le joug l'Egypte & la Perſe. Les Arabes, défendus par leurs déſerts & leur courage,

courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'un peu de l'Arabie Pétrée ; aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

§. III.

Religion des Arabes.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étoient véritablement indigenes, c'eſt-à-dire, qui, de tems immémorial, habitoient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis ni conquérans. Leur religion étoit ſimple ; c'étoit le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſembloient, ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature : ils regardoient les planetes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étoient hommes : mais, ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin & de toute

crainte, ils durent être néceſſairement moins méchans & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

CHAPITRE VII.

DE L'INDE.

§. I. *Fertilité du terroir de l'Inde.*

*S'Il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes le plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpece qu'il peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpece humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance que vers le Gange. Le riz y croît ſans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux. L'oranger, le citronnier, fourniſſent à-la-fois des boiſſons rafraîchiſſantes, avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main; les palmiers, les figuiers à larges

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin, dans ce pays, d'écorcher des troupeaux pour défendre les enfans des rigueurs des ſaiſons ; on les éleve encore aujourd'hui preſque nus, juſqu'à l'âge de puberté. Jamais on ne fut obligé de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs. Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux : on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux ; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie Pétrée.

§. II.

Arts & commerce des Indiens.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les Brames ſe vantent. Il ſuffit de ſçavoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois Cham-Hi eut dans ſon palais, étoient indiennes : il montroit à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de

cuivre des empereurs Chinois ; & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire. Les Grecs, avant Pythagore, voyageoient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planetes & des ſept métaux ſont encore, dans preſque toute la terre, ceux que les Indiens inventerent. Les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres : celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, nous vient inconteſtablement de l'Inde. Les éléphans, auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve. Enfin les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allerent, de tems immémorial, trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter des épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que les Indiens allaſſent jamais rien demander à aucune de ces nations.

§. III.

Raiſons de l'abſtinence de chair chez ces peuples.

De l'ancienne opinion de la métempſycoſe dans l'Inde, naquit la crainte de tuer ſon pere ou ſa mere, en tuant des hommes & des animaux. Cette doctrine leur inſpira une horreur pour le meurtre

& pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi, tous les Indiens dont les familles ne ſont point alliées aux Arabes ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur créance, & la température du climat, rendent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers, pour les tuer à plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus & de l'Immaüs, pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe & du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.... Il faut ſur-tout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande; elle y eſt une nourriture très-mauvaiſe. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales : les Celtes crurent qu'ils renaîtroient dans d'autres corps; mais, ſi les Druides avoient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auroient pas été obéis.

§. IV.

Leurs livres de Religion.

Nous ne connoiſſons preſque rien des anciens rits des Brames conſervés juſqu'à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée. Leurs *Védams* ont été auſſi long-tems inconnus que le *Zend* des Perſes & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guere qui ſix vingts ans que les Européens eurent les premieres notions des cinq *Kings*; & le *Zend* n'a été vu que par le célebre docteur Hide, qui n'eut pas de quoi l'acheter & de quoi payer l'interprete; & par le marchand Chardin, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandoit. Un haſard plus heureux a procuré à la bibliotheque de Paris un ancien livre des Brames, c'eſt l'*Ezour-Vedam*, écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, avec un Rituel de tous les anciens rits des Brachmanes, intitulé le *Cormo-Vedam*. Ce manuſcrit, traduit par un Brame, n'eſt pas à la vérité le *Vedam* lui-même; mais c'eſt un réſumé des opinions & des rits contenus dans cette loi....

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des

Egyptiens. Leurs livres ſont perdus, leur religion s'eſt anéantie : ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi ce qui étoit plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliotheques immenſes, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir. On ne peut douter de la vérité & de l'authenticité de ce rituel des Brachmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte ; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paroît là dans toute ſa miſere.

§. V.

Cérémonies uſitées à la naiſſance d'un fils de Brame.

A peine le fils d'un Brame eſt-il né, qu'il eſt eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix-réſine, détrempée dans de la farine : on prononce le mot *Oum :* on invoque vingt divinités, avant qu'on lui ait coupé le

le bout du nombril ; mais auſſi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes ;* &, dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les Brachmanes furent long-tems ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun autre pays du monde. Bientôt on expoſe l'enfant à la lune ; on prie l'Être ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il n'ait que huit jours. On adreſſe des antiennes au feu : on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de *Chormo*, qui eſt le titre d'honneur des Brames. Dès que cet enfant peut marcher, il paſſe ſa vie à ſe baigner & à réciter des prieres. Il fait le ſacrifice des morts, & ce ſacrifice eſt inſtitué pour que Brama donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps. On fait des prieres aux cinq vents qui peuvent ſortir par les cinq ouvertures du corps humain : cela n'eſt pas plus étrange que les prieres récitées au dieu Pet, par les bonnes vieilles de l'ancienne Rome. Nulle fonction dans la nature, nulle action chez les Brames, ſans prieres. La premiere fois qu'on raſe la tête de l'enfant, le pere dit au raſoir dévotement : *Raſoir, raſe mon*

fils comme tu as raſé le ſoleil & le dieu Indro. Il ſe pourroit après tout, que le dieu Indro eût été autrefois raſé; mais, pour le ſoleil, cela n'eſt pas aiſé à comprendre, à moins que les Brames n'aient eu notre Apollon, que nous repréſentons encore ſans barbe.

§. VI.

Myſtere ſingulier dans la religion des Indiens.

Il y a chez eux une eſpece de myſtere qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence. On ſe donne, par cette cérémonie, un nouvel être, une nouvelle vie. Dans l'opinion où ils ſont que l'ame eſt dans la poitrine, on paſſe la main de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller de l'un de ces organes à l'autre; & on conduit ainſi ſon ame au cerveau. Quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Être ſuprême, & il dit: *Je ſuis moi-même une partie de la divinité.* On ſçait que cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Grece, de ces ſtoïciens qui ont élévé la nature humaine au-deſſus d'elle-même; & il faut avouer

que rien n'étoit plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Brachmanes, dix commandemens qui preſcrivent l'éloignement & l'horreur de dix péchés. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, ſéduire les femmes, ce ſont les péchés du corps : diſſimuler, mentir, injurier, ſont les péchés de la parole : ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder les biens des autres avec envie, à n'être pas touché des miſeres d'autrui. Il faut avouer que ces dix préceptes font preſqu'oublier tous leurs rits ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, & que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paroiſſent aux autres ou extravagans ou haïſſables. Les rits établis diviſent le genre humain, & la morale les réunit.

CHAPITRE VIII.

DES CHINOIS.

§ I. *Des Annales de la Chine.*

* SI quelques annales écrites de la main des hommes, portent un caractere de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont conſtamment marqué leurs époques par des éclipſes, par les conjonctions des planetes; & nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventerent des fables allégoriques; & les Chinois écrivirent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie. Chaque regne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente maniere de compter parmi eux, nulles chronologies qui ſe contrediſent. Les Chinois écrivoient ſur des tablettes légeres de bambou, quand les Chaldéens

* La Philoſophie de l'Hiſtoire.

n'écrivoient encore que ſur la brique ; & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être un des plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celle de leurs empereurs, point de fiction ; nul homme qui ſe diſe demi-dieu, comme chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

§. II.

Leur Antiquité.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premieres chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblé en corps de peuple pendant des ſiécles antérieurs : voilà ce peuple qui, depuis près de quatre mille ans, écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y auroit-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement à écrire, mais à bien écrire, il avoit fallu qu'il eût été civiliſé bien des années auparavant ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits 2300 ans avant notre ere

vulgaire. Ce monument précede donc de 400 années les premieres obſervations Babyloniennes envoyées en Grece par Calliſtene.

Les premiers rudimens ſont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſçavoit écrire, il y a 500 ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Les tailles dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étoient nos hiéroglyphes & nos livres de compte; il n'y avoit point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de *tailles* l'atteſte encore dans nos campagnes. Nos Coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis 450 ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire étoit rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès, en un demi-ſiécle, dans tous les arts, qu'il n'en avoit fait depuis l'invaſion des Barbares juſqu'au quatorzieme ſiécle.

§. III.

Eſquiſſe de la légiſlation & de la religion des anciens Chinois.

Je n'examinerai point ici pourquoi les

Chinois, parvenus à connoître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a 200 ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été ; mais ils ont perfectionné la légiſlation & la morale, qui eſt la baſe & la reine des ſciences. Leur empire vaſte & très-peuplé étoit déja gouverné comme une famille, dont le monarque eſt le pere, & dont quarante tribunaux de juſtice étoient regardés comme les freres ainés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes. Leur religion, du moins à bien des égards, étoit ſimple, ſage, libre de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des Teutatès à qui les Druides ſacrifioient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſiers.

Les empereurs Chinois offroient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-Ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes, deux fois l'année ; & de quelles récoltes encore ? de ce qu'ils avoient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiécles, au milieu même

des révolutions & des plus horribles calamités. Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : *Au premier Principe ſans commencement & ſans fin : il a tout fait, il gouverne tout ; il eſt infiniment bon, infiniment juſte ; il éclaire, il ſoutient, il regle toute la nature.*

§. IV.

Idée de la doctrine de Confucius.

Leur Confutzée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rits ; il ne fit, comme Mahomet, ni l'inſpiré, ni le prophete : c'étoit un magiſtrat qui enſeignoit les lois anciennes. Nous diſons quelquefois & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius :* il n'en avoit point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux ; il ſe contente de recommander fortement l'amour de la vertu. Il dit dans ſon premier livre, que, pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger : dans le ſecond, il prouve que Dieu à gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme. Le troiſieme eſt un recueil de maximes pures, où il n'y a rien que de noble & de très-utile. Il eut cinq mille diſciples : il pouvoit ſe mettre à la tête d'un puiſſant parti ;

il aima mieux inſtruire les hommes que de les gouverner (*a*).

(*a*) *Note de l'Editeur.* On verra dans une notice ſur la Chine, qui ſe trouvera dans les volumes ſuivans, s'il n'y a rien à corriger au tableau qu'en trace ici l'Auteur.

CHAPITRE IX.

Recherches ſur les Américains (a).

§. I.

Le Climat de l'Amérique, deſcription générale de ſes animaux, malheurs de ſes premiers conquérans.

* JE placerai à la tête de cet ouvrage quelques obſervations frappantes & déciſives, afin de donner d'abord une

* Recherches philoſophiques ſur les Américains.

(*a*) *Note de l'Editeur.* Les traits d'inhumanité de la part des premiers conquérans de l'Amerique, qu'on va lire dans ce Chapitre, ſe trouvent dans tous les mémoires nationaux & étrangers. Au moment où l'Auteur écrit, ces tableaux appartiennent beaucoup plus à la grande hiſtoire de l'homme, qu'aux annales particulieres de l'Eſpagne; il faut en accuſer la férocité perſonnelle de quelques chefs de l'expédition, qui, loin de la cour & à ſon inſçu, ſe porterent à des excès inouis, & ſe garder d'en rien conclure au déſavantage d'un gouvernement dont les lumieres, la ſageſſe & l'équité ſont connues & reſpectées de toute l'Europe.

notion préciſe du climat du Nouveau Monde : je décrirai enſuite ſes habitans, leur conſtitution & leur tempérament, avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. Quelle que ſoit l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits, dont j'ai cru entrevoir les cauſes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupedes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixieme, que leurs analogues de l'ancien Continent. Ce climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme, d'une façon étonnante. La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers aventuriers qui y firent des éta-

---

Il ſeroit auſſi injuſte & auſſi peu philoſophique de reprocher à nos voiſins & à nos alliés les anecdotes ſanglantes de la conquête du Mexique, que d'entendre des auteurs Caſtillans nous reprocher les fureurs de la Ligue. Chaque ſiécle répond de ſes faſtes, & n'en doit point charger les générations ſuivantes.

bliſſemens, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette. Les Eſpagnols furent de tems en tems contraints de manger des Américains, & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors quelle ſeroit un jour la férocité de leurs vainqueurs, ſi acharnés à la conquête, que la faim ne les effrayoit pas. Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor. On les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-tems s'embarquer pour un tel pays; mais, quand on eut appris que la terre y cachoit, dans ſes abymes, d'inépuiſables tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles, & vainquit la nature même. Quels qu'aient été juſqu'à préſent les progrès du travail de l'induſtrie dès commerçans & des planteurs, il y a encore aux Indes occidentales pluſieurs colonies ſecondaires, abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres pro-

ductions : elles ſe diſſiperoient, ſi les métropoles Européennes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil y cauſoit une eſpece de fermentation. Ce terrain fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux, qu'il n'en croît dans les trois autres parties de l'univers connu : on en exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les Sauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui, en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte. La principale nourriture des Américains établis à la côte orientale, étoit une plante empoiſonnée, qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe : je parle de tant d'eſpeces de *jucas* & de *manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues & comme elles ſortent du ſein de la terre. C'étoit néanmoins ce *manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien Continent ne nous offre pas d'exemple pareil ; &, quelle qu'y ſoit la ſource des

malheurs, on n'y voit point de peuple entier qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal venimeux.

La plûpart des végétaux, qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, la premiere fois, dans la Nouvelle-France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux, & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit. La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de léſards, de couleuvres, de ſerpens, de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées, les araignées, les grenouilles & les crapauds, y étoient, pour la plûpart, d'une taille giganteſque dans leur eſpece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam par mademoiſelle Mérian, on eſt frappé de la groſſeur

prodigieuſe des papillons, qui égalent le volume de nos oiſeaux. M. Dumont dit, dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des grenouilles qui peſent juſqu'à trente-ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux; pendant que, par un contraſte ſingulier, les ours & les lions Américains étoient entiérement abâtardis, petits, puſillanimes, & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique, & que le Canada nourriſſoit une eſpece de tigre ſi peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *tigre poltron*: c'eſt le *Cougouar*. Enfin une altération & un abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes, juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence & de la génération. Il n'exiſtoit au nouveau Continent, entre les tropiques, aucun grand animal quadrupede. Les naturaliſtes, qui ont depuis long-tems fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux inſectes & aux ſerpens.

Quant aux animaux indigenes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante. On a obſervé

que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere ; ce qui eſt fort frappant dans le tapir, le fourmillier, le glama de Margraff, le pareſſeux & le cabiai. Les animaux d'origine Européenne ou Aſiatique, qu'on y a tranſplantés immédiatement après la découverte, ſe ſont rabougris ; leur taille s'eſt dégradée, & ils ont perdu une partie de leur inſtinct & de leur génie. Les cartilages & les fibres de leurs chairs ſont devenues plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf eſt ſi pleine de filaſſe, qu'on a peine à la mâcher à Saint-Domingue. Les cochons ſeuls y ont acquis une corporance étonnante, parce qu'ils ſe plaiſent dans des pays uligineux, abondans en fruits aquatiques, en inſectes & en reptiles. La qualité de leur chair s'eſt beaucoup perfectionnée, & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'iſle de Cubagua, où les cochons amenés de Caſtille changerent en peu de tems de forme, au point de devenir méconnoiſſables : leurs ongles pouſſerent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur. Le

mouton de l'Europe ſouffre auſſi une forte altération à la Barbade ; & l'on ſçait que les chiens amenés de nos pays, perdent la voix, & ceſſent d'aboyer dans la plûpart des contrées du nouveau Continent.

Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cerifiers, les noyers, y ont foiblement proſpéré ou preſque pas du tout. Les pêchers & les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'iſle de Juan-Fernandès : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou ſuccu-lentes, qui exigent une terre humide & pâteuſe, comme les cannes à ſucre, les melons, les citrouilles, les choux & les raves, ont ſurpaſſé l'attente même des cultivateurs. Notre ſeigle & notre froment n'ont pas pris, ſinon dans quelque quartier du Nord. Le riz, qui aime à être ſubmergé, & les féveroles, qui ſe plaiſent dans les marécages, ont donné des récoltes avantageuſes. On peut juger plus ſûrement de la nature d'un climat par ſes productions végétales & animales, que par toutes autres eſpeces d'obſervations ; c'eſt pourquoi nous nous ſommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins déciſives ou plus vagues. On

prétend que pluſieurs eſpeces d'animaux Européens dégénerent moins aujourd'hui aux Indes occidentales, que dans le premier ſiécle de la découverte ; ce qui ſemble prouver que le climat s'y eſt un peu amendé. Il eſt certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, ſaigné les marais, & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terrains adjacens humides & turbeux, juſqu'au point d'y former des lacs, qui exhalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent ces grandes régions, n'aient preſque rien eu à ſouffrir des maladies : il ſe trompe, faute de s'être inſtruit dans les hiſtoriens de ce tems-là. Les troupes commandées par les freres Pizarres furent attaquées, au Pérou, de gouttes aux yeux & de puſtules peſtilentielles; &, de tous les pelotons qui étoient ſous les ordres de Gonſalve, à peine échappa-t-il

dix

dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ſes troupes, atteint, dans le tourbillon de ſes conquêtes, du mal vénérien, dont il ſeroit mort, ſi les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs ſimples : les médecins Eſpagnols avoient déjà épuiſé inutilement les preſtiges & les reſſources de leur art. Ferdinand Sotto ne fut pas ſi heureux : il expira dans la Floride ; & ſon armée s'y ſeroit entiérement fondue par une épidémie, ſi les Sauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer encore un remede à leurs vainqueurs. Enfin jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique, pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Eſpagnols pénétrerent ; & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres, que les vivans ne ſuffiſoient pas pour enterrer la moitié des morts. A l'iſle de Cuba, où ſe fit la réunion de la petite-vérole à la grande, il expira plus de ſoixante mille hommes, que ce double fléau moiſſonna en moins de ſix mois : l'iſle de Saint-Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus conſidérable.

§. II.

Deſcription des habitans au tems de la découverte ; leurs mœurs.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la réſiſtance des muſcles & des nerfs. Les moins vigoureux des Européens les terraſſoient ſans peine à la lutte. Quelle différence donc entr'eux & les anciens ſauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puiſſance de leurs membres robuſtes & de leurs corps maſſifs & infatigables ! La conſtitution des Américains, peu défectueuſe en apparence, péchoit fonciérement par foibleſſe : ils s'éreintoient ſous les moindres fardeaux ; & on a compté, qu'en tranſportant le bagage des Eſpagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laiſſerent, en moins d'un an, la vie ſous le poids des charges, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à-ces tranſports, qu'on n'y en auroit employé en Europe. Leur taille en général n'égaloit pas celle des Caſtillans, mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement ſenſible. Les anciens auteurs

diſent que leur ſtature diminuoit à meſure qu'on approchoit de la ligne équinoxiale. Cette obſervation a été mal faite : les habitans de la zone torride ne ſont pas communément auſſi élevés que les naturels des zones tempérées, ni auſſi petits que les nations polaires. Il eſt vrai que les débris encore exiſtans des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient polygames, ſi l'on en excepte quelques hordes particulieres, qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette polygamie dépoſe contre ce que j'appelle *la tiédeur de leur tempérament ;* mais c'eſt, au contraire, une preuve de plus. Dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux ou trois ans : dans cet intervalle, ils cherchoient une autre épouſe. Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue. Quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſti-

tution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus. Les méridionaux ne paroiſſoient guere plus ardens ; &, quoique ce ſoit le génie des ſauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportables : ils s'arrogeoient ſur elles le droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leurs caprices. Chez eux, le ſexe étoit eſclave, non ſoumis à la clôture ; on l'accabloit des plus durs travaux : enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent tous ſur cet article.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bréſil, les jeunes gens ne ſe paſſionnoient guere, & épouſoient ſouvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaiſon ; & ils les congédioient avec la même légéreté ou la même indifférence. Améric Veſpuce rapporte que, dans pluſieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaſte cabane, les vieillards ne finiſſoient point d'y prêcher, du matin au ſoir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer leurs femmes qu'ils ne les aimoient. Les naturels de la Nouvelle-France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur & ſi paiſiblement, que leur

amour porte à peine le caractere de la bienveillance. Ils n'éprouvent que rarement les tranſports qui accompagnent cette paſſion : ils craignent toujours, diſent-ils, de s'amollir & de s'énerver ; & cette appréhenſion les retient dans les bornes d'une modération preſque incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins. La pédéraſtie étoit fort en vogue dans les iſles, dans le Mexique, dans le Pérou & dans tout le nouveau Continent ; & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a fauſſement accuſés d'avoir tranſportés cette corruption d'un monde à l'autre.

§. III.

Arrivée des Eſpagnols dans le nouveau Continent ; goût des Américaines pour eux ; ſecours qu'ils en tirent.

Tel étoit l'état des choſes en Amérique, lorſque les Eſpagnols y débarquerent. Ils ſe ſervirent avidement du déſordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le féroce Nunnez, avec une meute de trente dogues, dans la cabane du cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit ſodomite, & le fit à l'inſtant dévorer par ſes chiens, avec cinquante perſonnes

de ſa famille ou de ſa ſuite. Quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou aſſouvie, on fit paſſer au fil de l'épée plus de ſix cents ſujets du cacique, & toujours ſous le même prétexte de ſodomie. Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vaſco Nunnez le ſurnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puiſſe faire des termes. On fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables dans différens endroits des Indes.

Toutes les relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des Satyres, en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu ſe livrer de bon cœur aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent aux vainqueurs ſur le champ de bataille de Caxamalca; &, le lendemain, plus de cinq mille Américaines vinrent

ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, tandis que les malheureux reſtes de leur nation vaincue fuyoient à plus de quarante lieues, dans des forêts & des ſolitudes.

Auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles un zele & un attachement auxquel ils n'auroient pas dus s'attendre : elles ſervirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérans, qui, les premiers, pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrain & favoriſa l'établiſſement de la ville de Saint-Domingue, que Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marilla, qui fut la maîtreſſe & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant toujours les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du Nouveau Monde, on y voit toujours des femmes plus portées

pour les intérêts des Européens, qu'ils ne l'étoient eux-mêmes. Elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée au Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille du cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conclu le projet d'égorger les colons François plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſemens les plus avancés, d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature, en liſant l'hiſtoire; mais ceux que nous avons rapportés ſont plus que ſuffiſans.

§. IV.

Caractere des Américains.

Après avoir conſidéré les habitans du Nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, (car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament,) on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidere leur inſenſibilité phyſique en général. Les ſauvages du nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourmens horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheu-

reux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment; & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-tems l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en piéces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomene, dont ils avoient été témoins. Je ſçais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque, qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiéreté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament naturellement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le *trémouſſement* des nerfs de ces hommes abrutis.

Ils ne ſe débattent preſque point en mourant des ſuites d'une maladie, ou de

celles d'une bleſſure ; & ils enviſagent ſans effroi, ſans inquiétude, l'ombre de la mort, & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuſes, ni d'images terribles. Au reſte, ce n'eſt point ſeulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud & dans la zone torride, qu'on obſerve, au déclin de la vie, cette tranquillité ſinguliere qu'on nommeroit *grandeur d'ame* dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée....

....Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile. Je ne veux point jeter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, ſubmergés à la pêche des perles, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux ; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable. Ils ſe laiſſoient mourir de faim, ſe pendoient aux arbres, s'empoiſonnoient ou s'immoloient ſur le tombeau de leurs caciques & de leurs ſouve-

rains, qu'ils auroient dû défendre, s'ils n'avoient pas été les plus lâches des hommes.

Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide, ou la mort volontaire, part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas : on ne ceſſe d'eſpérer, que quand on s'avoue vaincu, & quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon, qui entraîne un découragement ſi complet : les enfans & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrémité qu'on les réduiſe, parce qu'ils uſent plus de leur inſtinct que de leur jugement. Je ne parle pas ici de cette eſpece d'aſſaſſinat de ſoi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit ou une mélancolie invincible, & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la maniere dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains, diviſés & factieux,

n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois & leurs armées indiſciplinées ; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible, que l'abâtardiſſement de l'eſpece humaine dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinens ſur la population du Pérou & du Mexique ; on ſçait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par-tout ailleurs : cependant Cortez conquit ce dernier empire avec quatre cents cinquante hommes à pied, & quinze cavaliers aſſez mal armés : toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des invalides. Il tint la capitale en reſpect, pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes ! quels événemens !

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent ſoixante-dix fantaſſins & trente cavaliers, avec leſquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver, qu'ils renverſerent à plat une immenſe

muraille qui s'oppoſoit à leur déroute : il leur en eût bien moins coûté pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla au centre des Péruviens ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une ſeule bleſſure : il n'y eut pas dix Eſpagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb deſcendit à l'iſle Saint-Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux ſe livrer au déſeſpoir, que de ſe défendre : ceux qui oſerent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, juſqu'au dernier de leur nation; de ſorte qu'il ne reſtoit plus, en 1530, un ſeul indigene dans toute l'étendue de cette iſle. Les inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'atmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet du vrai courage. Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpece d'intrépidité, qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'a-

dreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contre-poiſon. . . . Enfin, dans le Nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés réſiſterent plus longtems, parce qu'on devoit y chercher des hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenſes, où ils étoient diſperſés par peuplades, qui fuyoient ou ſe cachoient quand l'ennemi ſe montroit, & qui reparoiſſoient dès que le défaut de ſubſiſtance les forçoit à ſe retirer. Les Chiliens ont lutté aſſez longtems contre les Eſpagnols, qui ont compoſé ſur cette expédition un poëme épique. Les montagnes preſqu'inacceſſibles où les Chiliens ſe retiroient par des ſentiers cachés, quand ils avoient dévaſté les campagnes, leur ſervirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien obſervé. Les Jucatains ont eu auſſi quelque réputation de bravoure ; mais la ſtérilité de leur pays, & la méſintelligence qui ſe gliſſa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

§. V.

Expéditions des dogues contre les peuples du nouveau Continent.

Les Eſpagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de ſervice de leur artillerie, qu'on ne pouvoit tranſporter dans les bois ou les marais, ni de leur cavalerie ſouvent démontée, que de la rage ſinguliere de leurs chiens dogues & des lévriers qui, toujours alertes, ſuivoient les Indiens à la piſte, & les harceloient jour & nuit. Ceux qui accompagnoient Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent avec tant d'impétuoſité ſur les Péruviens, qu'on ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux autres troupes; & cette ſolde revenoit au ſoldat qui avoit ſoin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce tems-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices par lui rendus à la patrie. Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de

la grande eſpece, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*. Ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut *enfin tué à coup de fleches par les infideles ; & cette mort*, dit Garcilaſſo, *affligea extrêmement les Chrétiens*. Cette ancienne animoſité des chiens nourris par les Eſpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui : ſur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une choſe extraordinaire, que les chiens élevés par des Eſpagnols ou des métifs, ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que, ſi quelqu'un de cette nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir ; & que, d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Eſpagnols & les métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin, que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés chez les Eſpagnols.

§. VI.

Tréſors de l'Amérique ; leur effet en Europe.

Ce qu'il y eut de bien remarquable dans les événemens dont nous parlons, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulut ſe met-

tre en poſſeſſion de la moitié du monde qu'on venoit de découvrir, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles. Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique, pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme avancée par les Angelès, produiſit des tréſors; & ces tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble. Il eſt difficile de connoître au juſte la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes mines du Nouveau Monde: mais le total doit en être plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules mines du Bréſil avoient produit, depuis Pierre II juſqu'en 1756, deux milliards quatre cents millions de livres tournois. Les manifeſtes des flottes qui ont porté cet or en Europe, ſont entre les mains de tous les négocians de Portugal; de ſorte qu'on ne peut former le moindre doute ſur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréſiliennes juſqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de

ſoixante ans. En évaluant le produit des mines du Chili & de la Terre-ferme, de la Caſtille d'Or, du Mexique & du Pérou, ſur le produit de celles du Bréſil, il en réſultera une ſomme preſqu'innombrable, que l'Eſpagne doit en avoir tirée; car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation, de près d'un ſiécle. L'ouverture des mines du Potoſi étoit déja faite en 1638; & en 1638, on en avoit tiré trois cens quatre-vingt-quinze millions ſix cens dix-neuf mille piaſtres. Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Eſpagnoles enleverent aux caciques de l'Amérique; cela n'étoit pas de conſéquence. Atabaliba, qu'on regardoit comme le plus riche ſouverain des Indes, ne put jamais amaſſer, pour ſa rançon, ſept millions en or & en argent façonné; & quand, après ſa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cuſco, le butin fut à peine de ſoixante millions.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Eſpagne & en Portugal, ces deux royaumes, qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portu-

gal en différens tems, ce royaume n'avoit, en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille & en monnoie d'argent fort altéré; & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le nourriſſoit, de cinquante millions. Ainſi il devoit à un ſeul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne poſſédoit. . . .

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc reſſorti preſque le même jour de ſon arrivée du Bréſil. Il falloit bien que les Portugais payaſſent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur ſubſiſtance, & les draps qu'on leur amenoit pour ſe couvrir. Enfin, dit un écrivain très-inſtruit, le ſeul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre pour y écrire les lois du Portugal & les ſentences de ſes tribunaux, étoit en état de perdre ce royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui conſommoit beaucoup par ſon luxe. Philippe II, ſi long-tems poſſeſſeur des tréſors du Nouveau-Monde, vécut encore aſſez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord, par ſes richeſſes, à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, il vit par la ſuite ſes finances dépérir tout-à-coup. Ses ſujets, comme frappés de vertige, ceſſerent de travailler leurs ſoies & leurs

laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France. Le germe de l'induſtrie fut déraciné de leurs cœurs : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'endormirent ſur leurs conquêtes.

Cette léthargie éveilla des nations plus actives, & leur inſpira de mettre l'Eſpagne en tutelle. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à l'affoiblir ; & on détruiroit ainſi le plus puiſſant empire de l'univers (*a*). Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'étranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie dangereuſe, & ſe dévore lui-même ; ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter. Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains le

(*a*) *Note de l'Editeur.* L'état floriſſant de l'Eſpagne ſous le gouvernement des Bourbons, contredit l'aſſertion de l'Auteur, qui, généralement parlant, eſt très-vraie.

fondement de l'empire. Ils auroient été écraſés par ſa chûte, quand même les Barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême, de ſçavoir ſi l'Europe en géneral n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiécle, montré la route du Nouveau-Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la reproduction dans l'eſpece humaine, mal qui n'a pu être compenſé par tous les tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages que l'on croit. S'il eſt ſorti de ſes mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & ſi le prix des denrées a hauſſé huit fois plus, on comprend aiſément que, malgré la maſſe du métal importé, les Européens n'en ſont ni plus riches ni plus pauvres; & celui qui poſſede aujourd'hui huit mille livres, n'eſt pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme ſiécle.

On croit communément que les richeſſes des Indes occidentales ont prévenu à tems la chûte où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en la dépouil-

lant ſans retour de tout ſon or & de ſon argent : mais cette ruine n'étoit pas ſi poſſible qu'on ſe l'eſt imaginé. Quelques plantes alimentaires que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réuſſi extraordinairement dans nos climats, ſont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit point. Cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne ſçauroit détourner ; je veux dire des tems de famine. Ce n'eſt qu'autant que les tréſors des Indes ſont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a réſulté une utilité réelle : mais auſſi les peuples ont vu par-là leur intérêt ſe multiplier ; & les raiſons de s'attaquer ſont par conſéquent plus fréquentes & plus univerſelles. Une étincelle de diſcorde pour quelques arpens de terre au Canada, enflamme & embraſe l'Europe ; & quand l'Europe eſt en guerre, tout l'univers y eſt ; tous les points du globe ſont ſucceſſivement ébranlés, comme par une puiſſance électrique. On a agrandi la ſcene des maſſacres & du carnage depuis Canton juſqu'à Archangel, & depuis Buénos-Airès juſqu'à Québec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles ſont également entraînées

dans les révolutions & les viciſſitudes de l'attaque & de la défenſe, ſans que l'Aſie puiſſe être neutre, lorſque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de caſtors ou du bois de Campêche. Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il eſt excluſif pour les étrangers, & qu'il ſe réduit à ſa ſeule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire ne ſont pas ſi conſidérables qu'on l'a cru; ce que l'auteur, de la *Philoſophie rurale* a fort exactement développé.

* J'ai dit que les richeſſes s'aviliſſent en ſe multipliant; & cela eſt ſi vrai, que celui qui auroit eu, en 1593, pour un million de pierreries, ſe trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le roi de Portugal ayant, au commencement de ce ſiécle, envoyé pluſieurs caiſſes de diamans en commiſſion à des marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour en vendre une moitié, il falloit jeter l'autre à la mer, ou tellement la tenir ſecrette, qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne; &

* Défenſe des Recherches philoſ. ſur les Américains.

c'étoit la capitale du plus pauvre royaume de l'Europe. Pour juger de l'état des choſes d'alors, ſuivant la maxime du chevalier Child, il ſuffit de dire que l'intérêt de l'argent étoit à neuf pour cent (*a*).

§. VII.

Conjectures ſur l'ancienneté du Nouveau Monde.

* Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente imprimée à toute la machine du globe. Les nombreux volcans des Cordillieres & des rochers du Mexique, les tremblemens, qui ne ceſſent jamais dans l'une ou l'autre branche des Indes, prouvent que la terre

(*a*) *Note de l'Auteur.* Cette fameuſe maxime du chevalier Joſias Child a été rendue, en ces termes, par le traducteur François du *Traité ſur le Commerce* : « Pour » ſçavoir ſi un pays eſt riche ou pauvre, dans quelle pro» portion il eſt de l'un ou de l'autre, quel eſt le degré de » ſes connoiſſances & de ſon habileté dans le commerce, » il ne faut pas faire d'autre queſtion que celle-ci : *Quel* » *eſt le prix de l'intérêt de l'argent ?* »

* Recherches philoſophiques ſur les Américains.

n'y

n'y eſt pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus peſans, expoſées, dans de certains endroits, à fleur du ſol, ſemblent indiquer que le ſol même y avoit été délayé, & que des torrens ou des écoulemens en avoient entraîné la ſuperficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas, la deſtruction de tous les grands quadrupedes, qui ſont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains, & des Sauvages en général, depuis la Magellanique juſqu'au fleuve Saint-Laurent, ſur leur ſéjour dans les montagnes pendant que les vallées étoient ſubmergées ; toutes ces preuves combinées ſemblent juſtifier le ſentiment d'Acoſta ſur l'inondation de l'hémiſphere de l'Amérique. On demandera peut-être ſi l'on y a découvert des monumens antédiluviens ? On y a déterré des monumens plus ſinguliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon, puiſqu'on y a exhumé de grands os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivans n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe continent. Quant aux antiquités particulieres, on ſçait qu'on n'en a jamais découvert nulle-part qu'on

puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge ; les feux ſouterrains & les eaux, en changeant la ſurface habituelle & le lit de la mer, ont tout englouti.

§. VIII.

Caractere de la valeur des Sauvages de l'Amérique.

Quelques écrivains ont haſardé, de nos jours, des réflexions extraordinaires ſur les Américains du Nord. Ils ne peuvent trop s'étonner, diſent-ils, que ces peuples ſoient reſtés de tous tems chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle ſoit gravée plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins, que dans celle des autres hommes. Si on les a vus ſouvent en guerre avec les François & les Anglois, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre. Ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre ; ils ont tâché de maintenir leur exiſtence : encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur, à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les animer juſques à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient des Spartiates qui attaquent de front & ouvertement les troupes coloniaires :

ils n'ont jamais eu cette noble hardieſſe, & ils font la guerre en ſe cachant. Quoique le ſieur Du Pratz exagere juſqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il eſt contraint d'avouer qu'ils ſont ſinguliérement lâches, timides, & que leurs attaques reſſemblent à celles d'une bande de voleurs qui ſe gliſſent de nuit dans une maiſon, y égorgent les gens endormis, emportent ce qui convient, & brûlent le reſte. Jamais ils n'engagent un combat régulier & déciſif en plein champ : ces ſortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur ſont inconnues.

La vie ſauvage n'éteint pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cauſe que de leur façon d'exiſter. Ils étoient peureux par inſtinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio, en 1764, nous pouvons juger d'après les faits : voici comment cet officier s'exprime : « Ces » Sauvages, qui ont eu anciennement la » réputation d'être très-poltrons, ne ſont » guere plus braves aujourd'hui, quoi-

» qu'ils aient des armes à feu. Ils expoſent
» rarement leurs perſonnes au danger, &
» ſe fient entiérement ſur leur adreſſe à ſe
» cacher pendant l'action. Ils ne paroiſ-
» ſent jamais à découvert, à moins qu'ils
» n'aient, par leurs hurlemens effroyables,
» frappé de terreur l'ennemi engagé dans
» des bois impraticables : ils l'attaquent
» quand il eſt abſolument hors d'état de
» ſe défendre, & qu'il met bas les armes.»

Je demande ſi l'on eſt fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattans, qui, au contraire, décelent tant de foibleſſe, lorſqu'ils ſont forcés de défendre leur vie; ce qui arrive toutes les fois que les Européens s'emparent d'un terrain faiſant partie de la chaſſe ou du pâturage de ces Barbares puſillamines, dont les chefs & les députés ont toujours déclaré & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le roi Anglois, ou qui que ce puiſſe être, pour leur ſouverain; qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre ſur laquelle ils peuvent ſe nourrir en chaſſant des caſtors & en broutant des racines.

§. IX.

Vins d'Amérique.

Quoique les colonies Européennes, ſi multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt pas encore parvenu, dans tout le Nouveau-Monde, à faire du vin capable d'acquérir de la réputation. Le meilleur n'égale pas les eſpeces médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmoſphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable & le ſol le plus propre à ſon inſtinct. Cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être excellent. M. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madere; & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les bons vins de notre continent y ſont d'une grande rareté, & d'une cherté exceſſive.

CHAPITRE X.

Quelques Uſages bizarres communs aux deux Continens.

§. I. *Coutume de brûler des hommes & des femmes à la mort des perſonnes diſtinguées.*

*EN abordant pour la premiere fois à cette terre malheureuſe & inconnue qu'on a nommée le Nouveau-Monde, on y a trouvé des coutumes barbares, atroces & ſingulieres, qui, de tems immémorial, avoient été en vogue chez les habitans de l'ancien continent. Je commence par l'uſage ſanguinaire & inſenſé d'enſevelir des perſonnes vivantes avec les morts. On ſçait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du tems de Jules-Céſar, & que les colonies ſi multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées. On ſçait qu'elle ſubſiſte encore dans quelques cantons de l'Aſie méridionale, ſur les côtes de l'A-

* Recherches philoſophiques ſur les Américains.

frique ; qu'on l'a retrouvée tant dans le ſud qu'au nord de l'Amérique, chez des peuples ſi éloignés les uns des autres, & ſéparés par tant de barrieres inſurmontables, qu'on ne ſçauroit raiſonnablement ſuppoſer qu'ils aient eu quelque correſpondance, puiſqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne ſe reſſembloient, pour ainſi dire, que par cette ſeule atrocité.

Il y a beaucoup d'apparence que le dogme de la réſurrection des corps & d'une vie à venir, a produit, par un abus déplorable, cette erreur monſtrueuſe ; & que l'idée de ſe faire ſervir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les eſclaves ſur le tombeau de leurs maîtres, les femmes ſur le corps mort de leurs époux. Auſſi, en liſant l'hiſtoire, obſerve-t-on que c'eſt principalement aux funérailles des rois & des ſouverains que ces homicides ont été plus fréquens. A la côte de Guinée, on n'enterre des femmes qu'avec le corps des ſeigneurs, & jamais avec les perſonnes d'une condition ſervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, roi d'Akin, dit M. Roémer, dans ſa Relation de 1764, on inhuma avec lui trois cens femmes, & un beau-

coup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres.

Quelques voyageurs qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure des pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres murées, où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différens conduits, dont on remarque encore la trace aujourd'hui dans le corps de ces immenſes mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable, dans toute l'Egypte, à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue ou ſur la poitrine une piece de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfans, de ſe jeter ſur le bûcher où l'on brûle leurs maris : mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine mauvais philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnemens. Il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit ten-

tée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſçavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que, pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid; c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour ſe garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe; & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfans de la peine commune. Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir jouir de ſa maîtreſſe dans l'autre monde, a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une autre vie, mais qui étoient aveuglés par la volupté.

§. II.

Breuvage qu'on donnoit à ces victimes, pour leur troubler les ſens.

Le fanatiſme a quelquefois tellement ſubjugué la raiſon & la nature, qu'on a vu aux Indes Orientales des femmes forcenées ſe brûler volontairement; mais

ces ſuicides ſon rares, & il eſt certain que la plûpart des veuves tâchent d'échapper au bûcher..... On donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition, un breuvage qui, en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſinguliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'opium, le ſolanum, la graine de chanvre verd, & les autres narcotiques.

On ſaiſit l'inſtant ou l'ivreſſe commence, pour jeter les femmes ſur le bûcher; & c'eſt à ce ſtratagême qu'on doit attribuer ce que diſent quelques relations, des ſignes de joie & d'allégreſſe qu'on remarque dans ces infortunées créatures quelques tems avant l'exécution, & à l'aſpect des flammes qui vont les dévorer. Il eſt bien étonnant que dans l'autre continent les Américains ſeptentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux eſclaves qu'on ſacrifie à la mort des Caciques. Ils emploient des feuilles de tabac écraſées &

réduites en pâte, dont ils forment de groſſes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir. On leur fait boire enſuite un verre d'eau, qui, en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet, parce que l'âcreté de l'huile & du ſel que ce végétal récele, picote violemment les parois & la membrane de l'eſtomac, & occaſionne des convulſions qui troublent les eſprits vitaux.

En 1725, on vit ſe renouveler ce ſpectacle horrible chez les Natchez de la Louiſiane, dont le chef venoit de mourir. Les François, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres, ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand maſſacre aux obſeques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jetoit partout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites & cinq de ſes domeſtiques, furent expédiés pour lui tenir compagnie dans le tombeau. Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre : on leur ſervit des bou-

lettes, dont on vient de parler; &, en attendant que ce poiſon produisît ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort, d'une façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs. On enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi en un inſtant toutes les victimes de cette cérémonie Cannibale: on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jeta celui du Cacique.

M. Le Page prétend que ſi les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des hommes & des femmes dévoués & aſſaſſinés eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faiſoient dans des circonſtances ſemblables. A Saint-Domingue on pratiquoit auſſi cette barbarie à l'enterrement des princes & des ſeigneurs de l'iſle. Enfin elle avoit été adoptée par la plûpart des nations du nouveau continent, ran-

gées ſous le gouvernement d'un Cacique....

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique, que les hiſtoriens ne le ſoupçonnent, vu qu'on ne connoît guere d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenſiles de ménage, des boiſſons, des alimens, des lumieres & des piéces de monnoie pour le ſervice des mânes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie furure. On ne doit pas compter entre les conſéquences dangereuſes qu'a entraînées l'abus horrible du dogme ſacré de la réſurrection, l'uſage d'enterrer les enfans vivans avec le corps de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité eſt née de la déplorable conſtitution de la vie Sauvage, où perſonne ne voulant ou ne pouvant ſe charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les maſſacre pour les empêcher de mourir de faim ou de miſere.

§. III.

Coutume de ſe couper les doigts à la mort des parens.

Après avoir conſidéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continens, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il eſt impoſſible d'approfondir les cauſes. Elle conſiſte à ſe couper un article des doigts lorſqu'on perd ſon mari, ſa femme ou quelqu'un de ſes proches. Les Tcharos du Paraguai, les Guanaros,& beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du Nouveau Monde, ont été anciennement ſi faciles à ſe faire de ſemblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne reſtoit plus que cinq ou ſix doigts entiers aux deux mains: ce qui a ſans doute induit en erreur l'auteur des Mémoires manuſcrits qui m'ont été communiqués, & dans leſquels il eſt dit que chez les Sauvages qui habitent à l'occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main. Dans la Californie, pluſieurs hordes reſtées dans la barbarie ont perſévéré dans cet abus,

& ſe retranchent encore aujourdhui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parens : ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres ſont totalement emportés, ils attaquent le ſecond doigt ; & ils ont un ſecret merveilleux pour guérir promptement ces bleſſures, qui ſeroient regardées comme dangereuſes en Europe, à force d'être répétées ſouvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains ; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitans des deux hémiſpheres, ſi différentes d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. M. de la Loubere, de l'Académie Françoiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume chez les Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au cap de Bonne-Eſpérance, à ſon retour de Siam. Il dit que quand les Hottentots perdent leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, enſorte qu'on pouvoit voir, par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & com-

bien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle; & en tombant d'accord ſur le point principal, il ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Dans les traités écrits ſur les funérailles des anciens par les modernes Kirckmann, Muerſuis, & quelques autres, dont les recherches ſont dépoſées dans l'immenſe collection de Grævius, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonſtances ne leur permettoient pas d'enſevelir avec toute la pompe convenable. Ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de ſuperſtitions, dans leſquelles il ſeroit inſenſé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoiſſance de la religion des Mahométans, débordée juſqu'à la côte Melinde à l'orient, & juſqu'à celle d'Angola, à l'occident en Afrique. Il ſeroit plus inſenſé encore de ſuppoſer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'eſt à cette correſpondance

qu'on doit rapporter la conformité des uſages ſur la mutilation des mains dans le tems de deuil. Quiconque a la moindre notion de la géographie, ſent le néant de cette hypotheſe. Il n'y a point d'hommes ſur le globe mieux ſéparés les uns des autres, que les Californiens & les Hottentots : placés du ſud au nord ſur les deux extrémités du monde, le monde entier les ſépare.

§. IV.

Bizarrerie du mari qui ſe met au lit après l'accouchement de ſa femme.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *hamac*, quand ſa femme eſt accouchée d'un enfant mâle ou femelle : dans cette poſture, il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter. Quand on entendit parler la premiere fois en France de cette extravagance, on demanda, à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique? Mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été & eſt encore en vogue en France même, & que c'eſt ce

qu'on nomme dans le Béarn *faire la couvade*. Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens ou les Béarnois ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle régnoit principalement du tems de Strabon, *Mulieres cùm pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſque miniſtrant;* ce qui revient à ce qu'on a obſervé chez les Braſiliens, & parmi tant de peuplades du nord de l'Amérique, où la femme, dés qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux allité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendans : d'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au-delà des Pyrénées. Elle devoit faire fortune, puiſqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. « En Amérique, dit feu M. Boulanger dans ſon *Antiquité dévoilée*, chez quelques Sauvages, » l'uſage veut que le mari ſe mette au lit, » lorſque ſa femme eſt accouchée. La » même choſe ſe pratiquoit chez les Celtibériens, ſuivant Strabon, & dans l'iſle de » Corſe, ſuivant Diodore de Sicile.... Sui-

» vant les *Lettres édifiantes*, le mari, pen-
» dant ſa retraite, obſerve un jeûne très-
» rigoureux, & s'abſtient même de boire ;
» enſorte qu'il maigrit conſidérable-
» ment. »

§. V.

Opinion ſur les éclipſes.

On ſçait que les éclipſes de la lune & du ſoleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorans & les ſuperſtitieux. On ſçait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtans d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poêles & d'autres inſtrumens rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en donnoient à outrance ; &, afin d'augmenter la cacophonie, ils fouettoient leurs chiens, & les faiſoient hurler. On a retrouvé cet uſage en Aſie, chez les Indiens adonnés au culte de Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre & de ſonner pendant les éclipſes, ils ſe baignent encore dans le Gange.

Il n'eſt pas facile de ſçavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier, elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténebres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'alégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer, pendant les éclipſes, ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond, juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indiens & les Péruviens aient eu des idées bien conformes ſur la nature de la lune & du ſoleil; il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit, qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & aux bruits des inſtrumens; l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſei-

gné que le ſon d'une trompette ne ſçauroit empêcher une maſſe ſuſpendue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats, & s'entrechoquoient dans les cieux; puiſqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne, de crier pour ſéparer les combattans; on auroit plutôt attendu en ſilence & en tremblant la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre & le ſalut du genre humain (*a*).

§. VI.

Des ſacrifices de ſang humain.

* Il n'y a pas de nation dans l'hiſtoire à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit, par la ſuite des ſiécles, dépeuplé ou dévaſté la

(*a*) *Note de l'Editeur.* Voyez le Chapitre troiſieme du Livre ſur la Mythologie, où cette matiere eſt traitée plus amplement.

* L'Antiquité dévoilée.

terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur quand on réfléchit ſur le génie de la plûpart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation. Auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices, ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les dieux en colere, qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, &, dans l'inſtant, on aſſommoit un captif au piédeſtal de ſa ſtatue. Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, les Negres, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profuſion.

Chez les Mexicains, on ſacrifioit encore des victimes humaines, à l'arrivée des Eſpagnols; &, quand il ſeroit vrai,

comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante sous le regne de Montézuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même tems, on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, policés apparemment depuis plus de tems que les Mexicains, n'égorgeoient plus de victimes humaines pour le service des autels; ils se contentoient de tirer de la veine frontale & des narines des enfans, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine, dont on pétrissoit des gâteaux que tous les sujets de l'empire étoient obligés de manger à une grande solennité annuelle.

CHAPITRE XI.

D'Alexandre le Grand.

§. I. *Examen de l'hiſtoire de ſa vie, compoſée par Quinte-Curce.*

* SI Quinte-Curce n'avoit pas défiguré l'hiſtoire d'Alexandre par mille fables que tant de déclamateurs ont répétées, Alexandre ſeroit le ſeul héros de l'antiquité dont on auroit une hiſtoire véritable. On ne ſort point d'étonnement quand on voit des hiſtoriens latins, venus quatre cents ans après lui, faire aſſiéger par Alexandre des villes Indiennes, auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, & dont quelques-unes n'ont jamais exiſté.

Quinte-Curſe, après avoir placé le Tanaïs au-delà de la mer Caſpienne, ne manque pas de dire que le Gange, en ſe détournant vers l'Orient, porte, auſſi-bien que l'Indús, ſes eaux dans la mer Rouge, qui eſt à l'Occident. Cela reſſemble au diſcours de Trimalcion, qui dit qu'il a chez lui une Niobé enfermée

* L'Evangile du jour.

dans

dans le cheval de Troie ; & qu'Annibal, au ſac de Troie, ayant pris toutes les ſtatues d'or & d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On ſuppoſe qu'il aſſiége une ville nommée *Ora*, près du fleuve Indus & non loin de ſa ſource. C'eſt tout juſte le grand chemin de la capitale de l'empire, à huit cents milles du pays où l'on prétend que ſéjournoit Porus.

Le célébre M. Holwel, qui a demeuré trente ans à Bénarès, cette ancienne capitale des Brachmanes, qui eſt inſtruit dans leur langue ſacrée, & qui a traduit leurs livres, nous aſſure qu'il a vu & lu les archives de ces Brachmanes ; qu'elles font en effet mention d'un fameux brigand nommé *Alexandre ;* mais qu'il n'y avoit alors qu'un ſeul roi dans l'Inde, & aucun de ces petits rois dont parlent les Grecs & les Romains. Les prétendus Porus & les prétendus Taxiles, qui ſont des noms grecs, ſont abſolument inconnus dans l'Inde.

§. II.

Des harangues qu'on trouve dans cet écrivain.

Il plaît à Quinte-Curſe d'envoyer une ambaſſade des Scythes à Alexandre ſur les

bords du fleuve Iaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auroient dû la faire aux premiers conquérans Eſpagnols. Il peint les Scythes comme des hommes paiſibles & juſtes, tout étonnés de voir un Grec venu de ſi loin pour ſubjuguer des peuples que leurs vertus rendoient indomptables. Il ne ſongepas que ces Scythes invincibles avoient été ſubjugués par les rois de Perſe. Ces mêmes Scythes, ſi paiſibles & ſi juſtes, ſe contrediſent bien honteuſement dans la harangue de Quinte-Curſe : ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme juſques dans la haute Aſie. Ce ſont en effet ces mêmes Tartares qui, joints à tant de hordes du Nord, ont dévaſté ſi long-tems l'univers connu, depuis la Chine juſqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des hiſtoriens ſeroient fort belles dans un poëme épique, où l'on aime fort les proſopopées. Elles ſont l'apanage de la fiction ; & c'eſt malheureuſement ce qui fait que les hiſtoires en ſont remplies. L'auteur ſe met ſans façon à la place de ſon héros.

Quinte-Curſe fait écrire une lettre, par Alexandre, à Darius. Le héros de la Grece dit dans cette lettre, que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils ni deux maîtres*. Rol-

lin trouve, avec raiſon, qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre ; mais Alexandre l'a-t-il écrite ? c'eſt ce qu'il falloit examiner. Il n'appartient qu'à dom Japhet d'Arménie, le fou de Charles-Quint, de dire que *Deux ſoleils dans un lieu fort étroit, Rendroient trop exceſſif le contraire du froid.* Mais Alexandre étoit-il un dom Japhet d'Arménie ?

Je ſçais que Tite-Live prête ſouvent des harangues à ſes héros. Quel a été le but de Tite-Live ? de montrer de l'eſprit & de l'éloquence. Je lui dirois volontiers : ſi tu veux haranguer, vas plaider devant le ſénat de Rome ; ſi tu veux écrire l'hiſtoire, ne nous dis que la vérité.

CHAPITRE XII.

Coup d'œil philoſophique ſur quelques Empereurs Romains qui régnerent après Auguſte.

§. I. *Tibere.*

* AUguſte laiſſe l'empire à un monſtre qui devoit le faire regretter : je parle de Tibere, qui eut long-tems un miniſtre digne de lui. Sous ce malheureux regne, les ſénateurs montrerent la baſſeſſe des plus vils eſclaves. Un ancien auteur rapporte qu'ils avoient délibéré, du tems du premier des Céſars, de lui donner le droit de jouiſſance ſur toutes les femmes qu'il voudroit bien honorer de ſon attention : leur aviliſſement augmenta de plus en plus ſous les regnes ſuivans.

§. II. *Caligula.*

.... A Tibere ſuccede Caligula, ſon petit-neveu, qui abuſe, comme lui, de ſon autorité & de la foibleſſe des Romains. Ses folies barbares & brutales

* Tableau philoſophique du genre humain, depuis l'origine du monde, juſqu'à Conſtantin.

étonnent & font frémir ; mais Suétone & Tacite n'auroient-ils pas un peu trop chargé ſon portrait, de même que celui des autres empereurs ? Le ſentiment de la liberté, qui les échauffoit encore, les a peut-être rendus injuſtes. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire nous peint Caligula ſous les couleurs les plus odieuſes : il avilit de plus en plus le ſénat, & fait périr cruellement les chefs des plus illuſtres familles, ſans raiſon & même ſans prétexte. On dit qu'il ſe vantoit de coucher avec la lune.... On dit encore qu'il fit ſon cheval grand pontife. Chéréas aſſaſſina ce prince extravagant.

§. III. *Claude.*

On voit enſuite le ſtupide Claude monter ſur le trône : il avoit la fureur de faire des édits ſans nombre, qui n'avoient pas à la vérité le ſens commun. Quoiqu'il eût le caractere doux & modéré, on l'accoutuma à voir répandre le ſang, & il apprit à le verſer ſans pitié. L'infâme Meſſaline, ſon épouſe, le déshonora avec une effronterie ſans exemple ; mais à la fin elle en porta la peine. Claude, qui avoit la mémoire auſſi foible que l'eſprit, la fit appeler le jour même qu'il l'avoit fait mourir. Il épouſa enſuite ſa niéce Agrip-

pine, contre les lois de l'empire.... Cette femme ambitieuſe régna abſolument ſur l'eſprit de Claude, qui adopta l'abominable Néron, au préjudice de ſon propre fils Germanicus.

§. IV. *Néron.*

Cependant Agrippine, cédant à l'impatience de voir ſon fils ſur le trône, empoiſonna l'imbécille Claude, que l'on mit, ſelon l'uſage, au rang des dieux. Néron commença comme tous les tyrans, c'eſt-à-dire qu'il affecta d'abord quelques vertus; mais bientôt il ſe montra dans tout ſon caractere. Ce prince foible, ſuperſtitieux & barbare, réuniſſoit tous les vices, ceux même qui ſemblent les plus oppoſés; & il ſe livra à tous les crimes. Sa mere, à qui il devoit tout, & qui ne s'embarraſſoit pas de périr pourvu qu'il régnât, fut une de ſes victimes. Son goût pour les fêtes, les ſpectacles, les jeux du cirque, & autres amuſemens publics, fut pouſſé juſqu'à l'extravagance. Au lieu de gouverner ſagement ſon peuple & de le rendre ſolidement heureux, il ne s'occupoit qu'à le divertir, en chantant ſur le théâtre, & en faiſant le métier d'un vil bouffon; il vouloit paſſer pour le premier

muſicien de l'empire, & malheur à ceux qui ne l'admiroient pas. Il dépenſoit des ſommes immenſes à ces paſſe-tems indignes ; &, pour y fournir, il ſacrifioit les grands, & confiſquoit leurs biens. Sa folie étoit barbare : un jour, il voulut voir une image ſenſible de l'embraſement de Troie, & pour cela, il fit mettre le feu dans différens quartiers de Rome : cette horrible ſcene, qu'il contemploit du haut de ſon palais, l'amuſa extrêmement. . . . Enfin, tout l'empire ſe révolta contre Néron ; le ſénat même, enhardi par les entrepriſes de pluſieurs gouverneurs de provinces, le proſcrivit ; & ce miſérable prince, chargé de l'exécration du genre humain, termina lâchement ſa vie : *C'eſt bien dommage*, diſoit-il en ſoupirant, *qu'un ſi bon muſicien meure.* Ce monſtre, dont le nom ſeul inſpire l'horreur, fut l'opprobre de l'humanité : l'hiſtoire l'a puni comme il le méritoit ; & ſon exemple doit faire trembler les tyrans qui ſeroient tentés de l'imiter.

§. V. *Galba*, *Othon.*

Il parut alors pluſieurs compétiteurs qui ſe diſputerent l'empire. On nomme d'abord Galba dans cette anarchie : ce prince fut cruel & avare ; les ſoldats, pour qui

Néron étoit prodigue, s'en dégoûterent bientôt. Othon ſe mit à la tête des mutins ; & l'empereur, ſe trouvant ſans défenſe, fut percé de coups. Othon lui ſuccede. Ce prince réuniſſoit les extrêmes : il étoit mou & efféminé comme une femme, mais d'ailleurs brave & entreprenant. Il étoit laid, petit, chauve, &, malgré cela, fort amoureux de lui-même : il ſe faiſoit raſer tous les jours la barbe, & pendant la nuit il ſe couvroit le viſage de pain trempé dans du lait d'âneſſe, pour avoir le teint frais : il étoit continuellement à ſa toilette, occupé à s'embellir ou à s'admirer. Quant à ſon caractere, il étoit poli, complaiſant, voluptueux, crédule, prodigue comme Néron, ambitieux, plein de courage, & ferme dans le péril. Il avoit donné, comme ſes prédéceſſeurs, l'exemple de la révolte, de ſorte qu'il ne devoit pas ſe flatter de jouir tranquillement de ſon uſurpation.

§. VI. *Vitellius.*

Vitellius arma contre lui, & Othon fut battu. Dans cette extrémité, ſes ſoldats qui l'adoroient, lui marquerent un zele qui n'a preſque point d'exemple : ils ſe proſternoient à ſes pieds, lui baiſoient

les mains, & le supplioient, en pleurant, de les reconduire à l'ennemi. Un, entr'autres, tirant l'épée, lui dit : *Apprenez, César, que mes compagnons sont résolus, aussi-bien que moi, de mourir pour vous.* Mais Othon repliqua qu'il n'exposeroit plus d'aussi braves gens ; & dès-lors il mit ordre à ses affaires, pensa à tout, & dit adieu à ses amis avec la plus grande fermeté : enfin il se donna la mort, en se précipitant sur son épée. Jamais prince ne fut tant regretté, j'entends des soldats ; car l'empire ne lui avoit guere plus d'obligation qu'à la plûpart de ses prédécesseurs.

Cependant Vitellius mérita davantage la haine publique. Il s'étoit élevé par les plus basses flatteries ; & l'on ne sçait que trop que ces caracteres rampans sont les plus détestables, lorsqu'ils peuvent tout oser. Vitellius étoit ivrogne, cruel & débauché. Ayant vu le champ de bataille où ses lieutenans avoient triomphé d'Othon, il considéra avec plaisir les restes des cadavres d'hommes & de chevaux qui avoient péri : l'odeur infecte qu'ils exhaloient, fit détourner la tête à quelques-uns de ses officiers ; mais cette délicatesse le choqua au point de lui faire dire, *que l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours*

bonne, & celle du citoyen encore meilleure; maxime déteſtable, à laquelle il ſe conforma tant qu'il put pendant la courte durée de ſon regne. Il donna toutes les places d'honneur & de confiance à des farceurs, à des cochers, à des eſclaves affranchis qui épuiſoient l'Etat, confiſquoient arbitrairement les biens des plus illuſtres familles, & ſe piquoient de renverſer les lois les plus ſaintes, pour autoriſer leurs brigandages. Cependant Vitellius, qui étoit l'animal le plus carnaſſier de l'empire, ne s'occupoit qu'à manger; il avoit un appétit inſatiable, & il le ſoutenoit en dégorgeant auſſi-tôt les viandes qu'il avoit dévorées. Enfin il périt du dernier ſupplice, par la main des bourreaux, & les Romains tâcherent de ſe donner un meilleur maître.

§. VII. *Veſpaſien.*

Ce maître fut Veſpaſien : divers prodiges préſagerent ſa grandeur. Le crédule Suétone rapporte qu'un bœuf qui labouroit à la campagne ſe mit un jour à ſecouer ſon joug, entra bruſquement dans la chambre où Veſpaſien étoit à ſouper, après quoi il tomba à ſes pieds, & baiſſa doucement la tête; ce qui prouvoit évidem-

ment qu'il ſeroit un jour empereur. Veſpaſien fut ambitieux ; mais il eut du moins de grandes vertus, & ſon regne fit un peu reſpirer les Romains. On l'accuſoit d'être avare, & l'on a répété ce reproche juſqu'à nos jours; mais je crois que cette avarice prétendue étoit une économie ſage & néceſſaire après les déprédations inſenſées des premiers empereurs. L'Etat étoit épuiſé ; toutes les richeſſes avoient paſſé entre les mains des miſérables qui s'étoient prêtés à toutes les folies des Caligula, des Néron & des Vitellius. Il falloit donc rétablir les finances, remettre l'ordre dans toutes les parties de l'adminiſtration ; &, pour cela, il étoit indiſpenſable d'avoir recours à une ſage économie.

Veſpaſien étoit doux, modéré, humain. On lui inſultoit impunément ; & il ſe contentoit de bien faire, malgré l'injuſtice des hommes, ſans exiger leur reconnoiſſance, & ſans craindre leurs cenſures.... Veſpaſien mourut avec toute ſa gloire ; & l'hiſtoire le comptera toujours au nombre des bons princes. Il travailla juſqu'au dernier moment de ſa vie ; & l'on nous a conſervé ce qu'il dit alors, *qu'un empereur doit mourir debout.*

§. VIII. *Titus.*

Titus, les délices du genre humain, qui regrettoit la perte d'un jour, conſola Rome de la perte de ſon pere. Les hiſtoriens diſent qu'avant ſon élévation, on avoit fort mauvaiſe opinion de ſes mœurs, & qu'on le craignoit comme un ſecond Néron. Son regne fut cependant trop court pour le bonheur de l'humanité. Jamais le vice n'eut accès à ſa cour : il falloit aimer la vertu pour lui plaire; les fripons, les délateurs, les libertins & les brigands, qui avoient régné ſous ſes prédéceſſeurs, furent obligés de cacher leurs crimes dans les ténebres, ou de feindre des vertus qu'ils n'avoient pas. Domitien, ſon frere, conſpira contre lui; mais il ſouffrit ſes attentats avec la plus grande modération : cependant, s'il l'eût puni, Rome n'auroit pas eſſuyé les horreurs qui l'attendoient. Enfin, le bon Titus, ce prince dont la mémoire vivra toujours dans le cœur de l'homme de bien, mourut avec le ſeul regret de ne pouvoir plus travailler au bonheur des hommes. Aurélius Victor inſinue qu'il fut empoiſonné; & que, comme il étoit adoré de tout le monde, il n'y avoit que ſon frere Domi-

tien qui fût capable de ce crime. Quoi qu'il en ſoit, tout l'empire pleura Titus, & ſon ſucceſſeur ne fit qu'accroître pendant tout ſon regne la douleur publique.

§. IX. *Domitien.*

Domitien fut un ſecond Néron; il avoit tous les vices, & il commit tous les crimes. Quelquefois il s'amuſoit à faire des vers, que Quintilien, Pline & Martial trouvent excellens : mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on loue les hommes qui peuvent proſcrire. Au reſte, s'il s'étoit contenté de tuer des mouches & de faire de mauvais vers, il n'auroit eu que la réputation d'un imbécille; au lieu qu'il s'eſt noirci de tous les attentats que peut commettre un tyran effréné.

Domitien, chargé de l'exécration publique, reçoit enfin la mort, fin ordinaire des tyrans. Il ne fut regretté que des ſoldats, qu'il enrichiſſoit des dépouilles des proſcrits, & qui étoient les miniſtres de ſes cruautés. Le ſénat marqua publiquement ſa joie de la perte de l'ennemi public de la patrie : ſes images furent abattues & ſa mémoire abolie, comme celle d'un monſtre qui ne devoit pas déshonorer l'hiſtoire.

§. X. *Nerva.*

Le bon Nerva conſole les Romains après tant d'horreurs. Martial le nomme le plus doux des princes; &, dans les *Céſars* de Julien, on voit que Silene n'a rien à lui reprocher. Auſſi diſoit-il, au rapport de Xiphilin, *qu'il ne ſe ſentoit coupable d'aucune choſe qui pût l'empêcher de vivre en repos & en ſûreté, s'il quittoit l'empire.* Il répara tant qu'il lui fut poſſible les brigandages de Domitien, en rendant aux particuliers ce qu'il leur avoit enlevé; &, dans le déſordre où ſe trouvoient les finances, par les profuſions extravagantes de ſon prédéceſſeur, il vendit le ſuperflu de ſes effets, pour n'être pas à charge à l'Etat. Il traita avec une extrême indulgence des miſérables qui avoient conſpiré contre ſa vie; &, pour aſſurer le bonheur de ſes peuples, il ſe hâta d'adopter le vertueux Trajan, qui devoit l'imiter. Ce grand prince mourut paiſiblement, dans un âge avancé, avec la gloire qui accompagne l'homme juſte & bienfaiſant.

§. XI. *Trajan.*

Trajan fut le premier étranger qui par-

vint à l'empire ; il étoit Eſpagnol. Ce prince étoit en Allemagne, lorſqu'il reçut la nouvelle de ſon adoption : il entreprit pluſieurs guerres, où il montra les plus grands talens pour cet art terrible. Après avoir ſoumis les Germains, il paſſa dans l'Orient, où il ſubjugua pluſieurs peuples formidables. Les Parthes éprouverent ſa puiſſance, & il leur donna un roi. Trajan avoit pour maxime qu'il falloit que les citoyens le trouvaſſent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur, s'il eût été ſimple citoyen. On l'accuſoit d'être un ivrogne ; & les *Céſars* de Julien lui reprochent de s'être rendu l'eſprit peſant, à force de boire. On lui attribuoit auſſi un vice qu'il ne faut pas nommer. Au reſte, malgré toutes ſes foibleſſes, il aima & obſerva conſtamment la juſtice. Un prince qui ferme conſtamment l'oreille aux délateurs, qui reſpecte les propriétés des citoyens, qui n'envie point la gloire ni le bien d'autrui, qui ſe conforme toujours aux lois de la plus rigoureuſe équité, qui ne ſe met jamais en colere, qui reſpecte le ſénat, qui eſtime tendrement les gens de bien, qui mépriſe les vains honneurs que l'on rend à la grandeur ; un tel prince eſt un grand homme, quoiqu'il boive un peu. Enfin il a mérité que l'on ſouhaitât, dans

la ſuite, aux empereurs, *le bonheur d'Auguſte* & *la bonté de Trajan.*

§. XII. *Adrien.*

Adrien, qui avoit épouſé une niéce de Trajan, monta ſur le trône des Céſars. Il maintint la ſévérité de la diſcipline militaire, & vécut lui-même frugalement, pour donner l'exemple. Il s'appliqua à faire fleurir les arts, & la Grece, qui en étoit la mere : les Barbares apprirent à le reſpecter. Sa paſſion pour le jeune Antinoüs eſt une tache qui déshonore ſa vie : il lui fit bâtir, après ſa mort, un ſuperbe temple ; il le mit au nombre des dieux ; & les Grecs, qui ſçavoient toujours flatter & mentir agréablement, publierent qu'il avoit été métamorphoſé en conſtellation. Ce prince étoit fort inſtruit, & jugeoit de tout avec goût & pénétration. Il y a des auteurs qui l'ont préféré à Trajan ; & il l'emportoit, ſans conteſtation, par l'eſprit & par les lumieres. Il remit aux provinces vingt-deux millions cinq cents mille écus d'impôts ; il aſſura l'empire contre les incurſions des Barbares, & réprima avec ſoin l'avidité des gouverneurs. Mais on l'accuſe, d'ailleurs, d'avoir prêté trop facilement l'oreille à la calomnie, d'avoir

été inconſtant dans l'amitié, d'avoir montré beaucoup d'inégalités, de défiance & de diſſimulation. On dit auſſi qu'il fut cruel, & qu'il eut la petiteſſe d'être jaloux de la gloire de ceux qui excelloient dans les arts dont il ſe piquoit. Tout le monde connoît les vers badins quil fit en mourant, & qui témoignent le courage d'une ame Romaine.

§. XIII.

Antonin, Lucius Vérus & Marc-Aurele.

Antonin *le Pieux* mérita ce titre, non par la ſuperſtition, mais par la ſageſſe de ſon gouvernement & l'intégrité de ſa conduite. Ce prince aima ſa famille avec tendreſſe, traita ſes ſujets comme ſes enfans, & chérit tous les hommes au point d'aimer toutes les erreurs & toutes les religions. Capitolin le repréſente comme un prince poli, ſobre, complaiſant & libéral: il avoit l'air grand, l'eſprit net, les ſentimens nobles, & le caractere égal.

L'hiſtoire Romaine nous offre, après la mort d'Antonin *le Pieux*, deux empereurs qui régnerent conjointement, ſçavoir Lucius Vérus, & le ſage Marc-Aurele. On eſt étonné que ces deux princes, qui avoient le caractere entiérement op-

poſé, aient vécu enſemble dans une parfaite intelligence. Marc-Aurele fut nommé *le Philoſophe*. Sa philoſophie ne conſiſtoit pas dans de vaines diſputes ; il s'appliqua à faire le bonheur de ſes peuples ; philoſophie qui eſt bien rare dans les ſouverains.

§. XIV. *Commode.*

Après la mort de ce bon prince, l'empire fut livré à un monſtre, qui rappela les horrreurs des Néron & des Caligula. Commode, fils & ſucceſſeur du ſage Marc-Aurele, fut le fléau des Romains : il ſe plongea honteuſement dans les plus ſales voluptés, tandis que ſes coupables miniſtres déſoloient l'Etat par leurs brigandages & des proſcriptions ſans nombre. Il entretenoit dans ſon palais trois cents garçons & trois cents filles, pour ſervir à ſes débauches. On le ſoupçonnoit d'avoir avancé les jours de ſon pere. Il fit périr ſa femme & ſa ſœur : il ſacrifia à ſes fureurs les plus dignes miniſtres du dernier regne, & les plus ſages membres du ſénat. Cette bête féroce n'aimoit pas les gros ventres ; & tous les malheureux qui avoient trop d'embonpoint, étoient maſſacrés : il les faiſoit fendre par la moitié, & prenoit grand plaiſir à voir leurs entrailles palpi-

tantes. Il s'amuſoit quelquefois à exercer ſon adreſſe contre les bêtes ſauvages ; & après cela, il tiroit au haſard ſes fleches ſur le peuple. Dans ſa folie brutale, il mangeoit publiquement en habit de femme, s'habilloit en gladiateur, pour ſe battre avec les miſérables de cette profeſſion, maſſacroit indignement ceux qui l'épargnoient : en un mot, il ſe vantoit d'avoir tué douze mille hommes de ſa main gauche. Ce tyran fut étouffé par un athlete, nommé Narciſſe, qui délivra l'empire de ſes cruautés.

§. XV. *Pertinax.*

Pertinax régna après Commode. Cet homme de baſſe naiſſance s'étoit inſenſiblement élevé par ſon mérite. Il fut d'abord maître d'école en Ligurie : il quitta enſuite la férule, pour ſe faire ſoldat ; & ſes talens pour le noble métier de la la guerre le firent parvenir, par degrés, juſqu'au rang de général. Il s'attira l'eſtime & la confiance de Marc-Aurele par ſes beaux faits d'armes en Orient, en Angleterre & en Allemagne. Enfin, après s'être conduit ſans reproche ſous le regne odieux de Commode, il fut jugé digne de gouverner : ſon élection, faite, à

l'ordinaire, par les ſoldats, plut au ſénat & au peuple, qui en remercia ſolennellement les dieux dans les temples. Il n'accepta que malgré lui cet honneur dangereux, & ſa vertu lui coûta bientôt la vie. Comme il s'appliquoit à rétablir les affaires, à réduire la milice à une exacte diſcipline, & à faire obſerver la juſtice, la ſoldateſque inſolente trouva mauvais qu'il réprimât ſes déſordres : elle força le palais, & perça le vertueux Pertinax de pluſieurs coups, malgré la réſiſtance de ſes amis, qui périrent avec lui en le défendant.

CHAPITRE XIII.

Portraits de quelques anciens Philoſophes.

§. I. *Epicure.*

* EPicure a été reconnu d'une maniere diſtinguée parmi les ſçavans de tous les ſiécles, pour un homme d'une rare vertu, & il ſemble qu'il ait excellé par ce dernier endroit ſur tous les autres philoſophes. Il ne ſe diſtinguoit pas ſeulement par ſa piété envers ſes parens, par ſa tendreſſe à l'égard de ſes freres, par ſa douceur envers ſes domeſtiques, par ſon honnêteté à l'égard de tout le monde, par ſon amour pour ſa patrie, & par ſa chaſteté, ſa tempérance & ſa frugalité; mais il étoit ſur-tout remarquable par la maniere dont il cultivoit l'amitié, qu'on peut appeler la plus excellente de toutes les vertus, celle qui fait éprouver au cœur qui la pratique le plus grand plaiſir de la vie, plaiſir dont un méchant eſt incapable. Il avoit en lui cette noble qualité à un ſi haut degré de perfection, & il la cultiva ſi bien dans

* Diſcours ſur la liberté de penſer, *par Collins.*

ſes diſciples, que la ſucceſſion de ſon école continua pluſieurs centaines d'années après la fin des autres, ſe préſervant de la diviſon qui arriva plus ou moins dans celles-ci, & qui avança leur ruine. Cicéron, tout oppoſé qu'il étoit aux opinions philoſophiques d'Epicure, & quelques peines qu'il ſe donnât pour renverſer, ſous le nom de Cotta, ſon ſyſtême du haſard, lui rend cependant ce témoignage : Epicure, dit-il, déclare que de toutes les choſes que la ſageſſe nous peut ſuggérer pour mener une vie heureuſe, l'amitié cauſe le plaiſir le plus excellent, le plus univerſel & le plus délicieux. C'eſt un ſentiment qu'il ne ſoutient pas ſeulement dans ſes écrits, mais dont il a laiſſé des preuves par les exemples qu'il en a donnés, & dans ſa vie & dans ſes entretiens. Il en mérite d'autant plus de louanges, que les exemples de cette amitié paroiſſent rares dans la Mythologie des anciens, qui, quelqu'ample qu'elle ſoit, & quoique pleine de variétés, nous en fournit à peine trois depuis le tems de Théſée juſqu'à celui d'Oreſte. Mais quelle foule d'amis ſe rendoient de tous côtés dans la petite habitation d'Epicure, & quelle admirable harmonie régnoit entr'eux !

* La morale d'Epicure, ſi injuſtement décriée par les adverſaires de ce philoſophe, tend évidemment, mais par une route différente, au même but que celle du fondateur de la ſecte Stoïque. En plaçant le ſouverain bien dans la volupté, Epicure ne prétendoit pas inviter à la débauche, au vice, à la diſſolution des mœurs, qui, loin d'être conformes à la nature d'un Etre intelligent, ne ſont propres qu'à le conduire à une perte certaine; il invitoit à la vertu, qui ſeule peut procurer à l'individu comme à la ſociété le contentement intérieur, le repos, la jouiſſance durable des biens ſolides. Le Stoïcien s'efforçoit de conduire l'homme au bonheur par une route pénible, raboteuſe, propre à le décourager; Epicure lui en traçoit une plus facile, plus naturelle, plus propre à l'attirer. Le premier, pour rendre l'homme heureux, penſoit qu'il falloit le dénaturer, lui ôter ſes paſſions, le rendre parfaitement inſenſible; l'autre a cru qu'il falloit diriger ſes paſſions, les régler, les faire ſervir à ſon bonheur. Zénon n'a eu que des idées vagues ou fauſſes de la nature, à laquelle il vouloit que l'homme ſe con-

* Syſtême ſocial.

formât; Epicure a voulu que l'homme ſe conformât à ſa propre nature, qui, réglée par la raiſon & la conſcience, eſt en état de lui procurer la *volupté pure*, c'eſt-à-dire la félicité permanente qui fait l'objet de ſes vœux.

§. II. *Cicéron.*

* Quoique Cicéron, auſſi grand philoſophe que fidele patriote, fût conſul & engagé dans les charges publiques, qui obligent les hommes à être plus ſur leurs gardes & à avoir moins de ſincérité, rien ne l'empêcha de laiſſer des preuves éclatantes de la liberté avec laquelle il penſoit. Comme il faiſoit profeſſion des ſentimens des académiciens ou ſceptiques, il étoit engagé par cela même à examiner la doctrine de tous les autres philoſophes, pour voir s'il y avoit quelque certitude dans quelqu'un de leurs ſyſtêmes. C'eſt ce qui lui a donné lieu de compoſer deux traités, l'un de la nature des dieux, dans lequel il a tâché de faire ſentir la foibleſſe de tous les argumens dont les Stoïciens, qui furent les plus grands déiſtes de l'antiquité, ſe ſervoient pour prouver l'exiſtence des dieux; & l'autre

* Diſcours ſur la liberté de penſer.

touchant

touchant la divination, qu'il emploie à renverſer toute la religion des Grecs & des Romains, qui ſe vantoient qu'elle leur avoit été révélée. Pour en venir plus aiſément à bout, il découvre l'impoſture de leurs miracles, & la foibleſſe des raiſons ſur leſquelles on prétendoit que toute cette religion étoit fondée. On peut dire que Cicéron, qui avoit lu tous les ouvrages des philoſophes, qui avoit pratiqué ce qu'il y avoit de ſçavans de ſon tèms, & qui lui-même faiſoit profeſſion de philoſophie, a voulu nous laiſſer ſon caractere & celui de la plûpart des philoſophes, lorſque, rapportant ſes ſentimens & les leurs, il fait paſſer pour probable que ceux qui s'appliquent à la philoſophie, ne croient pas qu'il y ait des dieux, c'eſt-à-dire qu'il y en ait de tels que le peuple les croit....

Si les lecteurs de Cicéron cherchent à bien entendre ce célebre écrivain, ils trouveront qu'il s'eſt autant rendu recommandable par ſa liberté de penſer, que par ſa philoſophie, l'art de bien parler, ſa vertu & ſon amour pour la patrie. Ils ne rencontreront dans tous ſes ouvrages aucun paſſage qui favoriſe le moins la ſuperſtition, ſinon ceux qu'on voit évidemment qu'il débitoit, ſoit pour éluder une

difficulté, ſoit pour montrer ſon habileté à tourner un argument comme il vouloit, & les autres qu'il emploie dans ſes harangues pour ſe faire eſtimer de la populace de Rome, qui, comme celle des autres pays, étoit extrêmement ſuperſtitieuſe... Quoi qu'il en ſoit, le zele de Cicéron contre tout ce qu'il regardoit comme ſuperſtitieux, lui faiſoit ſouvent oublier ſa propre maxime, & il lui échappoit quelquefois, dans ſes harangues publiques, des choſes qu'il ne pouvoit prononcer en ſûreté que dans une aſſemblée de philoſophes. Je ne voudrois pas, diſoit-il, que vous vous perſuadaſſiez que ces Furies armées de flambeaux ardens, comme on les repréſente ſur le théâtre, pourſuivent ſans relâche les méchans par l'ordre des dieux. La propre injuſtice d'un chacun, ſa propre malice, ſon infamie, ſa hardieſſe déſeſpérée, le tranſportent hors de lui-même, & mettent ſes penſées en déſordre : ce ſont là les furies qui tourmentent le méchant, ce ſont là les flammes & les flambeaux. Il dit ailleurs : quand vous haranguez le peuple avec une éloquence empoiſonnée, quand vous renverſez les maiſons des citoyens, quand à coups de pierre vous chaſſez les plus dignes ſénateurs hors de la place publique,

quand vous mettez en feu les maiſons de vos voiſins, & que vous réduiſez les temples en cendres ; quand vous excitez les eſclaves à la ſédition, quand vous troublez la célébration du culte religieux ; quand, emportés par une brutalité infâme, vous ne faites point de diſtinction entre votre femme & votre ſœur, & que vous ne vous ſouciez point de qui vous ſouillez la couche ; quand, ſemblables à des Bacchantes en furie, vous vous abandonnez à la rage & à la fureur la plus effrénée, c'eſt alors que vous êtes en proie à ces ſupplices horribles, qui ſont les châtimens deſtinés aux crimes des hommes.

Cicéron aimoit la philoſophie, mais il aimoit encore plus les grandeurs ; il avoit de la ſageſſe, mais il avoit encore plus d'ambition. Les ſoins de la république, ſes intrigues de Rome, l'application à s'y faire un parti, rempliſſoient la plus grande partie de ſon tems & de ſon attention, il ne lui en reſtoit que pour effleurer les ſciences. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, dans un tems où la philoſophie étoit beaucoup plus obſcure qu'aujourd'hui, & où les routes qui conduiſent à la certitude par un examen bien réglé, étoient moins connues qu'elles ne le ſont ;

il ne faut pas s'étonner, ſi dans ce tems-là Cicéron, qui n'avoit eu que le loiſir de parcourir les ſentimens des philoſophes, a pris le parti de demeurer en ſuſpens: il ne pouvoit pas ſe déterminer à la légere, & il ne pouvoit ſe donner tout entier au ſoin d'examiner.... Ce fût là un grand foible dans Cicéron: ſa vertu ſe ſentit du défaut de ſes lumieres; elle chancela de même: ſon cœur fut irréſolu comme ſon eſprit; & ce Cicéron, qu'on admire comme un des plus grands hommes quand il parle en philoſophe, on ne peut s'empêcher de le mépriſer comme un petit génie, quand il ſe peint dans ſes lettres au naturel: incapable de prendre un parti, toujours accablé de difficultés dont il ne ſçait point ſe tirer, toujours dans les alarmes & en proie aux frayeurs, voici cependant de quelle maniere Cicéron penſoit ſur l'immortalité de l'ame, & comme il en parle ſous le nom de Caton; c'eſt dans ſon livre *de la Vieilleſſe*:

« Rien ne peut m'empêcher de vous » dire ce qu'il me ſemble de la mort, & » que je crois voir d'autant mieux, que » j'en ſuis plus proche. Je ſuis perſuadé » que vos peres, ces illuſtres perſonnages » que j'ai tant aimés, n'ont point ceſſé » de vivre, quoiqu'ils aient paſſé par la

» mort, & qu'ils ſont toujours vivans
» de cette ſorte de vie, qui ſeule mérite
» d'être appelée de ce nom-là. Car, tant
» que nous ſommes dans les liens du
» corps, nous y ſommes comme des for-
» çats à la chaîne; puiſque notre ame
» eſt quelque choſe de divin, qui, du
» ciel comme du lieu de ſon origine, eſt
» jetée & comme abymée dans cette
» baſſe région de la terre, qui eſt un
» lieu d'exil & de ſupplice pour une
» ſubſtance céleſte & éternelle de ſa na-
» ture. Mais je crois que ſi les dieux ont
» engagé nos ames dans nos corps, c'eſt
» afin que ce grand ouvrage de l'univers
» eût ſes ſpectateurs qui admiraſſent le
» bel ordre de la nature, & le cours ſi
» réglé des corps céleſtes, & qui l'expri-
» maſſent en quelque ſorte par le régle-
» ment & l'uniformité de leur vie.

» Et ce n'eſt pas ſeulement le raiſonne-
» ment & la méditation qui m'ont impri-
» mé ce ſentiment, mais encore l'auto-
» rité de tout ce qu'il y a eu de grands
» philoſophes. Car ne ſçavons-nous pas
» ce qu'en ont penſé Pythagore & ſes
» diſciples? & que ces philoſopes, que
» nous pouvons appeler nos compatrio-
» tes, & à qui on a donné, dès les
» premiers tems, le nom de PHILOSO-

» PHES ITALIQUES, n'ont jamais douté
» que nos ames ne fuſſent des portions de
» cette intelligence univerſelle que nous
» appelons Dieu ? C'eſt ce que m'a encore
» fait comprendre l'excellent diſcours de
» l'immortalité de l'ame, que fit, le der-
» nier jour de ſa vie, celui que l'oracle
» même d'Apollon a déclaré le plus ſage
» de tous les hommes. Enfin, quand je
» vois ce qu'il y a d'activité dans nos eſ-
» prits, de mémoire du paſſé, de pré-
» voyance de l'avenir; quand je conſi-
» dere tant d'arts, de ſciences & de dé-
» couvertes où ils ſont parvenus, je crois
» & je ſuis pleinement perſuadé qu'une
» nature qui a en ſoi le fond de tant de
» grandes choſes, ne ſçauroit être mor-
» telle.

» Je vois d'ailleurs que l'eſprit étant
» dans un mouvement perpétuel, &
» n'ayant point d'autre principe de ce
» mouvement que lui-même, ce mou-
» vement ne finira point, puiſque l'eſprit
» qui ſe le donne ne s'abandonneroit pas
» lui-même. Je vois encore que l'eſprit
» eſt quelque choſe de ſimple, ſans mé-
» lange d'aucune ſubſtance d'une nature
» différente de la ſienne, & qu'il eſt par
» conſéquent quelque choſe d'indiviſible:
» or, ce qui eſt indiviſible ne ſçauroit
» périr.

» Quant à l'origine éternelle des ames, » je ne vois pas qu'on puiſſe en douter, » s'il eſt vrai que les hommes viennent » au monde munis d'un grand nombre » de connoiſſances. Or une grande mar- » que que cela eſt ainſi, c'eſt la facilité » & la promptitude avec laquelle des en- » fans apprennent des arts très-difficiles, » & où il y a une infinité de choſes à » comprendre : ce qui donne lieu de » croire qu'elles ne leur ſont pas nouvel- » les, & qu'en les leur apprenant, on ne » fait que leur en rafraîchir la mémoire. » C'eſt ce que nous apprend notre bon » ami Platon.

» Je puis ajouter à ce que je viens » de dire, le diſcours que le premier Cy- » rus fit à ſes enfans ſur le point de mou- » rir, & qui eſt rapporté par Xéno- » phon : *Gardez-vous bien de croire, mes chers enfans*, leur dit-il, *que je ne ſois plus rien, ou que je ne ſois nulle part, quand je vous aurai quittés. Car, dans le tems même où j'étois avec vous, vous ne voyez pas mon eſprit ; mais ce que vous me voyez faire vous faiſoit penſer qu'il y en avoit un dans mon corps : ne doutez donc point que cet eſprit ne ſubſiſte, après même qu'il en ſera ſéparé, quoiqu'il ne ſe marque plus par au-*

cune action. Car rendroit-on aux grands hommes les honneurs qu'on leur rend après la mort, ſi leur eſprit étoit ſans aucune action qui pût en faire durer la mémoire? Pour moi, je n'ai jamais pu me perſuader que nos eſprits ne vivent qu'autant qu'ils ſont dans nos corps, & qu'ils meurent quand ils en ſortent, ni qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence & de ſageſſe, lorſqu'ils ſont détachés d'un corps qui n'a par lui-même ni ſens ni raiſon. Je crois au contraire que quand l'eſprit dégagé de la matiere, ſe trouve dans toute la pureté & la ſimplicité de ſa nature, c'eſt alors qu'il a plus de lumieres & de ſageſſe.

A la mort on voit ce que deviennent les parties dont nos corps ſont compoſés, & elles retournent d'où elles ont été tirées; mais l'eſprit, qui eſt d'une autre nature, ne ſe voit ni quand il eſt dans le corps ni quand il en ſort. Rien n'eſt plus ſemblable à la mort que le ſommeil. Or, c'eſt pendant le ſommeil que l'eſprit fait le mieux voir qu'il eſt quelque choſe de divin; car c'eſt alors qu'étant moins occupé du corps, il perce dans l'avenir & y découvre une infinité de choſes: que ſera-ce donc quand il en ſera entiérement dégagé? Cela étant donc ainſi, il eſt de votre devoir de

m'honorer comme un dieu après ma mort. Mais quand l'eſprit mourroit avec le corps, toujours le reſpect que vous devez aux dieux qui gouvernent l'univers, & qui le tiennent dans un ſi bel ordre, devroit-il vous obliger de conſerver des ſentimens de tendreſſe & de vénération pour ma mémoire.

» Voilà ce que diſoit Cyrus ſur le » point de mourir. Mais, ſi vous le vou- » lez bien, revenons de chez les étran- » gers à ce que nous trouvons parmi » nous. Jamais on ne me perſuadera » que ni votre pere Paul Emile, ni vos » deux aïeux, Paul & Scipion l'Africain, » ni le pere de celui-ci, ni ſon oncle, ni » tant d'autres grands hommes dont il » n'eſt pas beſoin de faire le dénombre- » ment, euſſent entrepris tant de grandes » choſes, dont la poſtérité devoit con- » ſerver la mémoire, s'ils n'euſſent vu » clairement que l'avenir même le plus » éloigné ne les regardoit pas moins que » le préſent: &, pour me vanter auſſi » à mon tour, ſelon la coutume des » vieillards, croyez-vous que j'euſſe tra- » vaillé nuit & jour comme j'ai fait, & à » la guerre & dans l'intérieur de la répu- » blique, ſi la gloire de mes travaux eût » dû finir après ma vie? N'aurois-je pas

» ſans comparaiſon mieux fait de la paſ-
» ſer dans le repos, ſans m'embarraſſer
» d'aucune ſorte d'affaires? Mais mon ame,
» s'élevant en quelque ſorte au-deſſus du
» tems que j'avois à vivre, a toujours
» porté ſes vues juſqu'à la poſtérité, &
» j'ai toujours compté que ce ſeroit après
» la fin de cette vie mortelle que je ſe-
» rois le plus vivant. C'eſt ainſi que tous
» les grands hommes comptent; & ſi
» l'ame n'étoit immortelle, ils ne feroient
» pas tant d'efforts pour arriver à l'im-
» mortalité.

» Mais je dis plus: d'où vient que les
» plus ſages ſont ceux qui prennent la
» mort le plus en gré, & que plus on
» eſt dépourvu de ſageſſe, plus on eſt
» fâché de mourir? N'eſt-ce pas que plus
» l'eſprit à d'étendue & de lumieres, plus
» il voit clairement que la mort n'eſt
» qu'un paſſage à quelque choſe de meil-
» leur, & que moins il en a, moins il le
» voit? Pour moi, je brûle d'ardeur de
» me joindre à vos peres, pour qui j'ai
» eu tant d'amour & de vénération; &
» non-ſeulement à ces grands hommes
» que j'ai connus, mais à ceux même
» dont j'ai entendu parler, & dont j'ai
» lu ou écrit moi-même les actions. Je
» vais donc vers eux avec tant de joie,

» qu'on auroit peine à me retenir ; & on
» ne me feroit pas plaiſir de me refondre
» comme Pélias, pour me renouveler &
» me faire recommencer à vivre. Non,
» quand quelque dieu voudroit me faire
» revenir à l'enfance & me mettre au
» berceau pour recommencer une nou-
» velle vie, je m'y oppoſerois de tout
» mon pouvoir ; &, du bout de la car-
» riere où je ſuis, je ne voudrois pas
» qu'on me remît au commencement.

» Car, qu'y a-t-il d'agréable dans la
» vie, & de combien de peines & de
» maux eſt-elle traverſée ? Mais, pour ne
» me pas arrêter à en déplorer les miſe-
» res, comme ont fait tant de gens, &
» même des plus habiles, quelqu'agréa-
» ble que fut la vie, on vient enfin à
» s'en raſſaſier, comme de toute autre
» choſe, & il y a un point où l'on peut
» dire *c'eſt aſſez*. J'ai d'autant plus de
» droit de parler ainſi, que j'ai vécu
» d'une maniere à ne me pas repentir
» d'être venu au monde. J'en ſors donc
» comme d'une hôtellerie, & non pas
» comme de ma propre maiſon. Car la
» nature ne nous a mis au monde que
» comme dans un lieu de paſſage, & non
» pas comme dans une demeure arrêtée.

» O jour heureux que celui où je ſortirai
» de cette foule impure & corrompue,
» pour me rejoindre à cette divine &
» & heureuſe troupe de grandes ames
» qui ont quitté la terre avant moi ! J'y
» trouverai non-ſeulement ces grands hom-
» mes dont j'ai parlé, mais encore mon
» cher Caton, que je puis dire avoir été
» un des meilleurs hommes, du meilleur
» naturel, & des plus fideles à ſes devoirs
» qu'on ait jamais vu. J'ai mis ſon corps
» ſur le bûcher, au lieu qu'il auroit dû y
» mettre le mien. Mais ſon ame ne m'a
» point quitté ; & ſans me perdre de vue,
» il n'a fait que me devancer dans un
» pays où il voyoit que je le rejoindrois
» bientôt. »

Dans la premiere des queſtions Tuſculanes, qui roule ſur le mépris de la mort, il rapporte encore ſur le même pied, & il pouſſe plus loin les preuves qu'il apporte de l'immortalité. Il fait remarquer que c'eſt l'ame qui voit, qui entend, qui raſſemble en elle tout ce que nous attribuons à divers ſens. Il montre que ſon origine ne peut être terreſtre, il exhorte a en ſentir l'excellence, & il prétend que c'eſt-là l'eſprit du précepte *Connois-toi toi-même.* Il conclut enfin, qu'après la mort

nous ſerons des dieux nous-mêmes, ou du moins nous vivrons éternellement avec eux.

§. III. *Caton.*

De Cicéron, nous paſſerons à un de ſes plus illuſtres contemporains, c'eſt Caton d'Utique, dont Velléius Paterculus fait cet éloge, qu'il étoit un homme d'une ſi grande vertu, qu'il en étoit la véritable image, & que par la ſageſſe de ſes actions, il reſſembloit plus aux dieux qu'aux hommes; que jamais il n'a fait une bonne action pour la gloire de l'avoir faite, mais parce qu'il lui étoit impoſſible de faire autrement; qu'il n'eſtimoit raiſonnable que ce qui étoit juſte; &, qu'exempt des défauts ordinaires aux hommes, il étoit toujours maître de la fortune. Paterculus n'eſt pas le ſeul qui ait eu la gloire de faire l'éloge du mérite de ce grand homme; Lucain a élevé un monument illuſtre à ſa ſageſſe & à ſa vertu. Il en a pris l'occaſion de l'approche de Caton vers le temple de Jupiter Ammon, lorſqu'à la tête d'une armée, il traverſoit les déſerts de l'Afrique.

Aux portes de ce temple où l'Africain adore,
On voit dans le reſpect les peuples de l'Aurore,

Qui viennent conſulter l'Arbitre des deſtins.
A l'inſtant chacun court vers le chef des Latins;
On le preſſe de ſuivre un ſi pieux exemple,
D'interroger le dieu qu'on revere en ce temple,
De voir pour qui le ciel s'eſt enfin déclaré,
Et fonder ſur l'oracle un eſpoir aſſuré.
Seigneur! dit l'un des ſiens, vers ces lieux adorables,
Les dieux, à nos deſſeins peut-être favorables,
Ont dirigé nos pas pour, ſelon nos ſouhaits,
Par un divin oracle approuver nos projets.
A qui le Dieu puiſſant qui régit la nature
Peut-il mieux s'expliquer qu'à ton ame ſi pure,
Qui ſe rend chaque jour, en reſpectant ſes lois,
Digne de ſon oreille & digne de ſa voix?
De ces devoirs remplis, un mortel doit attendre
Le droit de lui parler, & le droit de l'entendre.
Oſe donc en ce jour, oſe l'entretenir;
Entre, apprends de ce Dieu ce que peut l'avenir;
De l'orgueilleux Céſar réſout ſa providence;
Quels ſeront ſes progrès, quelle ſa décadence;
Si nos dieux mépriſés trament ſes châtimens,
Ou nous ôtent les fruits des civils mouvemens;
Ou du moins, ſectateur d'une vertu ſévere,
Vois quelle eſt ſon eſſence, ou quel eſt ſon ſalaire;
Et, puiſque le haſard te conduit en ce lieu,
Des lois de ton devoir informe-toi du Dieu

Qui peut ſeul éclaircir les doutes de ton ame.
A ces mots, le héros plein du Dieu qui l'enflâme :
Sans, dit-il, que ce Dieu m'inſtruiſe par ſa voix,
Je ſçais de mon devoir la meſure & les lois ;
Et, pour être certain que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'un trépas glorieux eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les dieux ni les enfers ;
Sans que le dieu Ammon éclaire ma penſée,
Je ſçais que la vertu ne peut être bleſſée,
Que le cœur généreux trouve en ſoi ſon appui,
Que les maux du dehors ne vont point juſqu'à lui ;
Que dans ſa fermeté, l'une ou l'autre fortune
N'a rien qui le ſéduiſe, ou rien qui l'importune.
Je ſçais que les ſuccès ne reglent point l'honneur,
Que le ſolide éclat n'eſt point dans le bonheur.
Lorſque d'un rien fécond nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître.
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous ;
Nous ſçavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?

Qu'il ait dans ces ſablons plongé la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit,
C'eſt ſa main qui nous guide, c'eſt ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême,
Ou du moins c'eſt pour nous un rayon de lui-même.
Oui, c'eſt aſſez pour moi que ces vives leçons,
Que Dieu grave en notre ame au point que nous naiſſons.
A l'un & l'autre ſort mon ame eſt préparée :
Rien ne l'aſſure mieux qu'une mort aſſurée.
Ainſi, laiſſons, Romains, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Mais déja trop long-tems nous flottons dans le doute,
Fuyons, quittons ces lieux ; pourſuivons notre route.
Le héros prend ſes dards, & devance les ſiens,
C'eſt lui qui fait l'eſſai des périls Lybiens ;
Le premier à ſouffrir des fatigues immenſes,
Le dernier à chercher un remede aux ſouffrances.
Tous les ſiens après lui ſentent moins leurs tourmens ;

Ses exemples pour eux ſont les commandemens.
Mais, après les ſueurs d'une penible courſe,
Si quelqu'heureux vallon leur montre quelque
ſource,
S'il faut offrir ce charme à leurs corps abattus,
Alors il ſuit l'exemple, & ne le donne plus.
Certes ſi la vertu conſerve la mémoire,
Si, ſans d'heureux ſuccès elle mene à la gloire,
Ce ſtérile travail eſt bien plus glorieux
Que tous les hauts exploits qu'ont produits nos
aïeux.
Bien que l'Afrique ait vu cette vertu trompée,
Les Scythes valent plus que les chars de Pom-
pée;
Et ces héros fameux qu'a couronnés l'honneur,
Sont, au prix de Caton, l'ouvrage du bonheur.
Voilà, Rome, voilà le ſoutien d'Heſpérie,
Le pere de l'Etat, l'appui de ſa patrie,
La reſſource & l'eſpoir de tes droits expirans,
Par qui tu peux jurer mieux que par tes tyrans,
Et qui mérite mieux l'encens que tu profanes,
L'hommage que tu perds, que ces indignes
manes (*a*).

(*a*) *Note de l'Editeur.* On s'appercevra ſans peine que ce n'eſt pas le mérite des vers, mais la force des ſentimens qu'ils renferment, qui nous engage à citer ce morceau.

CHAPITRE XIV.

Particularités ſur Mahomet.

§. I.

Son origine ; commencemens & progrès de ſa légiſlation, ſes mœurs & ſes miracles.

* MAhomet, fondateur d'une religion qui eut bientôt & qui a encore une très-grande étendue, naquit à la Mecque, dans l'Arabie, au ſixieme ſiécle. On n'eſt point d'accord ſur l'année de ſa naiſſance, ni ſur l'état de ſa famille; mais perſonne ne nie qu'Abdalla ſon pere, & Emina ſa mere, ne fuſſent pauvres. Abdalla mourut deux mois avant la naiſſance de Mahomet. Emina le ſuivit au bout de ſix ans ; & Abdolmutleb, pere d'Abdalla, mourut deux ans après elle. Il fallut que cet enfant fût élevé par Abutaleb, ſon oncle. Abutaleb & ſa femme furent fort contens de la conduite de leur neveu ; mais, n'ayant pas aſſez de

* Analyſe de Bayle.

bien pour le marier, ils trouverent à propos de le placer au ſervice d'une femme qui envoyoit des marchandiſes dans la Syrie. Cette femme, nommée Chadighe, devint amoureuſe de Mahomet, ſon voiturier, ou le conducteur de ſes chameaux, & l'épouſa : il avoit alors vingt-cinq ans. Il eut de cette femme trois fils qui moururent fort jeunes, & quatre filles qui furent bien mariées. Comme il étoit ſujet au mal caduc, & qu'il voulut cacher à ſa femme ſon infirmité, il lui perſuada qu'il ne tomboit dans ces convulſions que parce qu'il ne pouvoit ſoutenir la vue de l'ange Gabriel, qui lui venoit annoncer de la part de Dieu pluſieurs choſes concernant la religion. Chadighe, ou trompée, ou feignant de l'être, s'en alloit dire de maiſon en maiſon que ſon mari étoit prophete, & par ce moyen elle tâchoit de lui procurer des ſectateurs. Son valet & quelques autres perſonnes qu'il ſuborna, travaillerent à la même choſe, & cela avec tant de ſuccès, que les magiſtrats de la Mecque craignirent une ſédition. Afin donc de prévenir les déſordres que la naiſſance d'une ſecte a coutume de produire, ils réſolurent de ſe défaire de Mahomet; il en fut averti, & il prit la fuite. Au ſortir de la Mecque il ſe retira

à Médine, accompagné de peu de gens; mais il y fut joint, bientôt après, par pluſieurs de ſes diſciples. Il ne tarda guère à faire éclater le deſſein qu'il avoit conçu d'établir ſa religion par les armes. Il donna ſon grand étendard à ſon oncle Hamza, & l'envoya en parti avec trente hommes. Cette premiere tentative n'eut aucun ſuccès. La ſeconde fut très-heureuſe; il chargea, avec trois cents dix-neuf hommes, une caravane d'environ mille Koréiſchites (*a*), la battit, & fit un butin conſidérable. Après pluſieurs combats bien plus importans, Mahomet ſe rendit maître de la Mecque l'an 8 de l'hégire. Il mourut trois ans après à Médine, âgé de ſoixante-trois ans, ſi l'on en croit quelques hiſtoriens.

Il n'eſt pas aiſé de ſçavoir le vrai de ſes actions: c'eſt une choſe bien notable qu'il ait dit de lui-même, qu'il ne faiſoit point de miracles; cependant ſes ſectateurs lui en attribuent beaucoup. Sa lubricité fut cauſe, ſans doute, qu'il permit la polygamie avec quelques bornes, & le concubinage ſans aucune réſerve. Il n'oſa

(*a*) *Note de l'Auteur.* C'eſt ainſi qu'on nommoit les gens de ſa tribu; ils avoient été les plus ardens à le perſécuter, & à ſoulever contre lui les magiſtrats de la Mecque.

pas être le ſeul qui jouît de ce privilege, quoique, pour l'inceſte, il ait eu l'audace de l'interdire à ſes ſectateurs, & de s'en donner la permiſſion par un privilege ſpécial. Mille hiſtoriens racontent de lui un conte fameux, auquel on a oublié de joindre une circonſtance eſſentielle.

Mahomet, dit-on, perſuada au plus fidele de ſes domeſtiques de deſcendre au fond d'un puits qui étoit proche d'un grand chemin, afin de crier, lorſqu'il paſſeroit en compagnie d'une grande multitude de peuple qui le ſuivoit ordinairement, *Mahomet eſt le bien-aimé de Dieu! Mahomet eſt le bien-aimé de Dieu!* & cela étant arrivé de la façon qu'il avoit propoſé, il remercia ſoudain la divine bonté d'un témoignage ſi remarquable, & pria tout le peuple qui le ſuivoit de combler à l'heure même ce puits, & de bâtir au-deſſus une petite moſquée, pour marque d'un tel miracle; & par cette invention, ce pauvre domeſtique fut incontinent aſſommé & enſeveli ſous une grêle de cailloux, qui lui ôterent bien moyen de jamais découvrir la fauſſeté de ce miracle. On a oublié de nous apprendre comment le public a ſçu que Mahomet ſuborna cet homme. Que n'a-t-on eu l'induſtrie de ſuppoſer que ce miſérable avoit révélé tout

le ſecret à ſa femme, qui ne manqua pas de le divulguer dès qu'elle eut appris la fin tragique de ſon mari?

Ce qu'on rapporte des amours de Mahomet eſt aſſez étrange. Il étoit jaloux au ſouverain point, & il ne laiſſa pas de prendre patience par rapport aux galanteries de celle de ſes épouſes qui lui étoit la plus chere. Il ne put jamais ſe réſoudre à la renvoyer; & il fit intervenir les grandes machines de ſes révélations, pour faire enſorte qu'on ceſſât de médire d'elle, & de ſe ſcandaliſer de ſon amitié pour une épouſe de mauvais bruit. Ses ſectateurs crurent enfin qu'elle étoit honnête; car ils reçurent comme des oracles l'interprétation qu'elle donnoit aux paroles de leur loi.

§. II.

C'étoit un impoſteur, & non pas préciſément un fanatique.

Il y a des gens qui s'imaginent que Mahomet à pu croire ce qu'il diſoit..... L'Alcoran; diſent-ils, eſt l'ouvrage d'un fanatique, tout y ſent le déſordre & la confuſion, c'eſt un chaos de penſées diſcordantes; un trompeur auroit mieux concerté ſes doctrines, un comédien auroit eu plus d'adreſſe..... Le célebre

Gisbert Voëtius ne doute point que Mahomet n'ait été un enthousiaste, & même un énergumene. On ne peut nier, dit-il, qu'il n'ait été sujet à des délires & à des transports maniaques. Il est prouvé par le témoignage de plusieurs écrivains, que les habitans de la Mecque le traitoient d'insensé & de démoniaque, & que sa propre femme le regardoit comme un frénétique qui étoit le jouet des illusions. Voëtius ajoute que certains auteurs Mahométans conviennent eux-mêmes que le jeûne & la solitude lui firent perdre le sommeil & l'usage de la raison; & que durant la fameuse retraite qu'il fit dans une caverne, il s'imaginoit entendre des voix & des discours suivis, quoi qu'en effet il ne vît personne.

Quelque spécieuses que puissent être ces raisons, j'aime mieux croire, comme l'on fait communément, que Mahomet a été un imposteur. Voici les motifs qui me font pencher vers ce sentiment. 1° Ses manieres insinuantes & son adresse à s'acquérir des amis, témoignent qu'il ne se servoit de la religion que comme d'un expédient de s'agrandir. Un écrivain de sa secte en fait le portrait suivant : *Facetus moribus .... voce suavi, visitandi & excipiendi vices talionis lege suis reddens*,

pauperes munerans, magnates honorans, converſans cum junioribus, petentem à ſe aliquid repulſâ numquam abigens, aut ſermone facili non excipiens (a). Un vrai fanatique eut-il jamais un tel caractere? entend-il ſi bien ſon monde?

2° Un homme qui auroit cru pendant quelque tems que Dieu lui envoie ſon ange pour lui révéler la véritable religion, ne ſe déſabuſeroit-il pas, en éprouvant qu'il ne peut juſtifier ſa miſſion par aucun miracle? Or, voilà l'état où Mahomet ſe trouva réduit. Les Koréiſchites lui offroient d'embraſſer ſa ſecte, pourvu qu'il fît des miracles; mais jamais il n'eut la hardieſſe de leur en promettre: il éluda ſubtilement leur propoſition, tantôt en leur diſant que les miracles n'étoient plus néceſſaires, tantôt en les renvoyant à l'excellence de l'Alcoran. N'y avoit-il pas là de quoi ſe convaincre ſoi-même, que l'on n'étoit pas appelé de Dieu extraordinairement pour fonder une nouvelle religion?

(a) *Elmacin, apud Hottinger, hiſtor. orient.* p. 241. « Mahomet étoit d'un commerce enjoué, d'un ſon » de voix doux & agréable; très-attentif à viſiter & » à recevoir les ſiens, préciſément de la maniere dont » ils le faiſoient à ſon égard. Il honora la grandeur, » ſecourut la pauvreté, & daigna converſer avec la » jeuneſſe. Jamais le prophete ne repouſſoit durement » ceux qui venoient l'implorer, il les reçut toujours » avec bonté. »

3° Une autre preuve que Mahomet a été un impoſteur & non un fanatique de bonne foi, c'eſt que les variations de ſon eſprit prophétique répondoient au changement de ſon intérêt particulier. Ecoutons ce que dit M. Prideaux, (*Vie de Mahom.* pag. 155.) « Preſque tout ſon » Alcoran, dit-il, a été .... formé pour » répondre à quelque deſſein particulier » qu'il avoit, ſuivant que l'occaſion le » requéroit. S'il y avoit quelque choſe de » nouveau à mettre ſur pied, quelque » objection contre lui ou contre ſa reli- » gion à répondre, quelque difficulté » à réſoudre, quelque mécontentement » parmi le peuple à appaiſer, quelque » ſcandale à ôter, ou quelque autre choſe » à faire pour le bien de ſes deſſeins; il avoit » ordinairement recours à l'*ange Gabriel* » pour quelque nouvelle *révélation*; & » d'abord il faiſoit paroître dans ſon Al- » coran quelqu'augmentation propre à » répondre aux fins qu'il ſe propoſoit » alors. De maniere que ce livre a preſ- » que tout été compoſé en des occaſions » de cette nature, pour produire dans » ſon parti l'effet qu'il ſe propoſoit; & » tous ſes commentateurs avouent aſſez » la choſe, en faiſant voir avec exactitude » les raiſons pour leſquelles chaque cha-

» pitre lui avoit été envoyé du ciel. . . .
» Cela fut cauſe des contradictions qui
» ſont entrées en abondance dans ce li-
» vre : car, à meſure que les affaires & les
» deſſeins de l'impoſteur varioient, il ſe
» trouvoit auſſi obligé de faire varier ſes
» prétendues révélations; ce qui eſt ſi
» bien connu parmi ceux de ſa ſecte,
» qu'ils confeſſent tous que cela eſt vrai.
» C'eſt pourquoi, là où les contradictions
» ſont telles qu'ils ne peuvent pas les
» ſauver, ils veulent qu'on révoque les
» endroits qui ſe contrediſent, & ils
» comptent dans tout l'Alcoran plus de
» cent cinquante verſets ainſi révoqués,
» ce qui eſt le meilleur expédient qu'ils
» puiſſent prendre pour en ſauver les con-
» tradictions & les incompatibilités; mais
» en cela ils découvrent extrêmement la
» légéreté & l'inconſtance de celui qui en
» étoit l'auteur. »

Cette preuve d'impoſture a beaucoup de force. Une bonne pierre de touche pour connoître ſi ceux qui ſe vantent d'inſpiration y procedent de bonne foi, eſt d'examiner ſi leur doctrine change de route à proportion que les tems changent, & que leur propre intérêt n'eſt plus le même qu'auparavant. C'eſt ce que Mahomet fit voir dans les occaſions dont

parle Prideaux & dans quelques autres. C'eſt ainſi que pour colorer l'incontinence qui l'avoit pouſſé à épouſer pluſieurs femmes, il ſuppoſa que Dieu lui avoit révélé que cela étoit permis. Il fallut donc qu'il inſérât cet article dans ſon Alcoran. Mais parce que ſes ſervantes lui donnerent dans la vue & qu'il en abuſa, il eut beſoin d'une nouvelle révélation en faveur de l'adultere : il fit donc un article exprès touchant le concubinage des maris. Il n'avoit encore que deux femmes, lorſque Marina, ſa ſervante, créature très-jolie, lui plut ſi fort, qu'il en jouit ſans attendre qu'elle fût nubile. Ses femmes le ſurprirent en flagrant délit & s'emporterent. Il leur jura qu'il n'y retourneroit plus ſi elles vouloient ſe taire ; mais, comme il viola ce ſerment, elles firent beaucoup de bruit & ſortirent de chez lui. Pour remédier à ce grand ſcandale, il feignit une voix du ciel qui lui apprenoit qu'il étoit permis d'avoir commerce avec ſes ſervantes. Voilà comme cet impoſteur commençoit à faire le crime, & finiſſoit par le convertir en loi générale : cela ne ſent point le fanatiſme.

Il uſa de la même méthode pour s'attribuer le privilege excluſif de commettre l'inceſte. Il oſa ſuppoſer que Dieu défen-

doit ces ſortes de commerces aux autres hommes, mais qu'il les lui permettoit par une grace particuliere. Une aventure ſcandaleuſe le contraignit à reſtreindre un peu les bornes de ces ſingulieres prérogatives. Mahomet, déja mari de neuf femmes, devint amoureux de celle de ſon valet, & l'épouſa. Le valet s'en plaignit, & cela fit murmurer tout le monde. Le faux prophete, pour faire ceſſer ce ſcandale, fit ſemblant de vouloir reſtituer la femme qu'il avoit enlevée; mais comme il ne ſongeoit à rien moins qu'à cela, il fit intervenir à ſon ordinaire un décret du ciel pour s'en diſpenſer. Il feignit que Dieu l'avoit cenſuré de cette réſolution, & lui ordonnoit de garder ſa dixieme femme, ſans avoir la foibleſſe de déférer au reſpect humain, qui devoit céder aux ordonnances céleſtes. En même tems il ſe fit expédier dans le ciel un privilege excluſif pour l'adultere. Cependant, comme il s'apperçut que cela avoit jeté l'alarme dans le cœur de tous les maris, il chercha à les raſſurer, en ſuppoſant que Dieu avoit révoqué ce décret, & lui défendoit d'enlever à l'avenir les femmes d'autrui.

§. III.

Articles de ſa loi par rapport aux femmes.

Une choſe aſſez remarquable, c'eſt que Mahomet n'a pas eu recours à un artifice dont preſque tous les chefs de parti, en matiere d'héréſies & de ſectes, ſe ſont ſervis. La plûpart des novateurs affectent d'avoir des dévotes, & d'employer les intrigues & le zele de quelques femmes, pour réuſſir dans leurs deſſeins. Mahomet négligea ce ſtratagême. Il eut des femmes & des concubines en fort grand nombre, mais ce fut pour l'uſage naturel, pour le remede de ſon incontinence, & non pas pour la propagation de ſa foi. Il ne ſe ſoucia pas de gagner l'affection de ſes épouſes : ce furent elles, dit-on, qui lui ôterent la vie. Il leur étoit infidele, il les battoit, & il fit une loi qui permettoit à tous les maris d'en faire autant, quand cela ſeroit néceſſaire. En un mot, bien loin de mettre les femmes dans ſes intérêts, il a établi contre elles un code plein de dureté. La permiſſion qu'il accorde aux hommes d'avoir pluſieurs femmes, & de les répudier ſi elles viennent à déplaire, eſt une loi très-incommode au ſexe. Il ſe garda bien d'ac-

corder aux femmes la permiſſion d'avoir pluſieurs hommes, & il ne voulut pas même qu'elles puſſent quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y conſentiſſent. Il ordonna qu'une femme répudiée ne pourroit ſe remarier que deux fois; & qu'au cas qu'elle fût répudiée de ſon troiſieme mari, & que le premier ne voulût point la reprendre, elle renonceroit au mariage pour toute ſa vie. Bien loin de leur permettre de montrer la gorge, il ne voulut pas même qu'on leur vît les pieds: il eſt vrai qu'en cela il ne fit que retenir la coutume qui s'obſervoit dans l'Arabie.

Je crois qu'on ſe trompe quand on débite que Mahomet a permis aux hommes d'épouſer autant de femmes qu'ils voudroient; car il modifie ſa propoſition, & il la limite de telle ſorte qu'on voit bien ſeulement qu'il a voulu permettre qu'ils en épouſaſſent juſqu'à quatre, s'ils ſe ſentoient capables de les contenir en paix; mais on ne ſe trompe point quand on aſſure qu'il ne leur a point limité le nombre des concubines. Auſſi voit-on que les Turcs en ont tout autant qu'ils ſont capables d'en entretenir.

Mahomet étoit le plus inquiet & le plus jaloux de tous les maris. Pour main-

tenir ſes épouſes dans le devoir, « il les » menaçoit d'un châtiment encore plus » grand que celui des autres femmes, » tant dans ce monde, que dans celui » qui eſt à venir, ſuppoſé qu'elles lui fuſ- » ſent infidelles ; &, lorſque quelques- » uns de ſes ſectateurs fréquentoient trop » ſa maiſon, & y converſoient avec quel- » ques-unes de ſes femmes, il en étoit ſi » fâché, que, pour empêcher que cela » n'arrivât pas, il fit paroître, comme de la » part de Dieu, ces verſets de l'Alcoran » où il leur dit qu'ils ne devoient pas en- » trer dans la maiſon *du Prophete ſans* » *permiſſion* ; & que, s'ils étoient invités » à dîner chez lui, ils devoient en ſortir » immédiatement après le repas, ſans en- » trer en converſation avec ſes femmes ; » que, quoique le prophete eût honte de » leur dire de s'en aller, cependant Dieu » n'avoit pas honte de leur dire la vérité : » &, dans le même chapitre, il défend » à ſes femmes de parler à aucun homme, » à moins qu'elles n'euſſent le viſage cou- » vert d'un voile. Enfin il porta cette ja- » louſie juſqu'au-delà du tombeau ; car, » ne pouvant ſouffrir qu'aucun autre eût » commerce avec ſes femmes, même » après ſa mort, il défendit ſévérement » à tous ſes ſectateurs de les approcher

» jamais tant qu'elles vivroient : de ſorte » que, quoique toutes les autres femmes » répudiées ou devenues veuves, euſſent » la liberté de ſe remarier, toutes les fem- » mes du prophete ſe trouvoient exclues » de ce privilege. C'eſt pourquoi toutes » celles qu'il laiſſa en mourant reſterent » toujours veuves, quoiqu'il y en eût de » bien jeunes, comme Ayesha, qui n'a- » voit pas alors tout-à-fait vingt ans, & » qui vécut encore plus de quarante-huit » ans après.» (*Prideaux, Vie de Mahom.*)

§. IV.

Réflexions ſur ſa lubricité ; ſon tombeau.

On raconte des choſes bien ſingulieres de la lubricité de ce célebre fondateur de ſecte. Quelques écrivains aſſurent qu'il a eu dix-ſept femmes, ſans compter une infinité de maîtreſſes. Une auteur Mahométan rapporte de ſon prophete les infamies les plus abominables. . . . Admirons ici la foibleſſe humaine. Mahomet, enſeignant & pratiquant la plus exceſſive impudicité, a néanmoins perſuadé à un grand nombre de gens, que Dieu l'avoit établi fondateur de la vraie religion. Sa vie ne réfutoit-elle pas fortement cette impoſture ? car il ſemble que le principal

caractere d'un vrai prophete eſt de mépriſer les plaiſirs des ſens. Qu'on ne diſe point que perſonne ne s'y trompa, & que ceux qui s'attacherent à Mahomet, ne le firent que par politique & en connoiſſant ſes impoſtures : ce ſeroit une prétention inſoutenable. La plûpart de ſes diſciples rejetterent la nouvelle de ſa mort comme un menſonge qui étoit incompatible avec ſa miſſion céleſte ; & il fallut, pour les détromper, qu'on leur prouvât par l'Alcoran, qu'il devoit mourir. Ils s'étoient donc laiſſé ſéduire par ſes paroles : or, quand une fois on eſt prévenu de l'opinion qu'un certain homme eſt un prophete, ou un grand ſerviteur de Dieu, on croit plutôt que les crimes ne ſont point crimes, quand il les commet, que l'on ne ſe perſuade qu'il fait un crime. C'eſt-là en effet la ſotte prévention de pluſieurs petits eſprits. Séneque ne diſoit-il pas qu'on prouveroit plus facilement que l'ivrognerie eſt louable, que non pas que Caton commît un péché en s'enivrant? Les ſectateurs de Mahomet diſent de même en leur cœur ; il vaut mieux croire que l'impudicité n'eſt pas un vice, puiſque notre grand prophete y eſt ſujet, que de croire que, puiſqu'il y eſt ſujet, il n'eſt pas un grand prophete.

La vénération des Mahométans pour leur fondateur n'a fait qu'augmenter de ſiécle en ſiécle, & elle eſt aujourd'hui auſſi grande que jamais. Le Grand-Seigneur envoie tous les ans une riche offrande à la Mecque, avec un Alcoran couvert d'or. Le chameau qui porte les préſens, devient lui-même un objet de reſpect pour les Turcs : on ramaſſe l'écume qui ſort de ſa bouche, & les pélerins s'en frottent la barbe. Pluſieurs dévots ſe crevent les yeux après avoir vu le tombeau de Mahomet, comme ſi le reſte du monde n'étoit plus digne de leurs regards, après la vue d'un tel objet.

Au reſte, c'eſt s'abuſer d'une maniere étrange, que d'imaginer que le tombeau de Mahomet ſoit ſuſpendu, comme une infinité de gens le croient, & comme pluſieurs écrivains le racontent, en ſe copiant les uns les autres. Ils diſent que ce cercueil étant de fer, & ſe trouvant placé ſous une voute de pierre d'aimant, ſe tient en l'air ſans aucun appui. C'eſt une fable qui fait bien rire les Mahométans, quand on leur dit que les Chrétiens la racontent comme un fait certain. Ce tombeau dont on parle tant, n'eſt autre choſe qu'un cercueil de pierre, fait en forme d'urne, & dépoſé dans une chapelle fermée d'une

grille de fer, & dont l'accès eſt interdit à tout le monde. Les pélerins, en approchant de ce lieu, paroiſſent pénétrés d'une dévotion ſenſible, & baiſent religieuſement les barreaux de la grille. C'eſt-là que repoſe le corps de ce faux prophete & celui d'Ayesha, la plus chere, la plus ſpirituelle & la plus volage de ſes épouſes. Diſons un mot de cette femme célebre, que les Turcs appellent *la Mere des Croyans*, & qui n'eſt guere moins révérée de ces infideles que Mahomet lui-même.

§. V.

Hiſtoire d'Ayesha, épouſe favorite de Mahomet.

Ayesha étoit fille d'Abubeker. Mahomet, l'ayant épouſée jeune, la fit inſtruire dans toutes les ſciences qui étoient connues en Arabie. Elle profita beaucoup ſous ſes maîtres, & elle acquit en particulier une connoiſſance parfaite de toutes les fineſſes & de toutes les élégances de de ſa langue. Sa beauté & ſes talens lui obtinrent une préférence marquée ſur toutes les autres femmes de Mahomet. Elle reconnut fort mal ces diſtinctions : elle fit mille infidélités à ſon mari ; & elle garda même ſi peu de ménagement,

que ſes galanteries éclaterent dans toute l'Arabie, au grand ſcandale de la ſecte.

Admirons ici une particularité bien remarquable du caractere de Mahomet. Cet homme qui n'étoit rien moins qu'endurant avec ſes femmes, & qui pouſſoit la jalouſie juſqu'à l'emportement, ſupporta avec une patience ſans égale les galanteries d'Ahyesha, dont il étoit éperdument amoureux. Ali, ſon gendre, eut beau l'avertir des infidélités de cette femme, & de l'opprobre qui en rejailliſſoit ſur lui; Mahomet la crut innocente, ou plutôt feignit de la croire telle, & continua de fermer les yeux ſur ſa conduite, ne pouvant ſe réſoudre à la renvoyer. Il fit plus; car, pour couper cours aux médiſances qu'on publioit contre elle, il fit intervenir les grandes machines de ſes révélations, & il compoſa à ce ſujet le vingt-quatrieme chapitre de l'Alcoran. « Il y déclara à tous ſes Mu-
» ſulmans, de la part de Dieu, que tous
» les bruits qui couroient au déſavantage
» d'Ayesha, étoient des impoſtures, de
» noires calomnies, leur défendant d'en
» plus parler, & menaçant en même
» tems de peines terribles en cette vie &
» en l'autre, ceux qui oſeroient médire
» des femmes de bien. » (*Prideaux, Vie*

de Mahom.) Eſt-il poſſible de pouſſer plus loin la patience conjugale, & cela ne prouve-t-il pas que la jalouſie n'eſt pas toujours uniforme dans ſes cauſes & dans ſes effets? Elle s'écarte de ſes regles ou de la route ordinaire, plus ſouvent qu'on ne penſe. Il y a des jaloux qui ceſſent d'aimer, quand ils ſe croient trahis : il y en a d'autres qu'une infidélité connue ne guérit pas. Mahomet étoit ſans doute de cette derniere claſſe. Il faut bien ſe ſouvenir qu'il aima toujours tendrement cette infidelle, & c'eſt ce qu'il y a ici de plus remarquable ; car, s'il ne l'eût gardée que pour éviter le ridicule d'un divorce, il ne faudroit lui attribuer qu'une patience politique, aſſez ordinaire dans le genre humain.

Après la mort de Mahomet, le crédit d'Ayesha fut aſſez grand pour empêcher qu'Ali ne devînt calife. Elle le haïſſoit avec fureur, depuis qu'il avoit découvert ſes galanteries à ſon mari. Sa haine fut longue ; car, quoiqu'Ali « eût droit au trône » vacant, étant gendre de l'impoſteur, il » en fut exclus trois fois conſécutives. Le » trône vaqua pour la quatrieme fois, & » Ali y parvint enfin ; mais Ayesha pa- » rut en armes contre lui ; &, quoiqu'elle » ne réuſsît point par cette voie, elle le

» perdit néanmoins, en ſuſcitant & fo-
» mentant cette révolte qui, à la longue,
» ruina Ali & ſa famille. Ayesha ſurvécut
» quarante-huit ans entiers à Mahomet :
» elle jouit d'une grande réputation dans
» ſa ſecte, qui l'appeloit *la Prophéteſſe &*
» *la Mere des Fideles.* Elle étoit l'oracle
» vivant de ſon parti, qui la conſultoit
» dans tous les points difficiles de la loi,
» pour apprendre d'elle quel avoit été
» le ſens du légiſlateur. Quelles que fuſ-
» ſent ſes réponſes, elles étoient reçues
» comme des oracles, & elles ont tou-
» jours paſſé parmi eux pour des traditions
» authentiques. » (*Idem.*)

Cependant, ce ne fut point à elle que Mahomet donna en garde *la Caſſette de ſon Apoſtolat*, mais à Hapſa, fille d'Omar. Cela eſt un peu étrange, car cette fille d'Omar n'avoit que le ſecond rang dans le cœur de Mahomet. « Dans cette caſ-
» ſette, étoient tous les originaux de ſes
» révélations prétendues, leſquels ſervirent
» de matériaux à la compilation de l'Al-
» coran.... Après que ce livre fut fini,
» Abubeker en donna l'original à Hapſa
» pour le garder dans la même caſſette....
» Hapſa, étant beaucoup plus vieille
» qu'Ayesha, lui fut apparemment pré-
» férée par cette raiſon, pour veiller à la

» garde de ce précieux dépôt. » (*Idem.*) Si l'on conſidere que la religion Muſulmane a été fondée par un homme auſſi voluptueux & auſſi laſcif que l'étoit Mahomet, on s'étonnera ſans doute qu'elle contienne des lois auſſi peu favorables au ſexe féminin. L'étonnement doit augmenter, ſi l'on conſidere que ces mêmes lois furent miſes en dépôt entre les mains d'une femme, & qu'une autre femme leur pouvoit donner l'interprétation qu'elle vouloit.

Nous venons de voir qu'Ayesha fut conſidérée comme une prophéteſſe & comme un oracle : ce fut une véritable *papeſſe* parmi les Muſulmans. Il ſemble donc qu'elle devoit mettre les choſes ſur un pied plus favorable à ſon ſexe. Pourquoi ne le fit-elle pas ? Etoit-elle de l'humeur de certaines femmes, qui ſont les premieres à médire de leur ſexe ? Peut-on la conſidérer comme une preuve de ce que l'on dit quelquefois, que l'autorité des hommes n'eſt jamais plus grande que lorſqu'une femme eſt ſur le trône ; & que les femmes ne ſont jamais plus puiſſantes, que lorſque le ſceptre eſt entre les mains d'un homme ? Je n'en ſçais rien ; que les ſpéculatifs s'exercent tant qu'il leur plaira ſur cette queſtion. Mais conſidérez, je

vous prie, l'influence du sexe sur la fondation du Musulmanisme, & comment les passions des femmes y répandirent bientôt les semences de la discorde. Suivez à la trace le schisme d'Ali, vous en trouverez la source dans les impudicités d'Ayesha, dont il fut le délateur. Cette femme ne lui pardonna jamais; elle l'empêcha, trois fois de suite, de parvenir à la dignité de calife; &, après qu'enfin il y fut monté, elle se ligua contre lui, & se mit à la tête de trente mille hommes: elle perdit la bataille & y fut prise. On la trouva à Médine, où elle mourut; mais la ligue qu'elle avoit formée pour venger la mort d'Othman, ne s'éteignit pas avec elle. Ali fut enfin tué lui-même, & de-là naquit un grand schisme qui dure encore.

CHAPITRE XV.

Examen de quelques Anecdotes modernes.

§. I. *Des écrivains de parti ; combien on doit ſe défier de leurs jugemens.*

* *AUdi alteram partem* eſt la loi de tout lecteur, quand il lit l'hiſtoire des princes qui ſe ſont diſputés une couronne, ou des ſectes qui ſe ſont réciproquement anathématiſées.

Si la faction de la Ligue avoit prévalu, Henri IV ne ſeroit connu aujourd'hui que comme un petit prince de Béarn, excommunié par les papes.

Les Romains ont décrié la foi Carthaginoiſe : les Carthaginois ne ſe louoient pas de la foi Romaine. Il faudroit lire les mémoires d'Annibal pour juger.

C'eſt un plaiſir de lire les livres des Wigs & des Toris. Ecoutez les Wigs ; les Toris ont trahi l'Angleterre : écoutez les Toris ; tout Wig à ſacrifié l'Etat à ſes intérêts ; de ſorte qu'à croire les deux partis, il n'y a pas un honnête homme dans la nation.

---

* Pirrhoniſme de l'Hiſtoire.

L'illuſtre M. Walpole a dit un grand mot, dans la préface de ſes Doutes hiſtoriques ſur Richard III: *Quand un Roi heureux eſt juge, tous les hiſtoriens ſervent de témoins.*

Henri VII, dur & avare, fut vaiqueur de Richard III: auſſi-tôt toutes les plumes qu'on commençoit à tailler en Angleterre, peignent Richard III comme un monſtre, pour la figure & pour l'ame. Il avoit une épaule plus haute que l'autre, & d'ailleurs il étoit aſſez joli, comme ſes portraits le témoignent; on en fait un vilain boſſu, & on lui donne un viſage affreux. Il a fait des actions cruelles; on le charge de tous les crimes, de ceux même qui auroient été viſiblement contre ſes intérêts.

Donnez-vous la peine de lire les Mémoires de Marie de Médicis; le cardinal de Richelieu eſt le plus ingrat des hommes & le plus lâche des tyrans. Liſez, ſi vous pouvez, les Epîtres dédicatoires adreſſées à ce miniſtre; c'eſt le premier des hommes, c'eſt même un ſaint.

De telles réflexions ont porté pluſieurs princes à ne ſe point ſoucier de leur réputation; mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres; car il vaut mieux, pour un homme d'Etat, avoir une répu-

tation conteſtée, que de n'en avoir point du tout.

Il n'en eſt pas des rois & des miniſtres comme des femmes, dont on dit que celles dont ont parle le moins, ſont les meilleures. Il faut qu'un prince, un premier miniſtre aime l'éclat & la gloire : c'eſt peut-être un défaut en morale; mais, s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

§. II.

Anecdote très-haſardée ſur Charles VIII, roi de France.

Duhaillan prétend, dans un de ſes Opuſcules, que Charles VIII n'étoit pas fils de Louis XI. C'eſt peut-être la raiſon ſecrette pour laquelle Louis XI négligea ſon éducation, & le tint toujours éloigné de lui. Charles VIII ne reſſembloit à Louis XI ni par l'eſprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvoit ſervir d'excuſe à Duhaillan; mais cette tradition étoit fort incertaine, comme preſque toutes le ſont. La diſſemblance des peres & des enfans eſt encore moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire.

Que Louis XI ait haï Charles VIII : cela ne conclut rien; un ſi mauvais fils

pouvoit aiſément être un mauvais pere. Quand même douze Duhaillan m'auroient aſſuré que Charles VIII étoit né d'un autre que de Louis XI, je ne devrois pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer, comme les juges: *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant.*

§. III.

Autre Anecdote plus haſardée ſur la ducheſſe de Montpenſier.

On a dit que la ducheſſe de Montpenſier avoit accordé ſes faveurs au moine Jacques Clément, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner; mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un moine fanatique ou parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur Bourgoin étoit bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avoit point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien les hiſtoires de Judith & d'Aod, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'être lues.

§. IV.

Le Dauphin, fils de François I, fut-il empoiſonné par le comte de Montéculli ? mourut-il même du poiſon ?

Le dauphin François, fils de François I, joue à la paume ; il boit beaucoup d'eau fraîche dans une tranſpiration abondante : on accuſe l'empereur Charles-Quint de l'avoir fait empoiſonner. Quoi ! le vainqueur auroit craint le fils du vaincu ! Quoi ! il auroit fait périr à la cour de France le fils de celui dont alors il prenoit deux provinces ; & il auroit déshonoré toute la gloire de ſa vie par un crime infame & inutile ! il auroit empoiſonné le dauphin, en laiſſant deux freres pour le venger ! L'accuſation eſt abſurde ; auſſi je me joins à l'auteur toujours impartial de l'*Hiſtoire générale*, pour déteſter cette abſurdité.

Mais le dauphin François avoit auprès de lui un gentilhomme Italien, un comte Montécuculli qui lui avoit verſé l'eau fraîche dont il réſulta une pleuréſie. Ce comte étoit né ſujet de Charles-Quint ; il lui avoit parlé autrefois ; & ſur cela ſeul on l'arrête, on le met à la torture : des médecins ignorans affirment que les tran-

chées, cauſées par l'eau froide ſont cauſées par l'arſenic. On fait écarteler Montécuculli; & toute la France traite d'empoiſonneur le vainqueur de Soliman, le libérateur de la Chrétienté, le triomphateur de Tunis, le plus grand homme de l'Europe! Quels juges condamnerent Montécuculli? Je n'en ſçais rien; ni Mézerai, ni Daniel ne le diſent. Le préſident Hénault dit : *Le dauphin François eſt empoiſonné par Montécuculli, ſon échanſon, non ſans ſoupçon contre l'empereur.*

Il eſt clair qu'il faut au moins douter du crime de Montécuculli. Ni lui ni Charles-Quint n'avoient aucun intérêt à le commettre. Montécuculli attendoit de ſon maître une grande fortune; & l'empereur n'avoit rien à craindre d'un jeune homme tel que François. Ce procès funeſte peut donc être mis dans la foule de ces cruautés juridiques que l'ivreſſe de l'opinion, celle de la paſſion & l'ignorance ont trop ſouvent déployées contre les hommes les plus innocens.

§. V.

Samblancei mérita-t-il la mort à laquelle il fut condamné?

Ne peut-on pas mettre dans la même

claſſe le ſupplice de Samblancei? Le crime qu'on lui impute eſt beaucoup plus vraiſemblable que celui de Montécuculli. Il eſt bien plus ordinaire de voler le roi que d'empoiſonner les dauphins : cependant aujourd'hui les hiſtoriens ſenſés doutent que Samblancei fût coupable. La haine que lui portoit le chancelier Duprat eſt un préjugé en ſa faveur. On eſt réduit, lorſqu'on lit les grands procès crriminels, à ſuſpendre au moins ſon jugement entre les condamnés & les juges ; témoins les arrêts contre Jacques Cœur, contre Enguerrand de Marigni & tant d'autres. Comment donc pourroit-on croire aveuglément mille anecdotes rapportées par des hiſtoriens, puiſqu'on ne peut même en croire des magiſtrats qui ont examiné les procès pendant des années entieres?

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire du Maréchal d'Ancre.

*CConcino Concini, connu ſous le nom du *maréchal d'Ancre*, naquit à Florence, d'un pere roturier ou fraîchement anobli, qui, de la condition de ſimple notaire, étoit parvenu à l'emploi de ſecrétaire d'Etat. Il vint en France avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand, & il fut d'abord gentilhomme ordinaire de cette princeſſe. Il devint enſuite ſon grand-écuyer; & il s'éleva à la plus haute fortune, par le crédit de *Léonora Galigaï*, femme de chambre de la reine-mere. Cette femme gouvernoit abſolument ſa maîtreſſe. Elle étoit fille d'un menuiſier de Florence; &, comme ſa mere eut le bonheur d'être nourrice de Marie de Médicis, la Galigaï fut élevée auprès de cette princeſſe, qui l'amena avec elle en France, & qui l'aima toujours tendrement. Concini épouſa cette Italienne, qui étoit fort laide, & ce mariage fit ſa fortune.... Après la mort de Henri IV, il diſpoſoit des finances, il étoit

* Analyſe de Bayle.

le

le distributeur des charges ; il cherchoit à s'acquérir par-tout des amis, soit dans les armées, soit dans les villes, & il intimidoit, par des exemples séveres, tous ceux qui s'opposoient à sa domination. La Galigaï n'abusoit pas moins insolemment de sa faveur. Elle refusoit l'accès de son appartement aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume ; elle ne souffroit pas même qu'on la regardât en face, disant qu'on lui faisoit peur, & qu'on pouvoit l'ensorceler en la regardant. Elle étoit si superstitieuse, & d'ailleurs si laide, que l'orgueil n'étoit pas sans doute la seule cause d'une conduite si bizarre.

La conclusion de tout cela fut extrêmement tragique. Vitri, capitaine des gardes, chargé d'arrêter, ou plutôt de tuer Concini, le fit massacrer par ses gens à coups de pistolets. L'exécution se fit le 24 Avril 1617, sur le pont-levis du louvre. Son cadavre fut enterré sans cérémonie, dans l'église de S. Germain-l'Auxerrois : mais le lendemain, la populace l'exhuma, le traîna par les rues, & lui fit mille insultes. Le chef de cette émeute fut un laquais dont le maître avoit été décapité un mois auparavant, à la poursuite du maréchal. Cet homme sonna le tocsin,

& cria qu'il falloit exhumer & jeter à la voirie *ce Juif excommunié*. On mit auſſitôt la main à l'œuvre ; on ouvrit la biere, on traîna le corps juſqu'au bout du Pont-neuf, & on le pendit par les pieds à l'une des potences que le maréchal avoit fait dreſſer pour y attacher ceux qui parleroient mal de lui. Peu après on le détacha : il fut traîné à la Grêve & en d'autres lieux ; puis on le démembra, & on le coupa en mille piéces. Chacun en vouloit avoir ; ſes oreilles furent achetées chérement. On jeta ſes entrailles dans la riviere ; une partie de ſon corps fut brûlée ſur le Pont-neuf, devant la ſtatue de Henri le Grand. Le lendemain on vendoit ſes cendres ſur le pied d'un quart d'écu l'once. L'auteur de qui j'emprunte cette derniere particularité, dit qu'il y eut un homme vêtu d'écarlate, qui pouſſa la fureur juſqu'à enfoncer ſa main dans le cadavre de Concini, & que, l'ayant retirée toute ſanglante, il *la porta dans ſa bouche*, & avala même un lambeau de chair. Cet écrivain ajoute qu'un autre lui arracha le cœur, le fit cuire ſur des charbons, & le mangea publiquement. Il eſt certain qu'il n'y a point d'excès dont une populace mutinée ne ſoit capable, & qu'une troupe de taureaux furieux eſt moins terrible.

Les gens qui tuerent le maréchal, trouverent dans ſes poches la valeur de dix-neuf cents quatre-vingt-cinq mille livres, tant en reſcriptions de l'épargne, qu'en billets de receveurs ou autres obligations. On trouva dans ſon *petit logis*, pour deux millions cinq cents mille livres d'autres reſcriptions. Sa femme avoua qu'elle avoit pour plus de cent vingt mille écus de pierreries. Il ne falloit point d'autres preuves de leurs crimes que cette opulence. Le parlement de Paris procéda contre la mémoire du défunt, le déclara convaincu du crime de leze-majeſté divine & humaine, condamna ſa femme à perdre la tête, & déclara leur fils *ignoble*, *& incapable* de poſſéder aucune charge dans le royaume.

Dès que le maréchal eut fermé les yeux, on envoya chez la Galigaï des ſoldats, qui eurent ordre de la conduire à la Baſtille. On obſerve que cette femme apprit le maſſacre de ſon mari ſans verſer une larme, & qu'elle donna ſes premiers ſoins à ſauver ſes pierreries. Elle les cacha dans la paillaſſe de ſon lit, &, s'étant fait déshabiller, ſe coucha dedans. Les ſoldats, ne trouvant point ſes bijoux, qu'ils avoient ordre de ſaiſir, la firent lever, pour fouiller dans ſon lit, où on les trouva. Elle dit enſuite à ſes gardes : *Eh*

bien ! on a tué mon mari ; ne doit-on pas être content ? Qu'on me permette d'aller vivre ailleurs. Quand on lui dit que le cadavre du maréchal avoit été pendu par la populace, elle parut fort émue, *ſans pleurer toutefois : mais elle ne laiſſa pas de dire qu'il étoit un* préſomptueux, *un* orgueilleux ; *qu'il n'avoit rien eu qu'il n'eût bien mérité .... que c'étoit un méchant homme ; & que, pour s'éloigner de lui, elle s'étoit réſolue de ſe retirer en Italie à ce printems, & avoit apprêté tout ſon fait, offrant de le vérifier.* Cela prouve qu'il y avoit plus de liaiſon d'intérêt que d'amitié entre Concini & ſon épouſe.... Elle ſouffrit la mort avec aſſez de réſolution ; elle donna même des marques de chriſtianiſme & de piété....

Louis XIII écrivit une lettre circulaire aux gouverneurs de provinces, le jour que le maréchal fut tué : il y déclara que Concini & ſa femme, *abuſant de ſon bas âge, & du pouvoir qu'ils s'étoient donné de longue main ſur l'eſprit de la reine ſa mere, avoient projeté d'uſurper toute l'autorité, de diſpoſer abſolument des affaires de ſon Etat, & de lui ôter le moyen d'en prendre cognoiſſance ;* « deſſein, ajoute » ce prince, qu'ils ont pouſſé ſi avant, » qu'il ne m'eſt, juſqu'ici, reſté que le ſeul

» nom de roi, & que c'eût été un crime » capital à mes officiers & ſubjets, de me » voir en particulier, & m'entretenir de » quelques diſcours ſérieux. » On dit que le maréchal retrancha au roi la liberté de ſe promener aux environs de Paris, & réduiſit tous ſes divertiſſemens à celui de la chaſſe, & à la *ſeule promenade des Thuileries*.

L'auteur de la Relation de la mort du maréchal d'Ancre, aſſure que le roi, ayant ſçu que Concini ne vivoit plus, ſe préſenta aux fenêtres des Thuileries, & cria aux meurtriers : *Grand-merci, grand-merci à vous ! à cette heure je ſuis roi.* Il alla enſuite à d'autres fenêtres, & cria : *Aux armes, aux armes, compagnons ! Loué ſoit Dieu ! me voilà roi.* Les officiers de ſes compagnies des gardes, qu'il envoya dans les rues de Paris pour annoncer au peuple cette nouvelle, crioient par toute la ville : *Vive le roi ! Le roi eſt roi.* L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, qui avoit été un des favoris de Concini, étant entré dans la chambre peu après l'exécution : *Monſieur*, lui dit ce prince, *nous ſommes aujourd'hui, dieu-merci, délivrés de votre tyrannie.* Louis XIII ne ſçavoit pas alors que ſon affranchiſſement ne dureroit guere, & qu'il parloit à un

homme deſtiné à ne lui laiſſer que le titre de ſouverain.

Le maréchal d'Ancre traitoit les grands du royaume avec la même fierté. Tout le monde fléchiſſoit le genou devant cette idole : pluſieurs princes, pluſieurs ſeigneurs de la cour, & les premiers magiſtrats du royaume, ſupportoient non-ſeulement ſa fortune, mais encenſoient *ce tyran*, pour mériter ſes bonnes graces. Il eut l'inſolence de dire un jour : « Le » peuple François n'eſt pas ce qu'on » penſe ; car, encore qu'il diſe de moi » tout le mal du monde, je ne vais nulle- » part dans les provinces, qu'auſſi-tôt tous » les officiers ne me viennent faire des » harangues, comme au roi. » Il n'y a point de plus beaux vers de Malherbe que ceux qu'il fit ſur la mort de Concini : il introduit le dieu de la Seine, qui apoſtrophe ainſi le maréchal :

Tes jours ſont à la fin, ta chûte ſe prépare ;
Regarde-moi pour la derniere fois.
C'eſt aſſez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes & rois ait oſé défier :
La fortune t'appelle au rang de ſes victimes ;
Et le Ciel, accuſé de ſupporter tes crimes,
Eſt réſolu de ſe juſtifier.

LIVRE SIXIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire abrégée des Arts chez les anciens Peuples.

§. I. *L'Agriculture.*

*LE premier, le plus néceſſaire & le plus reſpectable des arts, eſt l'agriculture. La Geneſe dit que Dieu a mis l'homme au monde *pour cultiver la terre*; notre raiſon & nos beſoins nous impoſent nettement cette obligation. L'agriculture n'eſt pas un art pernicieuſement inutile, comme tant d'autres; elle ſeule fournit le vrai néceſſaire à l'homme; c'eſt ſa richeſſe réelle, tout le reſte eſt de convention, & ne ſert qu'à nourrir les vices. Nous mépriſons aujourd'hui l'état & les travaux de l'agriculteur; les anciens, & tous les bons princes l'ont encouragé. Les Perſes donnoient des récompenſes aux

* Tableau philoſophique du genre humain, depuis l'origine du monde, juſqu'à Conſtantin.

gouverneurs dont les provinces étoient bien cultivées. Les grands capitaines de la république Romaine cultivoient leurs terres de leurs propres mains; & ſouvent on alloit prendre à la charrue des conſuls & des dictateurs : *Gaudet tellus vomere laureato*, dit Pline, en parlant de ces beaux tems. Les Egyptiens furent d'excellens laboureurs; leur pays a paſſé pour le *grenier de l'empire;* auſſi n'y en eut-il jamais un qui fut plus peuplé; car l'agriculture eſt une ſource féconde de population. Pluſieurs hommes célebres ont écrit ſur l'agriculture, comme par exemple, Hiéron II, roi de Syracuſe, Attale, roi de Pergame, Magon, général Carthaginois, Caton le cenſeur, &c.

Malgré l'importance de cet art, on ne l'a pas pouſſé auſſi loin qu'il pouvoit l'être. Ce défaut dans la théorie, & la pareſſe dans la pratique, ont occaſionné ces diſettes affreuſes que les différens Etats ont eſſuyées tour-à-tour. La terre ne rend certainement pas & n'a jamais rendu tout ce qu'elle pourroit rendre, pour ces deux raiſons. On s'applique beaucoup de nos jours à perfectionner l'agriculture: j'ignore ce que ce zele produira, mais je crains d'un autre côté qu'on ne gâte tout à force de raffinement.

L'entretien du bétail eſt une partie eſſentielle de l'agriculture ; les anciens évaluoient leurs richeſſes ſur le nombre de leurs beſtiaux ; mais quand on eut quitté la premiere ſimplicité, l'opulence fut toute autre choſe. Le roi Juif Ezéchias avoit *une infinité de troupeaux de brebis & de toutes ſortes de grandes bêtes, & le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* Ulyſſe, dans Homere, & Latinus, dans Virgile, étoient fort riches en troupeaux. Cependant cette partie fut bientôt négligée, le luxe & la ſenſualité firent imaginer d'autres biens.

S'il y a quelque choſe de louable dans les ſociétés humaines, c'eſt ſans contredit la vie ruſtique ; elle inſpire la tempérance, la ſobriété, la juſtice & la ſageſſe. Par ce moyen, l'homme toujours occupé n'a pas le loiſir d'être méchant & injuſte. Virgile a célébré avec enthouſiaſme cette vie innocente ; les meilleurs écrivains, tant poëtes que philoſophes, en ont prouvé les avantages.

§. II. *Le Commerce.*

Mais que dire du commerce ? On le regarde comme le fondement de la ſociété civile, & comme le lien qui unit néceſſairement les hommes. Il fait jouir

des productions de tous les climats; il fait circuler par-tout l'abondance & le luxe, par-tout on vit agréablement avec de l'argent, & l'induſtrie ſupplée à la ſtérilité d'un pays pour y raſſembler le néceſſaire & même les délices. Mais il faut donner quelque choſe par échange, du travail ou de l'argent, à moins qu'on ne ſoit né avec une fortune qui mette en état de vivre agréablement dans l'indolence.

Le commerce eſt certainement auſſi ancien que l'agriculture. Caïn, qui étoit laboureur, fourniſſoit ſans doute des grains & des fruits au berger Abel, qui lui vendoit du laitage & des peaux de bêtes mortes. Le forgeron Tubalcain, ne pouvant manger du fer, faiſoit des échanges pour vivre. Juſques là le commerce étoit très-limité; il ſe faiſoit entre voiſins; ſon objet étoit indiſpenſable. Il s'étendit bientôt. Les premiers marchands célebres furent les Phéniciens, qui, à force d'art & d'induſtrie, ſe rendirent les maîtres du commerce: leur ville de Tyr fut comme le centre de ſa circulation. Cette ville opulente ayant été ruinée par Alexandre, Carthage, une de ſes colonies, en profita; & cette ſuperbe Carthage lutta long-tems contre la fortune des Romains, par les

reſſources immenſes & les tréſors que le commerce lui procuroit. La fondation d'Alexandrie, par le conquérant de l'Aſie, cauſa de grandes révolutions dans ce genre. La ſituation de cette place étoit la plus heureuſe qu'on pût trouver pour en faire le point de communication entre l'Orient & l'Occident. Alexandrie commerçoit librement avec l'Aſie par la mer Rouge, & avec l'Afrique & l'Europe par la Méditerranée : quant au commerce intérieur, Alexandrie avoit la commodité du Nil, & quantité de canaux. Cette ville fut très-fameuſe & très-riche ſous les Ptolémées : d'autre places, comme Corinthe & Marſeille, acquirent auſſi un peu de cette célébrité que procure le commerce ; mais ce n'eſt pas là qu'il faut chercher la vertu.

Les articles du commerce des anciens étoient l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, les perles, diamans & autres pierreries, la poupre, les étoffes, les toiles, l'ivoire, l'ébene, le bois de cedre, la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums, les eſclaves, les chevaux, le bétail, les grains, le vin, &c. Il n'eſt pas néceſſaire de s'étendre ſur tout cela, qui a produit quelques avantages & encore plus de vices.

§. III. *Les Arts libéraux.*

On honore de ce titre les arts qui tiennent davantage à l'eſprit, comme l'architecture, la ſculpture, la peinture & la muſique. On remarquera en paſſant, que les grands hommes en tout genre ſe ſont preſque toujours trouvés raſſemblés dans une époque particuliere. Du tems des Apelle, des Praxitele, des Lyſipe & autres, on voyoit des philoſophes, des orateurs, des poëtes, des généraux, des politiques, &c, de la même force. La gloire du ſiécle d'Auguſte n'eſt ignorée de perſonne. On parle toujours du renouvellement des lettres ſous les Médicis, après une profonde barbarie de neuf à dix ſiécles. Enfin les François citent fiérement leur ſiécle de Louis XIV, que M. de Voltaire a ſi bien loué.

La Grece encouragea extrêmement les arts; on prodiguoit aux grands artiſtes des honneurs preſque auſſi exceſſifs qu'aux grands légiſlateurs & aux grands capitaines. La plûpart des princes qui ont eu de l'ambition, & qui ont voulu vivre, comme on dit, après leur mort, n'ont pas manqué de les favoriſer, pour être peints en beau aux yeux de la poſtérité.

§. IV. *L'Architecture.*

Mais, pour revenir aux arts libéraux, on doit ſentir que l'architecture eſt fort ancienne. Si les hommes, dans quelques pays, n'ont eu d'abord d'autre retraite que celle des lions & des ours, ou le creux d'un chêne, cette groſſiere ſimplicité les a bientôt révoltés: la dignité de la nature humaine exigeoit des diſtinctions, & le premier architecte fit des cabanes. A ces cabanes couvertes de branchages, ſuccéderent des bâtimens plus ſolides en bois, puis des maiſons de pierre. On connut enſuite l'ordre & la proportion, & l'on fit des palais magnifiques & bien ordonnés. Il ne faut que peu de choſe à l'homme pour être à ſon aiſe; mais il cherche moins à être heureux qu'à le paroître, de-là toutes les extravagances & les excès coupables du luxe. Nous voyons dans l'antiquité la plus reculée, une grande ville bâtie par Caïn, & une tour merveilleuſe bâtie par les hommes pour éviter un nouveau déluge. Babylone & Ninive offroient des monumens rares qui ne ſubſiſtent plus que dans les livres. Les Egyptiens vantent ces maſſes peſantes qu'on nomme pyramides, qui immortaliſent l'audace des rois & la lâcheté des eſclaves. Les Grecs perfection-

nerent l'architecture, comme les François prétendent avoir perfectionné les arts & les découvertes des modernes. C'eſt à ces Grecs que nous devons les trois ordres d'architecture. On entend ici par *ordre*, divers ornemens, meſures & proportions des colomnes & pilaſtres des grands édifices. On peut conſulter les connoiſſeurs & les artiſtes ſur le prix & l'importance des différens ordres que la force de l'eſprit humain a inventés. Entre autres bâtimens célebres qui faiſoient l'ornement de la Grece, on compte d'abord le fameux temple de Diane à Epheſe, qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde; Eroſtrate le brûla pour rendre ſon nom immortel, mais malgré cela on déteſte ſa mémoire. Si un grand héros l'eût brûlé à la tête de cent mille ſoldats, après avoir battu l'armée des Grecs, il ſe ſeroit couvert de gloire. Le temple d'Apollon à Milet, & celui de Céres & de Proſerpine à Eleuſis, ſont auſſi très-fameux. On cite encore celui de Jupiter Olympien à Athenes, & le port du Pyrée. Le tombeau de Mauſole, en Carie, à conſacré la grande douleur de ſa femme Artémiſe; mais c'eſt toujours le peuple qui paye. La ville qu'Alexandre fit bâtir en Egypte, & qui porte ſon nom,

annonçoit par ſa magnificence la grande ame de ce héros, qui ne travailloit que pour ſa gloire, & jamais pour le bien de l'humanité. Le phare d'Alexandrie fut un monument plus utile.

Le bel art de l'architecture pénétra bientôt en Italie, & il y fit des prodiges. Sans parler du tombeau de Porſenna près de Cluſium, ni des ouvrages de Tarquin l'Ancien, on vit, ſous les empereurs, le panthéon, les thermes, le coliſée, les aqueducs, les grands chemins, & d'autres monumens du luxe, pour la plûpart inutiles, mais ſuperbes. La fameuſe maiſon dorée, bâtie par Néron, & où éclatoient de toutes parts l'or, les perles & les pierreries, ne fut pas le moindre crime de ce monſtre, qui ſe jouoit impunément de la vie & de la fortune des citoyens : *Non in aliâ re damnoſior, quàm in ædificando*, dit Suétone.

§. V. *La Sculpture.*

La ſculpture fut auſſi cultivée avec le plus grand ſuccès ; ſon orjgine eſt fort ancienne. Les Egyptiens, chez qui elle a pris naiſſance, ont fait des maſſes informes qu'on n'a jamais pu voir ſans dégoût. Les Grecs ont tout perfectionné. On citera toujours avec éloge Phydias, Po-

lyclete Myron, Lyſipe, Praxitele, Scopas, &c. Tous ces grands maîtres accréditerent le goût dominant de leur ſiécle, où l'on aimoit les nudités. Les déeſſes & les ſimples matrones inſpiroient la volupté & la licence ſous le ciſeau des ſtatuaires; &, de nos jours, on a traité de barbares les hommes ſages qui ont prêché la modeſtie à cet égard. L'aventure de la Vénus de Cnide prouve le danger de ces repréſentations.

§. VI. *La Peinture.*

La peinture fut très-imparfaite dans ſa naiſſance. Les Egyptiens ſe vantent de l'avoir inventée; mais leurs barbouillages groſſiers ne méritent pas qu'on en parle. C'eſt aux Grecs que l'on doit, avec les bonnes regles de cet art, une foule de chefs-d'œuvres qui ont fait l'admiration de l'antiquité, & que l'on admire encore par tradition. Il eſt à remarquer qu'Homere parle toujours de ſtatues, de bas-reliefs & d'autres ouvrages dans ce genre, ſans dire un mot des tableaux; d'où l'on a conclu que la peinture étoit poſtérieure à l'art du ſtatuaire. Le ſecret de peindre à l'huile eſt moderne: on ne peignoit autrefois qu'à freſque & en détrempe. Mais, ſans entrer dans ces détails, citons ſom-

mairement les grands peintres de la Grece.

On compte Zeuxis, Parrhaſius, Timante, Apelle, Protogene.... Zeuxis s'étant enrichi par ſon talent, ne voulut plus vendre ſes tableaux; il les donnoit gratuitement, parce qu'il diſoit qu'ils étoient *impayables*, trait qui ſied bien aux grands hommes: cependant Parrhaſius oſa lui diſputer le prix. Zeuxis avoit peint des raiſins avec tant de vérité, que les oiſeaux accoururent pour les béqueter à cette vue: il demanda fiérement aux juges que ſon ouvrage fût conſervé, & qu'on examinât celui de ſon rival. Parrhaſius produiſit donc le ſien, qui ſembloit couvert d'un rideau léger: *Tirez ce rideau*, s'écria Zeuxis, *& voyons.* Mais ce rideau enchanté étoit la peinture même. Zeuxis convint généreuſement qu'il avoit été vaincu: *Je n'ai*, dit-il, *trompé que des oiſeaux; mais Parrhaſius m'a trompé moi même.* Timante ſe rendit célebre par un tableau d'Iphigénie, où il jette un voile ſur le viſage d'Agamemnon, pour laiſſer ſentir aux ſpectateurs quel devoit être le déſeſpoir de ce pere infortuné, dont la ſuperſtition immoloit la fille par la main d'un prêtre. Apelle paſſe pour le plus grand peintre de la Grece. Il expoſoit librement ſes tableaux à la cenſure publique. Celui

d'Antigone eſt un des plus fameux. Comme ce prince étoit borgne, le peintre flatteur le mit de profil pour cacher ce défaut. On dit qu'Apelle fut l'inventeur du profil. Il étoit le peintre d'Alexandre, qui ne vouloit que de l'exquis en tout genre, & il fut ſervi à ſon gré. Il voyoit dans le Temple d'Epheſe un de ſes tableaux, & l'on trembloit à la vue de ce génie malfaiſant qui déſola l'Aſie. Le chef-d'œuvre d'Apelle étoit une Vénus qu'il avoit repréſentée ſortant de la mer avec toutes les graces & la ſéduction de cette déeſſe de la volupté. Protogene s'occupa d'abord avec peu de gloire ; il barbouilloit des navires ; il ſe diſtingua bientôt par des morceaux juſtement admirés : ſon tableau le plus fameux, fut l'*Yaliſe*, qui étoit un grand chaſſeur, fils ou petit-fils du ſoleil & fondateur de Rhodes. On admiroit ſur-tout l'écume qui ſortoit de la gueule du chien : il avoit fait pluſieurs tentatives pour la repréſenter avec tout le naturel dont il étoit capable ; mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, il jeta de dépit l'éponge dont il s'étoit ſervi pour effacer, & le haſard produiſit un chef-d'œuvre.

On peut comparer la ſculpture des modernes avec celle des anciens, parce qu'il nous reſte des monumens pour le paral-

lele ; mais il n'en eſt pas de même pour la peinture ; nous pouvons ſeulement préſumer qu'à cet égard comme en tout autre, les anciens valoient mieux que nous.

Le meilleur uſage de ces arts de pur agrément ſeroit de conſerver la vertu des grands hommes, je parle des bienfaiteurs de l'humanité ; mais ils ont preſque toujours été proſtitués à des hommes puiſſans, injuſtes & féroces, dignes d'une exécration éternelle. Le petit nombre de ſages & d'honnêtes gens que ces deux arts ont immortaliſés, offre une leçon ſalutaire que tout le monde ne goûte pas. Des morceaux licencieux, des portraits de tyrans, des images affreuſes des calamités publiques, voilà ce que l'on admire & ce que l'on recherche. Plus d'un monſtre a pris le goût de faire le mal dans la peinture. Il eſt bon d'obſerver que les premiers artiſtes furent plus ſimples, plus décens, plus juſtes dans leurs compoſitions, que tous ces grands maîtres que la Grece corrompue a produits ; le mal ne fait qu'empirer.

§. VII. *La Muſique.*

Quant à la muſique, tout le monde ſçait que celle des anciens étoit plus étendue que la nôtre, c'eſt-à-dire qu'elle

renfermoit pluſieurs objets, qui de notre tems lui paroiſſent étrangers. Outre le chant & les inſtrumens, elle comprenoit encore l'art poétique, l'art du geſte pour former les pas & les attitudes, &c. Si nous en croyons les livres, la muſique des anciens opéroit des prodiges; elle ſervoit à exciter ou à réprimer les paſſions, à adoucir les mœurs, à civiliſer les nations ſauvages. Les plus ſages légiſlateurs l'ont fortement recommandée; & les Grecs la regardoient comme une partie eſſentielle de l'éducation publique ou particuliere. Les premiers muſiciens ne connurent qu'une harmonie grave, ſimple & décente; mais la Grece la corrompit comme les autres arts; elle imagina la poéſie dithyrambique, que l'on chantoit dans les fêtes libertines de Bacchus, de Vénus & d'autres divinités pareilles. Plutarque ſe plaignoit que la muſique de ſon tems n'inſpiroit que la molleſſe & le déſordre; & le mal étoit déja bien plus ancien que lui.

CHAPITRE II.

DE LA GUERRE.

§. I. *Coutumes des anciens Généraux.*

PARLONS d'une autre art déteſtable, que l'on a perfectionné avec tant de fureur : il s'agit de la guerre. Les anciens s'appliquoient avec un ſoin extrême à former de grands généraux : ces gens-là devoient avoir leurs vertus propres, comme les chefs des brigands ont les leurs. Il leur falloit beaucoup de prudence pour faire à coup sûr tout le mal poſſible à l'humanité, beaucoup de jugement pour en ſaiſir l'occaſion, & beaucoup d'adreſſe & de ruſe pour mettre à profit les moindres circonſtances. Un ſage général conſultoit les dieux ſolennellement avant d'en venir aux mains : cette cérémonie animoit la ſuperſtition du ſoldat, qui croyoit que le ciel béniſſoit ſes fureurs ; ſouvent il ne laiſſoit pas de paſſer outre malgré les préſages les plus ſiniſtres. Un conſul Romain, irrité que les poulets ſacrés ne vouluſſent

* Tableau philoſophique du genre humain, depuis l'origine du monde, juſqu'à Conſtantin.

pas manger, les jeta dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Alexandre fit lire ses victoires dans les entrailles d'une victime. En un mot, il s'agissoit de persuader aux soldats qu'ils en alloient assassiner d'autres avec l'agrément & la protection des dieux. Si les rits de la superstition ne secondoient pas le général, quelquefois il les profanoit avec une noble audace qui en inspiroit à son armée.

§. II.

Châtimens militaires, & récompenses pour les soldats & le général.

Il faut dans la guerre des récompenses & des punitions. Les Carthaginois punissoient ordinairement de mort les généraux malheureux ; il falloit absolument vaincre ou être proscrit. Les Gaulois n'étoient guere moins barbares ; mais les Grecs étoient plus humains : cependant ils punissoient du dernier supplice quiconque dans une affaire jetoit son bouclier pour prendre la fuite, celui qui quittoit son poste & les déserteurs. La discipline de Sparte étoit encore plus sévere là-dessus, parce qu'elle dévouoit les poltrons & les déserteurs à l'ignominie. Les Romains va-

rioient les châtimens ſuivant les cas & les circonſtances : quelquefois un mot de mépris de la part du général etoit une punition ſuffiſante ; quelquefois on refuſoit une part au butin, &c. En un mot, les châtimens ordinaires étoient des humiliations : la baſtonnade, le pain d'orge, ou même la mort, étoient des peines plus rares, que les ſoldats, accoutumés à une diſciple rigoureuſe, ne méritoient pas ſouvent.

Quant aux récompenſes, les Grecs élevoient des ſtatues à tous les héros qui s'étoient ſignalés par quelque action d'éclat. Les Athéniens expoſoient pendant trois jours à la vénération du public, les oſſemens de ceux qui étoient morts à la guerre. On les parſemoit de fleurs, & on faiſoit brûler à leur honneur de l'encens & des parfums : on prononçoit des oraiſons funebres qui excitoient la valeur des vivans par un éloge magnifique des morts, & leurs familles étoient nourries aux dépens de la république. Les Romains avoient auſſi de grands motifs pour vaincre ou mourir : tous les ſoldats partageoient également les dépouilles des vaincus par le droit ſacré de la guerre. Souvent on les récompenſoit par des diſtinctions, par des couronnes, comme l'*ob-*

ſidionale, la *civique*, la *murale*, la *navale*; & les généraux ne manquoient jamais de louer exceſſivement devant toute l'armée ceux qui avoient bien fait. Pour ces généraux, ils triomphoient en barbares. On diſtinguoit le grand & le petit triomphe. On immoloit, dans ces ſolennités, des victimes humaines, & même des rois, pour mettre le comble à la gloire du triomphateur.

§. III.

De la paſſion des combats.

* Les lois de Crete & de Sparte n'avoient rapport qu'à la guerre, & ſembloient ſuppoſer que la paix n'étoit point faite pour les hommes. Les gouvernemens modernes ſemblent avoir conſervé le même eſprit. On diroit que les nations n'ont été placées ſur la terre que pour ſe haïr, ſe tourmenter, ſe détruire les unes les autres. Le repos eſt pour la nobleſſe un état violent, dont elle imagine mille prétextes. Pour ſortir par un effet de cette manie toujours ſubſiſtante, les états & les ſujets ſont dans une miſere continuelle : les nations les plus opulentes ſe

* Syſtême ſocial.

dépeuplent

dépeuplent, ſe ruinent en pure perte, & n'ont preſque jamais le tems de ſe remettre des ſecouſſes fréquentes & douloureuſes que leur donne le démon de la guerre; elles reſſemblent à des malades que l'imprudence de leur régime replonge à tout moment dans des rechûtes, parce qu'une convaleſcence trop courte n'a pu les rétablir. Ce n'eſt communément que la néceſſité, c'eſt-à-dire l'impoſſibilité de continuer la guerre, ce n'eſt qu'un épuiſement total des reſſources qui détermine à la paix. Cette paix, toujours inquiete & peu sûre, ne ſemble être elle-même deſtinée qu'à recueillir de nouvelles forces pour combattre de nouveau. Auſſi-tôt qu'une nation commence à reſpirer, à rétablir ſon commerce, à ſe livrer à l'induſtrie, à cultiver ſes terres, la paſſion des combats vient tout-à-coup détruire tous ſes projets; les campagnes ſont dépeuplées pour former des armées, le commerce eſt gêné, toute activité eſt ſuſpendue, tout tombe dans la langueur; & l'attention du gouvernement forcé à défendre la gloire du prince & à protéger ſes frontieres, ne peut ſe porter avec la même ardeur ſur aucun des objets néceſſaires au bonheur intérieur.

Par une ſuite des préjugés ſauvages dont les peuples ſont imbus, une éducation martiale eſt preſque la ſeule qu'on donne aux grands. On ne ſeme & on ne cultive en eux que rarement les vertus civiles & pacifiques; elles leur paroiſſent ignobles, elles ſont dédaignées par une nobleſſe impétueuſe, à qui l'on perſuade que c'eſt uniquement dans le courage que conſiſte l'honneur. Ainſi les premiers d'un royaume s'accoutument à trouver de la gloire dans la violence, & ne voient point d'amuſement plus digne d'un grand cœur que d'exterminer des hommes. D'après ces notions fatales, les peuples ſont entraînés dans des guerres perpétuelles par des tigres altérés de ſang, qui ne connoiſſent rien de plus beau que d'en répandre, & que le calme jetteroit dans l'inaction & dans l'ennui le plus inſupportable.

§. IV.

Dans quels cas la guerre eſt-elle juſte?

La guerre n'eſt juſte que quand elle eſt néceſſaire: la guerre eſt néceſſaire quand le bien-être d'une nation eſt véritablement en danger. Une nation eſt en danger quand des voiſins injuſtes veulent la pri-

ver d'un gouvernement équitable, d'un prince néceſſaire à ſon bonheur, de la liberté, de la jouiſſance de ſes droits légitimes : enfin la guerre eſt juſte & néceſſaire, lorſque, ſans elle, on ne peut être aſſuré de la paix. *Juſtum eſt bellum*, diſoit Tite-Live, *quibus eſt neceſſarium, & pia arma, quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.* Une guerre eſt injuſte, quand elle n'a pour objet que d'étendre la puiſſance, de faire valoir des prétentions peu fondées, de contenter l'avidité, de repaître la vanité & l'amour-propre. La défenſe rigoureuſe de jamais prendre les armes pour s'agrandir au-dehors, devroit être une loi fondamentale & irrévocable pour toute nation prudente & raiſonnable. Un prince aſſez ſage pour s'impoſer une loi pareille, deviendroit bientôt l'ami & l'arbitre de tous les autres, & il épargneroit bien du ſang & bien des victimes, tant dans ſes Etats que dans toute l'Europe.

Quels motifs réels d'ailleurs, des nations peuvent-elles avoir d'être ennemies les unes des autres ? Eſt-il rien de plus contraire à l'équité, à l'humanité, à la raiſon, que d'entretenir entre les peuples ces haines héréditaires, abſurdes & déraiſonnables, qui diviſent les malheureux habitans de la terre ? Chaque pays ne four-

mit-il donc pas à ſes habitans de quoi déployer leur induſtrie & leurs talens? Chaque Etat n'offre-t-il pas à tout prince raiſonnable un aſſez vaſte champ pour exercer ſon grand cœur, ſa juſtice, ſa bienveillance & ſes ſoins?

§. V.

Réfutation des prétextes qu'on allegue pour faire la guerre.

Cette nobleſſe militaire & audacieuſe ne ceſſe, dit-on, de repréſenter au prince que la guerre entrepriſe n'a pour but que le bien-être futur ou la ſûreté des Etats, le maintien de la balance du pouvoir, le deſir d'augmenter le commerce & les richeſſes des ſujets. Les imprudens! ne voient-ils pas que ces guerres entrepriſes par l'avidité & l'ennui du repos, ne tendent qu'à diſſiper tout d'un coup des forces ſubſiſtantes, des richeſſes tout acquiſes, pour en acquérir d'incertaines & d'imaginaires? Rien de plus rare que de voir les acquiſitions & les conquêtes dédommager véritablement des dépenſes qu'elles ont coûté. Les ſuccès les plus éclatans ne font communément que diminuer des forces réelles, pour s'en procurer d'idéales. *La balance du pouvoir* n'eſt dans le vrai

qu'une balance de foibleſſe : les Etats, par leurs guerres, ne ſont que s'énerver réciproquement ; & ſouvent le vainqueur eſt réellement plus à plaindre que le vaincu. Faire la guerre, c'eſt répandre les tréſors amaſſés par le commerce & l'induſtrie d'une nation, ſur une peuple qui ſouvent n'a ni commerce ni induſtrie, c'eſt l'enrichir à ſes propres dépens : d'ailleurs, toute nation avide & ambitieuſe devient bientôt une puiſſance qui fait ombrage & qu'on cherche à détruire. Ainſi les guerres les plus heureuſes n'amenent point la paix ; elles amenent des guerres nouvelles, occaſionnées par la défiance & les craintes qu'une ambition remuante fait naître dans l'eſprit des voiſins : de-là cette inquiétude univerſelle, répandue dans tous les gouvernemens, qui les force de tenir en tout tems ſur pied des armées formidables, également ruineuſes pour tous les Etats, & dont l'effet eſt de rendre la paix même inutile aux nations.

Pour conquérir une nouvelle province, ou pour s'agrandir, afin de jouer un plus grand rôle parmi les puiſſances qui l'entourent, un ſouverain belliqueux s'expoſe quelquefois à perdre ſes anciens Etats. Nonobſtant le danger auquel il s'expoſe, le haſard, ſes talens ou les fautes de ſes

ennemis, le ſauvent; il triomphe. De retour dans ſon pays, que fera-t-il ? Il ſçait qu'une guerre attire une autre guerre; il ſent la néceſſité de faire bonne contenance, afin d'en impoſer à ceux qu'il vient de dépouiller : il ſe voit donc forcé de tenir ſur pied des légions ſans nombre, il lui faut enrôler ſans ceſſe, trouver un argent immenſe; il dépeuple ſes campagnes & ſes villes pour avoir des ſoldats; il eſt forcé de recourir à tous moyens pour remplir ſes tréſors. Il a l'ambition de fonder un grand empire; mais il commence par le détruire, & ne laiſſe à la poſtérité que l'avantage de gémir, pendant des ſiécles, des funeſtes effets de ſon humeur inquiete & de ſes immenſes travaux. Voilà donc ce qu'on appelle un héros, un grand politique ! Tout homme ſage l'appellera un inſenſé, un mauvais calculateur, un fléau du genre humain.

§. VI.

Idée qu'a le vulgaire des conquérans.

Le vulgaire ſtupide a de tout tems admiré & révéré, comme des héros & des dieux, quelques brigands célebres que l'hiſtoire ne nous fait connoître que par d'affreux maſſacres. Quel droit peu-

vent avoir à l'eſtime des hommes, tant de gladiateurs mémorables, qui, comme les déluges, les volcans & les contagions, ne ſe ſont illuſtrés que par leurs triſtes ravages ? Quelles idées ſauvages de gloire peuvent s'être formé des êtres aſſez extravagans pour nous vanter les hauts faits d'un Alexandre, d'un Céſar & d'un Pompée !

Pline nous apprend que ce Pompée, après avoir triomphé de pluſieurs peuples d'Aſie, bâtit, de leurs dépouilles, un temple à Minerve, à l'entrée duquel il fit mettre l'inſcription ſuivante, bien digne d'être approuvée par des Romains. *Cn. Pompée le Grand, général, après avoir terminé une guerre de trente ans ; après avoir défait, mis en fuite, tué & fait priſonniers* DEUX MILLIONS CENT QUATRE-VINGT-TROIS MILLE HOMMES *; après avoir coulé à fond ou pris huit cents quarante-ſix vaiſſeaux ; après avoir ſoumis mille cinq cents trente-huit villes & fortereſſes ; après avoir ſubjugué tous les pays contenus entre la mer Rouge & le Palus-Méotide, s'acquitte juſtement de ce vœu à Minerve* (a).

On dit que Tamerlan ne livroit des

* Pline, Hiſt. nat. liv. 7, ch. 26.

batailles que pour ſe procurer l'incroyable & barbare plaiſir de former des pyramides avec les têtes de ceux qu'il avoit égorgés. Néron, ce tyran renommé par ſa folie cruelle, dans un moment de caprice, fit mettre le feu à la ville de Rome, tandis que, du haut d'un monument élevé, il contemploit les flammes qui réduiſoient ſa capitale en cendres. Il n'eſt perſonne qui ne frémiſſe d'une action auſſi barbare qu'inſenſée : cependant, combien de conquérans, également déteſtables, ont été célébrés dans l'hiſtoire, pour s'être amuſé à mettre tout l'univers en flammes! combien de triomphateurs ſe ſont fait un paſſe-tems affreux de détruire des villes, de ravager des provinces, de jouir, du haut de leurs trônes, des malheurs & des larmes du genre humain! Que de Nérons dans les faſtes du monde, à qui les hommes ont la ſottiſe d'adjuger des lauriers! combien de princes guerriers & inquiets, qui, comme Caligula, ſemblent ſe plaindre de ce que leur regne n'eſt point marqué par de brillans forfaits & de mémorables calamités!

Quelques nations fameuſes dans l'hiſtoire auroient été en droit d'adreſſer à leurs maîtres ſanguinaires, le diſcours qu'un Derviche oſa tenir à Kouli-Kan, dans le

moment où ce vainqueur de l'Indoſtan ordonnoit le maſſacre des habitans de Delhi : « Si tu es un dieu, agis en dieu : » ſi tu es un prophete, conduis-nous dans » la voie du ſalut : ſi tu es roi, rends ton » peuple heureux, & ne le détruis point.» La réponſe que lui fit le conquérant farouche eſt conforme à celle que pourroient faire tant de héros glorieux & ſanglans, devant leſquels l'univers s'extaſie. *Je ne ſuis point un dieu, & je n'agis point en dieu : je ne ſuis point un prophete chargé de montrer la voie du ſalut ; je ſuis celui que Dieu envoie aux nations qu'il a réſolu de viſiter dans ſa colere.*

Peuples inconſidérés ! pouſſez des cris de joie, allumez des feux, faites chanter vos triomphes par vos poëtes, rendez aux dieux des actions de graces pour tant d'hommes que vos guerriers ont eu le bonheur & le plaiſir d'égorger. Eh ! ne voyez-vous pas que le ſang de vos concitoyens s'eſt mêlé avec celui de vos ennemis ? Hélas ! bientôt vous allez pleurer ſur vos propres ſuccès ; vos familles ſont dans le deuil, vos campagnes dépeuplées atteſtent tous les maux qui accompagnent la plus brillante victoire.

Quel eſt en effet le cœur honnête qui ne ſeroit pas déchiré à la vue du détail im-

menſe des calamités qui ſuivent le char d'un conquérant ? Quel affreux tableau pour une imagination ſenſible, que celui qui ne préſente que des villes embraſées, des campagnes fumantes, des laboureurs en pleurs levant leurs bras au ciel, en voyant des moiſſons, les fruits de leurs travaux & de leurs ſueurs, devenir en un inſtant la proie des flammes ; des meres éplorées arrachant leurs filles tremblantes des mains du ſoldat ivre de ſang & de débauche ? Qui peut penſer, ſans frémir, à la longue ſuite des douleurs propagées dans toute une nation, par la deſtruction ſubite de tant de milliers d'hommes, de peres de familles, de parens, d'amis, qu'une ſeule bataille fait diſparoître ? Périſſent donc ces monſtres altérés de ſang, qui, d'un œil ſec, ordonnent ſans une néceſſité indiſpenſable, ou contemplent de ſang froid de pareils horreurs ! Périſſe à jamais l'ambition qui ſacrifie l'élite d'une nation, le repos d'un Etat, la félicité publique, au deſir inſenſé de laiſſer un nom dans l'hiſtoire ! Que les hommes qui ont le front de chanter ces forfaits odieux, ſoient eux-mêmes voués à un opprobre éternel !

§. VII.

Portrait d'un général d'armée.

* La plûpart des généraux gagnent des batailles pour donner ſimplement de l'occupation aux couriers qui en portent les nouvelles; il eſt rare qu'ils en tirent des fruits ſolides. Ils ſçavent vaincre, mais ils ne ſçavent pas profiter de la victoire. Il n'y a guere de batailles qui ſoient ſemblables, quant aux ſuites, à celles que Guſtave remporta près de Leypſick, ou aux victoires d'un Tamerlan, d'un Gengis-Kan, & de tels autres fondateurs des grands empires, qui paroiſſent de loin en loin dans le monde. Si l'on excepte ces grands exploits, tous les combats ne produiſent que des fruits médiocres, & à peine capables de décider les diſputes des gazetiers. Chaque parti s'attribue ou la victoire ou le réel de la victoire. Quand on ne ſçauroit diſconvenir qu'on a abandonné le champ de bataille, qu'on a fui, on ſoutient qu'on a perdu peu de monde, & que la perte de l'ennemi eſt ineſtimable. On lui laiſſe le chant du *Te Deum*, le bruit du triomphe, l'éclat des feux de

* Analyſe de Bayle.

joie ; mais on prétend qu'il n'a point le ſolide de la victoire ; qu'il feroit mieux de faire chanter le *De profundis* que le *Te Deum ;* & que, s'il gagne encore une bataille à ce prix-là, il eſt perdu ſans reſſource.

Le véritable moyen de terminer ces diſputes, ſeroit d'agir en victorieux après le combat. Si ceux qui renoncent au nom, & qui s'attribuent la choſe, alloient promptement porter le fer & le feu dans le pays ennemi, le procès ſeroit vuidé en leur faveur ; mais il ſe termineroit à leur honte, ſi le parti qui s'attribue le nom & la choſe ſe débordoit comme un torrent ſur leurs terres, & y prenoit de bonnes places. Ce ſeroit pitoyablement juſtifier les généraux qui, ayant tout l'honneur d'une journée, le champ de bataille, l'artillerie, bon nombre de priſonniers & de drapeaux, en demeurent là, ſans tirer aucun avantage ſolide de la victoire ; ce ſeroit, dis-je, les juſtifier mal, que de prétendre qu'ils agiſſent avec déſintéreſſement, qu'ils ſe contentent de l'honnête, & ne ſe ſoucient point de l'utile ; qu'ils ne font point la guerre en marchands, pour gagner du bien, mais en héros, pour acquérir de la gloire, *præter laudem nullius avari* : car, dans cette

nature d'affaires, l'utile n'eſt point ſéparé du glorieux. Rien ne contribue davantage à la gloire d'un grand capitaine, que l'activité, la promptitude & l'habileté qu'il fait paroître après la victoire. A Rome, où l'on ſe connoiſſoit parfaitement dans l'art militaire, on faiſoit une grande différence entre *vincere* & *debellare*, c'eſt à-dire entre les généraux qui gagnoient ſimplement des batailles, & ceux qui achevoient une guerre. Les Romains avoient une politique très-bonne : on ne continuoit guere le commandement des troupes au-delà d'une année ; après ce terme, le nouveau conſul alloit prendre poſſeſſion de l'armée. Il arrivoit de là que chaque général faiſoit tout ſon poſſible pour terminer la guerre, afin de ne pas laiſſer cette gloire à un autre. Parmi nous, un général eſt preſque aſſuré du commandement tant que la guerre durera : cela fait qu'il ne ſe preſſe point, & qu'il eſt bien aiſe ſouvent d'éloigner la paix. Quoi qu'il en ſoit, un Alexandre, un Céſar, un guerrier enfin qui ſçache mettre à profit ſes victoires, c'eſt une grande rareté. Un général qui gagne des batailles dont tout le fruit eſt pour ceux qui vendent des crêpes & du drap noir, ſe trouvent par-tout.

CHAPITRE III.

Des Arts & des Sciences qui tiennent purement à l'Eſprit, & des hommes célebres qui les ont cultivés chez les anciens.

§. I.

Les Grammairiens.

*ON a comparé les ſçavans aux étoiles qui ſont répandues dans l'univers pour diſſiper les ténebres de l'ignorance ; mais dans ce nombre il y a bien des étoiles obſcures, & encore peut-être plus de malfaiſantes.

Commençons par la grammaire, qui eſt l'art de bien parler & de bien écrire. C'eſt un grand don de la Providence, de pouvoir communiquer ſes idées par la parole, & d'être en état d'exprimer ſes paroles par certaines figures fixes. On croit généralement que le Phénicien Cadmus apporta aux Grecs leurs premieres lettres. Platon peut paſſer pour le premier gram-

* Tableau philoſophique du genre humain.

mairien, ou bien Ariſtote; car ces deux hommes divins parloient de tout. Mais le ſevere Ariſtarque eſt celui qui s'eſt le plus diſtingué dans ce genre. Il eut la confiance de Ptolomée Philometor, qui le fit gouverneur de ſon fils. Sa principale étude fut celle de la critique, par où les anciens grammairiens brilloient principalement; il falloit pour cela une vaſte érudition & beaucoup de bon ſens, dont la plûpart des critiques modernes ne ſont pas prodigieuſement pourvus. Ariſtarque tranchoit du maître, & quelquefois il avoit tort; ſon nom fut redoutable, & on le donne encore de nos jours aux cenſeurs intraitables.

Suétone cite vingt grammairiens Latins, parmi leſquels on diſtingue Marcus Pomponius, qui oſa critiquer un mot d'un diſcours de Tibere. Rome avoit eu avant lui Griphon; Jules-Céſar & Cicéron étoient ſes diſciples.

§. II.

Les Philologues.

Après les grammairiens, l'ordre nous conduit aux philologues. Ce ſont des ſçavans qui ont beaucoup de patience & de tems à perdre, qui corrigent, éclairciſ-

ſent, développent & publient les écrits des anciens auteurs. Sur cette ſimple notion, on ſent qu'un philologue doit avoir au moins une teinture ſuffiſante de toutes les ſciences. Erathoſthene fut le premier philologue : il étoit bibliothécaire d'Alexandrie, ſous Ptolémée Philadelphe. Cet homme ſçavoit un peu de tout, & ne ſçavoit rien à fond, comme il arrive pour l'ordinaire à ceux qui ont la manie d'être univerſels. Varron eſt un nom illuſtre qu'on reſpecte encore : il aſſuroit qu'il avoit compoſé plus de cinq cens volumes ſur différens ſujets. Son traité de la *Vie ruſtique* eſt peut-être ce qu'il a fait de mieux. Varron paſſoit pour le plus docte des Romains. Le Grec Lucien, de ſculpteur, devint homme de lettres. On eſtime toujours ſes *Dialogues*, qui ſont pleins de fineſſe, d'enjouement, de naïveté. Il a eu pluſieurs mauvais imitateurs, parmi leſquels il ne faut pas confondre l'ingénieux lord Littleton, ni Fontenelle qui a cependant tant d'eſprit. Lucien ſe moquoit de tout, des grands, des ſçavans, de la religion chrétienne & de la religion des païens.

Athénée, philologue Egyptien, a fait le *Diphoſophiſte*, qui eſt rempli de recherches ſçavantes ſur les antiquités grecques. On n'a que des fragmens des premiers

livres du *Diphoſophiſte*; & nos pédans regrettent beaucoup le reſte.

Donat, maître du docteur S. Jérôme, étoit profeſſeur de rhétorique à Rome; il ſe piquoit auſſi d'être grammairien.

§. III.

Les Rhéteurs.

Mais venons aux rhéteurs, qui vouloient être éloquens, & enſeigner l'éloquence par regles. Corax & Tiſias ont les premiers preſcrit de pareilles regles; cependant Ariſtote paſſe pour le prince des rhéteurs: nous regardons encore ſon ouvrage comme le code d'un légiſlateur; &, à dire vrai, il étoit plus propre à traiter de la rhétorique, qu'à raiſonner ſur le principe des choſes ou la nature de l'ame. Le jeune Hermagene étoit un ſçavant conſommé dès l'âge de quinze ans, & il enſeignoit déja la rhétorique: ſon ouvrage ſur cette matiere a des partiſans. Son eſprit & ſa gloire paſſerent comme une ombre; il devint ſtupide à vingt-quatre ans, & le fut toute ſa vie. Le célebre Longin doit être cité ici avec diſtinction. Son *Traité du Sublime* n'eſt pas un ouvrage ſublime, mais il eſt bon, & on n'a pas tort de l'eſtimer, quoiqu'il admire des choſes que

je ne trouve pas du tout admirables. Sa mort ne fit pas honneur à l'empereur Aurélien.

Les ſophiſtes & les rhéteurs Grecs firent d'abord pluſieurs tentatives pour s'établir à Rome : le ſénat, qui craignoit ces bavards, parce qu'ils enſeignoient plus à parler qu'à agir, les éloigna plus d'une fois par des édits ſolennels. Peu à peu les Romains s'étant étendus, firent connoiſſance avec les Grecs, & cultiverent leurs arts. Dès-lors ces hommes qui n'avoient plus que cela pour faire du bruit dans le monde, inonderent la ville de Rome, & donnerent des leçons dans leur langue ; tandis que les vainqueurs des nations négligeoient la leur, comme nous négligeons la nôtre pour le latin. A la fin on ſentit l'abus de cette méthode, & Gallus enſeigna la rhétorique en latin. Cicéron a laiſſé des traités ſur cette partie, qui ſont dignes de cet éloquent Romain.

Quintilien tint école de rhétorique à Rome, ſous l'empereur Galba, & il fut le premier penſionné pour cela. Après vingt ans d'inſtructions publiques, il ſe retira, & donna un *Traité ſur les Cauſes de la corruption de l'éloquence*, dont on regrette la perte. Ses *Inſtitutions oratoires*, que nous poſſédons, ſont une rhéto-

rique complette, que l'on vante tous les jours, & qui me paroît trop prolixe, quoique d'ailleurs pleine de bonnes choſes.

§. IV.

Les Sophiſtes.

Après les rhéteurs viennent les ſophiſtes ; le titre fut d'abord très-honorable, il devint enſuite un opprobre, par les vices des ſophiſtes & leurs miſérables études. On avoit d'abord donné le nom de ſophiſtes à ceux qui joignoient des mœurs pures à un eſprit orné de connoiſſances importantes. On leur rendoit les plus grands honneurs : quand ils alloient dans une ville, on ſortoit à leur rencontre, & leur entrée étoit une eſpece de triomphe. Rome éleva une ſtatue au ſophiſte Proéreſe, avec cette inſcription pompeuſe : *Regina rerum Roma regi eloquentiæ.*

Parmi les plus célebres ſophiſtes, on peut compter Anaxagore & Damon, de qui Périclès tira d'excellentes inſtructions littéraires & politiques. Ce Périclès fut encore diſciple de la fameuſe Aſpaſie de Milet. Cette femme étonnante faiſoit deux métiers, celui de ſophiſte & de courtiſane. Elle donnoit ſes leçons publiques de littérature avec tant de modeſtie & de décence, que les femmes les plus réſer-

vées ne ſe faiſoient pas le moindre ſcrupule d'y aller. Socrate, qui étoit avare de louanges, ſe glorifioit de devoir ſon éloquence aux lumieres de la belle Aſpaſie, & lui attribuoit d'avoir formé les plus grands orateurs de ſon ſiécle. Enfin Périclès l'épouſa. Cependant la calomnie & la haine ne l'épargnoient point : on l'accuſa d'impiété, & elle ſe vit réduite à ſe juſtifier judiciairement ; comme la cabale étoit puiſſante, Périclès eut beſoin de tout ſon crédit & de toute ſon éloquence pour la ſauver.

Le ſophiſte Gorgias brilla beaucoup à Athenes : il alla enſuite étaler ſon art aux yeux de toute la Grece dans les jeux Olympiques & Pythiques. L'enthouſiaſme de ſes admirateurs fut ſi grand, qu'on lui érigea à Delphes une ſtatue d'or. Ce Gorgias fut le premier qui oſa ſe vanter dans une nombreuſe aſſemblée, qu'il répondroit ſur le champ à tout ce qu'on pourroit lui propoſer ; ce qui n'eſt pas bien difficile ni bien rare parmi les grands parleurs. Cependant ce Gorgias eut pour diſciple un homme eſtimable ; ce fut Iſocrate. Le ſophiſte Protagore s'enrichit à ſon métier. Un autre, qui fit grande fortune par le même moyen, c'eſt Prodicas, qui couroit la Grece pour expoſer & vendre ſon éloquence : il avoit tant d'a-

vidité, qu'il fourniſſoit des diſcours à tout prix, depuis deux oboles juſqu'à cinquante dragmes. Accuſé d'avoir corrompu la jeuneſſe, les Athéniens le condamnerent à mort.

La profeſſion des ſophiſtes devint mépriſable dès le tems de Socrate. Ce philoſophe les décria comme ils le méritoient. C'étoient des ignorans effrontés, comme pluſieurs docteurs modernes.

§. V.

Les Poëtes épiques, tragiques, comiques, élégiaques, &c.

La poéſie, ce langage des dieux, & ſouvent des démons, a ſans doute ſon mérite; mais il me ſemble qu'il y a beaucoup de charlatanerie, & qu'elle prête un faux éclat à des penſées qui ſont très-communes. Je ne me perſuaderai jamais que les premiers auteurs aient fait des vers; ils faiſoient de la proſe harmonieuſe; enſuite on a voulu raffiner, & on a fait des tours de force. Au reſte, je vais dire quelque choſe des grands poëtes que l'on eſt convenu d'admirer. Leur prince eſt le vieil Homere, qui alloit chanter des *rapſodies* dans les villages & les hameaux. Il y a deux poëmes fameux qui portent ſon

nom, ſçavoir l'*Iliade* & l'*Odyſſée*. Dans le premier, Homere chante les fureurs d'Achille, qui ſe fâche pour une femme, & abandonne les Grecs armés pour avoir une femme. Tout eſt grand, tout eſt ſublime dans ce chef-d'œuvre, à ce que dit Pope. L'autre poëme d'Homere eſt l'*Odyſſée*, où il chante d'un autre ton les aventures du très-ſage Ulyſſe, petit roi d'Ithaque, après la ruine des Troyens (*a*).

Héſiode eſt un ancien faiſeur d'Almanachs, peut-être auſſi vieux ou plus vieux qu'Homere. Nous avons de lui le poëme *des Ouvrages & des Jours*, la *Théogonie*, ou généalogie des dieux, & le *Bouclier d'Hercule*. Cet auteur eſt du bon vieux tems.

Un poëte étonnant, c'eſt Tyrtée: il excelloit à animer les ſoldats au carnage. Les Spartiates ayant eſſuyé pluſieurs diſgraces dans la guerre de Meſſene, & commençant à perdre cœur, conſulterent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna de demander aux Athéniens un homme qui pût leur donner de bons avis. On leur envoya pour rire un pauvre poëte; mais à peine les Spartiates eurent-ils entendu

(*a*) *Note de l'Editeur.* Ce n'eſt aſſurément point là peindre Homere comme il le mérite: ceux qui connoiſſent l'Auteur ſe rappelleront qu'il lui a rendu plus de juſtice ailleurs.

ſes nobles accens, qu'ils maſſacrerent avec le plus grand ſuccès l'armée de Meſſene, & remporterent une victoire déciſive. Tyrtée fut récompenſé du droit de bourgeoiſie à Lacédémone. Il reſte quelques petits fragmens de ſon génie, qui prouvent qu'il ne manquoit pas de force, & qu'il ſentoit ce qu'il vouloit inſpirer.

Le plus ancien des poëtes tragiques eſt Theſpis. Son art, comme on le ſent bien, étoit alors extrêmement groſſier. Il barbouilloit de lie les viſages des farceurs, & les promenoit dans les campagnes ſur un tombereau qui leur ſervoit de théâtre. Eſchyle, qui vint enſuite, fit beaucoup mieux; il s'attacha à donner de la nobleſſe à la tragédie, & à y mettre de la vérité. Il porta ſon attention juſques ſur les habits de ſes acteurs, qu'il rendit héroïques. Eſchyle eſt quelquefois ſublime, & ſouvent outré. Sophocle étoit grand, ſublime & élevé; il eut pour rival le tendre Euripide, dont la poéſie étoit touchante, & remplie d'excellentes maximes morales. Athenes ſe partagea ſur ces deux tragiques, qui avoient chacun leurs partiſans. Quoi qu'il en ſoit, ils porterent leur art à un ſi haut point de perfection, qu'il ne fit plus que décliner depuis.

La comédie fut auſſi cultivée chez les

Grecs avec le plus grand ſuccès. On diſtingue la comédie ancienne, qui fut proſcrite par la licence cynique qu'elle s'arrogeoit. Ariſtophane joua en plein théâtre le plus ſage des Grecs, & excita la cabale qui le perdit. Cette audace cynique fut réprimée; & l'on vit paroître la comédie moyenne, & enfin la comédie nouvelle, que Ménandre inventa & mit en honneur. Il n'épargna pas le vice ni le ridicule; mais ſa ſatire eſt fine & délicate : ſans jamais ſe permettre d'odieuſes perſonnalités, il corrige les hommes avec tous les égards qu'impoſe la probité.

La Grece donna naiſſance à des poëtes qu'on a nommés *iambiques*, parce qu'ils inventerent les vers iambes. Ce fut Archiloque qui imagina ce genre, & le porta tout d'un coup à ſa plus grande perfection. Son génie mâle & nerveux exprimoit tout avec une rare énergie; & on lui donnoit une louange que bien peu d'auteurs méritent, c'étoit que ſes longues piéces étoient les plus belles. Mais cet homme étoit méchant, & ſes ſucceſſeurs le furent encore plus.

Pindare, le chef des poëtes lyriques, avoit cette noble folie & l'enthouſiaſme qu'il faut pour l'ode. Horace juge qu'il faut être bien téméraire pour vouloir l'imiter,

miter, & que c'eſt voler avec des ailes de cire, pour ſe précipiter enſuite dans la mer.

N'oublions pas ici la tendre Sapho, qui inventa le vers ſaphique : elle avoit beaucoup de génie & de tempérament. Ses mœurs ne furent rien moins qu'exemplaires, & ſa paſſion pour Phaon lui cauſa des chagrins.

On eſtime Simonide, poëte délicat, naturel & agréable ; il vendoit, dit-on, baſſement ſes ouvrages, & il avoit un prix fixe pour cela. Un Grec qui avoit été vainqueur à la courſe le chargea de le louer. Simonide, mécontent de la ſomme qu'il lui offroit, répondit qu'il lui étoit impoſſible d'entreprendre un pareil ſujet, parce qu'il s'agiſſoit d'une courſe de mules, qui n'offre pas des idées nobles. Dans cet embarras, le Grec ne trouva pas de meilleur expédient que celui de doubler le ſalaire du poëte, qui trouva dès-lors dans ſon ſujet toute la dignité néceſſaire : dans ſa mauvaiſe humeur, il n'avoit conſidéré que la naiſſance des mules par des ânesſes ; l'argent lui fit ſentir enſuite qu'elles étoient les *nobles filles des courſiers rapides.*

Le doux Anacréon eſt l'auteur favori des cœurs tendres & ſenſibles : les amou-

reux empruntent encore tous les jours ſon ſtyle, & ne font rien qui vaille. Cependant nous ſommes inondés d'odes prétendues anacréontiques.

On ignore l'inventeur de la triſte élégie. Les poëtes ne pleuroient d'abord que les morts : ils pleurerent enſuite les amans malheureux. Mimnermus, Philétas & Callimaque illuſtrerent ce genre parmi les Grecs.

Les premiers poëtes latins s'eſſayerent dans la comédie, la tragédie & la ſatire. On compte entre les principaux, Livius Andronicus, Nœvius & Plaute; mais il n'y a que ce dernier qui mérite quelque attention. Il nous reſte dix-neuf comédies de Plaute. Varron eſtimoit tellement le ſtyle de ce poëte, qu'il diſoit que ſi les Muſes vouloient parler latin, elles emprunteroient ſon langage : Cicéron le propoſe pour modele à ceux qui veulent être bons plaiſans. Horace, au contraire, n'aimoit pas cet auteur, & tâche de prouver la juſtice de ſa cenſure. On lui reproche d'avoir été trop licencieux,& ſouvent trop baſſement bouffon.

L'élégant Térence a été préféré par ceux qui veulent que *la comédie faſſe rire l'eſprit*. Scipion & Lælius, qui vivoient familiérement avec lui, paſſoient chez

quelques-uns pour les peres de ſes comédies. Nous avons ſix comédies de Térence, où les connoiſſeurs trouvent la naïveté de la nature, une élégance ingénieuſe, une noble ſimplicité de ſtyle, en un mot une urbanité Romaine qui étoit le ton des honnêtes gens.

On attribue au chevalier Romain Lucile l'invention de la ſatire : il fronda les hommes puiſſans de ſon ſiécle & leurs vices avec une généreuſe liberté, & ne reſpecta que la vertu ſeule & ceux qui la pratiquoient :

Primores populi arripuit, populumque tributim;
Scilicèt uni æquus virtuti atque ejus amicis. HOR.

Lucile écrivit grand nombre de ſatires, dont il ne nous reſte que quelques fragmens. Il étoit trop fécond ; & la fureur pour multiplier les volumes, lui a fait dire bien des choſes médiocres.

Le beau ſiécle de la littérature Romaine eſt celui d'Auguſte. On cite d'abord Lucrece, qui a fait un beau poëme de la nature. Cet homme hardi embraſſa hautement le ſyſtême d'Epicure, nia les dieux & leur providence. Au reſte, il devint fou & ſe tua dans un âge peu avancé. Le délicieux Catulle fut chéri des voluptueux

Romains. Il eut l'audace de décocher deux ſatires contre Céſar, où il le traitoit avec un grand mépris; en voici une:

Nil nimium, Cæſar, ſtudeo tibi velle placere;
Nec ſcire utrum ſis ater an albus homo.

Céſar, qui ſçavoit pardonner ou diſſimuler, obligea ſeulement Catulle de ſe rétracter, & ſoupa avec lui le ſoir même. On admire l'aimable ſimplicité, les graces naïves & le ſtyle naturel de ce poëte, mais il eſt ſouvent déshonnête.

Laberius, chevalier Romain, ſe diſtingua par de petites farces qu'on appeloit *mimes*. On ſçait que Céſar le força de monter ſur le théâtre pour jouer une de ſes piéces, ce qui étoit un affront inſigne pour un chevalier Romain. Labérius obéit à la fin, & prononça un prologue touchant, où l'on voit le caractere d'une ame Romaine qui avoit le malheur d'avoir un maître.

Mais venons à Virgile, le prince des poëtes latins. C'étoit un payſan, chaſſé de ſa cabane pour faire place aux ſoldats qui avoient bien ſervi l'ambition d'Auguſte. Il vint à Rome après ſa diſgrace, pour chercher des protecteurs. Mécene & Pollion le firent remettre en poſſeſſion

de ſon petit champ. Cette circonſtance contribua à développer ſon génie, & il commença par publier ſes *Bucoliques*, où il loue délicatement Auguſte. Mécene l'engagea à donner des *Géorgiques*, dont les Latins modernes, grands connoiſſeurs, préférent le ſtyle à celui de tous ſes autres ouvrages. Mais la plus fameuſe production de Virgile eſt ſon *Enéide* : elle lui coûta près de douze ans de travail. Il y débite, avec toutes les graces poſſibles, de beaux menſonges à la gloire des Romains, & ſur-tout de l'uſurpateur Auguſte, qui avoit eu la rare vertu de lui rendre ſon champ. Il lui fit la lecture du ſixieme livre en préſence d'Octavie, ſa ſœur ; &, quand il en fut à l'éloge de Marcellus, fils d'Octavie, qu'Auguſte avoit deſtiné pour être ſon ſucceſſeur, ils fondirent tous deux en larmes. On ajoute même qu'Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris*, & qu'elle fit préſent à Virgile de dix grands ſeſterces pour chaque vers de cet éloge. Cet homme célebre mourut à Brunduſium, âgé de cinquante-deux ans. Il avoit fait lui même ſon épitaphe qui fut miſe ſur ſon tombeau près de Naples :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini paſcua, rura, duces.

Horace Flaccus eut une bonne éducation, quoiqu'il ne fût que le fils d'un petit affranchi : ſon pere voulut même lui ſervir de gouverneur, & le conduiſoit chez ſes maîtres. Horace conſerva tendrement toute ſa vie le ſouvenir des ſoins de ce bon pere, qui s'appliquoit à le former à la vertu, tandis qu'il apprenoit les lettres dans les écoles. Il ſe trouva à la bataille de Philippes, dans l'armée de Brutus, & avoua humblement que, n'étant pas né pour ſe battre, il avoit jeté ſon bouclier. Virgile, ſon ami, le préſente à Mécene, qui lui donne ſa plus intime confiance ; de ſorte qu'Horace après avoir pris les armes pour la liberté, s'engagea enſuite à flatter ſans reſtriction l'uſurpateur. Il refuſa cependant la charge de ſecrétaire du cabinet, parce qu'il aimoit le repos & les Muſes. Auguſte y gagna : peut-être que ſon panégyriſte éternel n'auroit pas eu le tems de le louer avec tant d'ardeur, s'il eût occupé une place qui demandoit d'autres ſoins. Il fut toujours dans la plus haute faveur à la cour, & l'ami de cœur du fameux Mécene, qui a tant d'obligations aux poëtes. Horace a fait des odes, des ſatires, des épîtres, & l'Art poétique. Pour les odes, on y trouve le pompeux verbiage qui caractériſe ce genre. Les ſatires

& les épîtres renferment un grand ſens, & c'eſt ce que j'y aime. Pour l'Art poétique, quoique l'auteur ſoit très-judicieux, ſa lecture ne formera jamais un homme de génie. Les critiques & autres pédans de notre ſiécle ne manquent pas d'y puiſer de belles ſentences, & c'eſt tout l'uſage qu'ils en font (*a*).

On rencontre dans Horace diverſes maximes morales, qui ſembleroient prouver qu'il étoit un philoſophe auſtere; mais les hommes ſont preſque toujours inconſéquens, & ſur-tout les poëtes. Il aimoit les plaiſirs tranquilles & l'indolence d'Epicure. Il a lâché dans ſa bonne humeur quelques ſaillies qu'on ne voit qu'avec peine, ce qui contraſte aſſez mal avec les nobles ſentimens qui éclatent dans la plûpart de ſes ouvrages.

Ovide fut encore plus répréhenſible & moins décent. Il fut tellement poſſédé du démon de la poéſie, qu'il négligea tout pour faire des vers. Pour peu qu'on ait de tempérament, ce mol exercice ſuffit

(*a*) *Note de l'Editeur.* L'Auteur pouvoit ſe ſervir d'autres expreſſions, pour caractériſer des morceaux marqués au coin de la plus ſublime poéſie, & un code précieux où l'on trouve des regles de goût pour tous les genres de compoſition, quoiqu'on y deſire des détails néceſſaires dans un ouvrage didactique, mais qui n'entroient pas dans le plan du poëte.

pour le mettre en feu : auſſi Ovide reçut-il bien des chagrins de ſon cœur. Il écrivoit avec une prodigieuſe facilité, ſans prendre la peine de revoir ſes ouvrages. Auguſte, qui n'étoit rien moins que chaſte, punit cependant l'eſprit licencieux du galant Ovide. Il le relégua à Tomes, ſur le Pont-Euxin; le malheureux poëte s'y déſeſpere, implore la clémence de Céſar, & écrit des élégies touchantes ſur ſa triſte deſtinée, ſans toutefois pouvoir la changer. Il mourut dans ſon exil. Ovide avoit beaucoup écrit, & il ne nous reſte qu'une petite partie de ſes vers. Quintilien le caractériſe en ces termes : *Laſcivus quidem in heroïcis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii ſui, laudandus tamen in partibus.* Après tout, ſes *Métamorphoſes* ſont un ouvrage admirable, & utile pour la connoiſſance de la Mythologie & des anciens auteurs : c'étoit ſon ouvrage favori, & le ſuffrage du public à conſacré le ſien.

Le naïf Phedre étoit digne de travailler d'après Eſope, qu'il s'étoit propoſé pour modele : il a publié cinq livres de fables, qui ſont pleines d'élégance, de naturel & de vérité; d'ailleurs les maximes ſaines qu'il offre dans tous ſes apologues, lui méritent une place parmi les

ſages qui ont prêché la morale & la vertu. Il y a toute apparence qu'un ſi bon ouvrage ne fut pas bien répandu : quoiqu'il ait écrit dans le beau ſiécle de la littérature Romaine, Martial & Ariénus ſont les ſeuls qui en aient parlé long-tems après. Phedre a également reſté inconnu juſqu'à la fin du ſeizieme ſiécle, qu'un ſçavant le trouva, & fit part de ce tréſor au public. On le prit d'abord pour une production ſuppoſée ; mais tout le monde s'accorde aujourd'hui en faveur de ſon authenticité. Quant à l'hiſtoire de ce ſage écrivain, elle eſt enſevelie dans de profondes ténebres : on ſçait ſeulement qu'il vivoit ſous Tibere.

L'obſcur Perſe mérite ici quelqu'attention : il étoit chevalier Romain, honnête-homme, d'un commerce aimable ; &, dans un ſiécle de corruption, il eut des mœurs. Ses ſatires ſont l'ouvrage d'une ame héroïque, qui dit hautement la vérité ſans crainte & ſans eſpérance : il tombe librement ſur les auteurs qui ne lui plaiſent pas. Néron même, qui ſe piquoit de génie, & qu'il étoit dangereux de blâmer, n'échappe pas à ſa critique. On ſuppoſe qu'il parloit de ce méchant poëte couronné, dans ce vers mordant :

Auriculas aſini quis non habet ?

Perſe eſt recommandable pour la morale pure & le grand fonds de raiſon qui diſtinguent ſes ſatires. On lui reproche amèrement d'être obſcur ; mais il avoit peut-être de grands motifs pour n'être pas clair. Il mourut avec toute ſa ſageſſe, à l'âge de vingt-huit ans, ſous l'empire de Néron.

Juvénal, ſatirique plein de force & de bile, a blâmé, avec trop de licence, la licence effrénée de ſon âge. Il y a des gens qui le prennent pour un fougueux déclamateur ; pour moi, j'admire ſon éloquence, mais je le blâme d'avoir démaſqué le vice avec des couleurs qui l'inſpirent. Au reſte, il peut ſe faire que ſes ſaletés n'en fuſſent pas pour lors, & que les honnêtes gens déteſtaſſent la corruption des mœurs, ſans en déteſter une peinture au naturel. Ce n'eſt pas abſolument la même choſe aujourd'hui.

Lucain, neveu de Séneque, a fait une gazette de la guerre de Céſar avec Pompée : cette gazette porte le titre de *Pharſale*. Un fameux poëte françois (*a*), qui a beaucoup d'enflure, préféroit l'enflure de Lucain au ſage enthouſiaſme de Vir-

(*a*) *Note de l'Editeur.* L'Auteur parle ici du grand Corneille, qui a beaucoup plus de nobleſſe, de ſublimité & de génie, que d'enflure.

gile : preſque perſonne n'eſt de ſon avis. Lucain étoit jeune, comme on le voit dans ſon ouvrage : il a cependant mille beaux traits véritablement ſublimes ; & j'aime beaucoup celui-ci, qu'on a violemment cenſuré :

Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni (a).

Lucain, zélé partiſan de la liberté, conſpira contre Néron avec Piſon ; & le monſtre le fit périr à l'âge de 26 ans.

Martial, écrivain épigrammatique, prouve, par ſon ſtyle, combien le goût du vrai beau en littérature, avoit déja dégénéré de ſon tems. Il ſe ſoutint ſous des regnes orageux, & fut même aimé par des princes dont l'amitié étoit déshonorante. Ses Epigrammes ſont en général un médiocre ouvrage : manquant de génie, il couroit après l'eſprit & ſouvent ſans ſuccès ; mais on voit qu'il étoit libertin, & mort à tous les ſentimens de l'honnêteté. Il s'eſt fait ſon procès à lui-même, dans ce vers :

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala multa.

§. VI.

Les Hiſtoriens.

Après avoir parlé de la poéſie & des

(a) *Note de l'Editeur.* Tout le monde penſeroit de même, ſi ce vers ne renfermoit une impiété.

poëtes, paſſons aux hiſtoriens. On a appelé l'hiſtoire *le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu*, &c. Cicéron, qui la caractériſe ainſi, marque moins ce qu'elle eſt, que ce qu'elle doit être. Je crois bien que l'hiſtoire eſt vraie & très-reſpectable à la Chine; mais, dans nos climats, elle n'a preſque jamais été qu'une fable courante. Dans les premiers tems, on conſervoit les événemens en les gravant ſur la pierre & l'airain, ou par le ſecours des inſcriptions, des regiſtres publics, des hymnes, des cantiques ou des chanſons religieuſes & militaires. L'hiſtoire s'eſt montrée enſuite avec plus d'éclat, mais elle fut toujours également ſuſpecte.

Les Grecs nomment Hérodote à la tête de leurs hiſtoriens. Il commence par Cyrus, qu'il donne pour le premier roi de Perſe; & finit à la fameuſe bataille de Mycale, ſous le regne de Xercès. Dans cet intervalle, il y a quatre rois, dont l'hiſtoire comprend cent vingt ans. Il ne ſe borne pas aux Perſes & aux Grecs, qui ſont ſon principal objet; les fables magnifiques des Egyptiens occupent ſon ſecond livre. Hérodote, par amour pour la gloire, attendit une aſſemblée de toute la Grece, aux jeux Olympiques, pour y

faire une lecture publique de ſon ouvrage, & recueillir les applaudiſſemens qu'il croyoit mériter. Il eut un ſuccès qui ſurpaſſa ſes eſpérances. Les Grecs admirerent ſon ſtyle doux & facile, & décideront qu'il avoit écrit ſous la dictée des Muſes : voilà pourquoi les neuf livres de cette hiſtoire portent le nom des *neuf Muſes*. Hérodote, quoique grand menteur, eſt regardé comme le pere de l'hiſtoire : cependant on oublia ſon mérite, & il fut exilé injuſtement à Thurium, ville de la grande Grece, où il mourut.

Thucydide eſt le ſecond hiſtorien célebre de la Grece. Deſcendant d'une famille illuſtre, il ſervit quelque tems dans les guerres de ſa patrie ; mais l'attrait de l'étude le fixa bientôt uniquement. Les Grecs, qui avoient défendu avec tant de gloire leur liberté contre toute la puiſſance des Perſes, ſe déchirerent enſuite eux-mêmes. Thucydide, prévoyant que la trop fameuſe guerre du Péloponeſe ſeroit longue & auroit d'importantes ſuites, ſe prépara à en faire l'hiſtoire. Comme il étoit dans le camp des Athéniens, il fut témoin oculaire de la plûpart des événemens qui ſe paſſerent juſqu'au tems qu'il fut exilé. Sa diſgrace vint de ce qu'il n'avoit pas ſecouru Amphipolis, que les Spar-

tiates assiégeoient : il n'avoit pu le faire, & cependant il fut puni.

Thucydide, se voyant libre par son malheur, se mit à décrire une guerre sanglante & cruelle, à laquelle il ne prenoit plus de part. Il recueillit de toutes parts des mémoires & en acheta à grands frais : enfin son histoire fut conduite jusqu'à la vingt-unieme année de la guerre. Théopompe & Xénophon la continuerent pour les six autres années qui restoient. Cet écrivain est plein de feu & d'énergie : il y a plusieurs modernes qui lui donnent la prééminence sur Hérodote, pour le mérite de la composition.

Le célebre Xénophon marcha sur les traces de ces deux grands historiens, & les égala : à son génie pour les lettres, il joignoit la qualité de bon capitaine. Il servit Cyrus le Jeune dans son expédition pour détrôner Artaxercès son frere ; mais cet ambitieux échoua, & perdit la vie dans le moment décisif. Dix mille Grecs, qui s'étoient attachés à sa fortune, retournerent dans leur patrie, à travers mille dangers de toute espece : Xénophon les commanda vers la fin de cette célebre retraite, dont il a fait l'histoire. On lui suscita quelques chagrins à son retour ; ce qui ne l'empêcha pas de servir ensuite

chez différens peuples. A la fin, il ſe retira dans une campagne, aux environs d'Elide, où il ſe livra à de profondes études. Nous avons d'abord de lui la *Cyropédie*, qui eſt l'hiſtoire du fondateur de l'empire des Perſes : il compoſa enſuite celle du jeune Cyrus & de ſa fameuſe entrepriſe. Enfin il travailla à l'hiſtoire Grecque, qu'il reprit au tems où Thucydide l'avoit laiſſée : elle contient à peu près quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans la Grece, juſqu'à la bataille de Mantinée. Xénophon donna auſſi pluſieurs autres ouvrages ſur des ſujets hiſtoriques. Cicéron, qui eſt bon juge, étoit un ſi grand admirateur de ſon ſtyle, qu'il lui ſembloit que les Muſes euſſent parlé par ſa bouche. C'eſt un écrivain preſque inimitable par la douce ſimplicité de ſa diction ; & Quintilien lui applique ce qu'on dit de Périclès, que *la déeſſe de la perſuaſion réſidoit ſur ſes levres.*

Polybe tient un rang diſtingué parmi ces bons écrivains. Il apprit l'art de la guerre ſous le fameux Philopemen, & l'art de la politique ſous ſon pere, qui gouverna la république des Achéens avec beaucoup de gloire. Polybe fut du nombre des mille Achéens que les Romains tranſporterent à Rome pour achever de

diſſiper la célebre ligue que l'on avoit formée contr'eux. Il s'occupa à s'inſtruire pendant ſon ſéjour à Rome, & y obtint l'eſtime & l'amitié de pluſieurs perſonnages illuſtres. Paul Emile ſur-tout diſcerna ſon mérite, le logea dans ſa maiſon, & lui remit l'éducation de ſes deux fils. Il ſuivit Scipion dans toutes ſes guerres, & revint dans ſon pays après la mort de ce héros. Ses principaux ouvrages étoient une Vie de Philopemen, un Traité de Tactique, une Hiſtoire de la guerre de Numance, & une Hiſtoire générale; mais il ne nous reſte qu'une très-petite partie de ces richeſſes, & on regrette, avec raiſon, ce qui s'eſt perdu.

Diodore de Sicile vivoit du tems de Jules Ceſar & d'Auguſte. Sa *Bibliotheque hiſtorique* renferme en effet les annales de preſque tous les peuples du monde. Egyptiens, Aſſyriens, Medes, Perſes, Grecs & Romains, Carthaginois, &c. En un mot, chaque nation ſe trouvoit dans ſon Recueil, dont nous n'avons que quinze Livres avec quelques fragmens: il s'en eſt perdu vingt-cinq. Cette hiſtoire lui coûta trente ans de travail aſſidu, comme il le marque lui-même dans ſon préambule. Il n'y faut pas chercher les graces du ſtyle: ſa diction eſt ſimple, ſans toute-

fois être baſſe : quant au fonds, on ſe plaint qu'il n'eſt pas toujours exact ni impartial.

Les *Antiquités Romaines* de Denis d'Halicarnaſſe ne ſont pas des recherches pédanteſques à la maniere des philologues ; c'eſt, à la lettre, une hiſtoire Romaine, qu'il commence *ab ovo Trojano*, & qu'il termine à la premiere guerre Punique incluſivement. De vingt Livres dont elle étoit compoſée, il n'en reſte que les onze premiers. Denis d'Halicarnaſſe eſt inſtruit, judicieux, profond, mais peu orné, & languiſſant.

Les Juifs ont donné un ſeul écrivain paſſable ; c'eſt Joſephe, qui étoit de race ſacerdotale. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ſon génie perça de ſi bonne heure, qu'à l'âge de quatorze ans, les autres prêtres même le conſultoient ſur la loi. Il fit la guerre & puis une hiſtoire. Joſephe fut le flatteur déclaré de Veſpaſien ; ce qui lui procura une vie douce, que les Juifs traitoient de déſertion.

Mais venons à un hiſtorien que je reſpecterai toujours, malgré ſa bonhomie & ſa ſuperſtition. Plutarque avoit reçu le jour chez les épais Béotiens, de même que Pindare & Epaminondas, quoique ce terroir fût ingrat pour l'eſprit & l'imagination. Plutarque voyagea beaucoup,

vraiſemblablement pour s'inſtruire, ſelon la méthode des anciens ſages. Sa patrie honora ſes talens & ſa probité de la charge d'Archonte, qu'il remplit dignement à Chéronée. Outre les *Vies des Hommes illuſtres*, Plutarque compoſa pluſieurs Traités de Morale, où l'on trouve mille faits curieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, & de bonnes maximes d'uſage; mais cela eſt gâté par une philoſophie puérile. L'ouvrage de Plutarque, qui a fait ſa réputation, c'eſt celui des *Vies des Hommes illuſtres grecs & latins*. Il ne flatte point les hommes; il les juge ſur les choſes & non pas ſur les apparences, ſur les faits & non pas ſur le bruit public. Il donne des éloges aux actions qui en méritent, & il flétrit ſans acception de perſonnes le vice & le crime. Il peint l'homme au naturel, & jamais moraliſte ou faiſeur de caracteres ne l'a mieux ſaiſi. Il écrit avec force, mais ſans ornement: de fréquentes comparaiſons animent ſes peintures; tout eſt clair & frappant.

Arrien eſt eſtimé. Son mérite l'éleva, à Rome, juſqu'au conſulat; & on l'appeloit un nouveau Xénophon. Il étoit diſciple de l'eſclave Epictete, qui, dans l'abjection de ſon état, avoit l'ame d'un grand homme. Arrien fit un ouvrage ſur les *En-*

tretiens d'Epictete, distribué en huit Livres, dont il ne s'en est conservé que quatre. Son Histoire d'Alexandre annonce un écrivain qui est maître de son sujet.

Appien écrivit l'histoire Romaine en plusieurs Livres. Nous n'avons aujourd'hui que les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Espagne, d'Annibal, quelque chose de celle d'Illyrie, cinq Livres sur les guerres civiles, & quelques fragmens. Cet auteur paroît s'attacher principalement à la vérité de l'histoire : on remarque qu'il copie quelquefois ses prédécesseurs.

Dion Cassius fut aimé & honoré de plusieurs empereurs, dont l'estime étoit assez peu de chose, si l'on en excepte Pertinax & Alexandre. Il fut consul sous ce dernier, après quoi il se retira à Nicée sa patrie. Il composa une histoire Romaine complette, en huit décades ; mais ce qui nous en reste est peu considérable. Son style est noble & conforme à ses sujets. Photius assure qu'il a imité Thucydide, mais qu'il est bien plus clair. Il a flétri hautement quelques noms respectés, comme Cicéron, Brutus, Cassius, Séneque.

Voilà la plûpart des historiens Grecs ; il nous reste à parler des Latins. Ce furent des poëtes qui commencerent à trai-

ter l'hiſtoire avec ordre. Nævius donna un poëme ſur la premiere guerre Punique, & Ennius verſifia les annales de Rome. Fabius Pictor eſt le plus ancien des hiſtoriens en proſe. Caton le Cenſeur fit, en ſept Livres, une hiſtoire qui avoit pour titre *Origines*. Mais Saluſte eſt le premier qui travailla dans ce genre avec un ſuccès marqué : auſſi l'a-t-on appelé le premier des Hiſtoriens Romains. *Nec opponere Thucydidi Saluſtium vereor*, dit Quintilien ; mais cela eſt un peu fort. Ce qui caractériſe ſinguliérement Saluſte, c'eſt l'étonnante conciſion de ſon ſtyle. Il écrivoit comme il penſoit, avec force : il eſt plein de métaphores vives & hardies ; ſes deſcriptions, ſes harangues & ſes portraits ſont au-deſſus de toute éloge. Il tonne contre le luxe & la corruption des mœurs de ſon ſiécle, & on ſeroit tenté de le croire un philoſophe auſtere : cependant il rendoit un hommage public à des vertus qu'il n'avoit pas ; ſes débauches le firent même chaſſer du ſénat. Sans compter les guerres de Catilina & de Jugurtha, il avoit fait une hiſtoire générale de pluſieurs années, dont nous poſſédons quelques fragmens dignes de leur auteur : *Ab ungue leonem.*

Tite-Live n'eſt preſque connu que par

ſon ouvrage immortel. Ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'il étoit de Padoue, & qu'il avoit écrit quelques Traités philoſophiques. Nous n'avons pas ſeulement la quatrieme partie de ſon hiſtoire. Quintilien égale ſans balancer Tite-Live à Hérodote, pour le ſtyle & le mérite de la narration. Il écrivoit admirablement ſans contredit, mais ſa crédulité révolte; il recueille tous les petits prodiges, les petits préſages, les petites miſeres de la ſuperſtition, avec un reſpect qui déſole un lecteur ſenſé.

Céſar étoit grand capitaine & grand littérateur. Il plaida d'abord avec un grand ſuccès dans le barreau, mais il lui falloit une autre gloire. Son génie étoit auſſi ardent que ſon courage; il l'avoit cultivé avec ſoin, & il excelloit à parler purement & avec élégance. De pluſieurs ouvrages qui ſortirent de ſa plume, nous n'avons plus que ſept livres de la guerre des Gaulois, & trois autres de la guerre civile. Il ne ſe propoſoit pas de donner une hiſtoire complette : ſes *Commentaires* ne ſont, à proprement dire, qu'un journal bien fait. Il écrivoit, pour ainſi dire, au milieu de l'action, de ſorte qu'il n'avoit pas le loiſir de penſer aux ornemens. Quoique cet ouvrage ſoit fort négligé,

il ſera cependant toujours célebre, & il le mérite. S'il n'avoit écouté que ſon génie pour les lettres & loué la vertu, on ne rappelleroit aujourd'hui ſa mémoire qu'avec vénération, au lieu qu'il eſt dévoué à une ignominie éternelle pour avoir renverſé ſa patrie (*a*).

On vit paroître ſous Tibere le lâche Patercule, qui déshonora ſa naiſſance par ſon caractere flatteur & rampant. Le commencement de ſon hiſtoire ne ſubſiſte plus. On trouve encore quelques lambeaux de ſon hiſtoire Grecque & de ſon hiſtoire Romaine. Son ſtyle, ou plutôt ſa diction, eſt paſſable; mais il loue baſſement Tibere. La plus grande inſulte qu'on puiſſe faire à la vertu, c'eſt d'encenſer le crime. Cet écrivain ſans pudeur, que l'on n'imite que trop, a trahi la vérité avec tant d'audace, qu'on ne peut le lire ſans indignation. Il nous donne Séjan même, miniſtre & complice de Tibere, pour un honnête homme, il lui prodigue des éloges qui feroient rougir le mortel qui les mériteroit le mieux. Voilà en général le caractere des auteurs: ils conſacrent le mal que font les hommes en place.

(*a*) *Note de l'Editeur.* Les talens militaires de Céſar devoient entrer pour quelque choſe dans ce jugement, dont ils auroient adouci l'exceſſive ſévérité.

Mais Tacite a dit généreuſement la vérité : il fait voir que Séjan étoit fourbe, vil, flatteur, d'un caractere pervers, digne en un mot de ſervir de ſurnom à tous les mauvais miniſtres. Tacite étoit conſideré à Rome : il fut conſul ſous le regne de Nerva ; il épouſa la fille du fameux Agricola, qui fit la conquête de l'Angleterre. Tacite eſt encore plus illuſtre par ſon mérite littéraire que par ſes dignités. Il fit une *deſcription de l'Allemagne* écrite avec cette force qui le caractériſoit ; mais on ſoupçonne qu'il ne connoiſſoit pas aſſez les Germains, & qu'il en fait ſouvent un portrait trop avantageux, pour humilier les Romains par ce contraſte. La *vie d'Agricola*, ſon beau-pere, eſt un morceau achevé, où l'on trouve d'excellentes maximes pour les principaux états. Mais ſon plus fameux ouvrage eſt l'hiſtoire qui porte le titre *d'Annales ;* il y avoit décrit les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude & de Néron. Nous avons encore l'hiſtoire de Tibere & de Néron, quelque choſe ſur Claude ; mais le reſte n'eſt plus. L'empereur Tacite ſe faiſoit honneur de deſcendre de cet homme célebre ; il ordonna que ſes ouvrages fuſſent répandus dans toutes les bibliotheques, & qu'on en fît tous les ans dix copies aux

frais du public, pour les mieux conſerver dans toute leur intégrité : toutes ces précautions n'ont pas empêché qu'il ne s'en ſoit perdu une grande partie. Tacite ſe pique d'avoir écrit avec bonne foi, & de n'avoir en vue que de dire la vérité. Il creuſe avec une rare ſagacité juſqu'au fond du cœur humain, il ſaiſit les moindres nuances des paſſions, les petits reſſorts des grands deſſeins, le manege ſourd des cours, & le véritable objet de leurs démarches. Auſſi a-t-il été appellé le *Bréviaire des politiques*. Jamais hiſtorien ne penſa ſi profondément : mais peut-être qu'à force de vouloir expliquer tout, ſon imagination lui a fait quelquefois faire des ſyſtêmes. Quant au ſtyle, il eſt trop obſcur & enveloppé. Il vouloit être bref, & dire beaucoup en peu de mots : il a parfaitement réuſſi à cet égard : ſa phraſe eſt une ſentence continuelle, qui renferme un grand ſens. En un mot, il fait penſer ; &, lors même qu'on ne l'entend guere, les efforts qu'on fait pour l'entendre ne ſont pas inutiles.

Quinte-Curce nous a laiſſé une *hiſtoire d'Alexandre*, dont il manque les deux premiers Livres, auxquels Freinshemius a ſuppléé tant bien que mal. Quinte-Curſe eſt un écrivain qui ne marche que ſur des fleurs,

fleurs, & cela ennuie à la longue. Il veut toujours briller, & on voit preſque partout que ſes décorations étouffent le ſens. Ses harangues ſentent le déclamateur plutôt que la véritable éloquence. En écartant toutefois cette parure affectée, on trouve que Quinte-Curce penſe & raiſonne aſſez bien, ſur-tout lorſqu'il n'a pas la fureur de donner un trait d'imagination pour un bon argument.

Suétone, hiſtorien des premiers Céſars, avoit écrit d'ailleurs un grand nombre d'ouvrages qui ne ſubſiſtent plus. Il ne nous reſte que ſes *Vies des douze Céſars*, & une partie de ſon *Traité des illuſtres grammairiens & rhéteurs*. Suétone eſt moins politique que Tacite ; il ne penſe pas avec autant de force : les affaires du gouvernement l'occupent moins que la vie privée des empereurs dont il fait l'hiſtoire : il entre là-deſſus dans de grands détails, qui ſont quelquefois minutieux. Quant à ſa diction, elle eſt fort ſimple ; c'eſt le ſtyle d'un journal exact, où il s'agit plus du fonds que de la forme. Il a cependant des tableaux libertins qui doivent dégoûter les honnêtes gens ; il pouvoit peindre les vices & la débauche des empereurs avec plus de pudeur & de décence.

Florus eſt auteur d'un *Abrégé de l'Hiſ-*

toire Romaine, depuis la fondation de Rome juſqu'au regne d'Auguſte. C'eſt un paſſable rédacteur, mais il eſt un peu trop fleuri & agréable. L'hiſtoire ne doit pas être écrite comme un poëme.

Juſtin a donné auſſi un Abrégé d'Hiſtoire Romaine, fait ſur l'ouvrage de Trogue Pompée, plus ancien que lui. On l'accuſe d'avoir occaſionné, par ſa foible miniature, la perte d'un excellent original; car on ne connoît que le nom de Trogue Pompée, qui vivoit dans le beau ſiécle d'Auguſte.

§. VII.

Les Orateurs.

L'ordre nous conduit maintenant à parler des orateurs tant Grecs que Romains. L'art de l'éloquence a fait, comme tous les autres, un peu de bien & beaucoup de mal. Pour un harangueur qui prêche la vertu, qui inſpire des deſſeins juſtes & honnêtes, qui fournit des vues utiles pour l'avantage du genre humain, il y en a tant qui ne ſervent que leur ambition particuliere, qui flattent & condamnent ſans raiſon, qui ſouffient le feu de la diſcorde entre les hommes, qui échauffent & éterniſent les haines nationales, au mépris de l'humanité, qui n'a

qu'un intérêt commun. On distingue trois *genres* dans l'éloquence des orateurs, le *sublime*, le *tempéré* & le *simple*. On atteint rarement au vrai sublime, & souvent les orateurs sublimes ne donnent que du phébus & du galimathias.

Examinons les écrivains qui se sont distingués dans la dangereuse carriere de l'éloquence. Périclès fut comme son fondateur à Athenes; ses harangues firent autant de bruit que son ambition : mais tout cela est perdu.

Lysias a excellé dans le genre simple & naturel. Cicéron le loue pour la clarté, la délicatesse & la précision : il s'attachoit presque uniquement à prouver.

Isocrate, fils d'un faiseur de lyres & de trompettes, obtint de son pere une excellente éducation. Il tint école d'éloquence à Athenes, & il forma un grand nombre de célebres orateurs. Il faisoit le métier de sophiste dans un tems où il étoit encore honorable, & il amassa beaucoup d'argent qu'il aimoit : une passion si basse ne l'empêcha pas d'être vivement touché du sort de sa patrie, que Philippe humilia à la bataille de Chéronée; & on ajoute, à sa gloire, qu'il en mourut de douleur, à l'âge de près de cent ans. En considérant Isocrate comme orateur ou professeur

d'éloquence, on remarque que ſon ſtyle étoit coulant, orné, plein de délicateſſe; Cicéron le loue extrêmement pour avoir introduit le premier dans la langue grecque le nombre, la meſure & l'harmonie, qu'on ne connoiſſoit guere auparavant. Cet homme célebre étoit d'une timidité puérile; à peine oſoit-il parler en public: s'il avoit conſidéré les hommes comme autant de têtes de choux, ſuivant le conſeil que Socrate donna à Alcibiade, il n'auroit pas eu la ſimplicité d'en avoir peur.

Eſchine fut un des plus illuſtres orateurs d'Athenes; mais Démoſthene, ſon rival & ſon ennemi, le ſurpaſſa. Cicéron trouve dans ce dernier toutes les grandes parties de l'orateur: il eſt ſublime, naturel & facile; ſa diction eſt conciſe, & d'une juſteſſe que rien n'égale: mais Eſchine eſt plus prolixe & moins nerveux. Démoſthene n'atteignit à la perfection de ſon art qu'à force de travail; il triompha de tous les obſtacles qui ſembloient lui fermer la carriere de l'éloquence. Il haranguoit les Athéniens dans le tems que l'ambitieux Philippe attaquoit leur liberté & celle de toute la Grece. Il fit tous ſes efforts pour les porter à des réſolutions vigoureuſes; on l'écoutoit avec plaiſir, on

convenoit qu'il avoit raiſon, & on reſtoit dans la fatale indolence qui favoriſa toutes les entrepriſes du roi de Macédoine. Démoſthene devint l'ennemi d'Eſchine, & le fit exiler. Eſchine, ſi violemment perſécuté, fut toujours aſſez généreux pour rendre juſtice aux talens de Démoſthene: cette bonne foi eſt aſſez rare.

L'éloquence dégénera bientôt. De nouveaux orateurs crurent ſuppléer au génie par l'eſprit. Démétrius de Phalere cauſa cette révolution : ſon rang & ſon exemple accréditerent le faux genre qu'il vouloit introduire; car les arts de l'eſprit ſont ſouvent une affaire de mode, comme toute autre choſe. Depuis cette époque, l'éloquence perdit cet air de grandeur, de nobleſſe & d'énergie, qui caractériſe Démoſthene & Eſchine. Les harangues furent fleuries, élégantes, jolies, & rien de plus; le tonnerre de Démoſthene ne fut plus qu'un feu d'artifice.

L'éloquence des Latins n'a peut-être pas égalé celle des Grecs; mais toutefois elle eſt infiniment ſupérieure à celle des modernes. Un des premiers orateurs latins eſt Caton, qui avoit fait plus de cent cinquante harangues qu'on ne liſoit point. Son ſtyle étoit auſſi ſauvage que ſon ca-

ractere ; mais il offroit un ſens plein de force & d'énergie.

Les deux Gracques n'étoient guere plus fleuris. Il eſt vrai que les Romains n'avoient pas alors de bons modeles : un grand fonds de raiſon naturelle caractériſoit les diſcours publics ; on ne penſoit pas aux ornemens. On trouve dans Cicéron quelques traits d'un diſcours que le jeune Gracchus prononça après la mort violente de ſon frere : *Quò me miſer conferam ? quò me vertam ? In capitoliumne ? fratris ſanguine redundat. An domum ? matrem ut miſeram lamentantemque videam & abjectam ?* Rien de plus touchant que cette plainte.

Antoine alla puiſer à la ſource de la véritable éloquence ; il s'inſtruiſit avec ſoin des regles de l'art, & les employa dans l'occaſion avec une adreſſe extrême. Comme la rhétorique eſt fertile en ſophiſmes qui font ſouvent perdre de vue la vérité, pour accréditer le menſonge, pour changer le noir en blanc, & le blanc en noir ; Antoine, qui étoit plus éloquent qu'honnête homme, donna un jour un grand ſcandale. Ayant entrepris de juſtifier publiquement un certain Narbannus, homme ſéditieux, que l'on pour-

ſuivoit comme tel, les juges le trouverent innocent après le plaidoyer de ſon ſubtil avocat. Narbannus, évidemment coupable, fut ſolennellement abſous, & Antoine avouoit que ſa cauſe étoit très-mauvaiſe, quoiqu'il l'eût gagnée. On peut concevoir par-là combien un homme éloquent eſt dangereux dans une république lorſqu'il manque de probité : je le regarde comme un empoiſonneur.

Craſſus ne fut pas inférieur à Antoine : ſes diſcours étoient graves & pleins de dignité ; il connoiſſoit cependant la délicateſſe, & quelquefois même il plaiſantoit aſſez finement, mais avec toute la décence qui convient à l'art oratoire.

Cotta s'étoit fait comme un genre propre : peu capable d'employer les grands mouvemens de l'éloquence, à cauſe de la foibleſſe de ſa poitrine, il captivoit par un autre artifice la bienveillance des juges ; il leur faiſoit une violence douce à laquelle on ne réſiſtoit pas.

Sulpicius au contraire étoit véhément & rapide : il entraînoit ſes auditeurs par ſes diſcours & ſon action. Il s'étoit formé ſur Craſſus, qu'il ne valoit cependant pas.

Mais l'orateur par excellence eſt Cicéron : on en cite encore d'autres, ſes contemporains, comme Hortenſius, Céſar,

Brutus, &c. qui, malgré leur mérite, ne peuvent ſoutenir avec lui la comparaiſon. Il fut élevé ſous les yeux de Craſſus, qui lui traçoit le plan de ſes études, & lui ouvroit toutes les grandes ſources de l'éloquence. Après avoir ſuivi les meilleurs maîtres qui fuſſent pour-lors à Rome, il alla dans la Grece pour ſe perfectionner dans cette ancienne patrie des arts. Il avoit de grandes obligations à la nature, qui avoit tout fait pour lui : cependant il ſentoit qu'il faut la ſeconder par un travail aſſidu, & qu'on ne peut parvenir au grand, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion qui tienne à l'enthouſiaſme. La gloire de l'éloquent Hortenſius piqua ſon génie, & il n'épargna rien pour parvenir à la même réputation. Bientôt ſes vues s'étendirent, il laiſſa ſon rival bien loin derriere lui. Il connoiſſoit tous les ſtyles, & il les employa tous avec le ſuccès le plus marqué. Il s'appliqua à réunir deux choſes qui vont rarement enſemble, la force & les graces. En un mot, Cicéron fut à Rome ce que Démoſthene avoit été à Athenes, & ces deux grands hommes paſſeront toujours pour les princes des orateurs.

Après Cicéron, l'éloquence ne fit plus que dégénérer, comme il étoit arrivé en Grece après Démoſthene. Séneque en fut

le premier corrupteur : quoique né avec un grand génie, il le gâta à force de raffinement. Il penſoit fortement ; mais ſes penſées étoient affoiblies par ſa phraſe, où il mettoit trop de recherche. Sa manie pour les antitheſes, pour les pointes, pour le brillant, étoit extrême, & on croit lire un recueil d'épigrammes : ce qui fatigue. Séneque étoit Stoïcien, & l'on trouve dans ſes ouvrages un grand mépris du monde : cependant il ne le mépriſoit pas tant dans la pratique, ou du moins il en tiroit parti pour vivre dans le luxe & l'abondance ; ce qui ne l'empêchoit pas d'écrire contre le luxe. Il étoit exceſſivement riche, & on l'a accuſé de n'avoir pas été ſcrupuleux dans l'acquiſition de ſes richeſſes : en un mot, on a dit de lui, *qu'il ne valoit pas ſa philoſophie.*

Pline le Jeune, neveu de Pline le Naturaliſte, qui l'adopta pour ſon fils, fut formé par le célebre Quintilien, dont il fut le meilleur diſciple & le plus reconnoiſſant. Pline commanda d'abord une légion en Syrie ; après quoi, il revint à Rome, où il ſe livra entiérement aux affaires publiques. Il plaida ſa premiere cauſe au barreau dès l'âge de dix-neuf ans, mais avec un ſuccès ſi décidé, que ſes rivaux & ſes amis comprirent dès-lors à quelle

gloire il étoit deſtiné. Nous n'avons de lui que ſon Panégyrique de Trajan & ſes Epîtres. Quoique Trajan fût un grand prince, digne de tous les prix de la vertu; quoique Pline ne le flatte pas dans tout le bien qu'il en dit, cependant ſon panégyrique eſt ennuyeux. Rien de plus difficile que de louer, même le mérite; il ſemble qu'il doit ſe ſuffire à lui-même, & que l'éloge l'affoiblit au lieu de l'élever. D'ailleurs Pline écrit dans le goût de Séneque: beaucoup de beautés délicates, & peu de ſublimes. Ses épîtres ſont excellentes pour la morale & la probité qui y brillent. Il y parle en homme de bien, qui connoît tous les devoirs de la vertu, & qui ſçait les inſpirer avec force.

CHAPITRE IV.

Des Sciences de raiſonnement.

§. I.

De la Philoſophie.

* LA philoſophie comprend la connoiſſance de la nature, tant phyſique que morale. Le titre de philoſophe eſt fort ancien : les premiers raiſonneurs s'honorerent du titre de *ſages*. Pythagore fut, dit-on, plus modeſte, & ſe qualifia ſimplement d'*amateur de la ſageſſe*. Toutes les nations ont eu leurs philoſophes, réels ou ſoi-diſans. Les prêtres d'Egypte, les Mages de Perſe, les Brachmanes de l'Inde, les Lettrés de la Chine, les Druides des Gaulois, &c. tous ces gens-là ont philoſophé comme ils ſçavoient ; mais, à l'exception de la morale, la plûpart de leurs idées font peu d'honneur à l'eſprit humain. On a vu des hommes audacieux enfanter des chimeres puériles, & les ériger enſuite en dogmes religieux par orgueil & par intérêt : voilà la coupable

* Tableau philoſophique du genre humain.

origine des anciennes ſuperſtitions, qui ont défiguré la loi de la nature, qui eſt ſi claire, ſi ſimple, qui parle avec tant de force & d'uniformité à tous les hommes.

Mais, ſans fouiller dans cette boue, parcourons l'hiſtoire des philoſophes paiſibles qui ont raiſonné ou déraiſonné de leur chef, ſans prendre les faux-dieux à partie pour autoriſer leurs notions.

Thalès de Milet brilla dans la Grece au commencement de la trente-cinquieme olympiade. L'avidité de s'inſtruire lui fit entreprendre pluſieurs voyages : il conſulta les prêtres de Memphis, qui lui apprirent, dit-on, l'aſtronomie, la géométrie & la philoſophie. Le roi Amaſis goûta ſon eſprit, & voulut le fixer dans ſa cour. Mais Thalès ignoroit l'art des cours : comme il ne ſçavoit pas flatter, il déplut bientôt. Il revint dans ſa patrie avec ſes petites connoiſſances, qui étoient beaucoup pour le ſiécle où il vivoit. Les Grecs l'admirerent, & il fut mis au nombre des ſept ſages. Il fonda la ſecte Ionique. On prétend qu'il ſçavoit prédire les éclipſes, & qu'il obſervoit continuellement les aſtres. Un jour qu'il ſe livroit à cette occupation, il tomba dans un foſſé, par inadvertance : une bonne femme qui étoit préſente, lui dit alors en ricanant : *Comment pourriez-*

vous ſçavoir ce qui ſe fait dans le ciel, puiſque vous ne voyez pas ce qui eſt à vos pieds? Thalès n'aimoit pas le mariage, & on lui attribue à ce ſujet un ſophiſme qui ne me plaît pas. Comme ſa mere le preſſoit de prendre une femme, il répondit qu'*il n'étoit pas encore tems*; &, quand il fut dans le déclin de l'âge, il dit qu'*il n'étoit plus tems*. Ce philoſophe tenoit que l'eau étoit le principe de toutes choſes.

Anaxagore eſt un des meilleurs philoſophes de l'antiquité. Il étoit riche, & d'une famille illuſtre; mais il négligea tout pour ſe conſacrer uniquement à la contemplation de la nature. Il éleva la jeuneſſe de Périclès, & la prépara au grand rôle qu'il fit enſuite parmi ſes concitoyens. Anaxagore avoit ſans doute tort de dire que le ſoleil étoit auſſi grand que le Péloponeſe; mais il n'y a pas là d'athéiſme: cependant de vils jaloux de Périclès accuſerent ſon maître d'être athée, pour l'envelopper lui-même dans ſa diſgrace. Anaxagore s'efforça en vain de confondre la calomnie; il fut obligé de ſe ſauver, & on le condamna par contumace. Il vécut tranquille & honoré à Lampſaque, qu'il avoit choiſi pour ſon aſyle; & il emporta, en mourant, les regrets de tous les gens de bien, après s'être

acquis, par ſon mérite & par ſes mœurs, une ſi grande vénération, qu'on lui érigea même un autel.

Le ſage par excellence, Socrate, prit une autre route que ſes prédéceſſeurs, qui s'étoient principalement appliqués à l'étude de la phyſique. Il choiſit la morale pour l'objet de ſes réflexions : il fit beaucoup de bien dans Athènes, démaſqua les Sophiſtes, qui enſeignoient la ſageſſe pour de l'argent, & oppoſa à la corruption des mœurs, des leçons ſalutaires & la ſatire du vice. Les petits talens, qu'il avoit offenſés, ſe réunirent contre lui pour le perdre : on l'accuſa de méconnoître les dieux, parce qu'il mépriſoit des hommes mépriſables ; & de corrompre la jeuneſſe, parce qu'il avoit décrié leur charlatanerie. Ariſtophane, joua ce grand homme ſur le théâtre, & lui imputa des baſſeſſes & des blaſphêmes, dont il étoit infiniment plus capable que lui. Enfin le ſage aréopage, entraîné par les ennemis de Socrate, le déclara athée & ennemi des dieux : il fut condamné à boire la ciguë, pour expier le crime de n'avoir reconnu qu'un Dieu, & d'avoir flétri des coquins. Il mourut avec la fermeté d'un vrai ſage : il pouvoit ſe ſauver, & il ne le voulut pas. Il n'y a pas de mort qui faſſe plus

d'honneur à la nature humaine que celle-là (*a*). Quelle grandeur d'ame, quelle douceur, quelle dignité cet homme unique ne montre-t-il pas dans un moment que les plus intrépides ne regardent qu'avec effroi! Socrate laiſſa pluſieurs diſciples, qui ſe partagerent d'opinions, & fonderent différentes ſectes.

Ariſtipe, chef des Cyrénaïques, étoit venu s'établir à Athenes, pour entendre Socrate, dont la réputation étoit répandue dans toute la Grece. Il y a apparence qu'il prit cependant une autre route que ſon maître; car on lui reproche une philoſophie libertine & voluptueuſe. Il aimoit à la fureur la bonne chere & les femmes, & il ſe prêtoit à tout, pourvu qu'il y eût du plaiſir à gagner.

Platon, fondateur de l'académie, eſt le plus célebre diſciple de Socrate, après la mort duquel il alla à Memphis philoſopher avec les prêtres Egyptiens: il viſita enſuite les Pythagoriciens de la grande Grece: enfin il revint à Athenes, chargé de ſciences ou de rêveries étrangeres, qu'il arrangea à ſa maniere. Platon enſeigne, comme Socrate, l'unité de Dieu,

(*a*) *Note de l'Editeur.* Voyez la comparaiſon de la mort de Socrate avec celle de Jeſus-Chriſt, T. I, pages 71 & 72.

l'immortalité de l'ame, & le dogme ſacré des peines & des récompenſes après la mort. Il tenoit des Pythagoriciens la doctrine de la métempſycoſe, qu'il expliquoit cependant d'une maniere qui lui étoit propre. Il écrivit ſur la morale & la politique, des ouvrages qui ſont eſtimés pour les maximes ſages & honnêtes qu'ils renferment, quoiqu'il y ait certaines idées bizarres & blâmables. Le ſtyle de ſes dialogues eſt noble & pompeux, quelquefois obſcur & ampoulé. On a loué & critiqué ce philoſophe avec une égale fureur : je crois, pour moi, qu'on en peut dire beaucoup de bien & de mal.

Avant d'aller plus loin, il faut dire un mot de Pythagore, fondateur de la ſecte qui fournit à Platon l'idée de ſa métempſycoſe. Pythagore courut différens pays pour s'inſtruire, ſçavoir, l'Egypte, la Chaldée, & l'Aſie mineure : après ſes voyages, il revint à Samos, ſa patrie, que le tyran Polycrate opprimoit alors ; ce qui engagea le philoſophe à ſe retirer à Crotone, dans la grande Grece, où il ouvrit une école de philoſophie. Il éprouvoit ſes diſciples par un rigoureux ſilence, quelquefois de pluſieurs années. On lui attribue bien des idées & des actions extravagantes : au reſte, ſa mo-

rale étoit pure, & il fit beaucoup de bien à cet égard. Ses disciples avoient tant de vénération pour lui, qu'ils croyoient, sans le moindre scrupule, tout ce qu'il avançoit; & leur mot étoit, *magister dixit*. Il y a apparence que son fameux système de la métempsycose n'étoit pas de son invention, mais qu'il le tenoit des Brachmanes. On trouve cela bien fou; mais du moins c'est une erreur respectable, si toutefois il y a des erreurs respectables : les partisans de cette doctrine ont toujours été plus doux & plus humains que nous.

L'école de Platon produisit différentes sectes, comme les Péripatéticiens, les Stoïciens, les Pyrrhoniens, &c. Les Péripatéticiens croyoient le témoignage des sens sur-tout; les Stoïciens exigeoient, pour les croire, qu'ils fussent sains & en bon état; les Pyrrhoniens nioient tout. Arcésilas, disciple de Pyrrhon, soutint sa philosophie avec tout le zele possible. Il crut prouver qu'il n'y avoit rien de certain, & qu'il falloit douter de tout; qu'il n'y avoit point d'évidence, ni dans les sens, ni dans le témoignage de la raison. Arcésilas étoit subtil & éloquent; d'ailleurs, comme il avoit le malheur de parler de bonne foi, il ne faut pas s'étonner qu'il ait fait des prosélytes. Il étoit géné-

reux & bienfaiſant ſans oſtentation ; il cachoit avec autant de ſoin les faveurs qu'il accordoit, que d'autres en prennent pour les étaler.

Carnéade, de la même ſecte, fit trembler les dogmatiques : il n'étoit pas auſſi outré qu'Arcéſilas, mais il avoit autant de vertu.

Ariſtote, fondateur des Péripatéticiens, avoit été diſciple de Platon : il ſe forma dans la ſuite une doctrine à part. Philippe le donna pour précepteur à ſon fils Alexandre, & il me ſemble qu'un pareil éleve ne lui a pas fait honneur. Ariſtote revint enſuite à Athenes pendant la guerre de Perſe, & il enſeigna dans le Licée : comme il donnoit ordinairement ſes leçons en ſe promenant, on a appelé pour cela ſes diſciples *Péripatéticiens*. Ariſtote fut encore accuſé d'impiété, ainſi qu'Anaxagore & Socrate : dans cette extrémité, il prit la fuite, parce que les hommes n'entendent guere raiſon ſur cette matiere. On a dit que ce philoſophe s'étoit précipité dans la mer, parce qu'il ne pouvoit comprendre le flux & le reflux ; mais il n'y a pas là de quoi ſe noyer : ſes écrits ſont pleins de choſes qu'il ne devoit pas comprendre davantage. Otez la métaphyſique & la phyſique d'Ariſtote, qui ſont

pitoyables, ſes autres ouvrages ſont ceux d'un grand homme qui pouvoit encore aller plus loin qu'il n'a été.

On regarde toujours Diogene comme un homme bizarre, ridicule & impudent: on n'oſe déshonorer le titre de philoſophe juſqu'au point de le lui accorder : cependant cet homme bizarre, ridicule & impudent, a des traits admirables dans ſa vie. On dit qu'il fut chaſſé de Synope comme faux-monnoyeur : cette accuſation n'eſt guere vraiſemblable. Comment ſuppoſer qu'un homme aſſez avide pour faire cet infame métier, donne enſuite des exemples du déſintéreſſement le plus héroïque? Je crois plutôt que les Sophiſtes, qu'il mépriſoit, l'ont noirci de gaieté de cœur, ſuivant l'uſage. Quoi qu'il en ſoit, il vint à Athenes, & ſe préſenta pour diſciple à Antiſthene : celui-ci, qui n'en vouloit plus prendre, le repouſſa brutalement avec ſon bâton. Diogene, ſans ſe rebuter, s'écria : *Frappez, frappez ; vous ne trouverez jamais de bâton aſſez dur pour m'écarter, tant que vous parlerez.* Il affecha dès-lors la ſauvage ſimplicité des Cyniques dans ſon extérieur, dans ſon équipage & dans ſes manieres. Il ſe refuſoit abſolument toute eſpece de ſuperflu, & il alla juſqu'à caſſer ſon écuelle, parce

qu'il vit un jour un enfant qui buvoit dans le creux de ſa main. Il faiſoit la guerre à tout le monde ſans aucun ménagement. *De quoi te ſervent tes mains?* diſoit-il à un homme qui ſe faiſoit chauſſer par un eſclave; *ne faudroit-il pas encore qu'il te mouche?* On ne peut juſtifier les Cyniques, ni Diogene, ſur les fautes contre la pudeur, qu'ils traitoient de foibleſſe. Ils ſe livroient ſans honte à mille infamies: d'un autre côté, ils ne prenoient pas la méthode convenable pour ramener leurs concitoyens à la vertu & à la ſimple nature; ils les aigriſſoient par des injures, au lieu de les toucher par la douceur: en un mot, on les a appelés *Cyniques*, parce qu'ils étoient auſſi aboyeurs & impudens que des chiens. Pour revenir à Diogene, la fin de ſa vie prouve qu'il étoit au fonds un homme eſtimable. Ayant été pris par des pirates dans un voyage ſur mer, il fut vendu pour eſclave à un Corinthien, nommé *Xéniade*, qui le chargea d'élever ſes deux fils, & de conduire toute ſa maiſon. Diogene s'en acquitta avec tant d'honneur, que Xéniade ne ſe laſſoit point de répéter, *qu'il avoit reçu chez lui un bon génie.* Il ſemble qu'il mourut dans cette maiſon, & on l'honora d'un monument ſuperbe.

Epicure, dont le nom eſt toujours ſi célebre, enſeigna la philoſophie dans un jardin qu'il avoit à Athenes. Sa réputation & ſon mérite lui attirerent des diſciples de toutes les parties de la Grece & même de l'Egypte; & leurs ſucceſſeurs ont toujours conſervé le plus profond reſpect pour les principes d'Epicure, qui n'ont jamais ſouffert d'altération. On rapporte qu'il compoſa plus de trois cents volumes, ce qui eſt un peu conſidérable; mais il n'en reſte aucun. Toutefois ſa philoſophie eſt très-connue. Il eſt certain qu'il rejetoit les dieux & la providence, ce qui ne l'empêchoit pas d'en parler en termes magnifiques; il faiſoit même des livres de dévotion, parce qu'il craignoit l'aréopage. On a beaucoup crié contre ſa morale, parcequ'il a mis le bien de l'homme dans la volupté. Mais il s'agit de ſçavoir préciſément ce qu'il entendoit par volupté : il eſt ſûr qu'il vivoit fort frugalement & avec beaucoup de modeſtie; il eſt ſûr qu'il y a pluſieurs bons écrivains qui l'ont diſculpé à ce ſujet; il eſt ſûr enfin qu'il a propoſé des maximes de la plus ſaine & même de la plus ſévere morale (*a*).

(*a*) *Note de l'Editeur.* On ſe rappelle un morceau ſur Epicure, qui a précédé, & qu'il eſt à propos de comparer à celui-ci.

Epicure mourut déchiré par les douleurs d'une rétention d'urine, qui firent éclater ſa fermeté : il avoit près de ſoixante-douze ans.

Je le répete, la plûpart des anciens philoſophes ſont très-reſpectables, pour la bonne morale qui regne dans leur doctrine ou dans leurs ouvrages : en fait de métaphyſique, ils n'ont fait que balbutier comme des enfans, & nous n'en ſçavons guere davantage. A l'égard de leurs connoiſſances phyſiques, elles étoient fort bornées ; ils manquoient des inſtrumens néceſſaires pour faire de bonnes obſervations, & ce n'eſt pas leur faute. Le haſard ſeul a mis les modernes ſur la voie des expériences ; les anciens auroient peut-être été plus loin que nous, s'ils euſſent été placés dans les mêmes circonſtances. Cependant nos docteurs les traitent d'hommes vains, pétris d'orgueil & d'ambition, qui ne s'érigeoient en maîtres que par amour de la gloire ou par intérêt. Tout cela eſt bel & bon : cependant les anciens, à bien des égards, valoient mieux que nous.

§. II.

De la Dialectique.

La dialectique ou la logique, cet art des ſophiſtes, qui a enfanté tant de diſputes oiſives, que le ſimple bon ſens n'auroit jamais imaginées, offre des regles ſubtiles, qu'Ariſtote inventa ou mania avec une extrême adreſſe. On le regarde toujours comme un grand maître en dialectique; & il s'eſt couvert de gloire par la découverte du ſyllogiſme, qui eſt, dit-on, le plus grand effort de l'eſprit humain. Zénon, fondateur de la logique, n'avoit pas été ſi loin. Les anciens philoſophes diſputoient beaucoup ſur l'origine des idées; queſtion préliminaire, que les logiciens agitoient ſans y comprendre plus que nous. Les idées viennent-elles des ſens, comme le croyoit Ariſtote; ou indépendamment des ſens, comme d'autres le ſoutenoient? C'eſt ce qui n'eſt pas encore bien éclairci (*a*). Chaque raiſonneur fait ſon ſyſ-

(*a*) *Note de l'Editeur.* Il eſt au moins très-clair qu'il y a beaucoup d'idées qui ne viennent point des ſens, & qui n'en peuvent venir. *Voyez* une note, T. I, page 145.

tême ; mais le ſage doute, & c'eſt le parti qu'il faut prendre.

§. III.

De la Métaphyſique.

La métaphyſique des anciens diſcutoit trois queſtions. Il s'agiſſoit de ſçavoir ſi la divinité exiſte, quelle eſt ſa nature, & s'il faut croire à une providence. Il eſt certain que tous les peuples ont reconnu un Dieu, c'eſt-à-dire un maître de la nature, arbitre des événemens, & objet naturel du culte des hommes. Les athées furent toujours en petit nombre, & leur doctrine déſolante a toujours été en horreur comme elle le mérite. Mais, en convenant de l'exiſtence d'un Être ſuprême, les philoſophes anciens n'ont pu s'accorder ſur ſa nature, il n'y a pas d'extravagance qu'on n'ait débitée là-deſſus, & c'eſt la honte de l'eſprit humain. Quant à la providence, on l'a niée hautement, & des ſages reſpectables l'ont défendue d'une maniere péremptoire. Malgré l'exiſtence du mal moral & phyſique, qui fait tant de peine à notre raiſon, que l'homme rentre dans ſon cœur ; il y ſentira la divinité qui le conſole, qui le ſoutient, & qui lui fait entendre qu'il ne

ſera

ſera pas toujours malheureux : n'interrogeons pas orgueilleuſement ſa ſageſſe éternelle ſur la cauſe de notre miſere: Dieu eſt bon; il n'agit pas ſans deſſeins; adorons-les, en attendant que nous puiſſions les comprendre.

Les rêveries des anciens raiſonneurs ſur l'eſſence de Dieu, ſur notre ame & ſes eſpérances, ne méritent pas qu'on en parle; qu'on en juge par celles de nos raiſonneurs modernes, qui, après des diſputes de tant de ſiécles, auroient pu perçer la nuit de la métaphyſique, ſi notre foible raiſon n'étoit pas condamnée, pour ainſi dire, à s'y perdre. Ce qu'il y a de certain & de démontré, c'eſt qu'il exiſte une cauſe ſuprême de toutes choſes, que notre ame ne périt pas à la mort, & que le reſte eſt inexplicable (*a*).

§. IV.

De la Phyſique.

Les Grecs s'occuperent long-tems avec

(*a*) *Note de l'Editeur.* Cela n'eſt pas exact. La ſaine raiſon m'apprend encore qu'après cette vie, ſi Dieu eſt juſte, je dois être récompenſé pour les bonnes œuvres que j'ai pratiquées ſur la terre, & puni pour les crimes que la vengeance du Ciel & celle des hommes ont épargnés. Il eſt vrai cependant qu'il n'y a que la Religion qui là-deſſus nous donne des lumieres pures & infiniment conſolantes.

paſſion de l'étude de la phyſique, où ils ne firent cependant pas de grands progrès. Si toutefois on regarde les ſyſtêmes pour quelque choſe, & qu'on en veuille faire cas, les philoſophes Grecs ne ſont pas au-deſſous de nous ſur ce point. Ils ont rêvé & radoté comme nous; il n'y a même guere d'hypotheſe moderne qui ne ſoit renouvelée des Grecs. Mais quant à la phyſique utile, qui marche à la lueur du flambeau de l'expérience, qui ſe borne à des recherches intéreſſantes & praticables, on ne peut nier que nous ne ſoyons fort ſupérieurs aux anciens dans cet article. Ils avoient cependant pour le moins autant d'eſprit & de zele que nous, ce qui n'empêchoit pas que le ſanctuaire de la bonne phyſique ne leur fût fermé, parce qu'ils n'obſervoient rien ou peu de choſe. Nous avons la gloire d'avoir trouvé par haſard des téleſcopes, des microſcopes, différens verres, une machine pneumatique, &c. Nous avons été loin avec ces ſecours qui manquoient à nos peres, qu'il ne faut pas mépriſer pour cela.

§. V.

De la Médecine.

La médecine des anciens, qu'on peut

rapporter à cet article, étoit très-célebre: des dieux mêmes l'avoient inventée & exercée. Les Egyptiens en attribuoient la découverte à leur fameux Hermès, & l'on dit que les Egyptiens étoient de grands médecins; cependant les Grecs prétendent avoir prévenu les Egyptiens dans l'art de guérir; pour les Romains, bien loin de reclamer cette prérogative & d'en être jaloux, ils chaſſerent plus d'une fois les médecins comme des empoiſonneurs. Le nom d'Hippocrate eſt immortel. Ce héros de la médecine la pratiqua & l'enſeigna avec un prodigieux ſuccès : ſes écrits ſont comme le code de l'art, & tous ſes ſucceſſeurs ont reſpecté ſes ordonnances, même en innovant : ils ont fait des ſyſtêmes, & prouvé qu'Hippocrate avoit été de leur avis; ce qui eſt facile, car le texte des anciens livres ſe prête à tout. Hippocrate n'étoit pas un homme ordinaire; il avoit fait des études ſolides, il étoit éloquent, & il avoit tiré à peu près tout le parti poſſible de ſon art.

Il s'eſt formé différentes ſectes en médecine, comme dans toutes les ſciences ſyſtématiques. Le fameux Galien, qui parut ſix cents ans après Hippocrate, tâcha de faire revivre ſes principes qu'on

avoit négligés juſqu'alors ; il les étendit ; & ſon école à ſubſiſté long-tems avec éclat. Nous avons encore des Galéniſtes fort attachés à la méthode de leur maître, & qui ſont auſſi raiſonnables que les autres ſectes.

J'ai remarqué en paſſant que la médecine avoit eſſuyé plus d'un affront à Rome. Caton ne l'aimoit pas ; il fit tous ſes efforts pour la rendre ridicule & les praticiens odieux. Il s'éleva fortement contre les funeſtes expériences qui ſe faiſoient aux dépens de la vie des hommes, de ſorte qu'ils étoient les ſeuls qui puſſent tuer impunément. Il faut cependant convenir que les empiriques ſont encore plus malfaiſans que les médecins.

§. VI.

De la Morale.

La derniere partie de la philoſophie, ſçavoir la morale, eſt peut-être la ſeule ſcience de l'homme, ou du moins la plus importante. Les anciens nous ont infiniment ſurpaſſé à cet égard, parce que leur cœur étoit plus droit & leur raiſon plus ſaine. Socrate eſt regardé comme le fondateur de la morale, priſe pour une ſcience qui a ſes principes & ſes démonſ-

trations. Cicéron peint magnifiquement ſon entrepriſe : Socrate fut, dit-il, le premier qui fit deſcendre la Philoſophie du ciel dans les villes, qui l'introduiſit dans les maiſons, & la familiariſa dans les familles. Les anciens moraliſtes ne ſe ſont pas contentés de tracer clairement & avec l'éloquence convenable les regles de la vie humaine ; ils ont agité une impertinente queſtion, ſçavoir celle du *ſouverain bien*, tant il eſt vrai que les plus nobles travaux des hommes ont toujours un côté foible & ridicule. Epicure met, dit-on, le ſouverain bien dans le plaiſir, & le ſouverain mal dans la douleur. Toutefois ce voluptueux vivoit de pain & d'eau; la dépenſe de ſa table n'alloit pas à un ſou par jour. Déchiré par les douleurs d'une colique violente, il goûtoit ſon ſouverain bien, la vertu, ſa volupté favorite, & jamais ſa conduite ne trahit ces ſentimens. Au reſte, quels que fuſſent les principes d'Epicure, on peut dire que la volupté eſt le ſouverain bien : malheur à ceux qui cherchent la volupté dans la débauche ou dans le crime ! la véritable volupté eſt la jouiſſance de la vertu. C'étoit le ſentiment de Zénon, chef des Stoïciens, & c'eſt celui de tous les gens de bien.

CHAPITRE V.

Etat des Arts dans l'Amérique, lors de ſa découverte.

§. I.

Réfutation des exagérations de Garcilaſſo ſur le nombre des villes de l'Amérique; & deſcription des bâtimens des Américains à l'arrivée des Eſpagnols.

* GArcilaſſo nous repréſente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes très-peuplées; cependant il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'une ſeule bourgade dans cette miſérable contrée, en 1531, lorſqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour ſa malheureuſe patrie, n'a reſpecté aucune vérité. Il n'y a aucun fait qu'il n'ait ſacrifié pour l'embellir; ſes deſcriptions manquent de vraiſemblance. *Il n'y avoit ſous les Incas*, dit Zarate, *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens qui eût forme de ville, Cuſco étoit la ſeule.* Si l'on deman-

* Recherches philoſophiques ſur les Américains.

doit pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo, c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie par les Incas. Les villes, qui y exiſtent de nos jours, ont été toutes ſans exception fondées & peuplées par les Européens, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré chez leurs nouveaux eſclaves des logemens ſolides & des édifices commodes.

Ce qui indique encore que cet Etat n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité preſque incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre pour défaire les garniſons; tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du tems & du monde, & il eût été impoſſible à Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade

dans les tems de ſa plus grande ſplendeur. Ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens. Auſſi les Epagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européens. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple du ſoleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux & plus orné que celui dont on découvre les veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre : c'eſt une muraille circulaire élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe; car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment, étoit abſolument ignoré de toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte par la tradi-

tion unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger, par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

M. de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas, dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannas, dans le corrégiment de Cuença, province de Quito. Il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtre dans ce prétendu palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois; & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puiſque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûtes, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logoient devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air. On y étoit ſeulement à l'abri des

bêtes féroces & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannas, en donne un deſſin magnifique, parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par MM. de la Condamine & Bouguer, qui, n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au nord du bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent. Ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartemens intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons, ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le

haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo quelques taudits auxquels Ulloa a donné le nom impoſant de ménagerie. Mais il n'eſt pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce que l'on vient de dire des temples & des palais doit s'entendre auſſi des fortereſſes, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou. On nous vante ſur-tout la citadelle de Cuſco, comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on ſçait que François Pizarre s'eſt emparé de la capitale & de ſon fort en un ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil.

§. II.

Les Péruviens, qui ne ſçavoient pas forger le fer, ſçavoient donner au cuivre une trempe auſſi forte que celle que reçoit l'acier.

Les Péruviens ne ſçavoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé dans tout leur pays un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts; mais en revanche ils poſſédoient le ſecret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe

pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; &, par l'examen qu'en fit M. le comte de Caylus, il reconnut que cet inſtrument égaloit preſque la dureté des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui, ſoit qu'il fût plus rare alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier.

Le comte de Caylus, après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-tems avant cette race d'Indiens abrutis, que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiécle. Ayant lu avec toute l'attention dont je ſuis capable les différents hiſtoriens du Nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment; & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu d'eux-mêmes le ſecret de durcir le cuivre, ſans quoi ils n'auroient pas été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands

éclats de rocher pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention. Et qu'ils aient eu des haches de cuivre à l'arrivée des Eſpagnols, c'eſt un fait dont on ne peut abſolument douter, puiſqu'on prit quelques-uns de ces inſtrumens au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la courſe. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fuſſent encore obligés de faire des haches de pierres aiguiſées, & d'armer la pointe de leurs fleches & de leurs javelines d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'empire des Incas, n'étoit qu'une région preſque ſauvage, habitée par des Barbares, c'eſt qu'il n'en eſt reſté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cuſco & de Lima ſe ſont long-tems occupés à fouiller les anciens tombeaux des Indiens, dans l'eſpérance d'y déterrer des tréſors & des raretés. Mais, après bien des recherches, pouſſées auſſi loin que l'avarice a pu les pouſſer, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *pierre des Incas* & de la *pierre de gallinace*, qui a ſervi, dit-on, à faire des miroirs.

§. III.

Ils ignoroient l'art monétaire.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien ſe figurer qu'ils ne connoiſſoient d'autres richeſſes que le maïs dont ils ſe nourriſſoient, & la laine des petits chameaux glamas, deſtinée à fabriquer des vêtemens. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain. S'ils avoient fait un uſage particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jetons & des ſignes pour les paiemens & les achats. Ignorant à-la-fois l'uſage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis, & des cheminées à leurs foyers, il s'enſuit qu'ils devoient être inférieurs en ſagacité & en induſtrie, aux nations les plus groſſieres de notre continent; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Eſpagnols.

§. IV.

Idée des arts au Mexique avant la conquête.

Quant aux Mexicains, on a avancé

qu'ils n'ont commencé à recevoir une forme de gouvernement que 130 ans avant l'apparition des Eſpagnols; cela n'eſt pas probable. Leurs arts, quelqu'imparfaits qu'ils fuſſent, annoncent une plus haute antiquité, mais il ne faut pas l'exagérer.... Antonio Solis, dans ſon Hiſtoire de la conquête de l'Amérique ſeptentrionale, n'a tâché que de briller par l'éclat des penſées & des images giganteſques, & la pompe de la narration; il y a indignement ſacrifié la vérité de l'hiſtoire aux vains ornemens d'un ſtyle ampoulé. Il oſe nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un conquérant venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome juſqu'à Pékin. Auſſi Gomara, moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles du Mexique. Montézuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité. Or, depuis le regne de ce prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans,

qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille égliſes.

Le prétendu château où cabanoient les rois Mexicains, étoit une grange : auſſi Fernand Cortez, ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'Etat qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire à la hâte l'hôtel qui y ſubſiſte encore. Ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques auteurs, ſoixante-dix mille maiſons ſous le regne de Montézuma, ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitans; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante-mille ames, y compris vingt mille negres & mulâtres. Comme on ne découvre dans tout le Mexique aucuns veſtiges d'anciennes villes Indiennes, il eſt sûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelqu'apparence de cité, & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Monté-

zuma de tous ſes Etats, décele la foibleſſe de ces Etats mêmes. Je conviens que l'artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant, qui devoit néceſſairement dompter les Mexicains; mais ſi ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete ſi ſouvent, ils ſe ſeroient mis à l'abri; & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de ramparts & de retranchemens. D'ailleurs, il eſt avéré, par le témoignage de tous les hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés pour la premiere fois dans Mexico, ſans faire une ſeule décharge d'artillerie.

CHAPITRE VI.

Parallele des Anciens & des Modernes.

§. I. *Préambule ſur cette matiere.*

*LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encore vuidé ; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valoit beaucoup mieux que le tems préſent. Neſtor, dans l'Iliade, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'Achille & d'Agamemnon, débute par leur dire .... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valoient mieux que vous ; non, je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que Drias, Cénée, Exadius, Polyphême égal aux dieux, &c.*

La poſtérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Neſtor, tant loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connoît plus Drias ; on n'a guere entendu parler d'Exadius,

* Queſtions ſur l'Encyclopédie.

i de Cénée; & pour Polyphême égal ux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la divinité, que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout crus.

Lucrece ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipſa dedit dulces fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;
Conterimuſque boves, & vires agricolarum, &c.

La nature languit, la terre eſt épuiſée;
L'homme dégénéré, dont la force eſt uſée,
Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs affoiblis.

L'antiquité eſt pleine d'éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes en tout tems ont penſé qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans nos bois;
La lune êtoit plus grande & la nuit moins obſcure;
L'hiver ſe couronnoit de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aiſe, admiroit ſon néant,
Et, formé pour agir, ſe plaiſoit à rien faire.

Horace combat ce préjugé avec autant

de fineſſe que de force dans ſa belle épître à Auguſte : « Faut-il donc, dit-il, que » nos poëmes ſoient comme nos vins, » dont les plus vieux ſont toujours pré- » férés ? » Il dit enſuite :

Indignor quidquam reprehendi, non quia craſsè
Compoſitum illepidève putetur ; ſed quia nuper :
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia
poſci.

. . . . . .

Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis ;
Noſtra ſed impugnat : nos noſtraque lividus odit.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts ;
Elle hait ceux qui ſont en vie.

§. II.

Etat de la queſtion, mal expoſé par Fontenelle.

Le ſçavant & ingénieux Fontenelle exprime ainſi ſur ce ſujet :

« Toute la queſtion de la prééminence entre les anciens & les modernes, étant une fois bien entendue, ſe réduit à ſçavoir ſi les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui ? En cas qu'ils l'aient été, Homere, Platon, Démoſthene, ne peuvent être égalés dans ces derniers ſiécles; mais ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Démoſthene. Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux diſpoſés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux diſpoſés ? Les arbres auroient donc été auſſi plus grands & plus beaux; car, ſi la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres auſſi-bien que les

» cerveaux des hommes auroient dû ſe » ſentir de cette vigueur & de cette jeu- » neſſe. » (*Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes*, tom. 4, édition de 1741.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point-là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſçavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité Grecque & Latine; mais de ſçavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible, ſans doute, qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſeroit très-clair qu'ils auroient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

§. III.

Vers de La Mothe, & réponſe à ces vers.

La Mothe, homme d'eſprit & de talent, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une odé remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances :

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?

En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos ainés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvoit lui répondre : Eſtimez vos ainés ſans les adorer. Vous avez une intelligence, comme Virgile & Homere en avoient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avoient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçoient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre ; mais il ſe pourroit qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Weſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourroit bien encore que le gouvernement d'Athenes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de Démoſthene quelque choſe que *l'air de Clamar & de la Grenouillere, & le gouvernement du cardinal de Richelieu,*

ne mirent point dans la tête d'Omer Talon & de Jérôme Bignon.

Quelqu'un répondit alors à la Mothe par le petit couplet ſuivant :

Cher La Mothe, imite & révere
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton pere,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre :
Pour Danchet elle eſt trop avare,
Mais Racine en fut bien traité :
Tibulle étoit guidé par elle ;
Mais, pour notre ami La Chapelle (*a*),
Hélas ! qu'elle a peu de bonté !

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tous genres juſqu'au tems de Plutarque, que les ſiécles modernes ne l'ont été depuis le ſiécle des Médicis juſqu'à Louis XIV incluſivement.

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ere vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver des invaſions des Tartares. Les Egyp-

(*a*) *Note de l'Auteur.* Ce La Chapelle étoit un receveur général des finances, qui traduiſit très-plattement *Tibulle ;* mais ceux qui dînoient chez lui trouvoient ſes vers fort bons.

tiens,

tiens, trois mille ans auparavant, avoient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avoient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que, si l'on vouloit entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur; ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auroient pu faire une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

§. IV.

Sentiment du chevalier Temple.

Le chevalier Temple, qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grece & de Rome : mais, tout Anglois qu'il étoit, il devoit convenir que l'église de S. Pierre est incomparablement plus belle que n'étoit le Capitole. C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astro-

nomie, rien dans la connoiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du ſoleil ſur ſon axe, de la poſition calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* & par *Neuton* aux orbes céleſtes ; des cauſes de la préciſion des équinoxes, & de cent autres connoiſſances dont les anciens ne ſoupçonnoient pas même la poſſibilité.

Les découvertes dans l'anatomie ſont en auſſi grand nombre. Un nouvel univers, en petit, découvert avec le microſcope, étoit compté pour rien par le chevalier Temple ; il fermoit les yeux aux merveilles de ſes contemporains, & ne les ouvroit que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Chaldéens & des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connoiſſance de la nature, par laquelle ils produiſoient des miracles, ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que ſont devenus, dit-il, les

» charmes de cette muſique qui enchan-
» toit ſi ſouvent les hommes & les bêtes,
» les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens,
» & changeoit leur nature? » Cet ennemi
le ſon ſiécle croit bonnement à la fable
l'Orphée, & n'avoit apparemment en-
endu ni la belle muſique d'Italie, ni mê-
ne celle de France, qui, à la vérité, ne
harment pas les ſerpens, mais qui char-
nent les oreilles des connoiſſeurs.

Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt
u'ayant toute ſa vie cultivé les belles-
ettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos
ons auteurs que ſur nos philoſophes. Il
egarde Rabelais comme un grand hom-
ne; il cite *les Amours des Gaules* com-
ne un de nos meilleurs ouvrages. C'étoit
ourtant un homme ſçavant, un homme
e cour, un homme de beaucoup d'eſprit,
n ambaſſadeur qui avoit fait de profon-
es réflexions ſur tout ce qu'il avoit vu.
poſſédoit de grandes connoiſſances: un
réjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

§. V.

Diſpute de Racine & de Boileau, contre Perrault.

Boileau & Racine, en écrivant en fa-
ur des anciens contre Perrault, furent

plus adroits que le chevalier Temple. Ils ſe garderent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. Boileau s'en tint à juſtifier Homere contre Perrault, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte Grec, & ſur le ſommeil que lui reproche Horace. Il ne s'étudie qu'à tourner Perrault, l'ennemi d'Homere, en ridicule. Perrault entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voilà Boileau qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il ſe pouvoit très-bien faire que Perrault ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſequences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendoit que ce grand poëte étoit tombé. En un mot, Boileau ſe moqua de Perrault beaucoup plus qu'il ne juſtifia Homere.

Racine uſa du même artifice, car il étoit tout auſſi malin que Boileau, pour le moins: quoiqu'il n'eût pas fait, comme lui, ſon capital de la ſatire, il jouit du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe très-pardonnable, où ils

étoient tombés au ſujet d'Euripide, & en même tems de ſe tenir très-ſupérieur à Euripide même. Il raille, autant qu'il le peut, ce même Perrault & ſes partiſans, ſur leur critique de l'*Alceſte* d'Euripide; parce que ces meſſieurs malheureuſement avoient été trompés par une édition fautive d'Euripide, & qu'ils avoient pris quelques repliques d'Admete pour celles d'Alceſte; mais cela n'empêche pas qu'Euripide n'eût grand tort en tout pays, dans la maniere dont il fait parler Admete à ſon pere. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

» Quoi donc! lui répond le roi ſon » pere, à qui adreſſez-vous, s'il vous » plaît, un diſcours ſi hautain? Eſt-ce à » quelque eſclave de Lydie ou de Phrygie? Ignorez-vous que je ſuis né libre » & Theſſalien? » (Beau diſcours pour un roi & pour un pere!) « Vous m'outragez comme le dernier des hommes. » Où eſt la loi qui dit que les peres doivent mourir pour leurs enfans? Chacun » eſt ici-bas pour ſoi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel tort vous » fais-je? demandé-je que vous mouriez pour moi? La lumiere vous eſt » précieuſe; me l'eſt-elle moins?... Vous » m'accuſez de lâcheté.... Lâche vous-

» même ; vous n'avez pas rougi d'avoir » preſſé votre femme de vous faire vivre » en mourant pour vous.... Ne vous » ſied-il pas bien, après cela, de traiter » de lâches ceux qui refuſent de faire pour » vous, ce que vous n'avez pas le cou- » rage de faire vous-même.... Croyez- » moi, taiſez-vous.... Vous aimez la vie ; » les autres ne l'aiment pas moins....Soyez » ſûr que, ſi vous m'injuriez encore, vous » entendrez de moi des duretés qui ne » ſeront pas des menſonges. »

Le chœur reprend alors ſa parole : » C'eſt aſſez & déja trop des deux côtés : » ceſſez, vieillard, ceſſez de maltraiter de » paroles votre fils. »

Le chœur auroit dû plutôt, ce ſemble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à ſon propre pere, & de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcene eſt dans ce goût.

PHÉRÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton pere ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-tems.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi ?

ADMETE.

Ah ! le plus infâme des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pourras pas dire au moins qu'elle eſt morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi !

PHÉRÈS.

Fais mieux ; épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-tems.

Après cette ſcene, un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'Hercule. « C'eſt un étranger, dit-il, qui a » ouvert la porte lui-même, s'eſt d'abord » mis à table : il ſe fâche de ce qu'on » ne lui ſert pas aſſez vîte à manger ; il » remplit de vin à tout moment ſa coupe, » boit à longs traits du rouge & du paillet, » ne ceſſe de boire & de chanter de mau- » vaiſes chanſons, qui reſſemblent à des » hurlemens, ſans ſe mettre en peine du » roi & de ſa femme que nous pleu- » rons. C'eſt ſans doute quelque fripon » adroit, un vagabond, un aſſaſſin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne Hercule pour un fripon adroit ; il ne l'est pas moins qu'Hercule, ami d'Admete, soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'Hercule ignore la mort d'Alceste, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts ; mais il est sûr que de telles scenes ne seroient pas souffertes chez nous à la foire.

§. VI.

Défauts d'Euripide, mal justifiés par le P. Brumoi.

Brumoi, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit Euripide avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scene d'Admete & de son pere : on ne devineroit pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses, qui sont, à notre égard, des indécences, des horreurs ; qu'ainsi il ne faut pas convenir qu'elles soient tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot, que les idées ont changé.* On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect que les enfans doivent à leurs peres.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées aient changé ſur des points de morale plus importans?* On répond qu'il n'y en a guere de plus importans.

Un François, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon ſens françois veut qu'il coure les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.* On répond que ce n'eſt pas le ſeul *prétendu bon ſens françois*, mais celui de toutes les nations de l'Europe, ſans exception.

On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paroîtra ridicule dans deux mille ans; & de quel air on l'auroit ſifflée du tems d'Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale; mais non pas ridicule; on ne l'eût ſifflée d'aucun air, du tems d'Euripide. Il y avoit beaucoup d'exemples de duels chez les Grecs & chez les Aſiatiques: on voit, dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, Achille tirant à moitié ſon épée; & il étoit prêt à ſe battre contre Agamemnon (*a*), ſi Minerve n'étoit venue

(*a*) *Note de l'Editeur.* Il ne fut jamais queſtion de duel entre Agamemnon & Achille. Celui-ci, outré des hauteurs du pere d'Iphigénie & n'écoutant que ſa fureur, alloit lui percer le cœur: c'eſt ce ſentiment que le jeune prince exprime dans la tragédie de Racine:

. . . . . *Le chef de tant de rois*
M'auroit oſé braver pour la derniere fois.

le prendre par les cheveux, & lui faire remettre l'épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'Epheſtion & Cratere ſe battirent en duel, & qu'Alexandre les ſépara. Il eſt d'accord avec Quinte-Curſe, qui dit que deux autres officiers d'Alexandre ſe battirent en duel: *Imparibus armis duello certant.* Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que ſe font Admete & ſon pere Phérès tour-à-tour, d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs: puiſque Brumoi, le plus impartial de tous, s'eſt égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais, ſi les Brumoi & les Dacier étoient là, je leur demanderois volontiers s'ils trouvent beaucoup de ſel dans le diſcours que Polyphême tient dans Euripide? *Je ne crains point la foudre de Jupiter. Je ne ſçais ſi ce Jupiter eſt un dieu plus fier & plus fort que moi; je me ſoucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête ſauvage; après quoi, je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon ſayon,*

& je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.

Il faut que les ſcholiaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait Polyphême quand il a bien mangé. Ils diſent que le parterre d'Athenes rioit de cette plaiſanterie, & que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſottiſe. Quoi ! toute la populace d'Athenes avoit plus d'eſprit que la cour de Louis XIV ? Et la populace n'eſt-elle pas la même par-tout ?

Ce n'eſt pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage ; mais ils ont de très-grands défauts. On oſe dire que les plus belles ſcenes de Corneille & les touchantes tragédies de Racine, l'emportent autant ſur les tragédies de Sophocle & d'Euripide, que ces deux Grecs l'emportent ſur Theſpis. Racine ſentoit bien ſon extrême ſupériorité ſur Euripide ; mais il louoit ce poëte Grec, pour humilier Perrault.

Moliere, dans ſes bonnes piéces, eſt auſſi ſupérieur au pur, mais *froid* Térence, & au *farceur* Ariſtophane, qu'au *baladin* Dancourt.

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre,

dans leſquels nous leur ſommes inférieurs : c'eſt à quoi ſe réduit toute la diſpute.

§. VII.

De quelques comparaiſons entre des ouvrages célebres.

La raiſon & le goût veulent, ce me ſemble, qu'on diſtingue, dans un ancien comme dans un moderne, le bon & le mauvais, qui ſont très-ſouvent à côté l'un de l'autre.

On doit ſentir avec tranſport ce vers de Corneille, ce vers, tel qu'on n'en trouve pas un ſeul ni dans Homere, ni dans Sophocle, ni dans Euripide, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? --- Qu'il mourût.

Et l'on doit, avec la même ſagacité & la même juſtice, réprouver les vers ſuivans.

En admirant le ſublime tableau de la derniere ſcene de *Rodogune*, les contraſtes frappans des perſonnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette ſituation eſt amenée, quelles invraiſemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que Rodogune ait démenti ſon caractere, & par

quels chemins raboteux il a fallu paſſer pour arriver à cette grande & tragique cataſtrophe.

Ce même juge équitable ne ſe laſſera point de rendre juſtice à l'*artificieuſe* & fine contexture des tragédies de Racine, les ſeules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre, depuis Eſchile juſqu'au grand ſiécle de Louis XIV. Il ſera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caracteres, qui ne ſe trouvoient que chez lui; de cette grandeur ſans enflure, qui ſeule eſt grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des diſputes de ſophiſtes, dans des penſées auſſi fauſſes que recherchées, ſouvent exprimées en ſoléciſmes; dans des plaidoyers de rhétorique, plus faits pour les écoles de province, que pour la tragédie.

Le même homme verra dans Racine, de la foibleſſe & de l'uniformité dans quelques caracteres; de la galanterie & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour, qui tiennent de l'idylle & de l'élégie, plutôt que d'une grande paſſion théâtrale. Il ſe plaindra de ne trouver dans un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne: il

ſera fâché de n'éprouver qu'une foible émotion, & de ſe contenter d'approuver, quand il voudroit que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré (*a*).

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leur nom, non pas ſur le tems où ils vivoient, mais ſur leurs ouvrages mêmes : ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'Hiſtaſpes? La monnoie de Varin eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre Timante venoit aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du Palais-Royal, ſon tableau du ſacrifice d'Iphigénie, peint de quatre couleurs ; s'il nous diſoit : des gens d'eſprit m'ont aſſuré, en Grece, que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'Agamemnon, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de Clytemneſtre, & que les larmes du pere ne déshonoraſſent la majeſté du monarque ; il ſe trouveroit des connoiſſeurs qui lui répondroient :

(*a*) *Note de l'Editeur.* Il falloit au moins, dans cette tirade contre l'Euripide François, mettre le mot *quelquefois*, & alors on ſeroit du ſentiment de l'Auteur ; car *ſouvent* Racine a évité les défauts qu'on lui reproche d'une maniere trop générale.

C'eſt un trait d'eſprit & non pas un trait de peinture ; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage, fait un effet affreux dans un tableau ; vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de Rubens, qui a ſçu exprimer ſur le viſage de Marie de Médicis la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'Agamemnon cachât un peu ſon viſage, il falloit qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux ; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque, qu'il eſt oppoſé au coſtume ; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter ; vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & Rubens eſt Belge ; mais le Belge l'emporte.

§. VIII.

D'un paſſage d'Homere.

Un Florentin homme de lettres, d'un

eſprit juſte & d'un goût cultivé, ſe trouva un jour dans la bibliotheque de Milord Cheſterfield, avec un profeſſeur d'Oxford, & un Ecoſſois qui vantoit le poëme de Fingal, compoſé, diſoit-il, dans la langue du pays de Gall, laquelle eſt encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité eſt belle, s'écrioit-il! le poëme de Fingal a paſſé de bouche en bouche juſqu'à nous, depuis près de deux mille ans, ſans avoir jamais été altéré; tant les beautés véritables ont de force ſur l'eſprit des hommes! Alors il lut à l'aſſemblée le commencement de Fingal.

« Cuhulin étoit aſſis près de la muraille » de Tura, ſous l'arbre de la feuille agi- » tée; ſa pique repoſoit contre un rocher » couvert de mouſſe; ſon bouclier étoit » à ſes pieds ſur l'herbe. Il occupoit ſa » mémoire du ſouvenir du grand Carbar, » héros tué par lui à la guerre : Moran, » né de Fitilh, Moran, ſentinelle de » l'Océan, ſe préſenta devant lui :

» Leve-toi, lui dit-il, leve-toi, Cuhulin; » je vois les vaiſſeaux de Suaran; les en- » nemis ſont nombreux; plus d'un héros » s'avance ſur les vagues noires de la mer.

» Cuhulin, aux yeux bleus, lui repli- » qua : Moran, fils de Fitilh, tu trembles » toujours; tes craintes multiplient le nom-

» bre des ennemis. Peut-être eſt-ce le roi » des montagnes déſertes, qui vient à » mon ſecours dans les plaines d'Ullin. » Non, dit Moran, c'eſt Suaran lui-» même; il eſt auſſi haut qu'un rocher » de glace : j'ai vu ſa lance, elle eſt » comme un haut ſapin ébranché par les » vents; ſon bouclier eſt comme la lune » qui ſe leve : il étoit aſſis au rivage ſur » un rocher; il reſſembloit à un nuage » qui couvre une montagne, &c. » Ah! voilà le véritable ſtyle d'Homere, dit alors le profeſſeur d'Oxford.

Le Florentin, ayant écouté avec une grande attention, avoua qu'il n'étoit pas fort touché de toutes ces figures, & qu'il aimoit beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de Virgile. L'Ecoſſois pâlit de colere à ce diſcours; le docteur d'Oxford hauſſa les épaules de pitié; mais Milord Cheſterfield encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation. Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dit : Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature; rien de plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *improviſatori*, & je vous parlerai huit jours de ſuite, en vers, dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour

être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithetes, qui ſont preſque toujours les mêmes; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimeres.

Qui? vous, lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur le champ? ---Non pas un poëme épique raiſonnable & en vers corrects, comme Virgile, repliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerai à mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité. --- Je vous en défie, dirent l'Ecoſſois & l'Oxfordien.--- Eh bien! donnez-moi un ſujet, repliqua le Florentin. Milord Cheſterfield lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Crécy, & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit, & commença ainſi:

» Muſe d'Albion, génie qui préſide aux » héros, chantez avec moi, non la co- » lere oiſive d'un homme implacable en- » vers ſes amis & ſes ennemis; non des » héros que les dieux favoriſent tour-à- » tour, ſans avoir aucune raiſon de les » favoriſer; non le ſiége d'une ville qui » n'eſt point priſe; non les exploits ex- » travagans du fabuleux Fingal, mais les » victoires véritables d'un héros auſſi mo- » deſte que brave, qui mit des rois dans

» les fers, & qui reſpecta ſes ennemis
» vaincus.

» Déja George, le *Mars* de l'Angle-
» terre, étoit deſcendu du haut de l'Em-
» pirée, monté ſur un courſier immortel,
» devant qui les plus fins chevaux du Li-
» mouſin fuient comme les brebis bêlan-
» tes & les tendres agneaux ſe précipitent
» en foule les uns ſur les autres, pour ſe
» cacher dans la bergerie, à la vue d'un
» loup terrible, qui ſort du fond des fo-
» rêts les yeux étincelans, le poil hé-
» riſſé, la gueule écumante, menaçant
» les troupeaux & le berger de la fureur
» de ſes dents avides de carnage.

» Martin, le céleſte protecteur des ha-
» bitans de la fertile Touraine; Gene-
» vieve, douce patrone des peuples qui
» boivent les eaux de la Seine & de la
» Marne.... trembloient en voyant le
» ſuperbe George traverſer le vaſte ſein
» des airs. Sa tête eſt couverte d'un caſque
» d'or, orné des diamans qui pavoient
» autrefois les places publiques de la Jé-
» ruſalem céleſte, quand elle apparut aux
» mortels, pendant quarante révolutions
» journalieres de l'aſtre de la lumiere &
» de ſa ſœur inconſtante, qui prête
» une douce clarté aux ſombres nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable

» & ſacrée, dont le demi-dieu *Michaël*,
» exécuteur des vengeances du Très-
» Haut, terraſſa, dans les premiers jours
» du monde, l'éternel ennemi du monde
» & du Créateur : les plus belles plumes
» des anges qui aſſiſtent autour du trône,
» détachées de leurs dos immortels, flot-
» toient ſur ſon caſque, autour duquel
» volent la terreur, la guerre homicide, la
» vengeance impitoyable, & la mort qui
» termine toutes les calamités des mal-
» heureux mortels. Il reſſembloit à une
» comete, qui, dans ſa courſe rapide,
» franchit les orbites des aſtres étonnés,
» laiſſant loin derriere elle des traits d'une
» lumiere pâle & terrible, qui annoncent
» aux foibles humains la chûte des rois &
» des nations.

» Il s'arrête ſur les rives de la Cha-
» rente ; & le bruit de ſes armes immor-
» telles retentit juſqu'à la ſphere de Ju-
» piter & de Saturne. Il fit deux pas, &
» il arriva juſqu'aux lieux où le fils du
» magnanime Edouard attendoit le fils de
» l'intrépide Philippe de Valois (*a*). »

Le Florentin continua ſur ce ton pen-dant plus d'un quart d'heure. Les paroles

---

(*a*) *Note de l'Editeur.* Peu de lecteurs voudront prendre ce morceau pour un in-promptu.

ſortoient de ſa bouche, (comme dit Homere,) plus ſerrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver : cependant ſes paroles n'étoient pas froides ; elles reſſembloient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les Cyclopes frappent les foudres de Jupiter ſur l'enclume retentiſſante.

Ses deux antagoniſtes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il étoit plus aiſé qu'ils ne l'avoient cru, de prodiguer les images giganteſques, & d'appeler le ciel, la terre & les enfers à ſon ſecours ; mais ils ſoutinrent que c'étoit le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime....

Milord & le Florentin allerent lire des vers de l'Arioſte & du Taſſe : l'Ecoſſois, pendant ce tems-là, reliſoit Fingal ; le profeſſeur d'Oxford reliſoit Homere, & tout le monde étoit content.

On conclut qu'heureux eſt celui qui, dégagé de tous les préjugés, eſt ſenſible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connoît leurs fautes, & les pardonne.

CHAPITRE VII.

Réflexions ſur la Littérature.

§. I.

Idée de la république des Lettres.

* LA république des lettres eſt un Etat extrêmement libre : on n'y reconnoît que l'empire de la vérité & de la raiſon ; &, ſous leurs auſpices, on fait la guerre innocemment à qui que ce ſoit, même à ſes amis & à ſes proches ; car l'uſage va juſques-là aſſez ſouvent. M. Dacier a combattu les idées de M. Lefebvre, ſon beau-pere : Joſeph Scaliger & Iſaac Voſſius n'ont pas épargné leurs propres peres ; & nous voyons aujourd'hui que Meſſieurs Bernouilli ne ſe font point quartier, non-obſtant leur fraternité. Ainſi, dans l'empire littéraire, les amis doivent ſe tenir en garde contre leurs amis, les peres contre leurs enfans, les beaux-peres contre leurs gendres : c'eſt comme au ſiécle de fer :

. . . . . *Non hoſpes ab hoſpite tutus ;*
Non ſocer à genero.

* Analyſe de Bayle.

Chacun y eſt tout enſemble ſouverain & juſticiable de chacun. Les lois de la ſociété n'ont pas fait de préjudice à l'indépendance de l'état de la nature, par rapport à l'erreur & à l'ignorance. Tous les particuliers ont, à cet égard, le droit du glaive, & peuvent l'exercer ſans en demander la permiſſion à ceux qui gouvernent.

Cependant cette liberté eſt renfermée dans de certaines bornes. La puiſſance ſouveraine laiſſe à chaque particulier le droit d'écrire contre les auteurs qui ſe trompent ; mais elle ne permet pas de publier des ſatires. La raiſon de ces deux choſes eſt ſenſible : c'eſt que la ſatire tend à dépouiller un homme de ſon honneur, ce qui eſt une eſpece d'homicide civil ; au lieu que la critique d'un livre ne tend qu'à montrer qu'un auteur n'a pas tel ou tel degré de lumiere. Or, comme avec ce défaut d'intelligence, un homme peut jouir de tous les droits & de tous les privileges de la ſociété, on n'uſurpe rien de ce qui dépend de la majeſté d'un état, en faiſant connoître au public les fautes qui ſont dans un livre. Il eſt vrai que par-là on fait tort à la gloire d'un auteur, & quelquefois même au profit pécuniaire qu'il tiroit de ſes livres, mais ſi cela ſe fait d'une maniere honnête, & ſi l'on

ſoutient le parti de la raiſon & de la vérité, perſonne n'y doit trouver à redire : on n'a rien de commun avec les faiſeurs de libelles diffamatoires, on n'avance rien ſans preuves, on ſe porte pour témoin & pour accuſateur, on s'expoſe à la peine du talion, on court le même riſque que l'on fait courir. Mais un faiſeur de libelles ſe cache, pour n'être pas obligé à prouver ce qu'il publie, & pour faire du mal, ſans crainte d'en être reſponſable.

§. II.

Les changemens dans les mœurs ou dans le gouvernement, en amenent dans l'empire du goût.

* Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon goût. D'un ſiécle à l'autre, un peuple eſt différemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion différente qui l'anime.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre poëte ? C'eſt qu'on ſortoit alors de la Ligue, de la

* De l'Eſprit.

Fronde,

Fronde, de ces tems de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentimens hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition ; c'eſt que les caracteres que Corneille donne à ſes héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient par conſéquent plus analogues à l'eſprit du ſiécle, qu'ils ne le ſeroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros (*a*), & d'ambitieux ; qu'un calme heureux a ſuccédé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont de toutes parts éteints.

Dans tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en préſentant ſur le théâtre des paſſions convenables à des particuliers ; telles, par exemple, que celle de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hommes y ſoient également ſenſibles : il eſt certain que des ames fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de cette paſ-

(*a*) *Note de l'Auteur.* Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands hommes.

ſion ; & c'eſt préciſément la raiſon pour laquelle les piéces de théâtre n'ont des ſuccès pleins & entiers que dans les Etats républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté, ſont, ſi j'oſe le dire, des points de ralliement pour l'eſtime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diverſité des intérêts perſonnels doit néceſſairement s'oppoſer à l'univerſalité des applaudiſſemens. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des ſuccès plus ou moins étendus, en peignant des paſſions plus ou moins généralement intéreſſantes pour les particuliers : or, parmi les paſſions de cette eſpece, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie ſur un beſoin de la nature, ne ſoit la plus univerſellement ſentie. Auſſi préfere-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre ſiécle ou un pays différent, tel que l'Angleterre, auroit vraiſemblablement la préférence.

C'eſt une certaine foibleſſe de caractere, ſuite néceſſaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déja préférer

les comédies aux tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans les palais des rois.

§. III.

Succès brillant & peu durable d'un ouvrage ſatirique.

Le genre d'eſprit le plus eſtimé dans un ſiécle & dans un pays, eſt ſouvent le plus mépriſé dans un autre ſiécle & dans un autre pays; l'eſprit par conſéquent n'eſt proprement que ce qu'on eſt convenu de nommer *eſprit*: or, parmi les conventions faites à ce ſujet, les unes ſont paſſageres & les autres durables. On peut donc réduire à deux eſpeces toutes les différentes ſortes d'eſprits: l'une, dont l'utilité momentanée eſt dépendante des changemens ſurvenus dans le commerce, le gouvernement, les paſſions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un *eſprit de mode* (*a*); l'au-

(*a*) *Note de l'Auteur.* J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choſes: je comprends par conſéquent, ſous ce même mot, les ouvrages qui nous paroiſſent les plus durables: telles ſont les fauſſes religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des ſiécles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

tre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernemens divers, tient à la nature même de l'homme, eſt par conſéquent toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire comme l'eſprit le plus deſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpeces, je diſtinguerai en conſéquence deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide ; les autres un ſuccès étendu & durable. Un roman ſatirique, où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature qui grave dans tous les cœurs les ſentimens d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers ſaiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les pays où ces ridicules prennent

naiſſance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens, & les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces ſortes d'ouvrages, dont la célébrité n'égale pas ſouvent la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent avoir les romans ſatiriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même : le deſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir dans une nation, ni un ſi grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs ſi paſſionnés : d'ailleurs, les principes de ces ſciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer conſidérablement le nombre.

§. IV.

Succès peu brillant, mais durable, d'un écrit ſur la Métaphyſique ou la Morale.

Mais, ſi le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un ouvrage ſatirique, il eſt plus généralement reconnu; parce que des traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiécle. Tout ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun tems.

Entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiécles & les pays divers, il en eſt qui, plus vivement & plus généralement intéreſſans pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeler que, parmi les hommes, il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paſſion; que la plûpart d'entr'eux ſont moins frappés de la pro-

fondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi (*a*) ; qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poëtique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs, que les ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant ordinairement moins curieux de la connoiſſance de la botanique, de la géographie & des beaux arts, que de la connoiſſance du cœur humain ; les philoſophes excellens en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & eſtimés que les botaniſtes, les géographes, les grands critiques.

§. V.

Eſpece d'ouvrage qui réunit l'eclat à la durée.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent au ſuccès rapide & brillant unir le ſuccès étendu & durable.

(*a*) *Note de l'Auteur.* Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans preſque tous les autres pays, le ſiécle des poëtes a toujours annoncé & précédé celui des philoſophes.

On n'obtient à la fois ces deux eſpeces de ſuccès que par des ouvrages où, conformément à mes principes, l'on a ſçu joindre à l'utilité momentanée, l'utilité durable ; tels ſont certains genres de poëmes, de romans, de piéces de théâtre, & d'écrits moraux ou politiques : ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés du tems & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiécles & à tous les pays ; & qu'Homere, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon tems. Mais cette perte, &, ſi j'oſe le dire, ce déchet en mérite eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables, qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mélangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernieres. Pourquoi *les Femmes ſçavantes* de l'illuſtre Moliere, ſont-elles déja moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſanthrope* ? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces piéces ; l'on n'a point en conſéquence déterminé le degré d'eſtime

qui leur eſt dû ; mais l'on a éprouvé qu'une comédie telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt à-dire de beautés durables ; qu'au contraire, une comédie telle que *les Femmes ſçavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit guere, chez les différentes nations, que les piéces de caractere paſſer avec ſuccès d'un théâtre à l'autre.

§. VI.

Différentes ſortes d'eſprit.

L'eſprit, conſidéré par rapport à l'univers, n'eſt que l'habitude des idées intéreſſantes pour tous les peuples, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables. Ce genre d'eſprit eſt, ſans contredit, le plus deſirable.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en eſt d'inſtructives; ce ſont celles qui appartiennent à certains genres de ſcience & d'art; mais il en eſt auſſi d'agréables.

Telles ſont premiérement les idées & les ſentimens admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Taſſe, de Milton, dans leſquels ces illuſtres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un ſiécle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit, il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis ces mêmes images pour exemple, & je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poëtiques, une cauſe univerſelle de plaiſir; non que tous les hommes en ſoient également frappés; il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de deſcription, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer: ils ont, par leur inſenſibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaiſir qu'ils n'éprouvent pas; mais ces hommes ſont en petit nombre.

En effet, ſoit que le deſir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait ſouhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréable tous ces grands objets, dont la contemplation ſemble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; ſoit que, par eux-mêmes, les grands objets faſſent ſur nos ſens une impreſſion plus forte, plus continue & plus agréable; ſoit enfin quelqu'autre cauſe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la reſſerre, qu'elle ſe trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette eſpece de beautés l'emporte dans les deſcriptions infiniment ſur toutes les autres beautés qui, dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades

que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il éleve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées de l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſiere que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieure au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le firmament : quel eſt le charme qui l'y attire? Eſt-ce la ſymétrie agréable dans laquelle les aſtres ſont rangés? Mais ici, dans la voie lactée, ce ſont des ſoleils ſans nombre amoncelés ſans ordre les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes déſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? L'immenſité même du ciel.... C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les arts ſuſceptibles de ce genre de beautés, tels que la ſculpture, l'archi-

tecture & la poëſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le coloſſe de Rhodes & les pyramides de Memphis, au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton, du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime : auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'un autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur le bord de l'abyme informe du chaos, il avoit à en tirer cette matiere premiere, propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer auprès d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement écloſe. Il avoit donc non-ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hom-

mes, ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit : c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les poëtes & les philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différens, & dans leſquels il eſt également rare & peut-être également difficile de réuſſir.

Quel homme en effet ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper ſans le fatiguer ; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement ſon attention ; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple, par conſéquent facile à embraſſer, & où la variété ſe trouve identifiée à la ſimplicité ; c'eſt pareillement à la triple combinaiſon de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimpli-

cité dans les tableaux, qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand lac nous eſt agréable, celle d'une mer calme & ſans bornes nous eſt ſans doute plus agréable encore; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bientôt ennuyeuſe: c'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la Tempête, perſonnifiée par l'imagination du poëte, ſe détache du midi, en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayans que préſente le bouleverſement des mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous fatiguer, & ne nous plaiſe par conſéquent davantage? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête; & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obſcure, changée tout-à-coup

en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Auſſi l'art du poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à-la-fois.

CHAPITRE VIII.

DES SPECTACLES.

§. I.

Des Auteurs, des Acteurs, de l'emplacement des Salles, & des Décorations.

* (*a*) APrès le dîner on me propoſa la comédie, j'ai toujours aimé le ſpectacle, & je l'aimerai dans mille ans d'ici, ſi je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piéce va-t-on jouer? Verrai-je la robe des Perſans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Dé-

* L'An 2440.

(*a*) *Note de l'Editeur.* Pour la commodité des lecteurs, nous répétons ici la note de la page 474 du Tome I. Dans l'*An* 2440, l'Auteur ſuppoſe qu'un homme, après avoir dormi juſqu'à cette époque, ſe réveille fort étonné des changemens arrivés pendant ce long ſommeil.

trônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelqu'imbécille qui ne ſera point ſur ſes gardes? Verrai-je une conſpiration, ou quelqu'ombre ſortant du tombeau au bruit du tonnerre? Meſſieurs, avez-vous du moins de bons acteurs? De tout tems ils ont été tout auſſi rares que les grands poëtes. --- Mais oui; ils ſe donnent de la peine, il étudient, ils ſe laiſſent inſtruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus riſibles contre-ſens; ils ſont dociles, quoiqu'ils ſoient moins illettrés que ceux de votre ſiécle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur & une actrice paſſables, le reſte étoit digne des tréteaux des boulevards. Vous aviez un petit théâtre meſquin & miſérable dans la capitale, rivale d'Athenes & de Rome, encore ce théâtre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien à qui on donnoit une fortune, qu'il ne méritoit guere, oſoit avoir de l'orgueil, moleſtoit l'homme de génie, qui ſe voyoit forcé de lui abandonner ſon chef-d'œuvre; ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refuſé & joué à regret les meilleures piéces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec tranſport portoient, par ce ſeul témoigna-

ge, le ſigne de leur réprobation & de leur chûte.

Nous avons quatre ſalles de ſpectacles au milieu des quatre principaux quartiers de la ville. C'eſt le gouvernement qui les entretient, car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compris toute l'influence que l'aſcendant du génie peut avoir ſur des ames ſenſibles: c'eſt entre les mains des grands poëtes que réſident, pour ainſi dire, les cœurs de leurs concitoyens; ils les modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables lorſqu'ils produiſent des maximes dangereuſes! mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée, lorſqu'ils frappent le vice & qu'ils ſervent l'humanité! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante & vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés, aſſidus à ces chefs-d'œuvres qui remuent, intéreſſent, entretiennent dans les cœurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la pitié; caractere diſtinctif de la véritable grandeur.

Nous arrivâmes ſur une belle place, au milieu de laquelle étoit ſitué un édifice

d'une compoſition majeſtueuſe. Sur le haut de la façade étoient pluſieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un maſque dont il étoit couvert, & du bout du doigt montroit ſa laideur. A gauche, Melpomene, armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran, & expoſoit aux yeux de tous ſon cœur dévoré de ſerpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé, de ſorte que les places des ſpectateurs étoient commodément diſtribuées. Tout le monde étoit aſſis; &, lorſque je me rappelois la fatigue que j'eſſuyois pour voir jouer une piéce, je trouvois ce peuple plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblée étoit brillante, & les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle ouvrit par une ſymphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piéce qu'on alloit repréſenter.--- Sommes-nous à l'opera, dis-je? voilà un morceau ſublime. --- Nous avons ſçu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſſuſcité l'ancienne al-

liance que la poëſie & la muſique formoient chez les anciens. Dans les entr'actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment, & qui diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien....

On donna pour piéce la *Partie de chaſſe de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, & de bons rois n'avoient pu effacer ſa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; & le vainqueur de la Ligue ne me parut jamais ſi grand, que dans l'inſtant où, pour épargner quelque peine à ſes hôtes, ſon bras victorieux porte une pile d'aſſiettes. Le peuple battoit des mains avéc tranſport; car, en applaudiſſant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque, c'étoit ſon propre roi qu'il combloit d'applaudiſſemens. Je ſortis fort ſatisfait. Mais, dis-je à mon guide, ces acteurs ſont excellens; ils ont de l'ame, ils ſentent, ils expriment; ils n'ont rien de gêné, de faux, de giganteſque, d'outré. Juſqu'aux confidens, tous repréſentent comme ils le doivent. En vérité cela m'édifie: un confident remplir ſon rôle! --- C'eſt, me répondit-il, que, ſur le théâtre comme dans la vie

civile, chacun met ſa gloire à bien faire ſon emploi ; quelque mince qu'il ſoit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation eſt parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chefs-d'œuvres, nous les avons joués dans une perfection qui vous étonnera. On ſe fait honneur de ſçavoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du ſentiment, avec le regard, la voix & le geſte ! Quel enſemble harmonieux & touchant, & quelle énergie lui prête ſa ſimplicité !

§. II.

Réflexion de Bayle ſur les Auteurs dramatiques.

* Il n'y a point de gens qui puiſſent ſe donner plus de carriere, en fait de maximes impies & libertines, que ceux qui compoſent des piéces de théâtre ; car, ſi l'on vouloit leur faire un crime de certaines licences qu'ils prennent, ils peuvent répondre qu'ils ne font que prêter à des profanes, ou à des perſonnes dépitées contre leur fortune, les diſcours que le

* Analyſe de Bayle.

vraiſemblable exige. Il eſt bien certain qu'il ſeroit injuſte d'imputer à l'auteur d'une tragédie tous les ſentimens qu'il étale : mais il y a des affectations qui découvrent ce qu'on doit mettre ſur ſon compte ; &, quelque choſe qu'on allegue en faveur des poëtes, on peut juſtement interdire le théâtre à certaines piéces, ſoit que l'auteur y débite ſoit qu'il n'y débite par ſes ſentimens. Cyrano de Bergerac répandit dans ſon *Agrippa* quelques impiétés qui la firent proſcrire.

§. III.

Plaiſirs de la vie domeſtique, préférables à ceux des Spectacles.

* S'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, il faut convenir au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal pour un être dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état de l'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins ; & ces plaiſirs d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quicon-

* Lettre ſur les Spectacles, *par J. J. Rouſſeau.*

que en ſçait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la ſcene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe à ce barbare à qui l'on vantoit la magnificence du cirque & des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon homme, *n'ont-ils ni femmes ni enfans ?* Le barbare avoit raiſon ; l'on croit s'aſſembler au ſpectacle, & c'eſt-là que chacun s'iſole, c'eſt-là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer à des fables, pour pleurer les malheurs des morts ou rire aux dépens des vivans.

§. IV.

L'homme vertueux, mis ſur la ſcene, n'amuſeroit pas.

L'homme ferme, prudent, toujours ſemblable à lui-même, n'eſt pas facile à imiter ſur le théâtre ; & quand il le ſeroit,

l'imitation moins variée n'en ſeroit pas agréable au vulgaire. Il s'intéreſſeroit difficilement à une image qui n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs, ni ſes paſſions; jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi l'habile poëte, le poëte qui ſçait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe; mais il charme les ſpectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le théâtre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altere & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'homme

d'hommes durs & ſans ſentiment, ceux en qui la ſévérité du devoir l'emporte en toutes occaſions ſur les affections naturelles. Au contraire, nous eſtimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, ſont l'éternel jouet des événemens, ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher, ceux qu'une amitié déſordonnée rend injuſtes pour ſervir leurs amis, ceux qui ne connoiſſent d'autre regle que l'invincible penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du ſexe qui les ſubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs paſſions, ni d'autre mérite que leur foibleſſe. Ainſi l'égalité, la conſtance, l'amour de la juſtice, l'empire de la raiſon, deviennent inſenſiblement des qualités haïſſables, des vices que l'on décrie. Les hommes ſe font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renverſement des ſaines opinions eſt l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre.

§. V.

Effets des repréſentations théatrales par rapport aux mœurs.

De quelque ſens qu'on enviſage le théâtre, dans le tragique ou le comique,

on voit toujours que, devenant de jour en jour plus ſenſibles, par amuſement & par jeu, à l'amour, à la colere & à toutes les autres paſſions, nous perdons toute force pour leur réſiſter quand elles nous aſſaillent tout de bon; & que le théâtre, animant & fomentant en nous les diſpoſitions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le ſoin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la ſcene. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toutes, n'y ſçauroit intéreſſer perſonne; & l'on a déja remarqué qu'un Stoïcien, dans la tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable; dans la comédie il feroit rire tout au plus.

L'amour eſt le regne des femmes, ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi, parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet des piéces où l'amour domine, eſt donc d'étendre l'empire du ſexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les

précepteurs du public, & de leur donner ſur les ſpectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs amans. Penſe-t-on que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes ſeront mieux gouvernés?

La même cauſe qui donne, dans nos piéces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible. Puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnes avancées en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous ordre: ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils ſont haïſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules: *Turpe ſenex miles.* On en fait dans la tragédie, des tyrans, des uſurpateurs; dans les comédies, des jaloux, des uſuriers, des peres inſupportables, que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la vieilleſſe au théâtre, voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir

ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luſignan & le bon vieux Philippe Hombert. Il en eſt encore quelques autres; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plûpart des auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude à voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la comédie, on ne les mépriſe tous également?

§. VI.

Apologie prétendue de la ſcene tragique, & ſa réfutation.

La tragédie, diſent les partiſans du théâtre, prétend que toutes les paſſions dont elle fait le tableau nous émeuvent, mais elle ne veut pas toujours que notre affection ſoit la même que celle d'un perſonnage tourmenté par une paſſion. Le plus ſouvent, au contraire, ſon but eſt d'exciter en nous des ſentimens oppoſés à ceux qu'elle prête à ſes perſonnages. Ils diſent encore que ſi les auteurs abuſent

du pouvoir d'émouvoir les cœurs pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidelle des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour les faire éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables. Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une tragédie. L'émotion, le trouble & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même, & qui ſe prolongent après la piéce, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude, & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions effaceroit-elle celles des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit naître, & que les auteurs ont ſoin d'embellir encore, pour rendre leurs piéces plus agréables? Ne ſçait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs; qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur ſenſible à toutes?

Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe, répondent les apologiſtes de la ſcene, ſont prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au théâtre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête: ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu; & dès qu'il eſt coupable, il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi régler après coup les mouvemens du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les événemens, pour ſçavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au théâtre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres, qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi, elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple.

Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il de-là que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux? Comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible, que celle d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au moins de contrepoiſon. Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtans le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonſtances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte gravée au fond du cœur. Quand le patricien Manlius fut chaſſé du ſénat de Rome, pour avoir donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible? Rien, ſans doute : elle annonçoit même un ſentiment louable. Mais les chaſtes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption : voilà l'effet des amours permis du théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ſes foibleſſes : je ne ſçais là-deſſus comment les auteurs s'y prennent ; mais je vois que les ſpectateurs ſont tou-

jours du parti de l'amant foible, & que ſouvent ils ſont fâchés qu'il ne le ſoit pas davantage. Je demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler ?

§. VII.

Morale du Théâtre François.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, que le théâtre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt cependant à peu près auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité; & que ces deux avantages y ſont dans un rapport qu'on ne peut troubler ſans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'eſt pas qu'un homme de génie ne puiſſe inventer un genre de piéces préférable à ceux qui ſont établis; mais ce nouveau genre, ayant beſoin, pour ſe ſoutenir, des talens de l'auteur, périra néceſſairement avec lui; & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, ſeront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes & de grandes vertus dans la tra-

gédie ; le comique & le plaiſant dans la comédie ; & toujours l'amour dans tous deux. Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans ces piéces le crime eſt toujours puni, & la vertu toujours récompenſée ; je réponds que quand cela ſeroit, la plûpart des actions tragiques n'étant que de pures fables, des événemens qu'on ſçait être de l'invention du poëte, ne font pas une grande impreſ-preſſion ſur les ſpectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les inſtruire, on ne les inſtruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenſes s'operent toujours par des moyens ſi extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choſes humaines. Enfin je réponds en niant le fait : il n'eſt ni ne peut être généralement vrai ; car, cet objet n'étant point celui ſur lequel les auteurs dirigent leurs piéces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la ſcene françoiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats que des plus illuſtres

héros : témoins Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

§. VIII.

Examen de quelques piéces tragiques

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli, quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la piéce qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais, par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une tragédie où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont repréſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux ? où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ; où Cicéron, le ſauveur de la république, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie, le premier qui en fut honoré, & le ſeul qui le mérita, nous eſt montré comme un vil rhéteur, un lâche ; tan-

dis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, près d'égorger tous ses magistrats & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs? Qu'il eut, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piéce, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene; telles sont les mœurs d'un siécle instruit. Le sçavoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes, au milieu de tant de lumieres! victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la nature?

Atrée & *Mahomet* n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le mons-

tre, qui ſert de héros à chacune de ces deux piéces, acheve paiſiblement ſes forfaits, en jouit; & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les ſpectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la piéce où cette maxime eſt miſe en exemple?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration au coupable y ſeroit d'autant plus grand, que celui-ci a bien un autre coloris, ſi l'auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire : la ſcene ſur-tout qu'ils ont enſemble eſt conduite avec tant d'art, que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon ſens & l'intrépide vertu de Zopire. Il falloit un auteur qui ſentît bien ſa force, pour oſer mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux

pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette ſcene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au théâtre François, où la main d'un grand maître ſoit plus ſenſiblement empreinte, & où le ſacré caractere de la vertu l'emporte plus ſenſiblement ſur l'élévation du génie.

Une autre conſidération qui tend à juſtifier cette piéce, c'eſt qu'il n'eſt pas ſeulement queſtion d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatiſme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils ſoins ſont très-inutiles, & ne ſont pas toujours ſans danger. Le fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais ; l'unique ſecret pour l'empêcher de naître, eſt de contenir ceux qui l'excitent : vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès, c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes : il ne s'agit ni de raiſonner, ni de convaincre ; il faut laiſſer-là la philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive, & punir les fourbes. De plus, je crains

bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des ſpectateurs, ſa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes, & qu'une pareille piéce, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires ; ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes ; l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime ; &, quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il n'y a pas, dans toute la piéce, un ſeul perſonnage en état par ſon caractere de partager avec lui l'attention publique ; car, quant au doucereux Pliſtene, je ne ſçais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la ſienne ; &, puiſque l'auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible, pour ſouffrir des entretiens galans à côté des ſcenes d'Atrée.

Avant que de finir ſur cette piéce, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thieſte eſt peut-être,

de tous ceux qu'on a mis ſur notre théâtre, le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un héros courageux ; on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat : c'eſt un homme foible & pourtant intéreſſant, par cela ſeul qu'il eſt homme & malheureux : il me ſemble auſſi que, par cela ſeul, le ſentiment qu'il excite eſt extrêmement tendre & touchant, car cet homme tient de bien près à chacun de nous ; au lieu que l'héroïſme nous accable encore plus qu'il ne nous touche, parce qu'après tout nous n'y avons que faire. Ne ſeroit-il pas à deſirer que nos ſublimes auteurs daignaſſent deſcendre un peu de leur continuelle élévation, & nous attendrir quelquefois pour la ſimple humanité ſouffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour perſonne? Les anciens avoient des héros, & mettoient des hommes ſur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes ; les anciens parloient de l'humanité en phraſes moins apprêtées, mais ils ſçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire.

Un vieillard d'Athenes cherchoit place au ſpectacle, & n'en trouvoit point. De jeunes gens, le voyant en peine, lui firent ſigne de loin; il vint : ils ſe ſerrerent, & ſe moquerent de lui. Le bon homme fit ainſi le tour du théâtre, fort embarraſſé de ſa perſonne, & toujours hué de la belle jeuneſſe. Les ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent, &, ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le ſpectacle, & applaudie d'un battement de mains univerſel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur; *les Athéniens ſçavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoſophie moderne & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon ſujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, ſinon que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plûpart des piéces du théâtre François : vous trouverez preſque dans toutes des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner de l'intérêt aux piéces, & de

l'exercice aux vertus ; mais dangereuſes certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles. Il n'eſt pas même vrai que le meurtre & le parricide y ſoient toujours odieux : à la faveur de je ne ſçais quelles commodes ſuppoſitions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuſer Phedre inceſtueuſe & verſant le ſang innocent. Syphax empoiſonnant ſa femme, le jeune Horace poignardant ſa ſœur, Agamemnon immolant ſa fille, Oreſte égorgeant ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſans. Ajoutez que l'auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton impoſant & ſentencieux pour l'inſtruction du parterre.

Si les Grecs ſupportoient de pareils ſpectacles, c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeler ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuées des mêmes

motifs & du même intérêt, comment la tragédie peut-elle trouver parmi vous des ſpectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir ? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfans ; un autre force un fils d'égorger ſon pere ; un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils : on friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare la ſcene françoiſe, pour l'amuſement du peuple le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre. Non, je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des lecteurs, les maſſacres des gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affreux ſpectacles : on voyoit couler du ſang, il eſt vrai ; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la nature.

Rappelez-vous, Monſieur (*a*), une piéce à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu ; ſoit qu'en effet l'auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'actrice prêtât ſon charme ordinaire au rôle qu'elle faiſoit valoir ; je veux parler de la *Béré-*

(*a*) *Note de l'Editeur.* On ſçait que cette Lettre de Rouſſeau eſt adreſſée à M. d'Alembert.

nice de *Racine*. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le ſpectateur voit-il commencer cette piéce? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un empereur & d'un Romain qui balance, comme le dernier des hommes, entre ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit, par des plaintes efféminées, ce caractere preſque divin que lui donne l'hiſtoire; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du monde & les délices du genre humain : qu'en penſe le même ſpectateur après la repréſentation? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice qu'il eſt forcé d'en faire aux lois de la patrie : voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet, s'il eût été plus digne de lui; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe : non que ſes plaintes continuelles donnaſſent une grande émotion durant le cours de la piéce; mais, au cinquieme acte où, ceſſant de ſe plaindre,

l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte; elle faiſoit parler une douleur froide, approchante du déſeſpoir, l'art de l'actrice ajoutoit au pathétique du rôle; & les ſpectateurs, vivement touchés, commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée? qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré, & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voilà-t-il pas une tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux ſpectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour!

L'événement dément ces vœux ſecrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la piéce; la reine part ſans congé du parterre : l'empereur la renvoie *invitus invitam;* on peut ajouter *invito ſpectatore.* Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti; tous les ſpectateurs ont épouſé Bérénice.

Quand même on pourroit me diſputer cet effet; quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piéce, & fait qu'en plaignant Bérénice on eſt bien aiſe de la plaindre, on ne feroit que rentrer en

cela dans mes principes ; parce que, comme je l'ai déja dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus ; & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la piéce, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même, & que, s'ils ſont contens de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fuſſent encore plus de le voir heureux & foible, ou du moins qu'ils ne conſentiſſent volontiers à l'être à ſa place.

Pour rendre cette vérité ſenſible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'auteur. Qu'après avoir mieux conſulté ſon cœur, Titus, ne voulant ni enfreindre les lois de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes oppoſées, abdiquer l'empire aux pieds de Bérénice ; que, pénétrée d'un ſi grand ſacrifice, elle ſente que ſon devoir ſeroit de refuſer la main de ſon amant, & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inſpirent les vrais mouvemens de la nature, le parti d'aller

vivre heureux & ignoré dans un coin de la terre ; qu'une ſcene ſi touchante ſoit animée des ſentimens tendres & pathétiques que le ſujet fournit, & que Racine eût ſi bien fait valoir ; que Titus, en quittant les Romains, leur adreſſe un diſcours tel que la circonſtance & le ſujet le comportent : n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée ? La piéce, finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'hiſtoire ; mais en fera-t-elle moins de plaiſir, & les ſpectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits ? Les quatre premiers actes ſubſiſteroient à peu près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire : tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

Veut-on ſçavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la tragédie apprenne à s'en garantir ? Que l'on conſulte l'expérience. Ses ſuites funeſtes ſont repréſentées très-fortement dans *Zaïre ;* il en coûte la vie

aux deux amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane, puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, le remord d'avoir poignardé ſa maîtreſſe : voilà donc aſſurément des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque ſpectateur dire en ſon cœur, à la fin de la tragédie : ah ! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien enſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette piéce enchantereſſe, & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal ; mais c'eſt parce que, de toutes les tragédies qui ſont au théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & de l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour ſurcroît de profit, à ne pas juger ſa maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion ; car c'eſt un moindre malheur de périr par

la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore, que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre; loin que ſes triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs mêmes. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi délicieux conſole de tout: une ſi douce image amollit inſenſiblement le cœur: on prend, de la paſſion, ce qui mene au plaiſir, on en laiſſe ce qui tourmente. Perſonne ne ſe croit obligé d'être un héros; & c'eſt ainſi qu'admirant l'amour honnête, on ſe livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ces images dangereuſes, c'eſt préciſément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'eſt qu'on ne voit jamais l'amour régner ſur la ſcene qu'entre des ames honnêtes, c'eſt que les deux amants ſont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéreſſeroit-on pas pour un paſſion ſi ſéduiſante, entre deux cœurs dont le caractere eſt déja ſi intéreſſant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos piéces dramatiques, on

en

en trouve une ſeule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du ſpectateur. Si quelqu'infortuné brûle d'un feu non-partagé, on en fait le rebut du parterre; on croit faire merveille de rendre un amant eſtimable ou haïſſable, ſelon qu'il eſt bien ou mal acceuilli dans ſes amours; de faire toujours approuver au public les ſentimens de ſa maîtreſſe, & de donner à la tendreſſe tout l'intérêt de la vertu : au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle, qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſçache guere que le *Miſanthrope*, où le héros de la piéce ait fait un mauvais choix; rendre le Miſanthrope amoureux, n'étoit rien; le coup de génie eſt de l'avoir fait amoureux d'une coquette.

Je ne penſe guere mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui, ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles de jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs. Tout le théâtre françois

ne reſpire que la tendreſſe : c'eſt la grande vertu à laquelle on y ſacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend plus chere aux ſpectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du poëte : je ſçais que l'homme ſans paſſions eſt une chimere ; que l'intérêt du théâtre eſt fondé ſur les paſſions ; que le cœur ne s'intéreſſe point à celles qui lui ſont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y ſoit ſujet ſoi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, ſont les ſentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en ſont pénétrés ; mais, quand ces deux paſſions ſont éteintes, il ne reſte que l'amour, proprement dit, pour leur ſuppléer ; parce que ſon charme eſt plus naturel, & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes : c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens, que comme bon ſentiment lui-même, qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt

celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe, que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné, qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres, où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre; & j'oſe croire le mien (*a*) dans ce dernier cas.

J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne, parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer: ſous un air phlegmatique & froid, le Genevois cache un ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangere ni ſans empire: le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir les paſſions violentes; les

(*a*) *Note de l'Editeur.* Geneve, Patrie de l'Auteur.

femmes, de les inſpirer ; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits, ne montrent que trop le danger de les exciter par des ſpectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques piéces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leurs foibleſſes ; on apprend moins à ſe donner leur courage, qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu ; mais, qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber : l'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme, il uſurpe ſa force, il affecte ſon langage ; &, quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus, par dégrés, de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſçait ſe connoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours, qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ?

§. IX.

Eloge & Critique de Moliere.

Paſſons au théâtre comique, & prenons-le dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient, & on le ſentira chaque jour davantage, que Moliere eſt le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut diſconvenir auſſi que le théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt: ſes honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent; ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent, & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet auteur; par-tout vous trouverez que les vices de caractere en ſont l'inſtrument; & les dé-

fauts naturels, le ſujet; que la malice de l'un punit la ſimplicité de l'autre; & que les ſots ſont les victimes des méchans: ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſottiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Voilà l'eſprit général de Moliere & de ſes imitateurs. Ce ſont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, ſans jamais faire aimer la vertu; *de ces gens*, diſoit un ancien, *qui ſçavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.*

Voyez comment, pour multiplier ſes plaiſanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la ſociété; avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée; comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfans, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs? Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les ſages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient at-

tirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable, d'un bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le gentilhomme, ou d'un gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la piéce dont je parle, ce dernier n'est-il pas honnête homme ? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel, d'un payſan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une piéce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches ; & quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre, d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ; & la piéce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets; ils ſont condamnés par tout le monde, & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiécle, qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres piéces, & paſſons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour ſon chef-d'œuvre, je veux dire le *Miſanthrope*.

§. X.

Analyſe du Miſanthrope de Moliere.

Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compoſé ſon théâtre, & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au puplic, il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent: ſur ce goût, il s'eſt formé un modele; &, ſur ce modele, un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ſes caracteres comiques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes piéces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme; par conſéquent il n'a point voulu corriger les vices,

mais les ridicules ; &, comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi, voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de ſociété, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le *Miſanthrope*.

Vous ne ſçauriez me nier deux choſes : l'une, qu'Alceſte, dans cette piéce, eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable : on pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage : il ne faut pas que ce nom de Miſanthrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature & le plus grand de tous les vices ; puiſque toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité.

Le vrai miſanthrope eſt un monſtre ; s'il pouvoir exiſter, il ne feroit pas rire, il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie Italienne une piéce intitulée *La Vie eſt un Songe ;* ſi vous vous rappelez le vrai héros de cette piéce, voilà le vrai Miſanthrope.

Qu'eſt-ce que le Miſanthrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteſte les mœurs de ſon ſiécle & la méchanceté de ſes contemporains ; qui, préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement, & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Les ſentimens du Miſanthrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle : il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occaſion le dit-il ? Quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il

eſt naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid : d'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe ;

Les uns, parce qu'ils ſont méchans & malfaiſans;
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres : s'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit miſanthrope en ce ſens ; ou plutôt, les vrais miſanthropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi ; car, au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes, que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage inceſſamment les méchans, & flatte, par ſa coupable complaiſance, les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la ſociété.

Une preuve bien ſûre qu'Alceſte n'eſt point miſanthrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler, parce que tant de droiture

eſt fort incommode : mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui reſſemblât ; ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres piéces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels, dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui, dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'auteur, & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des piéces repréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme ; & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſçut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité : il y a plus ; Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été ſur le ſonnet de l'avis du Miſanthrope ; car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur. Cependant, ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule : il l'eſt en effet, à certains égards ; &, ce qui démontre que

l'intention du poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte, qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le ſage de la piéce ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain, ſans ſe plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une prétendue douceur qui leur fait ſupporter ſans peine les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles, ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſanthrope n'eſt pas

à la diſpoſition du poëte, il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante; cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la ſociété, le détache de lui-même pour fixer ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour-propre; & de ce concours, naît une certaine force de courage, une fierté de caractere, qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un mé-

chant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ſes effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu : ſans quoi c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Miſanthrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences qui paroiſſent naître de ſon caractere. Mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puéril qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible; qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui; car, ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur

tour : s'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent, il doit le ſouffrir ſans en murmurer; il connoît les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſanthrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur? Non ſans doute; mais voilà par où le deſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du ſonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de peſter.

Un Miſanthrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ou-

vrir les yeux; & il n'eſtime pas aſſez l'argent, pour croire avoir acquis, ſur ce point, un nouveau droit par la perte d'un procès; mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la ſcene avec Dubois, plus Alceſte à de ſujet de s'impatienter, plus il doit reſter phlegmatique & froid, parce que l'étourderie du valet n'eſt pas un vice. Le Miſanthrope & l'homme emporté ſont deux caracteres très-différens : c'étoit-là l'occaſion de les diſtinguer; Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le parterre.

Au riſque de faire rire auſſi le lecteur à mes dépens, j'oſe accuſer cet auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel changement à ſon plan, que Philinte entrât comme acteur néceſſaire dans le nœud de ſa piéce, enſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Miſanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la

victime : au contraire, le philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la ſociété avec un phlegme ſtoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'adreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi long-tems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes ; ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. -- Que m'importe ? répondit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra juſqu'à lui. Auſſitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maiſon qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me ſemble qu'en traitant les caracteres en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus théatral, & que celui d'Alceſte eût fait incomparablement plus d'effet ; mais le partere alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'auteur étoit qu'on rît aux dépens du Miſanthrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir

quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle eſt cette pointe de la ſcene du ſonnet :

La peſte de ta chûte, empoiſonneur au diable !
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Miſanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus ſupportables dans le ſonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui la fait propoſe un inſtant après la chanſon du roi Henri pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit, car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceſte, qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu ! vil complaiſant ! vous louez des ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela ; mais il falloit faire rire le partere ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſez remarquable, dans cette comédie, eſt que les charges étran-

geres que l'auteur a données au rôle du Miſanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que, dans toutes ſes autres piéces, les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théatrale: la même ſcene, dont je viens de parler, m'en fournit une preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point là le Miſanthrope, c'eſt un honnête homme du monde, qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît bruſquement: votre ſonnet ne vaut rien, jetez-le au feu; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſanthrope, & de ſes *Je ne dis pas cela*, répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *Eh! que dis-tu donc, traître?* qu'avoit-il à repliquer? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter Miſanthrope pour ne l'être qu'à demi: car ſi l'on ſe permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où ſera la raiſon ſuffiſante pour s'arrêter juſqu'à ce qu'on devienne auſſi faux qu'un homme de cour?

L'ami d'Alceſte doit le connoître; com-

nent oſe-t-il lui propoſer de viſiter des uges, c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il ſuppoſer qu'un homme capable de renoncer même aux bienſéances par amour pour la vertu, ſoit capable de manquer à ſes devoirs par intérêt? Solliciter un juge! il ne faut pas être miſanthrope, il ſuffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la choſe, ou celui qui ſollicite un juge l'exhorte à remplir ſon devoir, & alors il lui fait une inſulte; ou il lui propoſe une acception de perſonnes, & alors il veut le ſéduire, puiſque toute acception de perſonnes eſt un crime dans un juge, qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre de la loi. Or je dis qu'engager un juge à faire une mauvaiſe action, c'eſt la faire ſoi-même, & qu'il vaut mieux perdre une cauſe juſte que de faire une mauvaiſe action. Cela eſt clair, net; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me ſuffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Miſanthrope ſi ridicule, il ne faiſoit que le devoir d'un homme de bien, & que ſon caractere

étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laiſſe voir le caractere dans toute ſa force, c'eſt ſeulement quand cette force rend la ſcene plus théatrale, & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & enſuite la cenſure intrépide & vivement apoſtrophée de la converſation chez la coquette :

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de cour.

Ici l'auteur a marqué fortement la diſtinction du Médiſant & du Miſanthrope. Celui-ci, dans ſon fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteſte la ſatire. Ce ſont les vices publics, ce ſont les méchans en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la piéce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette ſcene, parce qu'il eſt là ce qu'il doit être, & que s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais en général on ne peut nier que

ſi le Miſanthrope étoit plus miſanthrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant, parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroit jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quelquefois ſon caractere, c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore, c'eſt que le Miſanthrope de théatre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe, & que le monde exige de quiconque veut y être ſupporté ; s'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet : l'intérêt de l'auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette piéce, quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés : mais enfin, puiſqu'elle eſt ſans contredit, de toutes les comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres, & convenons que l'in-

tention de l'auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même, en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon; en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité; en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu; en ce qu'au grand ſoulagement des ſpectateurs, il leur perſuade que, pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.

§. XI.

Cenſure de la Scene moderne.

J'aurois trop d'avantage, ſi je voulois paſſer de l'examen de Moliere à celui de ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant ni ſon génie ni ſa probité, n'en ont que mieux ſuivi ſes vues intéreſſées, en s'attachant à flatter une jeuneſſe débauchée & des femmes ſans mœurs. Ce ſont eux qui les premiers ont introduit ces groſſieres équivoques, non moins proſcrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent long-tems l'amuſement des mauvaiſes compagnies, l'embarras des perſonnes modeſtes, & dont un meilleur ton, lent dans ſes progrès,

grès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres auteurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable, qu'on joue publiquement au milieu de Paris, une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la piéce, s'occupe, avec son digne cortege, de soins que les lois paient de la corde; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens mêmes, on égaie à l'envi de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la nature sont joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentillesses : faux acte, suppositon, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se

termine au gré des acteurs & des ſpectateurs, qui, s'intéreſſant malgré eux à ces miſérables, ſortent de la piéce avec cet édifiant ſouvenir, d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Oſons le dire ſans détour, qui de nous eſt aſſez sûr de lui pour ſupporter la repréſentation d'une pareille comédie, ſans être de moitié des tours qui s'y jouent? qui ne ſeroit pas un peu fâché ſi le filou venoit à être ſurpris ou manquer ſon coup? qui ne devient pas un moment filou ſoi-même, en s'intéreſſant pour lui? Car s'intéreſſer pour quelqu'un, qu'eſt-ce autre choſe que ſe mettre à ſa place? Belle inſtruction pour la jeuneſſe, que celle où les hommes faits ont bien de la peine à ſe garantir de la ſéduction du vice! Eſt-ce à dire qu'il ne ſoit jamais permis d'expoſer au théâtre des actions blâmables? Non: mais en vérité, pour ſçavoir mettre un fripon ſur la ſcene, il faut un auteur bien honnête homme.

Ces défauts ſont tellement inhérens à notre théâtre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des piéces plus épurées, mais auſſi qu'arrive-t-il? qu'elles n'ont plus de vrai co-

mique, & ne produiſent aucun effet: elles inſtruiſent beaucoup, ſi l'on veut; mais elles ennuient encore davantage.

CHAPITRE IX.

De l'Etude de la Nature.

§. I.

Maniere d'étudier la Phyſique.

*ON ſe propoſe ici d'examiner pluſieurs objets de notre curioſité, avec la défiance qu'on doit avoir de tout ſyſtême, juſqu'à ce qu'il ſoit démontré aux yeux ou à la raiſon. Il faut bannir autant qu'on le pourra toutes plaiſanteries dans cette recherche. Les railleries ne ſont pas des convictions; les injures encore moins..... Tenons-nous ſeulement en garde contre les apparences qui trompent ſi ſouvent, contre l'autorité magiſtrale qui veut ſubjuguer, contre le charlataniſme qui accompagne & qui corrompt ſi ſouvent les ſciences, contre la foule crédule qui eſt pour un tems l'écho d'un ſeul homme.

* Singularités de la nature.

Souvenons-nous que les tourbillons de Deſcartes ſe ſont évanouis; qu'il ne reſte rien de ſes trois élémens, preſque rien de ſa deſcription de l'homme; que ſon ſyſtême ſur la lumiere eſt erronné, que ſes idées innées ſont rejetées, &c.

Songeons que les ſyſtêmes de Burnet, de Woodward, de Whiſton ſur la formation de la terre, n'ont pas aujourd'hui un partiſan; qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie & la théodicée de l'ingénieux & profond Léibnitz, comme des jeux d'eſprit oubliés en naiſſant dans tout le reſte de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le ſiécle de Neuton, plus on doit bannir les erreurs qui ſouilleroient ces vérités. On a fait une ample moiſſon, mais il faut cribler le froment & rejeter l'ivraie.

Dans la phyſique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter. Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons enſuite d'établir des regles générales. Celui qui, n'ayant vu que des bipedes & des quadrupedes, enſeigneroit que la génération ne s'opere que par l'union d'un mâle & d'une femelle, ſe tromperoit lourdement. Celui qui, avant l'invention de la greffe, au-

roit affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur eſpece, n'auroit avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un ſiécle qu'on crut avoir découvert un ſatellite de Vénus. Depuis, un célebre obſervateur Anglois vit ou crut voir ce ſatellite; on a cru auſſi le voir en France : cependant les aſtronomes en doutent. Il eſt probable qu'il exiſte; mais on a beſoin de perfectionner les téleſcopes pour s'en aſſurer.

L'analogie pourroit attribuer à plus forte raiſon un ſatellite à Mars, qui eſt beaucoup plus éloigné du ſoleil que nous. Ce ſatellite ſeroit plus aiſé à découvrir; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus sûr eſt donc toujours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel ni ſur la terre, juſqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien conſtatées.

Caliginoſâ nocte premit Deus : « Dieu » couvre, dit Horace, ſes ſecrets d'une » nuit profonde. »

*M'apprendra-t-on jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthere,
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractere,
Et que reconnoiſſant la main qui le nourrit,

* Diſcours ſur la modération, adreſſé à M. Helvetius.

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Comment ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage Dufey, parmi ſes plans divers,
Végétaux raſſemblés du bout de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive ?
. . . . . .
Demandez à Sylva par quel ſecret myſtere
Le pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre, il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, *éveille* mon cerveau ?
Il leve au ciel les yeux, il s'incline & s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Ce n'eſt point-là ce qu'on appelle la raiſon pareſſeuſe ; c'eſt la raiſon éclairée & ſoumiſe qui fait qu'un être chétif ne peut pé-

nétrer l'infini. Un fétu ſuffit pour nous démontrer notre impuiſſancce. Il nous eſt donné de meſurer, calculer, peſer & faire des expériences; mais ſouvenons-nous toujours que le ſage Hippocrate commença ſes aphoriſmes par dire que l'*expérience eſt trompeuſe*, & qu'Ariſtote commença ſa métaphyſique par ces mots: *Qui cherche à s'inſtruire doit ſçavoir douter.*

§. II.

Des Pierres figurées.

Pour voir de quels effets étonnans la nature eſt capable, examinons quelques-unes de ſes productions qui ſont ſous nos mains, & cherchons, en doutant, quels réſultats évidens nous en pourrions former.

Les pierres figurées, ſoit agathes, ſoit eſpece de marbre & de cailloux, ſont fort communes; on les appelle *dendrites* quand elles repréſentent des arbres, *herboriſées* ou *arboriſées* lorſqu'elles ne figurent que de petites plantes, *zoomorphites* quand le jeu de la nature leur a imprimé la reſſemblance imparfaite de quelques animaux. On pourroit nommer *domatiſtes* celles qui repréſentent des maiſons. Il y en a quelques-unes de très-étonnan-

tes de cette eſpece. J'en ai vu une ſur laquelle on diſcernoit un arbre chargé de fruits, & une face d'homme très-mal deſſinée, mais reconnoiſſable.

Il eſt clair que ce n'eſt ni un arbre ni une maiſon qui a laiſſé l'empreinte de ſon image ſur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvoient avoir de la molleſſe & de la fluidité. Il eſt évident qu'un homme n'a pas ſon viſage ſur une agathe. Cela ſeul démontre que la nature exerce dans le genre des foſſiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puiſſance ni démêler les reſſorts.

Dire qu'on a vu ſur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croiſſent qu'aux Indes, n'eſt-ce pas avancer une choſe peu prouvée? Une telle fiction n'eſt-elle pas la ſuite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes eſt venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Eſpagne? Les Huns & les Goths y ſont bien venus: oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe: elle obéit aux lois de la nature; & quand elle auroit fait ce voyage, comment auroit-elle apporté des feuilles des Indes, pour les dépoſer

ſur des agathes de Bohême ? Nous commençons par cette obſervation, parce qu'elle nous ſervira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poiſſons des mers les plus éloignées ſont venus habiter les carrieres de Montmartre & les ſommets des Alpes & des Pyrénées. Il y a eu ſans doute de grandes révolutions ſur ce globe : mais on aime à les augmenter : on traite la nature comme l'hiſtoire ancienne, dans laquelle tout eſt prodige.

§. III.

Du Corail.

Eſt-on bien sûr que le corail ſoit une production d'inſectes, comme il eſt indubitable que la cire eſt l'ouvrage des abeilles? On a trouvé de petits inſectes dans les pores du corail; mais où n'en trouve-t-on pas? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles ſont tapiſſées de républiques; mais ces petis animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres. On ſeroit bien mieux fondé, ſi on voyoit un vieux fromage de Saſſenage pour la premiere fois, à ſuppoſer que les mites innombrables qu'il renferme ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux

étoient compoſés de petits vers, prétendit en même tems que le *lapis* étoit fait d'oſſemens de morts, parce qu'on avoit découvert quelques *lapis* imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il ſe pourroit bien que les coraux ne fuſſent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le *lapis* n'eſt l'ouvrage d'un os mort.

Mille inſectes viennent ſe loger dans les éponges ſur le bord de la mer; mais les inſectes ont-ils produit les éponges? De très-habiles naturaliſtes croient le corail un logement que les inſectes ſe ſont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion, que c'eſt un végétal, & le témoignage des yeux eſt en leur faveur.

§. IV.

Des Huitres.

Les huitres ſont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toujours immobile, toujours ſolitaire, empriſonné entre deux murs auſſi durs qu'il eſt mou, qui fait naître ſes ſemblables ſans copulation, & qui produit des perles ſans qu'on ſçache comment, qui ſemble privé de la vue, de l'ouie, de l'odorat & des organes ordinaires de la nourriture: quelle énigme! On les mange

par centaines, ſans faire la moindre réflexion ſur leurs ſingulieres propriétés. Il faudroit faire ſur eux les mêmes tentatives que ſur les limaçons, leur couper ſur leur rocher ce qui leur ſert de tête, refermer enſuite leur écaille, & voir au bout d'un mois ce qui leur ſera arrivé.

CHAPITRE X.

Penſées diverſes.

*IL n'y a qu'une tête creuſe, légere & oiſive, qui puiſſe nier l'exiſtence de Dieu. M. Hobbes dit que ceux qui, étant capables de conſidérer les vaiſſeaux qui ſervent à la génération & à la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, pour différentes fins, doivent paſſer eux-mêmes pour des gens deſtitués d'intelligence.

** Si le juſte deſcend dans le ſépulcre avec tant d'intrépidité, c'eſt ſur-tout parce qu'il n'a point à pâlir ſur le ſort qui l'at-

* Diſcours ſur la liberté de penſer.
** Le Théiſme.

tend. Les biens & les maux ne ſont que l'effleurer ſans l'abattre, parce qu'il connoît le terme auquel tous également vont aboutir. L'eſpoir d'une meilleure vie le tranquilliſe au milieu des bouraſques de celles-ci, de même qu'un oiſeau s'endort ſur un peuplier en dépit des vents qui le balancent. Il s'attache modérément à des biens paſſagers qu'il ſçait devoir lui échapper un jour. Le ſage pilote, dans les tempêtes, ne s'amuſe point à contempler les accidens de lumiere qui ſont produits par les éclairs.

Aux yeux du ſage, la mort eſt la fi de nos maux; elle en eſt le comble dans l'opinion d'un peuple inſenſé. Elle effraie même ceux qui font métier de la braver. Lorſqu'une armée s'attend à quelque combat terrible, plus d'un ſoldat pâlit en ſecret ſous la tente, & croit déja ſentir par avance le plomb mortel qui doit le frapper. Mais l'homme de bien ne craint jamais de paroître devant le Dieu qu'il honore par ſa conduite; il montera d'un pied ferme & d'un front calme ſur l'échafaud; il dormira dans un frêle navire au milieu des fureurs de l'Océan; il marchera en ſouriant au-devant des bataillons hériſſés de piques.

* Le riche publicain, le fier ſatrape, évitent ſoigneuſement la ſolitude, parce que les preſtiges du faſte les y abandonnent, & que l'implacable conſcience éleve ſa voix dans le calme des déſerts. Quel plaiſir goûteroient-ils dans une forêt ? Son obſcurité, ſon vaſte ſilence les glaceroit d'ennui & d'effroi. C'eſt-là que les remords, plus terribles que les chiens de Scylla, ne ceſſeroient de hurler autour d'eux. Leurs appartemens ſuperbes ſervent moins à les parer qu'à maſquer leur infortune ; ce ſont des cages dorées qui renferment des monſtres toujours agités.

Le juſte au contraire cherche les lieux ſolitaires, parce qu'il ſe plaît avec lui-même, & qu'il chérit la vie ſimple des bergers. Fuira-t-il les pauvres gens, lui qui foule aux pieds les gothiques préjugés de l'orgueil ? Il coulera parmi eux des jours tranquilles, & ne s'affligera guere aux approches de la vieilleſſe, parce qu'il s'eſt abſtenu de tout ce qui la rend douloureuſe.

** On dit que dans un vaiſſeau battu

---

* Le Théiſme.
** Eſſai ſur les Préjugés.

par une tempête, où chacun travailloit pour prévenir le danger, il ſe trouva un paſſager qui ſe tenoit les bras croiſés, & qui paroiſſoit totalement indifférent à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui. Quelqu'un ayant demandé raiſon de ſa conduite, il ſe contenta de répondre *qu'il n'étoit que paſſager*. Voilà l'hiſtoire de tous ceux qui ne s'intéreſſent point aux maux de la patrie.

* C'eſt lui-même que l'homme pleure, lorſqu'il répand des larmes ameres ſur l'urne d'une épouſe, d'un enfant, d'un ami néceſſaires à ſon cœur. Ce n'eſt pas ſur des cendres froides & inſenſibles que portent ſes plaintes & ſes regrets; c'eſt ſur les plaiſirs dont il ſe voit privé, auxquels ſon cœur s'étoit accoutumé. C'eſt le ſentiment cruel de cette privation, qui conduit quelquefois l'homme ſenſible au tombeau.

**On eſt quelquefois étonné de ce que nous admirons des vertus dont nous ne pouvons être les objets; de ce que nous

* Syſtême ſocial.
** *Ibid.*

ſommes touchés des actions généreuſes des hommes vertueux de l'antiquité, quoique ces actions ne nous procurent aucune utilité préſente. C'eſt qu'on ne fait pas attention que ces ſentimens & ces jugemens ſont évidemment dictés par l'intérêt. Nous découvrons au premier coup d'œil l'utilité ou les avantages qui ont dû réſulter de ces actions pour l'eſpece humaine dont nous faiſons partie; nous ſommes flattés de ce qui la montre en beau; nous nous ſubſtituons à la place de ceux qui ont été les objets de ces actions, ou de ceux qui les ont faites; nous en ſommes les témoins en imagination. Nous nous faiſons Romains quand on nous parle des vertus des Titus & des Trajan. Nous nous identifions avec les Grecs, lorſque nous liſons avec tranſport les efforts généreux de ces champions de la liberté qui périrent aux Thermopyles. Par le même principe, notre cœur eſt révolté des cruautés d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron. Leur idée fait ſur nous la même impreſſion que ce qu'on nous raconte d'un monſtre dangereux, ou d'un ſerpent énorme qui n'auroit pourtant jamais menacé notre exiſtence. Un cœur ſenſible, une imagination vive, exercée par l'expérience & la réflexion, nous font pren-

dre part aux plaiſirs & aux peines de tous les êtres de notre eſpece : une ame honnête s'intéreſſe à tout ce qui touche les hommes ; elle ſe réjouit ou gémit avec eux en eſprit de leurs infortunes, ſans même être à portée de les ſentir.

* En vain les ruſtres & les cyniques déclament-ils contre la civilité ; en vain la traitent-ils de commerce faux & impoſteur, qui ne ſert qu'à maſquer les véritables ſentimens : qu'ils aient en effet dans le cœur, comme ils doivent, l'affection dont les gens bien nés ſe donnent des marques réciproques, & leur civilité ne ſera point impoſture.

** Quand l'imagination s'échauffe, on ſe figure voir des objets qui nous approchent & nous accompagnent ; l'idée des génies & des eſprits ſe nourrit dans les regrets & dans les ſonges. Un orphelin éploré rêve à ſa mere, & croit la voir aſſiſe au pied de ſon lit. Un homicide, égaré dans l'épaiſſeur des ſombres forêts, voit l'ombre pâle & menaçante de l'ennemi qu'il

---

* Les Mœurs.
** Le Théiſme.

a tué. Cette image opiniâtre l'eſcorte en ſilence dans les ténebres, & lui montre ſa plaie en lui lançant des regards terribles. A cette vue, l'homicide épouvanté s'arrête, ſes cheveux ſe hériſſent, & ſes yeux éblouis voient briller la torche des Furies vengereſſes. Ces viſions ne ſont pas rares parmi les peuples ardens de l'Afrique, & parmi les ſcélérats qu'agitent les remords.

* Qu'un homme s'occupe d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agéable aux ſociétés dans leſquelles il vit, il y paroîtra même quelquefois lourd & déplacé. Mais qu'il s'offre aux yeux du public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux & même déſagréable dans l'attelier du ſculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

* De l'Eſprit.

CHAPITRE XI.

Anecdotes.

* ANaxagore mépriſa tellement les biens de la vie, qu'il ne ſongea pas même à ſe procurer une ſituation aiſée : la recherche des ſecrets de la nature abſorboit toutes ſes autres paſſions. Il éprouva enfin que ſon mépris des richeſſes eut quelque choſe d'exceſſif : il ſe vit réduit, ſur ſes vieux jours, à manquer du néceſſaire ; &, dans cette extrémité, il eut recours à la tranquille réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Mais Périclès, effrayé du péril de ſon ami (*a*), *s'encourut auſſi-tôt tout éperdu devant lui, & le pria le plus affectueuſement qu'il lui fut poſſible, qu'il retournât en volonté de vivre, en lamentant non lui, mais ſoi-même, de ce qu'il perdoit un ſi ſage & ſi féal conſeiller ès occurrences des affaires publiques. Adonques Anaxagoras, qui avoit déja la tête affublée, en réſolution de ſe laiſſer mourir de faim, ſe découvrit le viſage, & lui dit :* « Ceux qui ont affaire de la lu-

* Analyſe de Bayle.

(*a*) Traduction de Plutarque, par *Amyot*.

» miere d'une lampe, Périclès, y mettent » de l'huile. »

On offrit de lui rendre, après ſa mort, tous les honneurs qu'il voudroit. Il rejeta ces diſtinctions, & ne demanda autre choſe, ſi ce n'eſt que le jour de ſon décès fût un jour de vacance pour les écoliers. N'étoit-ce pas vouloir que l'on ſe réjouît de ſa mort, & ne voit-on pas là un mépris extrême de tout ce qui flatte le plus la vanité des hommes? Sa conſtance n'étoit pas moins admirable. Il apprit, non-ſeulement ſans ſe troubler, mais ſans témoigner la moindre ſurpriſe, que l'Aréopage l'avoit condamné, & que ſes deux fils avoient été tués à la guerre dans un même jour : il dit, ſur la premiere nouvelle : *Il y a long-tems que la nature a prononcé ſon arrêt, autant contre mes juges que contre moi ;* & ſur la ſeconde : *Je ſçavois bien qu'ils étoient mortels.* Il comptoit pour très-peu de choſe de vivre & de mourir hors de ſa patrie. Lorſqu'il étoit à Lampſaque, ſes amis lui demanderent s'il vouloit qu'après ſa mort, on le fît porter à Clazomene, lieu de ſa naiſſance. *Cela n'eſt pas néceſſaire*, leur dit-il ; *le chemin des enfers n'eſt pas plus loin d'un lieu que d'un autre.* Son maintien étoit grave & compoſé. Quelques écri-

vains assurent qu'on ne le vit jamais rire.

* Rauber, gentilhomme Allemand, se rendit fort célebre par sa grande force, par la hauteur de sa taille, & sur-tout par sa barbe, qui étoit d'une longueur si extraordinaire, qu'elle lui descendoit jusqu'aux pieds, & remontoit de là jusqu'à la ceinture; de maniere qu'il étoit obligé de la rouler autour d'un bâton. Il en étoit si glorieux, qu'il alloit rarement en carrosse ou à cheval, mais presque toujours à pied, afin de l'étaler avec plus d'avantage; la portant déployée comme un drapeau, & la laissant flotter au gré du vent. Lorsqu'il mourut, elle fut coupée en deux touffes, & conservée précieusement.

L'empereur Maximilien II lui donna pour femme Helene Scharsegim, sa fille naturelle, qu'il lui fallut acquérir auparavant par un combat assez plaisant Lorsqu'il la demanda en mariage, il eut pour concurrent un cavalier Espagnol, aussi recommandable par sa naissance que par sa bravoure, & d'une taille encore plus avantageuse que celle de Rauber. L'empereur ne voulut point que la faveur dé-

* Analyse de Bayle.

cidât ce différend : il déclara que le plus fort des deux épouſeroit la princeſſe ; & voici comme il éprouva leur vigueur. On les fit lutter chacun un ſac à la main : les ſacs étoient proportionnés à la grandeur de l'ennemi ; la victoire devoit être pour celui qui enfermeroit le premier ſon adverſaire. Ces deux rivaux s'engagerent donc, en préſence de l'empereur, dans un combat où ils employerent leurs plus grandes forces, qui étoient redoublées par l'amour. Rauber l'emporta, & mit l'Eſpagnol au ſac.... Par ce moyen, il poſſéda ſa belle Helene. Il n'en eut point d'enfans ; mais Urſule de Tſchillack, ſa ſeconde femme, récompenſa largement ce défaut, car elle mit au monde huit jumeaux, ſçavoir, un garçon & ſept filles, dont ſix ſe marierent.

* Les Européens, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur & la ſupériorité de leur génie & de leurs talens, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du

* Recherches ſur les Américains.

cap de Bonne-Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux : *Vous autres étrangers qui venez de loin, vous n'êtes, après tout, que des hommes comme nous. Si vous en ſçavez plus que nous, faites un miracle en notre préſence, & nous reconnoîtrons votre ſupériorité : ſi avec cela vous êtes juſtes & équitables, nous ſerons vos amis, & vous promettons nos ſervices.* M. Adrien Vanderſteel, commandant du fort, fut d'abord embarraſſé par cette queſtion. Il ſuppléa à tout par ſa hardieſſe & une préſence d'eſprit étonnante. Arrivé à l'aſſemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu, & propoſa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuſerent avec effroi. *Hé bien, amis*, dit-il, *je ferai ce que vous n'avez oſé entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toutes les formes ;* & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce tems, les Hollandois & les Hottentots ont été bons amis. Il eſt vrai qu'on leur a payé le terrain ſur lequel on a bâti la ville du cap & les autres logemens de la compagnie, & qu'on leur a tenu inviolable-

ment la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit les Negres & les Indiens.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont des eſpeces de goîtres, ont long-tems réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du cou, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton; &, comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence, mais imaginés pour pallier un défaut choquant, dont on ne ſe doutoit pas.

La découverte à jamais mémorable du Nouveau Monde a été ſi peu l'effet du haſard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de le découvrir ſept ans avant la date de ſa premiere navigation, en 1492. Il employa tout ce tems à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſi-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre

une ſomme conſidérable à un courtiſan qui avoit beaucoup de crédit.

Dans l'iſle de Macaſſar, il croît un arbre pernicieux, d'où découle une eſpece de ſuc brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. C'eſt avec ce ſuc diſtillé qu'on envenime les petites fleches que ces peuples ſouffient dans de petites ſarbacanes, & qui agiſſent avec une promptitude preſqu'incroyable. On en a éprouvé en Europe; & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi long-tems. Il dit que Sumbaco, qui étoit ſouverain de Macaſſar, vers l'an 1660, eſſaya un de ces traits ſur un Anglois condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat. Ce prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une fleche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât ce criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs biſtouris.

Tavernier

Tavernier pria alors Sumbaco de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un bourreau qu'à un roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens coupe-rent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon, relativement au reſte du corps ; mais, quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans les convulſions. Après cette cruelle exécution, l'aſſaſſin Sumbaco dit que lui ſeul, dans toute ſon iſle, connoiſſoit le véritable préſervatif de ſes fleches, qui ne lui furent pas d'un grand ſecours contre les Hollandois, qui, en 1665, vinrent abattre ſa fortereſſe, en un jour, par ſept mille boulets de canon.

* L'aventure du P. Feuillé prouve que les Américains ne ſont pas ſi inſenſibles qu'on a voulu le faire croire : un ſeul mot, le terme de *pauvre femme*, manqua lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette piaſtre, dit le pere Feuillé, à une vieille Indienne qu'il croyoit dans la miſere. « Je n'eus pas achevé de prononcer ces » paroles, dit-il, que, s'élevant de rage

* Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains contre les *Recherches philoſophiques* ; par D. Pernetty, bibliothécaire de S. M. le roi de Pruſſe.

» ſur ſes pieds, elle ſe jetta ſur moi avec
» une furie prête à m'égorger; de plus,
» elle m'accabla de mille injures & de
» mille différentes malédictions, dont la
» langue Indienne eſt toute remplie. Elle
» me reprocha les cruautés atroces que
» les Européens avoient exercées ſur eux,
» en raviſſant leurs biens & leurs tréſors:
» elle me fit ſentir que je ne devois pas
» la traiter de *pauvre femme*, diſant que
» je n'étois moi-même qu'un gueux, con-
» traint d'abandonner mon pays, & d'en-
» treprendre de ſi longs & de ſi pénibles
» voyages pour enlever leurs tréſors. Qu'a
» reſte, les Indiens poſſédoient plus de
» richeſſes dans un petit coin de leur em-
» pire, que les Européens dans toute l'é-
» tendue de leurs plus grands royaumes.
» Les deux Indiens qui étoient avec elle,
» ſe contenterent de me chaſſer de cette
» cabane par ordre de cette Mégere, qui
» ne voulut jamais entendre raiſon, &
» me jeta ma piaſtre au nez. Je la ra-
» maſſai, quoiqu'aſſez mortifié d'avoir
» donné de l'argent pour me faire acca-
» bler d'injures, & me voir même expoſé
» à perdre la vie. Je me trouvai fort heu-
» reux d'être échappé de leurs mains à ſi
» bon marché (*a*). »

(*a*) *Note de l'Editeur.* Nous ſommes bien éloignés

Les peuples du Nouveau-Monde ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cauſe la préférence que les Européens donnent à l'or & à l'argent, ſur le verre & le criſtal, qui ont, diſent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux voyageurs une piéce d'or, en leur diſant : « Voilà le dieu des Européens : pour ceci, » ils quittent leur pays ; pour ceci, ils » viennent nous perſécuter, nous chaſſer » de nos habitations ; pour ceci, ils ſe » tuent ; pour ceci, ils ſont toujours dans » l'inquiétude & les ſoucis. » Quand ils voient un Européen triſte & penſif, ils lui en font doucement la guerre, & lui diſent : « Compere, tu es bien miſérable » d'expoſer ta perſonne à de ſi pénibles » voyages, de te laiſſer ronger à tant » de ſoucis. La paſſion des richeſſes te

---

e placer cette diſſertation au nombre des livres proſ-rits ; nous en citerons des morceaux, parce qu'elle ſe rouve jointe à l'ouvrage *des Recherches philoſophiques ur les Américains*, & que le ſçavant Bénédictin pré-end en réfuter les erreurs. On a répondu, de la part de Auteur des *Recherches*, aux Obſervations de D. Per-etty, avec un ton & une érudition qui font tenir la ba-nce en ſuſpens. Nous continuerons de choiſir ce qui ous a paru de plus intéreſſant dans l'une & l'autre de s productions, ſans oſer prononcer ſur le fond de la uerelle.

» fait endurer toutes ces peines. Tu ap-
» préhendes continuellement que quel-
» qu'un ne te vole en ton pays ou dans
» celui-ci, ou que tes marchandiſes ne
» ſoient englouties par la mer. Ainſi, tu
» vieillis en peu de tems; tes cheveux
» blanchiſſent, ton front ſe ride, mille
» incommodités te tourmentent; &, au
» lieu d'être gai & content, ton cœur,
» rongé par le chagrin, te fait courir à
» grande hâte au tombeau. Tu viens nous
» chaſſer de notre pays, & tu nous me-
» naces ſans ceſſe de nous ôter le peu qui
» nous en reſte. Que veux-tu donc que
» devienne le pauvre Caraïbe? Faudra-t-il
» qu'il aille habiter la mer avec les poiſ-
» ſons? Ta terre eſt donc bien mauvaiſe,
» puiſque tu la quittes pour venir prendre
» la mienne; ou tu as bien de la malice
» de venir ainſi, de gaieté de cœur, me
» perſécuter. »

* On ſera peut-être étonné de voir une armée de Péruviens ſe préſenter en bataille rangée à la journée de Caxamalca, eux, qu'on a dépeints comme les plus lâches des hommes, & incapables de ſe

* Défenſe des Recherches philoſophiques ſur les Américains.

montrer ouvertement à l'ennemi : voici l'éclairciſſement de cette difficulté. L'empereur du Pérou aſſembla, contre les Eſpagnols, toutes ſes forces. Ses officiers mépriſoient ſi fort l'ennemi, qu'ils aſſurerent à leur ſouverain qu'ils alloient aſſommer ou prendre priſonniers tous ces étrangers. « Un gouverneur Indien, dit Zarate, » avoit envoyé dire à Atabaliba, que non-» ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit » fort petit, mais encore qu'ils étoient ſi » pareſſeux, ſi efféminés & ſi lâches, » qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit » peu à pied ſans ſe laſſer ; c'eſt pourquoi » ils montoient ſur de grandes brebis qu'ils » nommoient des chevaux. »

Les Sauvages de l'Amérique parlent ſouvent avec une énergie ſinguliere. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les grands hommes de Plutarque, que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation Européenne propoſoit de lui céder ſon patrimoine : « Nous ſommes nés, dit-il, ſur » cette terre ; nos peres y ſont enſevelis. » Dirons-nous aux oſſemens de nos peres : » Levez-vous, & venez avec nous dans » une terre étrangere ? »

Fin du Tome ſecond.

TABLE.

LIVRE QUATRIEME.

La Mythologie.

CHAPITRE PREMIER. *De l'esprit des Solennités anciennes du Paganisme.* Pag. 1. §. I. *Quel a été dans l'origine l'objet des solennités chez les Payens?* ibid. II. *Examen du Culte & des Fêtes chez les peuples les plus anciens ou les plus célebres; & de leurs usages domestiques.* 3. III. *Fêtes & cérémonies singulieres en Perse, au Japon & au Tonquin.* 12. IV. *Fêtes d'Adonis & d'Osiris.* 16. V. *Festins des anciens.* 18. VI. *Usages & Cérémonies religieuses de certains peuples.* 21. VII. *Jours réputés bons ou mauvais dans l'antiquité.* 24.

CHAP. II. *Des mysteres du Paganisme.* 27. §. I. *Ces mysteres avoient pour objet la doctrine de l'existence d'un Etre suprême.* ibid. II. *Quel bien ont-ils procuré à la société?* 31. III. *Détail des mysteres chez les diverses nations, & ce que le peuple en croyoit sçavoir.* 33. IV. *Que contenoit la partie de ces cérémonies qu'on cachoit au peuple?* 42. V. *Abo-*

minations ſecrettes qui quelquefois ont été pratiquées dans les myſteres. 45. VI. *Témoignages des auteurs ſur les myſteres anciens.* 47. VII. *Ce que produiſirent, parmi le peuple, les fables abſurdes qu'on mêla au dogme de la vie future.* 53. VIII. *Note de l'Editeur.* 60.

CHAP. III. *Opinion des Païens ſur les phénomenes de la nature.* 64. §. I. *Examen des differens motifs de terreur qu'excitoient chez les anciens peuples les éclipſes & les autres phénomenes céleſtes.* ibid. II. *Uſages des Sauvages, des Indiens & des peuples du Mogol en ces occaſions.* 70. III. *Uſages des Tonquinois, des Chinois, des Romains.* 73. IV. *Evénemens politiques occaſionnés par la doctrine générale des Païens ſur les éclipſes & les phaſes de la lune.* 78. V. *Utilité des éclipſes par rapport à la chronologie.* 81. VI. *Idées de l'antiquité ſur les cometes, le tonnerre & l'arc-en-ciel.* 84. VII. *Opinion ſur les feux connus ſous le nom de* Caſtor & Pollux, *& événemens qu'elle a occaſionnés.* 89. VIII. *Opinion ſur les tremblemens de terre & les autres phénomenes céleſtes & terreſtres chez les anciens, & en particulier chez les Orientaux.* 92.

CHAP. IV. *Des Sibylles, & de leurs écrits.* 99. §. I. *Conjectures ſur les Sibylles & ſur leurs ouvrages.* ibid. II. *Hiſtoire des livres Sibyllins à Rome.* 101. III. *Raiſons qui ont donné cours à ces oracles.* 103. IV. *Quel étoit l'eſprit de ces prophéties ?* 108. V. *Quel étoit le prince ou le monarque prédit par la Sibylle, & annoncé par Virgile dans ſon Eclogue à Pollion ?* 117. VI. *Uſages de Rome, à la conſultation des écrits des Sibylles.* 122. VII. *Etymologie du nom des Sibylles.* 133.

LIVRE V.

L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER. *Maniere d'écrire & d'étudier l'Hiſtoire.* 136. §. I. *Devoirs d'un hiſtorien.* ibid. II. *Inconvéniens de l'étude de l'hiſtoire.* 137. III. *Portraits de quelques écrivains anciens & modernes.* 141. IV. *L'Hiſtoire ancienne, excellent modele pour les écrivains.* 144. V. *Réflexions ſur l'hiſtoire particuliere de chaque pays.* 148. VI. *Doutes ſur quelques points de l'hiſtoire des premiers âges.* 149. VII. *Difficulté d'avoir l'hiſtoire véritable des*

commencemens d'une nation. 152. VIII. *Preuves tirées des annales Romaines.* 154. IX. *Doutes sur l'hiſtoire de Régulus.* 155.
CHAP. II. *Des Egyptiens.* 157. §. I. *Qualité du terroir en Egypte.* ibid. II. *Elle fut conquiſe toutes les fois qu'elle fut attaquée.* 158. III. *Origine des ſignes repréſentatifs entre les hommes; & de l'alphabet.* 159. IV. *Des monumens d'Egypte.* 161. V. *Principe de la ſuperſtition des Egyptiens.* 164. VI. *Ce peuple adoroit-il réellement des oignons, des bœufs, &c?* 167. VII. *L'Egypte reconnoiſſoit un Etre ſuprême.* 171.
CHAP. III. *Des Grecs.* 173. §. I. *Révolutions phyſiques arrivées en Grece.* ibid. II. *Civiliſation de l'Attique, & progrès des arts en Grece.* 174. III. *Légiſlateurs de la Grece; Minos, Orphée, Zaleucus.* 176.
CHAP. IV. *Des Romains.* 180. §. I. *Commencemens de Rome.* ibid. II. *Progrès de ſes habitans.* 181. III. *Parallele des Grecs & des Romains.* 182. IV. *Religion de Rome.* ibid. V. *Accroiſſemens & ruine de la puiſſance Romaine.* 183.
CHAP. V. *Des Scythes.* 186. §. I. *Erreurs de quelques Ecrivains ſur les mœurs des anciens Scythes.* ibid. II. *Ca-*

ractere de ces peuples. 189. III. *Les Ruſſes, ſucceſſeurs des Scythes.* 190.
CHAP. VI. *De l'Arabie.* 191. §. I. *L'Arabie heureuſe.* ibid. II. *Projet d'Alexandre.* 192. III. *Religion des Arabes.* 193.
CHAP. VII. *De l'Inde.* 194. §. I. *Fertilité du terroir de l'Inde.* ibid. II. *Arts & commerce des Indiens.* 195. III. *Raiſons de l'abſtinence de chair chez ces peuples.* 196. IV. *Leurs livres de Religion.* 198. V. *Cérémonies uſitées à la naiſſance d'un fils de Brame.* 199. VI. *Myſtere ſingulier dans la religion des Indiens.* 201.
CHAP. VIII. *Des Chinois.* 203. § I. *Des Annales de la Chine.* ibid. II. *Leur Antiquité.* 204. III. *Eſquiſſe de la légiſlation & de la religion des Chinois.* 205. IV. *Idée de la doctrine de Concius.* 207.
CHAP. IX. *Recherches ſur les Américains.* 208. §. I. *Le Climat de l'Amérique, deſcription générale de ſes animaux, malheurs de ſes premiers conquérans.* ibid. II. *Deſcription des habitans au tems de la découverte ; leurs mœurs.* 218. III. *Arrivée des Eſpagnols dans le nouveau Continent ; goût des Américaines pour eux ; ſecours qu'ils en*

tirent. 221. IV. *Caractere des Américains.* 224. V. *Expéditions des dogues contre les peuples du nouveau Continent.* 231. VI. *Tréſors de l'Amérique; leur effet en Europe.* 232. VII. *Conjectures ſur l'ancienneté du Nouveau Monde.* 240. VIII. *Caractere de la valeur des Sauvages de l'Amérique.* 242. IX. *Vins d'Amérique.* 245.

CHAP. X. *Quelques Uſages bizarres communs aux deux Continens.* 246. §. I. *Coutume de brûler des hommes & des femmes à la mort des perſonnes diſtinguées.* ibid. II. *Breuvage qu'on donnoit à ces victimes, pour leur troubler les ſens.* 249. III. *Coutume de ſe couper les doigts à la mort des parens.* 254. IV. *Bizarrerie du mari qui ſe met au lit après l'accouchement de ſa femme.* 257. V. *Opinion ſur les éclipſes.* 259. VI. *Des ſacrifices de ſang humain.* 261.

CHAP. XI. *D'Alexandre le Grand.* 264. §. I. *Examen de l'hiſtoire de ſa vie, compoſée par Quinte-Curce.* ibid. II. *Des harangues qu'on trouve dans cet écrivain.* 265.

CHAP. XII. *Coup d'œil philoſophique ſur quelques Empereurs Romains qui régnerent après Auguſte.* 268. §. I. *Tibere.* ibid. II. *Caligula.* ibid. III. *Clau-*

de. ibid. IV. *Néron.* 270. V. *Galba, Othon.* 271. VI. *Vitellius.* 272. VII. *Veſpaſien.* 274 VIII. *Titus.* 276. IX. *Domitien.* 277. X. *Nerva.* 278. XI. *Trajan.* ibid. XII. *Adrien.* 280. XIII. *Antonin, Lucius Vérus & Marc-Aurele.* 281. XIV. *Commode.* 282. XV. *Pertinax.* 283.

CHAP. XIII. *Portraits de quelques anciens Philoſophes.* 285. §. I. *Epicure.* ibid. II. *Cicéron.* 288. III. *Caton.* 301.

CHAP. XIV. *Particularités ſur Mahomet.* 306. §. I. *Son origine; commencemens & progrès de ſa légiſlation, ſes mœurs & ſes miracles.* ibid. II. *C'étoit un impoſteur, & non pas préciſément un fanatique.* 310. III. *Articles de ſa loi par rapport aux femmes.* 317. IV. *Réflexions ſur ſa lubricité; ſon tombeau.* 320. V. *Hiſtoire d'Ayesha, épouſe favorite de Mahomet.* 323.

CHAP. XV. *Examen de quelques Anecdotes modernes.* 329. §. I. *Des écrivains de parti; combien on doit ſe défier de leurs jugemens.* ibid. II. *Anecdote très-haſardée ſur Charles VIII, roi de France.* 331. III. *Autre Anecdote plus haſardée ſur la ducheſſe de Montpenſier.* 332. IV. *Le Dauphin, fils de François I, fut-il empoiſonné par le*

comte Montécuculli ? mourut-il même du poiſon ? 333. V. *Samblançai mérita-t-il la mort à laquelle il fut condamné ?* 334.

CHAP. XVI. *Hiſtoire du maréchal d'Ancre.* 336.

LIVRE VI.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

CHAPITRE PREMIER. *Hiſtoire abrégée des Arts chez les anciens peuples.* 343. §. I. *L'Agriculture.* ibid. II. *Le Commerce.* 345. III. *Les Arts libéraux.* 348. IV. *L'Architecture.* 349. V. *La Sculpture.* 351. VI. *La Peinture.* 352. VII. *La Muſique.* 355.

CHAP. II. *De la Guerre.* 357. §. I. *Coutumes des anciens Généraux.* ibid. II. *Châtimens militaires, & récompenſes pour les ſoldats & le général.* 358. III. *De la paſſion des combats.* 360. IV. *Dans quels cas la guerre eſt-elle juſte ?* 362. V. *Réfutation des prétextes qu'on allegue pour faire la guerre.* 364. VI. *Idée qu'a le vulgaire des conquérans.* 366. VII. *Portrait d'un général d'armée.* 371.

CHAP. III. *Des Arts & des Sciences qui*

tiennent purement à l'esprit ; & des hommes célebres qui les ont cultivés chez les anciens. 374. §. I. *Les Grammairiens.* ibid. II *Les Philologues.* 375. III. *Les Rhéteurs.* 377. IV. *Les Sophistes.* 379. V. *Les Poëtes épiques, tragiques, comiques, élégiaques, &c.* 381. VI. *Les Historiens.* 395. VII. *Les Orateurs.* 410.

CHAP. IV. *Des Sciences de raisonnemens.* 419. §. I. *De la Philosophie.* ibid. II. *De la Dialectique.* 431. III. *De la Métaphysique.* 432. IV. *De la Physique.* 433. V. *De la Médecine.* 434. VI. *De la Morale.* 436.

CHAP. V. *Etat des Arts dans l'Amérique lors de sa découverte.* 438. §. I. *Réfutation des exagérations de Garcilasso sur le nombre des villes de l'Amérique ; & description des bâtimens des Américains à l'arrivée des Espagnols.* ibid. II. *Les Péruviens, qui ne sçavoient pas forger le fer, sçavoient donner au cuivre une trempe aussi forte que celle que reçoit l'acier.* 443. III. *Ils ignoroient l'art monétaire.* 446. IV. *Idée des arts au Mexique avant la conquête.* ibid.

CHAP. VI. *Parallele des anciens & des modernes.* 450. §. I. *Préambule sur*

cette matiere. ibid. II. *Etat de la queſtion, mal expoſé par Fontenelle.* 453. III. *Vers de La Mothe, & réponſe à ces vers.* 454. IV. *Sentiment du chevalier Temple.* 457. V. *Diſpute de Racine & de Boileau, contre Perrault.* 459. VI. *Défauts d'Euripide, mal juſtifiés par le P. Brumoi.* 464. VII. *De quelques comparaiſons entre des ouvrages célebres.* 468. VIII. *D'un paſſage d'Homere.* 471.

CHAP. VII. *Réflexions ſur la Littérature.* 478. §. I. *Idée de la république des Lettres.* ibid. II. *Les changemens dans les mœurs ou dans le gouvernement, en amenent dans l'empire du goût.* 480. III. *Succès brillant & peu durable d'un ouvrage ſatirique.* 483. IV. *Succès peu brillant, mais durable, d'un écrit ſur la Métaphyſique ou la Morale.* 486. V. *Eſpece d'ouvrage qui réunit l'éclat à la durée.* 487. VI. *Différentes ſortes d'eſprit.* 489.

CHAP. VIII. *Des Spectacles.* 496. §. I. *Des Auteurs, des Acteurs, de l'emplacement des Salles, & des Décorations.* ibid. II. *Réflexion de Bayle ſur les Auteurs dramatiques.* 501. III. *Plaiſirs de la vie domeſtique, préférables à ceux des Spectacles.* 502. IV. *L'hom-*

me vertueux, mis sur la scene, n'amuseroit pas. 503. V. *Effets des représentations théatrales par rapport aux mœurs.* 505. VI. *Apologie prétendue de la scene tragique, & sa réfutation,* 508. VII. *Morale du Théâtre François.* 512. VIII. *Examen de quelques Piéces tragiques.* 514. IX. *Eloge & critique de Moliere.* 533. X. *Analyse du Misanthrope de Moliere.* 536. XI. *Censure de la scene moderne.* 552.

CHAP. IX. *De l'Etude de la Nature.* 555. §. I. *Maniere d'étudier la Physique.* ibid. II. *Des Pierres figurées.* 559. III. *Du Corail.* 561. IV. *Des Huitres.* 562.

CHAP. X. *Pensées diverses.* 563.

CHAP. XI. *Anecdotes.* 570.

Fin de la Table.

E778
B097e

E778
F683e
v.2